N° 636 35e Année. Tome CLXXVI 15 Décembre 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

UN PÈLERIN
DE L'ANNÉE SAINTE MCCCL

FRANÇOIS PÉTRARQUE

—

I

Deh peregrini che pensosi andate
Forse di cosa, che non v'è presente...
(DANTE, *La Vita Nova,* Cap. XLI.)

L'AN de l'Incarnation de Notre Seigneur mil trois cent cinquante, il y eut, sur toutes les mauvaises routes qui, en ce temps, menaient à Rome, grand' foison de pèlerins. Encore que, selon le dire de messire Jean Froissart, « bien la tierce partie du monde » fût morte d'une maladie « qu'on clame Epidémie », le Florentin Matteo Villani assure qu'il se trouva continuellement dans la capitale de la chrétienté, « le jour de Noël et les jours suivants, et dans le carême jusqu'à la Pâque de la sainte Résurrection, de mille milliers à douze cents milliers, puis pour l'Ascension et pour la Pentecôte plus de huit cent milliers de fidèles chrétiens, les chemins en étant couverts le jour et la nuit (1) ».

Déjà, en l'an 1300, lors du premier Pardon général, institué par Boniface VIII (2), les *romées* s'étaient empres-

(1) Matteo Villani : *Cronica,* Lib. I, Cap. LVI.

(2) L'origine des Jubilés a été beaucoup discutée et demeure incertaine. D'après Giovanni Villani (*Istorie fiorentine,* Vol. IV, Cap. XXXVI), Boniface VIII n'aurait fait que suivre et consacrer pontificalement une vieille tradition catholique, les papes ayant coutume d'accorder de grandes indulgences au commencement de chaque siècle, le jour de Noël. Muratori, par contre (*Annali d'Italia,* Vol. XI, Anno di Cristo MCCC)

sés vers la tombe de saint Pierre, innombrables comme les sables de la mer (*sicut arena maris*) (1). Dans son médiocre latin, l'auteur de la *Chronique d'Asti*, Guillaume Ventura rapporte que le pape reçut d'eux d'énormes sommes d'argent, « pour ce que, jour et nuit, deux clercs se tenaient proche l'autel de Saint-Paul, ayant dans les mains des râteaux et râtelant pécune infinie » (*die ac nocte due clerici stabant ad Altare Sancti Pauli, tenentes in eorum manibus rastellos, rastellantes pecuniam infinitam*) (2).

Les chroniqueurs font toujours large mesure. Giovanni Villani ayant estimé, dans ses *Histoires Florentines*, le nombre des pèlerins de l'an 1300 à deux cent mille par jour (3), son frère, Matteo, venant après lui, aura jugé convenable d'enchérir sur ce chiffre. On peut discuter de tels dénombrements ; mais il serait vain, à six siècles de distance, de vouloir les rectifier. Tenons-nous en donc à notre expression commode de tout à l'heure : il y eut, au Jubilé de l'an MCCCL, grand' foison de pèlerins.

Et voici pourquoi.

Les bonnes gens qui vécurent environ le milieu du XIVe siècle furent singulièrement éprouvés. Pétrarque énumère dans une de ses *Lettres latines* les maux qui fondirent en ce temps-là sur le genre humain. Il ne s'arrête pas aux inondations, tempêtes et incendies qui

admet que Boniface « inventa » le Jubilé universel. D'autres historiens voient dans l'*Année Sainte* ou Jubilé une coutume juive dont l'origine remonterait à Moïse. D'autres enfin croient reconnaître dans cette fête une adaptation à la religion du Christ des jeux séculaires de la Rome antique.

Selon la bulle de Boniface VIII, le pèlerinage universel à la tombe de saint Pierre ne devait se renouveler que tous les cent ans. Cet espace de temps fut d'abord réduit à cinquante ans par Clément VI (v. page 4, note), puis à vintg-cinq ans par Sixte IV, en 1474. Un Jubilé aura donc lieu en 1925 ; mais il commencera, selon l'usage, le jour de Noël qui précède le nouveau quart de siècle, c'est-à-dire le 25 décembre prochain

(1) Latin *romeus*, italien *romeo*. La mère de Jeanne d'Arc avait reçu le surnom de *Romée* (Isabelle Romée), probablement parce qu'elle avait fait un pèlerinage à Rome (cf. Anatole France, *Vie de Jeanne d'Arc*, I, p. 4).

(2) Guglielmo Ventura : *Cronica d'Asti*, Cité par Muratori (*Annali d'Italia*, Vol. XI, p. 657).

(3) Giovanni Villani : *Istorie fiorentine*, Vol. IV, Cap. XXXVI.

détruisirent « des cités entières jusqu'à leurs fondements ». Il ne s'étend point sur les guerres dont le monde « brûlait et flambait », ni sur la *Compagnie* qui déjà courait les pays italiens, pillant et rançonnant les villes, boutant le feu dans les logis et gâtant les vignobles. Il ne fait que mentionner la *generale mortalità*, *épidémie* ou *schwarzer Tod* des chroniqueurs, autrement dit la peste noire — *pestis inguinaria*, — qui, importée d'Orient en Sicile par des navigateurs génois dans l'automne de l'année 1347, désola l'Italie, l'Allemagne et la France et dépeupla en particulier Sienne, Pise, Florence et Bologne. Ce fléau a été décrit par Boccace dans les pages définitives que tout le monde connaît (1). Pétrarque, dans sa lettre à son ami *Socrate* du 11 juin 1351, parle surtout d'un tremblement de terre qui, le 10 septembre 1349, secoua toute la péninsule, ébranla les Alpes et fut ressenti jusqu'en Bavière. Son témoignage concorde avec celui de Matteo Villani (2). A Rome, tous les édifices furent plus ou moins endommagés ; la basilique des Douze Apôtres s'effondra à demi, le fronton de Saint-Jean-de-Latran s'abattit sur le sol, l'église Saint-Paul fut à peu près détruite. Ce dernier événement dut frapper la population d'une particulière terreur, comme l'incendie de Saint-Jean-de-Latan survenu le 6 mai 1308. Pétrarque, que l'on ne saurait d'ordinaire taxer de superstition, rappelle à ce propos une affirmation de Pline : quand le *caput mundi* se met à vaciller, c'est pour tout l'univers présage de grands maux

Qu'on se représente l'état d'esprit de l'homme du moyen âge au milieu de ces calamités, sa peur de pauvre bête traquée, ses imaginations folles, ses délires, ses cauchemars et toutes les aberrations de son ascétisme ou tous les débordements de sa sensualité. Aussi hébété et égaré qu'à la veille de l'an mille, il crut encore une fois

(1) Giovanni Boccaccio : *Decamerone*, Prima Giornata.
(2) Francesco Petrarca : *De rebus familiaribus*, Lib. XI, Ep. VII. Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. VI.

que les prédictions de l'Apocalypse et les pressentiments de Grégoire le Grand allaient s'accomplir. Il eut *grand doubte* de la fin du monde et du Jugement dernier.

Or, le pape qui se nommait Clément VI et demeurait pour lors en Avignon, devançant, sur les supplications des Romains (1), le terme fixé par la tradition ou par la volonté de Boniface VIII, promulgua en l'an 1343 une bulle selon laquelle la sainte Indulgence devait être accordée, comme en l'an de grâce MCCC, à tous les chrétiens qui iraient en pèlerinage à Rome, se confesseraient et feraient les visites ordonnées par la sainte Eglise aux basiliques de Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran et Saint-Paul-dehors-Rome. Et c'est ainsi que des hommes et des femmes de tout état et de toute dignité, désireux de se mettre en règle avec le ciel, concoururent au grand Pardon de l'an MCCCL, « en une multitude merveilleuse et incroyable » (2).

Pareillement, messire Pétrarque eut dessein d'aller à Rome, afin de racheter ses fautes passées, de s'assurer dans sa résolution présente de continence et d'austérité et de mériter la béatitude éternelle auprès de sa gente Dame, qui, trépassée depuis peu de ce monde dans l'autre (3), le visitait chaque nuit en rêve.

Le Poète avait quitté Avignon le 20 novembre 1347. En proie à une inquiétude d'esprit et de corps qui ne lui

(1) A l'issue de chaque conclave, les Romains envoyaient une ambassade à Avignon pour jurer féauté et hommage au nouveau pontife et l'inviter à restituer le Saint-Siège à Rome. C'est ainsi qu'en 1342, dix-huit représentants de la Ville, choisis dans les trois classes de la population, les magnats, la bourgeoisie et le menu peuple, furent délégués auprès de Clément VI, lui jurèrent fidélité, l'adjurèrent de retourner à Rome et lui demandèrent d'avancer de cinquante ans la date du second Jubilé. Il ne semble pas que Pétrarque ait fait partie de cette mission ; mais il la soutint par une épître poétique adressée au pape (*Carm. Ep.* II, 91). Cola di Rienzo, venu à Avignon en janvier 1343, renouvela les prières de ses concitoyens. Cet attachement tardif des Romains aux papes exilés n'était d'ailleurs rien moins que désintéressé ; ils savaient, comme dit Froissard, que « tout profit des Pardons généraux devoit redonter en la cité de Rome et là environ » (Froissard, *Chroniques*, L. IV, Chap. LXVII, à propos de Boniface IX). La bulle du Jubilé de 1350 (*Unigenitus Dei filius*) fut promulguée dès le 27 janvier 1343.

(2) Matteo Villani, *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.

(3) Laure mourut le 6 avril 1348, de la peste.

laissait point de trêve et l'entraîna un jour jusqu'aux confins de la lointaine Germanie (1), il venait d'errer pendant trois ans en Lombardie et en Vénétie, chevauchant de Parme à Vérone et de Vérone à Parme, visitant des amis ou cherchant des manuscrits anciens, à Ferrare, à Mantoue, à Padoue, et portant en tous lieux, au fond de sa poitrine, la douleur poignante de son vain amour. Dans le mois de janvier 1348, se trouvant à Vérone, assis, solitaire, dans sa librairie, il avait senti tout à coup le sol tressaillir sous ses pieds et vu ses livres, à l'entour, choir les uns sur les autres ; il était sorti aussitôt, et, quoique les tremblements de terre ne fussent point pour lui chose nouvelle, l'aspect de ses serviteurs et des passants qui fuyaient par les rues, *muant couleur comme gens qui vont mourir*, l'avait glacé d'épouvante. Mais le coup le plus rude, il l'avait reçu, le 19 mai 1348, à Palerme, en apprenant la mort de celle qui, durant plus de vingt ans, avait rempli son cœur de la mélancolie qui, si doucement, « le consumait » (2). Puis d'autres deuils étaient venus. Le cardinal Jean Colonna, son protecteur de la Curie, Franceschino degli Albizzi, Sennuccio del Bene (3), Mainardo Accusio, tour à tour, l'avaient abandonné sur cette terre. La mort récente de ce Mainardo, homme inoffensif, assassiné par des reîtres à quelques milles de Florence, alors qu'il venait d'Avignon et avait traversé sain et sauf les « gents féroces du Rosne » et les gorges des Alpes infestées de gens d'armes, cette mort brutale d'un ami avec lequel il avait rêvé de vivre le reste de ses jours dans quelque demeure paisible, Selvapiana ou Vaucluse, avait rempli d'horreur et de tris-

(1) Pétr. : *Fam.*, I, IV. Pétrarque fut un des voyageurs les plus remuants du moyen âge. On peut le tenir pour un lointain précurseur du moderne *tourisme* (Cf. Ambrogio Levati : *Viaggi di Francesco Petrarca* in Francia, in Germania ed in Italia, Milano, M.DCCC.XX, et Giosué Carducci : *Il Petrarca alpinista, Prose*, p. 915, Nicola Zanichelli, Bologna.)

(2) « ...*che dolcemente mi consuma e mi strugge*.. »

(3) Pétrarque a écrit sur la mort de cet ami un de ses plus beaux sonnets : *Sennuccio mio, benchè doglioso e solo*. (*Son. XIX*, p. 108, dans l'édition Leopardi-Ambrosoli, Firenze, Barbèra.)

tesse le cœur du Poète. Avec cela, des remords le rongeaient, dont il s'était ouvert déjà à saint Augustin dans une confession idéale (1), mais que les derniers mois n'avaient fait que renouveler et aggraver. Ce pèlerinage répondait donc à maints besoins de son âme.

Cependant il ne se hâtait pas de l'accomplir.

C'est qu'il y avait dans François Pétrarque, comme dans saint Augustin lui-même, et sans doute comme dans tout être humain, deux natures distinctes, hostiles l'une à l'autre. Malgré son amour de la liberté et son désir de mortification, il ne pouvait se résoudre à abandonner l'existence de grand seigneur que sa renommée de poète, d'historien et d'orateur (2) lui assurait auprès des petits despotes lombards (3).

Les chroniqueurs de l'époque parlent des « mésaises de froid » dont souffrirent les pèlerins sur les méchantes routes d'Italie dans les mois d'hiver et de printemps de cette année 1350, qui fut exceptionnellement glacée et pluvieuse. Ils décrivent l'incommodité des auberges le long des chemins et signalent la fréquence des actes de brigandage, les nombreux voyageurs dévalisés et dépouillés, dans la Terre de l'Eglise, *per praedones, latrones, ac piratas*. Aux grandes froidures de l'hiver et aux pluies diluviennes du printemps succédèrent sans transition les chaleurs « désordonnées » de l'été (4).

(1) Les dialogues mystiques de Pétrarque et d'Augustin, écrits en 1343, sont en latin et intitulés *Secretum*. Ils ont été traduits en français par Victor Develay (*Mon Secret* ou *Du Conflit de mes passions*, Paris, Librairie des Bibliophiles M.DCCC.LXXIX). *Ambrogio Levati* en avait donné une version italienne, en 1820, dans ses *Viaggi di Francesco Petrarca* (Vol II, p. 185-314).

(2) Sur le diplôme que lui remirent les deux sénateurs de Rome, Giordano Orsini et Orso dell' Anguillara, lors de son couronnement, le 8 avril 1341, au Capitole, Pétrarque est qualifié de grand poète et d'historien : *Magnum Poetam et Historicum declaramus*... On sait que son poème le plus long, sinon le plus remarquable, est une épopée latine sur Scipion l'Africain, intitulée *Affrica* et commencée à Vaucluse en 1339.

(3) Pétrarque, ami et protégé de Robert de Naples, passait pour guelfe. Quelqu'un lui ayant reproché de fréquenter les cours gibelines, le poète, qui savait ce qu'il valait, répliqua : « Ce n'est pas moi qui vis auprès des princes ; c'est eux qui vivent auprès de moi. »

(4) Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.

Bref, messire François ne quitta Parme pour se rendre à Rome qu'à la mi-octobre, quand la gent menue des pèlerins eut reflué dans les campagnes pour les travaux de la moisson et des vendanges (1) et qu'un bénin soleil d'automne commença de verser sur les routes la tiédeur de ses blonds rayons.

Il avait cherché en vain, dans une épître poétique, à persuader son ami Guillaume de Pastrengo, son hôte de Vaucluse, de l'accompagner. L'auteur du *De Viris illustribus* avait à Vérone un agréable foyer ; malgré l'appât des indulgences et nonobstant les remontrances fleuries de messire François, il ne trouva point la force de résister aux cajoleries de sa femme et de sa fille qu'effrayait un si long voyage (2).

Le Poète passa par Florence où il rencontra Jean Boccace. On estimera peut-être que la conversation de l'auteur du *Décaméron* n'était pas la préface la plus convenable au pèlerinage d'un chanoine. Mais, outre que la robe de clerc pesait très peu aux épaules de Pétrarque, il est probable qu'il vit dans son interlocuteur, plutôt que l'auteur des *Cent nouvelles* (3), celui de la *Teseide* et du *Ninfale fiesolano*, l'érudit amoureux autant que lui-même des lettres profanes. Les deux hommes, en se séparant, étaient liés d'une amitié qui devait durer toute leur vie (4).

Essayons maintenant de nous représenter notre pèlerin sur la route de Rome, à mesure qu'il approche de la Ville sainte.

Il chevauche à côté d'un vieil abbé grave et taciturne, accommodé sur un épais roussin, et d'un gracieux jouven-

(1) Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.

(2) *Candida nec blando teneat te murmure conjunx...*, lui avait écrit Pétrarque (*Epist. Poet. III*, XXXIV).

(3) Lesquelles, d'ailleurs, n'étaient sans doute pas achevées à cette date.

(4) On sait quelles formes touchantes devait prendre cette amitié. Pétrarque, dans son testament, légua à son ami Boccace, affligé de pauvreté, cinq cents florins d'or et sa robe de chambre, « pour qu'il eût chaud durant l'hiver ».

cel qui s'efforce de toute manière de dérider ses compagnons. Plusieurs serviteurs, chargés d'écarter les embûches de la route et de faire les *pourvéances*, précèdent, également à cheval, les trois pèlerins (1) : la mode est à ces cavalcades, la qualité des voyageurs se mesurant, dès ce temps-là, aux nuages de poussière qu'ils soulèvent sur les grands chemins.

Messire Pétrarque est pensif. La faconde du jeune cavalier, qui ne manque, certes, ni d'esprit ni de doctrine, ne suffit point à chasser le souci de son front. Le Poète, encore une fois, — comme jadis au sommet du mont Ventoux (2), — repasse dans son esprit toute sa vie et pèse ses fautes une à une, dans un rigoureux examen de conscience. Il songe aux premières années de sa jeunesse dissipées en vils lieux et consumées en folles amours, à ses joyeuses bacheleries de Montpellier, de Bologne et d'Avignon. Il se revoit avec son frère Gérard dans la Babylone des Gaules. Retiré à la Chartreuse de Montrieu, près de Marseille, ce frère aîné a dès longtemps oublié et les vaines coquetteries d'autrefois et le chant des sirènes du Rhône ; soldat du Christ, éprouvé déjà par une longue milice, il méprise les apparences et a tué dans son cœur le désir des choses périssables... (3).

Messire François en est justement à ce point de sa méditation, quand apparaît sur le chemin une compagnie de gens qui s'en reviennent de Rome. Il y a parmi eux une dame ou damoiselle si gentiment atournée dans son manteau de pèlerine, que le Poète, au moment qu'elle passe près de lui, ne peut s'empêcher d'arrêter sur elle un regard chargé d'admiration. Au clair visage, à la douce voix, il reconnaît une dame de France... Il soupire, se signe, fait mentalement une courte oraison et retombe dans sa rêverie.

(1) Pétr. : *Fam.*, Lib. XI, Ep. I (à Boccace).
(2) Pétr. : *Fam.*, Lib. IV, Ep. I. (Sur cet accès d'ascétisme de Pétrarque, cf. Carducci : *Il Petrarca alpinista*, *Prose*, p. 919-921.)
(3) Pétr. : *Fam.*, Lib. X, Ep. III.

C'est à Elle qu'il songe maintenant, comme si souventes fois depuis cette lointaine matinée du 6 avril 1327 où, s'étant rendu dès la première heure à l'église des Filles de Sainte-Claire, en Avignon, il éprouva à la vue d'une chevelure blonde que recouvrait un voile léger, d'un pur visage incliné par la prière et de paupières à longs cils baissés par la pudeur et le recueillement (1), la *stupéfaction* qui, au dire du poète, est le premier signe du grand amour (2). Mais s'il pense à Laure aujourd'hui, c'est pour s'accuser. Il se rappelle les efforts qu'il a faits pour entraîner la jeune femme dans l'abîme. Les prières, les caresses et les ruses, il a tout mis en jeu pour la séduire... (3).

Cependant, la voix qui parle en lui se fait plus basse, pour des reproches plus graves encore. Il songe aux turpitudes dans lesquelles il s'est jeté, croyant échapper ainsi à la magie des beaux yeux et s'évader d'une lutte épuisante et vaine. Derrière Laure, tendrement apitoyée et inaccessible, il aperçoit l'autre, la Provençale au regard sombre et aux lèvres ardentes, la maîtresse qui vient le soir assiéger son huis (4), la créature lascive et servile qui restera pour l'éternité ensevelie dans l'ombre d'un ignominieux mystère... Pourtant, c'est cette femme qui lui a donné ses deux enfants, Jean et Françoise... Par lui et pour lui, elle a beaucoup souffert...

Et son cœur incertain de poète devait glisser vers d'autres hontes. Croyant toujours recouvrer sa liberté,

(1) Cette première rencontre de Pétrarque et de Laure fut notée de la main même du poète sur un manuscrit de Virgile qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque ambroisienne de Milan.

(2) Virgile : *Enéide*, I, v. 613 et 713. Cité par Pétrarque dans son *Secretum*, 3e Dialogue.

(3) Pétr. : *Secretum*, III. *Turpe igitur aliquid interdum voluisti...*, remarque Augustin.

> « Con lei foss'io da che si parte il Sole,
> E non ci vedess' altri che le stelle ;
> Sol una notte... »

soupire le poète (*Sestina* I).

(4) Pétr. : *Fam.*, Lib. IX, Ep. III : *Importuna fores obsidet amica...*

il n'a fait que courir « de prison en prison » (1). Même depuis la mort de Laure, dans ces deux dernières années, les plus douloureuses de toute sa vie, alors que l'image grave et douce de la Dame « par qui s'émut en son cœur si grande guerre » (2), venait presque chaque nuit se pencher sur son chevet, une tardive passion, aussi brûlant que celles de sa jeunesse, l'a entraîné de nouveau dans les détestables sentiers. Et vainement il a supplié sa Dame, dont il se plaît maintenant à confondre les traits avec ceux de la Vierge, mère du Christ, de le retenir et de le sauver : les charmes pernicieux de la belle Ferraraise l'ont emporté... (3).

Mais le pire péché de sa vie ne reste-t-il pas, en fin de compte, son amour pour Laure ? Les embûches qu'il a dressées à la vertu d'une épouse et d'une mère, le trouble qu'il a jeté dans cette âme chrétienne ne seront-ils point, aux yeux du Juge, son plus grand crime (4) ?

Ainsi messire Prétarque disputait avec soi-même le long des chemins de Rome.

Par moments, il se reprochait aussi l'autre grande passion de sa vie, sa recherche de la gloire humaine. Ne venait-il pas, à Parme, avant de partir pour ce pèlerinage,

(1) *Fuggendo la prigione ov' Amor m'ebbe...* (Son. LX). *De carcere in carcerem migrare* (Secr. III).

(2) *I' son colei che ti diè tanta guerra.* (*Rime*, Son. XXXIV, Ed. Leopardi-Ambrosoli.)

(3) Cet amour de Pétrarque pour une dame de Ferrare — amour qui durait encore l'année du Jubilé, — est demeuré assez obscur. Le poète a éliminé de son *Canzoniere*, semble-t-il, un sonnet et une ballade qui s'y rapportaient On peut voir une allusion à ce nouveau *nœud ardent* dans ces vers :

« *Non volendomi Amor perdere ancora,*
Ebbe un altro lacciuol fra l'erba teso... »

(Voir à ce sujet le commentaire de Ferrari et Carducci dans leur édition des *Rimes* de Pétrarque (CCLXX) et le très intéressant article de Cesareo, *Gli amori del Petrarca*, dans le *Giornale Dantesco*, *An.* 1900.)

(4) Pétr. : *Secretum*, III.

Pétr. : *Affrica*, II, v. 431-457. Le poète cite lui-même ces vers dans son *Secretum* (III). Il reprend la même idée dans le *Trionfo del Tempo :*

« *Un dubbio verno, un instabil sereno*
È vostra fama, e poca nebbia il rompe ;
E'l gran Tempo a gran nomi è grand veneno... (v. 109-111)
Vidi ogni nostra gloria, al Sol, di nève... (v. 129)
Tanto vince e ritoglie il Tempo avaro ;
Chiamasi Fama, ed è morir secondo... » (v. 142-143).

de passer des jours et des nuits à ordonner et à limer ses rimes en langue vulgaire ? Et où tendent de tels soins ? Même le plus illustre des poètes doit mourir. Il périt une première fois de la mort commune à tous les hommes. Puis, peu à peu, sa renommée s'éteint, son sépulcre s'écroule, les inscriptions gravées sur le marbre funéraire s'effacent. Et c'est sa *seconde mort*. Enfin, ses ouvrages, comme toute chose de ce monde, sont voués à la ruine et finissent, dans la suite des âges, par tomber en poussière. Et c'est la *troisième mort* du poète. Tout n'est que vanité... (1).

Cependant, un matin, l'apparition d'un lumineux paysage releva pour quelques instants le courage de notre pèlerin. C'était au sortir de Bolsena, sur la route de Viterbe. A droite, le lac, avec ses deux îlots, sommeillait encore sous un voile de vapeurs. Plus loin, la cime pointue de Montefiascone se teignait de rose, tandis qu'à gauche les Apennins étageaient leurs terrasses encore remplies d'ombres. L'air était léger et frais. Le Poète promena ses regards autour de lui. Dans les premiers mois du Jubilé, des pèlerins avaient campé là. On voyait dans les champs incultes, ravagés par les guerres et dépeuplés par la peste, des vestiges de leurs bivouacs, les taches noires de leurs grands feux éteints. Les hôteliers parlaient de véritables armées d'Allemands et de Hongrois qui avaient envahi leurs auberges improvisées, réclamant du pain, du lard, du vin et du grain. Ces gens étaient si nombreux qu'on arrivait à grand'peine à les servir et qu'il fallait attendre leur départ pour ramasser leur écot sur les tables (1).

Les derniers pèlerins étaient, pour la plupart, des gens de qualité venus d'outre-monts et de lointains pays (2). Il y avait parmi eux des Ibères et des Bretons, des Grecs, des Souabes à la chevelure rousse (3), des Germains du

(1) Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.
(2) *Idem*.
(3) *Rutilo crine Svevus*. Pétr. Epist. Poet. III, XXXIV (a Guglielmo di Pastrengo).

Nord vêtus de longues tuniques, des Français élégamment serrés dans des pourpoints, coiffés de chaperons et chevauchant en bel arroi. Parfois, messire Pétrarque reconnaissait, à leurs chevelures flottantes ou à leurs tresses enroulées au sommet de la tête, des dames florentines, femmes ou filles de riches marchands. Il fit alors réflexion qu'il n'était plus séparé de Rome que par cinq journées de marche, et une onde d'espérance s'éleva du fond de son âme.

Voici, se dit-il, mon cinquième voyage à la Ville Eternelle. J'y suis allé une première fois, il y a quatorze ans, poussé par le seul désir de voir les merveilles de cette cité. Quelques années plus tard, l'ambition un peu prématurée des lauriers poétiques m'y entraîna pour la seconde fois. Mon troisième et mon quatrième voyage n'eurent d'autre fin que d'apporter un secours à des amis persécutés. Ce dernier sera plus heureux, puisqu'il a pour unique objet mon salut éternel (1)...

Ainsi le Poète s'abandonnait à des pensées graves et consolantes.

Cependant, le cheval du vieil abbé, qui cheminait à sa gauche et que tourmentaient depuis un moment des essaims de petits cousins, fréquents aux abords des lacs, se mit à lâcher des ruades furieuses en se démenant comme un poulain sauvage. Absorbé dans sa nouvelle méditation, messire François n'y prenait point garde, quand soudainement le sabot ferré du roussin lui porta sous le genou un coup si rude qu'il poussa un grand cri. Ses compagnons l'entourent aussitôt ; on l'aide à descendre de cheval, on dépouille la jambe blessée. L'empreinte du fer apparaissait, profondément marquée, à la jointure du tibia et du jarret, dans les chairs horriblement contuses et sanguinolentes. La campagne, tout alentour, était déserte. On dut se résigner au seul parti possible, qui était

(1) Pétr., *Fam.*, Lib. XI, Ep. I. C'est à cette lettre, adressée par Pétrarque, dès son arrivée à Rome, à son nouvel ami Boccace, que nous empruntons les détails de l'aventure dont on va lire le récit.

de gagner Viterbe. Dès que la plaie fut pansée sommairement et bandée, on hissa le blessé avec précaution sur sa selle et la chevauchée reprit, lente, interminable, sous le soleil déjà haut et aussi ardent qu'en plein été. La petite caravane arriva à Viterbe dans la soirée du 16 octobre, après maints arrêts qui, loin de soulager le blessé, n'étaient pour lui que l'occasion de souffrances plus aiguës. Pétrarque n'avait d'ailleurs qu'un désir, celui d'atteindre Rome même. Malgré les conseils de ses compagnons et l'apparence fâcheuse de la plaie, il persista, après une nuit de fiévreux sommeil, dans son dessein d'accomplir sans tarder son pèlerinage. Ce calvaire, c'était à ses yeux le chemin du salut.

En ce temps-là, lorsqu'on arrivait dans la Campagne romaine par le nord, du côté du *Ponte Molle* (1), le premier édifice de la Ville Eternelle que l'on apercevait n'était pas une église, lieu de prière et d'indulgence, mais une tour féodale, symbole de force et d'esprit guerrier. Ce n'était pas la coupole de Saint-Pierre, mais la *Torre delle Milizie*, la Tour des Milices, dressée sur un versant du Quirinal, dominant la ville comme elle domine toute la chronique romaine du moyen âge (2). A mesure qu'on approchait de Rome, on distinguait d'ailleurs bien d'autres tours. La Campagne en était elle-même toute hérissée. Messire François eût facilement reconnu, derrière les murs d'enceinte, la *rocca* des Conti (3), sœur jumelle des Milices, si elle n'eût pas été découronnée de ses créneaux à trois pointes et de tout son étage supérieur par le tremblement de terre de l'année précédente.

(1) Bâti sur les restes de l'antique *Pont Milvius*, célèbre par la victoire de l'empereur Constantin sur Maxence (fresque de Raphaël, Chambres du Vatican).

(2) Cette tour subsiste. On la voit, assez penchée, près de l'église de Sainte-Catherine-de-Sienne. On l'appelle aussi *Tour de Néron*, jouant du luth, à l'incendie de Rome. Elle date en réalité du XIIIe siècle et a été probablement édifiée par les Caetani.

(3) Aujourd'hui dans la petite rue Tour des Conti, près de la rue Cavour. Elle date de 1216 et porte une inscription latine de Pierre Conti.

La Tour des Milices, vue de plus près, semblait elle-même fort endommagée (1).

Laissons nos pèlerins pénétrer dans la ville par la *Porta del Popolo* et notre pauvre Poète s'installer dans une médiocre auberge pour livrer sa jambe aux mains des *chirurgiens* et aux onguents et emplâtres des apothicaires. Abandonnons-le même, sans plus de charité, à la méchante humeur que lui cause une inertie si déprimante, et, tout en regrettant de ne point l'avoir pour guide, faisons le tour de Rome avant de nous mêler avec lui, dès qu'il sera guéri, à la foule des pèlerins.

II

> Jacent domus, labant mœnia, templa ruunt, sacra pereunt, calcantur leges...
> (PETRARCA, *ad Urbanum, P. V.*)

Pour se représenter l'aspect de Rome dans la première moitié du XIVe siècle, il convient de se rappeler la situation politique créée par l'exil volontaire des papes. Ce fut à proprement parler un état d'anarchie. Dans l'histoire des villes italiennes du moyen âge, on ne peut guère citer que Sienne qui ait connu des vicissitudes plus étonnantes et tenté des expériences plus extraordinaires. Rome, veuve des papes, ne sut point, pendant plus d'un demi-siècle, à quel gouvernement se vouer. Dans le déclin des deux puissances qui, au moyen âge, voulurent dominer l'univers par la magie de son nom — l'Empire et la Papauté, — elle fut livrée à des forces violentes et brutales, aussi aveugles que les tempêtes et le feu souterrain, celles des barons, de leur *consorterie* et de leurs factions. Bien loin de redevenir la « tête du monde », elle déchut au point de n'être plus qu'une bourgade malpropre, tout juste comparable à sa voisine Viterbe. Sa population

(1) Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. VI. — Petr. : *Fam.*, Lib. XI, Ep. VII.

ne comptait, au moment du Jubilé de 1350, guère plus de 20.000 habitants (1).

Ces barons, dont la plupart étaient d'origine germanique (2), semblaient avoir hérité la férocité et les instincts destructeurs des Vandales et ne le cédaient point en insolence aux Aimerigot et autres capitaines *robeurs* de messire Froissart. Leurs pères avaient introduit en Italie le *droit du poing* ; ils le maintenaient fidèlement. Les collines formaient leurs camps retranchés ; toute la ville était leur champ de bataille quotidien, le Capitole, siège des magistratures, l'ordinaire enjeu de leurs luttes (3).

Dans les premières années du XIV[e] siècle, les Orsini occupaient le nord-ouest de l'enceinte, les entours de Saint-Pierre, le Vatican et le Château Saint-Ange, tandis que leurs ennemis, les Colonna, étaient maîtres du nord-est et étendaient leur puissance de la Porte du Peuple jusqu'au Quirinal. Sur le Caelius et le Palatin dominaient les Frangipani ; leurs rivaux, les Anibaldi, étaient établis plus au sud, dans le quartier du Latran. L'Aventin était le centre fortifié des Savelli. Les Conti possédaient

(1) Nombre incertain. Papencordt, dans son ouvrage sur *Cola di Rienzo*, admet que Rome comptait, en 1312, 60.000 âmes. Pétrarque, — lequel, à la vérité, grandit tout ce qui touche Rome, parle dans une de ses Lettres (*Fam.*, Lib. III, Ep. II) « du peuple immense » de la Ville éternelle. Des historiens modernes ont, avec une précision discutable, fixé le chiffre à 17.000.

(2) Gregorovius, dans son *Histoire de la ville de Rome*, ne relève pas moins de trente-trois familles germaniques parmi les barons romains du XIV[e] siècle ; il cite entre autres les Anibaldi, les Conti, les Caetani, les Savelli. Les Colonna eux-mêmes venaient probablement du Rhin. L'origine des Orsini est inconnue. La science de l'historien allemand corrobore ainsi les affirmations passionnées de Pétrarque et les invectives de sa Lettre à Cola de Rienzo et au Peuple Romain contre les « brigands étrangers » qui déshonoraient et ruinaient la ville de César Auguste. (F. Gregorovius : *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, 6 Band, 11. Buch, 6. Capitel, p. 258, n. 1. Cotta, Stuttgart, 1885. — Petr. : *Epistolae variae*, XLVIII, *Epistola Hortatoria*.

(3) Rome était alors gouvernée par deux sénateurs. Les Orsini et les Colonna se succédaient au Capitole comme certaines équipes ministérielles de notre Troisième République ; il y avait aussi parfois des gouvernements de concentration. Les Papes d'Avignon, qui se souciaient peu d'intervenir personnellement dans ces compétitions, ratifiaient ordinairement sans difficulté tous ces changements. Il est curieux de constater que ce fut un pape d'origine française, Clément V, qui, le premier, reconnut à la suite d'un mouvement populaire la première Commune démocratique de Rome (1310, *Conseil populaire des Treize*).

les *fora* d'Auguste, de Nerva et de César, les Caetani, l'*Insula,* c'est-à-dire l'île du Tibre. Et chacun de ces quartiers avait sa citadelle, ses forts détachés, ses redoutes. Jamais l'architecture de guerre civile n'eut de trouvailles plus ingénieuses. Presque tous les monuments de la Rome antique, les théâtres, les cirques, les thermes, les arcs de triomphe et jusqu'aux sépulcres (1), avaient été transformés et organisés pour l'attaque et pour la défense. Les Orsini, par exemple, avaient construit leur forteresse de l'Arpacata avec les restes du Théâtre de Pompée et s'étaient retranchés derrière le Mausolée d'Adrien. Les Colonna s'appuyaient sur le Monument d'Auguste. Des Arcs de Triomphe de Titus et de Constantin et du Janus Quadrifons, les Frangipani avaient fait les bastions de leur citadelle du Palatin, formée elle-même d'une agglomération de monuments antiques. Les Anibaldi leur disputaient les ruines du Colisée, énorme forteresse complétée de palissades. Les Savelli possédèrent le Théâtre de Marcellus et bâtirent pour leur palais de l'Aventin, avec les blocs de marbre de l'Emporium, un gros ouvrage de défense qu'on appela la Marmorata (2).

On s'imagine facilement ce que devinrent les monuments de Rome ainsi transformés et soumis à des assauts continuels.

Quand Henri de Luxembourg, empereur d'Allemagne, dont la descente à Rome, en l'an 1312, avait divisé les nobles en Guelfes et en Gibelins, voulut, avec l'aide des Colonna, marcher du Latran où il avait pris sa demeure, sur le Vatican que tenaient les Orsini, il fut forcé d'*écheler* le Capitole et le couvent d'Aracæli, d'occuper des tours et de renverser des barricades. Mais, s'étant heurté

(1) Le tombeau de Cæcilia Metella, par exemple, le long de la voie Appienne, non loin de la Porte Saint-Sébastien, avait été transformé par les Caetani et les Savelli en une forteresse souvent citée dans les chroniques de l'époque sous le nom de *Capo di Bove* (Tête de Bœuf, à cause des ornements de sa corniche). La bâtisse, de forme demi-circulaire, existe encore ; on y reconnaît les pierres jaunâtres du mausolée primitif.

(2) Gregorovius : *Geschichte der Stadt Rom.* 5. Band.

au Mausolée d'Adrien, barrière infranchissable, il dut renoncer à se faire couronner roi des Romains dans la basilique de Saint-Pierre. Cependant, derrière ses hordes, des quartiers de la ville flambaient. Celui que Dante avait salué des titres suprêmes de *mundi rex et Dei minister*, l' « alto Arrigo » pour lequel il devait réserver un trône dans son *Paradis*, le roi allemand qui louchait de l'œil gauche, devint ainsi, après s'être fait la main à Brescia, le digne successeur de Genséric et le nouveau tortionnaire de Rome.

L'équipée tragi-comique de Louis le Bavarois ne fut pas aussi brutale ; mais dès que cet empereur se fut retiré, parmi les huées des Romains, avec son antipape et ses cardinaux schismatiques, les palais de ses partisans gibelins furent à leur tour livrés aux flammes (1).

Les révolutions populaires ne causèrent pas moins de dommages à la ville que les rivalités des barons et les invasions étrangères. Les chroniqueurs du temps emploient une expression curieuse pour mentionner les soulèvements de la plèbe : « *Feciono popolo,* ils firent peuple », écrivent les deux Villani. Et cela veut dire : le peuple, las d'un continuel bruit d'armes et excédé par les vexations dont il est l'objet, est pris soudain de rage. Il s'assemble sur la place du Capitole, se met en quelque sorte en boule, bondit, s'empare du Palais des Sénateurs, en chasse les occupants, installe à leur place un capitaine de son choix et se répand ensuite par la ville en saccageant les demeures des nobles et en s'efforçant de raser leurs citadelles. Or, on vient de voir ce qu'étaient ces forteresses. C'est ainsi qu'en 1312, après le départ d'Henri de Luxembourg, la plèbe force à la fuite les deux sénateurs Francesco Orsini et Sciarra Colonna, porte au Capitole Jacopo Arlotti, envahit les palais des grands et

(1) La coutume guerrière de « faire ardoir » les logis et de détruire les vignobles et les vergers des ennemis était très répandue au moyen âge. Elle devait être reprise en France, au xx[e] siècle, par les armées allemandes.

s'attaque même au Château Saint-Ange. La solidité des pierres romaines sauve encore une fois le Mausolée d'Adrien ; mais d'autres monuments ne résistent pas à la fureur des assaillants. Pareillement, les luttes du tribun Cola di Rienzo contre les barons, durant l'année 1347, marquent la ville de nouvelles blessures. Dans les intervalles de ces révolutions, les rivalités des Colonna et des Orsini reprennent, âpres, sauvages, implacables.

Et un autre travail de destruction, continu, méthodique, beaucoup plus terrible encore que les tremblements de terre et les guerres civiles, anéantissait peu à peu les beautés et les grâces de la Rome antique : le travail des tailleurs de pierres et des chaufourniers. Les marbres soustraits aux monuments de l'art païen étaient vendus comme de vulgaires moellons arrachés aux carrières et servaient en particulier à l'édification des temples chrétiens. On reconnaît encore de nos jours dans la cathédrale d'Orvieto des pierres du Colisée. En même temps, les colonnes, et les statues de marbre, sciées et morcelées, s'abîmaient dans le feu des fours à chaux. Ainsi la Rome impériale et marmoréenne, celle qui avait remplacé la Rome de briques de la République austère, devait être dissoute durant plus de trois siècles encore, par le travail ininterrompu de ces obscurs nécrophages (1).

Et voici maintenant, en peu de mots, comment on peut se figurer une promenade dans Rome vers le milieu du XIVe siècle.

En pénétrant par la porte du nord, l'antique *Porta Flaminia*, devenue la Porte du Peuple, le visiteur se trouvait bientôt dans un quartier de maisons petites et basses, bâties en boue et couvertes de chaume, dont les fenêtres étroites étaient défendues la nuit par de lourds contrevents de bois. Ces habitations s'entassaient dans la plaine

(1) Des moines, dans le silence de leurs cellules, avaient déjà raclé et poncé les vieux parchemins pour substituer aux œuvres des poètes et des sages de la Rome antique les notes du chant grégorien. Toute la civilisation ancienne semblait donc vouée à la mort.

limitée par le Pincio, le Capitole et le Tibre. Elles formaient à peu près toute la ville. Le reste de l'espace compris entre les vieux murs moussus et ébréchés, c'est-à-dire les deux tiers environ de l'emplacement de la Rome antique, était planté çà et là de vignes et d'oliviers et couvert en grande partie de landes et même de marécages. En avançant vers le sud de la ville, le voyageur éprouvait, pour peu qu'il fût cultivé, un sentiment de désolation de plus en plus pénible. Le forum, où le peuple romain s'assemblait jadis pour voter ses lois et élire ses magistrats, était devenu un clos herbu où l'on entrevoyait, parmi la grande pitié des colonnades croulantes, des troupeaux au pâturage. Sur les collines silencieuses, de vénérables sanctuaires achevaient de s'effondrer. Des chèvres broutaient dans les cloîtres des couvents déserts.

L'institution municipale que nous appelons aujourd'hui voirie et que les statuts de l'époque, ceux d'Avignon par exemple, désignaient sous le nom de *mondice,* n'existait pour ainsi dire point dans la Rome du XIVe siècle. Les rues, que traversaient des troupeaux de chèvres et de porcs, étaient semées de détritus de toutes sortes dont les plus ordinaires étaient des carcasses ou des viscères d'animaux crevés. Les abords de la *Porta Settimania,* entre autres, très fréquentés au temps des pèlerinages, semblaient un cloaque. Les ruelles qui montaient aux repaires des barons étaient le plus souvent barrées par d'énormes chaînes ou encombrées de barricades. Les gens à cheval ne pouvaient y pénétrer, et il eût été très imprudent pour les piétons, surtout pour les femmes et les jeunes filles, de s'y aventurer à la tombée du jour. La sécurité des passants était égale à la salubrité des rues (1).

(1) Les barons offraient un asile dans leurs palais à tous les malandrins. Les *Statuts de Rome* de cette époque prévoient les cas d'agression les plus étranges, celui-ci par exemple : *Si quis alicui mulieri, pannos de dorso inciserit tondendo eos super genum...* (Cité par Carlo Segré, dans *Studi Petrarcheschi,* Le Monnier, Florence. On trouve dans le roman

III

> I' vo pensando, e nel pensier m'assale
> Una pietà si forte di me stesso,
> Che mi conduce spesso
> Ad altro lagrimar ch' i' non soleva...
> (PETRARCA, *Canzone XVII.*)

Le pèlerin que nous avons laissé dans une auberge, proche la Porte du Peuple, se fût sans doute attristé plus qu'aucun autre des aspects lamentables de Rome, s'il eût pu les contempler dans un des libres vagabondages qu'il aimait. Mais en parcourant de nouveau l'*Urbs vastata* comme il l'avait fait une première fois quinze ans auparavant, il eût été capable, plus qu'aucun autre aussi, de reconnaître dans la majesté des ruines la splendeur des Césars. Sur son lit de douleur, il lui ressouvenait des courses errantes qu'il avait faites parmi les sept collines et hors les murs, avec le docte Jean Colonna di San Vito, frère du vieux Stefano, et du repos qu'ils avaient accoutumé de prendre ensemble, après chacune de ces promenades, sur les thermes de Dioclétien, à l'heure où le soleil couchant inclinait sur la Ville mutilée un large manteau de pourpre et d'or. Il se rappelait leurs conversations dans la paix du soir. Quand il avait quitté Avignon pour ce voyage, le cardinal Jean, fils de Stefano, avait jugé prudent de le mettre en garde contre une déception probable. Précaution bien superflue, car Rome, en vérité, lui avait paru plus grande encore qu'il ne se l'était imaginée, et, s'il avait éprouvé quelque surprise, c'était que l'ancienne maîtresse du monde n'eût pas été plus rapidement victorieuse (1). Dès cette époque, un magnifique espoir s'était élevé dans

historique *Rienzi,* de l'Anglais Bulwer, un tableau passablement exact de ces mœurs.

(1) Pétr. : *Fam.*, Lib. II, Ep., XIV.

son cœur : il avait cru possible le renouvellement de la puissance romaine ; il avait rêvé d'une *romanité* universelle. Pour que Rome renaquît à sa splendeur ancienne, il eût suffi qu'elle reprît conscience de sa gloire passée ; pour devenir dignes de leurs ancêtres, il eût suffi aux Romains de retrouver le sens des paroles gravées sur les vieux marbres.

Mais voici qu'il doutait aujourd'hui si cette vision n'avait pas été un vain jeu de son imagination de poète. Qu'était devenu ce Cola di Rienzo, rencontré jadis en Avignon, l'homme au sourire étrange et à la parole fluide comme le miel nouveau, dans lequel il avait cru découvrir l'âme d'un second Brutus ? Et qu'était devenu Stefano Colonna, l'hôte généreux de son premier voyage ? Pétrarque se rappelait les pressentiments du vieillard et songeait avec horreur à la flaque de sang de la *Porta San Lorenzo* (1).

(1) Le tribunat de Cola di Rienzo avait duré sept mois, du 19 mai 1347 au 15 décembre de la même année. Après avoir expulsé les barons de Rome et exterminé les Colonna qui tentaient d'y rentrer (combat de la *Porta San Lorenzo* du 20 novembre 1347), ce dictateur, fils d'un tavernier du quartier populaire de la Reola, avait été pris d'une sorte de vertige des grandeurs qui toucha par instants à la folie ; abandonné par le peuple romain, il s'était enfui du Capitole le 15 décembre 1347. A l'époque du Jubilé de 1350, il menait, semble-t-il, une existence d'anachorète, mêlé à la secte des *fraticelli*, sur le mont Majella, dans la solitude des Abruzzes. Grâcié après maintes tribulations par le pape Innocent VI, il devait rentrer triomphalement à Rome le 1er août 1354, pour périr lamentablement peu de temps après, le 6 octobre 1354, dans un soulèvement de la plèbe. C'est une des figures les plus curieuses du moyen âge. La révolution romaine de 1347 apparaît par certains côtés, dans le lointain des siècles, comme une vague ébauche de la Révolution française de 1789. On peut reprendre, à propos de Cola di Rienzo, l'expression que Schiller applique à Wallenstein : « Son image vacille encore dans l'histoire. » Byron l'a chanté. Bulwer a fait de lui un héros de roman, puis Wagner, d'après le romancier anglais, un héros d'opéra. D'Annunzio le traite de vulgaire comédien et de poltron. Gregorovius lui reconnaît une étonnante acuité de vue politique. Une chose certaine, c'est que ce Garibaldi du moyen âge, un Garibaldi mystique et caricatural, — « tribun auguste et candidat du Saint-Esprit », comme il aimait à s'intituler dans ses lettres au pape Clément VI et à son ami Pétrarque, — manqua souvent de résolution et toujours de vertus guerrières. — Sur Cola di Rienzo : *La Vita di Cola di Rienzo, Tribuno del Popolo Romano, Scritta da incerto autore nel secolo decimo quarto*, ridotta a migliore lezione da Zefirino Re Cesenate, Borlandini, Forli 1828, point de départ de toutes les études sur le tribun ; Papencordt : *Cola di Rienzo*, déjà cité.

Dès qu'il put se lever, son premier soin fut de faire aux saintes basiliques les visites ordonnées par le Pape. Il se mêla aux foules psalmodiantes qui allaient de Saint-Pierre à Saint-Jean et de Saint-Jean à Saint-Paul en une procession ininterrompue de cavaliers et de piétons, longue de onze milles. Bien que les fêtes principales fussent passées, l'affluence des pèlerins était encore considérable. Par instants, ils se pressaient dans les rues étroites jusqu'à étouffer. Mais ce n'était plus la cohue populaire des « hauts jours » du Jubilé ; beaucoup de ces derniers *romées*, nobles seigneurs et belles dames, chevauchaient des palefrois et des haquenées et tenaient dans leurs hôtels grand état et large table, ne ménageant ni la poulaille ni les fines venaisons, ni les vins clairs ni les épices. Pourtant, le peuple parlait surtout d'une princesse venue d'une lointaine contrée du nord, admirable par sa simplicité autant que par ses vertus, et singulière par la force de son verbe. On disait qu'elle avait vu le Christ et entendu sa voix dans un couvent de son pays, et que le fils de Dieu lui avait accordé le don de prophétie. Sa demeure était constamment assiégée par une foule avide de miracles. On la nommait Brigitte de Suède.

Pétrarque devint bientôt lui-même l'objet de la curiosité générale. Il souvenait encore à bon nombre de Romains de l'avoir vu lors de son couronnement, le 8 avril de l'an 1341. Ils se rappelaient entre eux les détails de la cérémonie : les patriciens et le peuple convoqués au Capitole à voix de trompe, l'affluence devant le Palais des Sénateurs, le Poète, paré d'un manteau royal, gravissant le perron au milieu de douze jeunes garçons vêtus d'écarlate... Comme le triomphateur d'alors était changé ! Cette chevelure prématurément blanchie, qui ajoutait autrefois un charme de douceur à sa jeunesse, était maintenant celle d'un vieillard. Son œil atone cherchait lentement dans la foule des amis qu'il ne trouvait plus.

Et sur son passage on demeurait aujourd'hui silencieux.

La vérité est que le spectacle qui s'offrait de tous côtés à ses regards, ajoutait aux deuils de Pétrarque l'amertume d'une immense déception. Ce peuple romain qu'il avait défendu et exalté lui paraissait irrémédiablement déchu. Cette Rome du Jubilé n'était plus qu'une taverne, tous les habitants s'efforçant de soutirer aux pèlerins le plus possible de florins, de tournois et de sols. Ne racontait-on pas qu'ils avaient provoqué, malgré l'abondance des victuailles, une hausse des prix en restreignant artificieusement l'importation du vin étranger, du grain et du fourrage (1) ? Le cardinal légat, messire Annibaldo da Ceccano, ayant décidé que les pèlerins venus des lointains pays seraient dispensés des quinze visites aux églises prescrites par la bulle pontificale et que l'indulgence plénière pourrait leur être accordée dès la première semaine, il y eut parmi la ville de Rome, comme on disait alors, « grand' murmuration ». On cria à l'hérétique (2). Des pierres et des flèches commencèrent de voler contre la demeure du prélat. Un jour, comme ce messire Annibaldo chevauchait par les rues, allant de Saint-Pierre à Saint-Paul en tête d'une procession, deux carreaux d'arbalète furent lancés contre lui de la fenêtre grillée d'une petite maison ; l'un ne l'atteignit point, mais l'autre troua son chapeau rouge et y resta fixé. Le pauvre homme pensa mourir de peur. Déconcerté, le visage enflammé, il ne pouvait plus tenir en place, battait des mains, frappait du pied et clamait son regret d'Avignon :

Où suis-je venu ? Ah ! Rome abandonnée ! Mieux vaudrait pour moi être petit curé en Avignon que grand prélat à Rome ! Ils m'ont attaqué dans mon palais, puis m'ont lancé des flèches, et je ne sais sur qui prendre vengeance (3).

(1) Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.
(2) *Ah ah ! a lo patarino !* (*Vita*, pag. 106.)
(3) *Dove sono io venuto ! Ahi ! Roma deserta ! Meglio mi fora essere in Avignone piccolo pievano, che in Roma grande prelato ; hannomi com-*

Dans son désarroi, il allait jusqu'à accuser Cola di Rienzo que d'aucuns prétendaient avoir rencontré sous un déguisement par les rues de la ville. Finalement, le légat du pape s'était presque enfui, comme jadis le Bavarois, au milieu des huées, et était allé mourir misérablement — peut-être de male mort — dans la Campagne qu'embrasait le grand soleil d'été (1).

Pétrarque, en apprenant ces choses, se disait que Rome, la Ville sainte, ne valait guère mieux que la monstrueuse Babylone des Gaules et que la barque de Saint-Pierre risquait de rester bien des années encore amarrée parmi les galées du Rhône. Il comparait la capitale de la chrétienté à Florence, qu'il avait visitée quelques semaines auparavant. Là-bas vivait une bourgeoisie d'hommes nouveaux, laborieuse et fière, libre de ses destins ; les rues retentissaient du bruit des métiers et l'or tintait sur les comptoirs ; le forgeron battait le fer sur l'enclume en chantant des vers de Dante (2) ; les collines de l'Arno se couvraient de blanches villas et de jardins ombreux. Cependant, sur les rives broussailleuses du Tibre, les loups recommençaient de rôder et de hurler, le soir, comme du temps de Rhéa Sylvia.

Les manifestations mêmes de la foi, la sourde rumeur d'orage que mettait dans les rues la psalmodie des foules, la fureur mystique qui les secouait et les précipitait sur le sol, chaque vendredi ou jour de fête, dans la basilique de Saint-Pierre, quand les prêtres exposaient la *véronique* du suaire de Jésus crucifié (3), le fracas des invocations, les cris désespérés qui jaillissaient des cœurs douloureux vers les voûtes crevassées, à demi voilées par des nuées d'encens, et, avec cela, le tintement continuel

battuto a casa nel palazzo ; poi mi hanno balestrato ; non saccio di chi vendetta fare. (*Vita*, pag. 215-216).

(1) Le naïf chroniqueur donne une relation très dramatique de cette fin du malheureux prélat. (*Vita*, p. 218-221.)

(2) Cf. Carducci : *Dante e l'età che fu sua* (*Prose*, pag. 157).

(3) Giovanni Villani : *Istorie florentine*, Vol. IV, Cap. XXXVI. Matteo Villani : *Cronica*, Lib. I, Cap. LVI.

des pièces de monnaie dont s'accompagnait la dispensation des indulgences (1), tous ces spectacles discordants mettaient dans l'âme du Poète le trouble et l'incertitude.

Quelquefois — plus rarement que dans les premiers mois du Jubilé — des compagnies de *pénéants*, dits aussi *flagellants*, nus jusqu'à la ceinture et portant des chapeaux marqués de croix rouges par devant et par derrière, envahissaient les églises en grand tumulte. Ils chantaient, dans de rauques idiomes, de piteuses mélopées ; en même temps, avec des fouets à aiguillons de fer, ils se déchiraient rageusement le dos et les épaules. Et ils finissaient par se jeter à terre tout de leur long, le bras en croix, comme frappés du mal caduc (2). Bien que Pétrarque eût souvent rencontré de ces fanatiques sur les routes de France et d'Italie, leurs manifestations barbares bouleversaient tout son être. Ce n'était point la vision du Christ ou de la Vierge qui remplissait ces yeux élargis par l'épouvante. Ces malheureux fuyaient, fuyaient, devant les puissances des ténèbres, dans une course affolée, jusqu'à tomber, épuisés, souillés de poussière et de sang, au pied des autels. Pétrarque, profondément religieux, se disait qu'il était une autre manière pour l'homme de s'approcher de Dieu, une manière plus digne et du Créateur et de la créature formée à son image. Il songeait à la prière silencieuse de Laure, agenouillée — *ce matin-là* — dans la petite église des Filles de Sainte-Claire, en Avignon...

(1) Giovanni Villani : *Op. cit.*

(2) « En l'an de grâce notre Seigneur MCCCXLIX, allèrent les pénéants et issirent premièrement d'Allemagne ; et furent gens qui faisoient pénitences publiques et se battoient d'escourgies à bourdons et aiguillons de fer, tant qu'ils déchiroient leurs dos et leurs épaules, et chantoient chansons moult piteuses de la nativité et souffrance notre Seigneur... » (Froissart : *Chroniques*, Livre I, Partie II, Chap. V, année 1350.)

Des cas semblables de folie mystique étaient signalés, au mois de février 1924, dans la Russie des Soviets, surtout en Russie méridionale. Des paysans abandonnaient en masse leurs isbas, faisaient dans les forêts des croix immenses et campaient çà et là en plein air, à l'abri du signe rédempteur.

Et il regrettait la solitude de Vaucluse. L'apaisement qu'il était venu chercher près du tombeau du prince des apôtres, il ne le trouvait guère, finalement, que dans le silence de sa mauvaise chambre d'auberge, lorsqu'il retournait au commerce des Gentils. Chose étrange, en vivant ainsi dans le passé, il lui semblait percer l'avenir ; il pressentait un réveil, un rajeunissement et comme un nouveau rachat de l'humanité par le miracle de la païenne et toujours divine Eurythmie (1). Mais ces temps n'étaient pas encore venus...

Il avait adressé de Mantoue, quelques mois auparavant, un salut poétique à l'ombre de Virgile (2). De Rome, il écrivit, dans les premiers jours de novembre 1350, une lettre à Marcus Varron (3) :

Ne m'interroge pas sur Rome, ta mère, avait-il dit au chantre d'Énée ; le meilleur parti est de l'ignorer...

Et dans son épître à l'ami de Cicéron, il opposait au siècle d'Auguste ses obscurs contemporains, insoucieux de leur patrimoine idéal et avides du seul argent.

Un de ses amis, Barbato di Solmona, lui ayant écrit pour s'excuser de ne l'avoir point accompagné dans son pèlerinage, il répondit à sa lettre par ces lignes :

Réjouis-toi de n'être pas venu, car, si nous avions été ensemble à Rome, ce n'est point vers les temples du Seigneur que nous eussions porté nos pas avec la ferveur de bons chrétiens, mais à travers les rues de la Ville, avec notre curiosité de poètes (4).

Dès qu'il eut fait les stations et prières ordonnées et gagné ainsi l'indulgence du Pardon général, messire François remonta à cheval et, toujours accompagné du vieil abbé au fougueux roussin, il prit sa route

(1) Sur Pétrarque restaurateur des lettres antiques, les ouvrages les plus connus sont : Voigt : *Wiederbelebung, des classischen Altertums*, Berlin, Reimer, 1880 ; Pierre de Nolhac : *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, Champion, 1907, et Finzi : *Petrarca*, Cap. VII, Firenze, Barbera, 1900.
(2) Pétr. : *Ep. Lugd.* 1601, p. 681.
(3) Pétr. : *Fam.*, Lib. XXIV, Ep. vi.
(4) Pétr. : *Fam.*, Lib. XII, Ep. vii.

vers Arezzo. Quand les deux voyageurs aperçurent, au sommet d'une colline, la ville altière, ses murailles et ses tours, le Poète commença de conter :

C'est là que je naquis en l'an 1304, le vingtième jour du mois de juillet, au lever de l'aurore, dans le quartier qu'on appelle le *Jardin.* En ce même jour, deux factions se disputèrent la cité (1)...

Et il s'arrêta un instant sur cette parole, songeant aux forces rivales qui, depuis tant d'années, se disputaient son cœur, son pauvre cœur humain...

HENRY MASSOUL.

(1) Pétr. : *Sen.*, VIII, Ep. I.

UN DISCOURS INÉDIT DE RONSARD

—

L'œuvre en prose de Ronsard comprend, en dehors de la préface des *Odes* et de la *Franciade,* quelques lettres et deux discours moraux. Les discours furent prononcés à l'Académie du palais, établie au Louvre par Henri III en 1575. L'un traite des Vertus intellectuelles et morales et l'autre de l'Envie. Ces deux pièces, dont les « curieux », au témoignage de Colletet, faisaient grand cas, tombèrent assez rapidement dans l'oubli. En 1853, M. A. Geffroy, chargé d'une mission historique dans les pays scandinaves, retrouva le discours des Vertus dans un recueil manuscrit de la bibliothèque de Copenhague. Sa trouvaille fut annoncée en style métaphorique par Sainte-Beuve : « Quand des vaisseaux ont péri dans une tempête, même sous des zones plus heureuses, on découvre quelquefois, après des années, des débris et des épaves du naufrage, égarés dans les mers du Nord et conservés aux confins de l'Océan. »

Quelque temps après, une copie du discours de l'*Envie,* signée par Ronsard, était découverte à la Bibliothèque nationale. Les deux textes furent imprimés simultanément en 1854 par E. Gandar et Prosper Blanchemain. En 1888, M. E. Fremy reproduisit dans son *Académie des derniers Valois* les vingt-deux discours du recueil de Copenhague, dont près de la moitié ne portent aucun nom d'auteur.

Il est permis aujourd'hui d'attribuer à Ronsard, de façon certaine, un de ces discours anonymes. Henri III, qui désignait lui-même les sujets de discussion, avait proposé, entre autres, ce thème aux membres de l'Académie : « discourir des passions humaines et singulièrement de la joie et de la tristesse et quelle est la plus véhémente des deux ». Quatre orateurs, dont Amadis Jamyn, se rendirent à la prière du roi ; l'un des trois autres était Pierre de Ronsard et non, comme l'a cru M. Fremy, Miron ou Gabrian ou un autre des médecins lettrés du roi.

Le manuscrit autographe du discours que Ronsard prononça à cette occasion a été découvert à Londres par le baron Henri de Rothschild. Cette pièce, conservée autrefois dans les collections Benjamin Fillon et Alfred Morrison, n'avait fait jusqu'à ce jour l'objet d'aucune description précise. Le baron Henri de Rothschild a exposé dans un récent article du *Gaulois* (4 octobre) les raisons d'ordre divers qui justifient l'attribution du discours au poète des Amours. D'une part, l'écriture est identique à celle des lettres autographes de Ronsard à Jean de Morel, à Scévole de Sainte-Marthe et à Baïf (1). De l'autre, le texte même du discours présente de grandes analogies avec certains passages de l'*Hymne de la mort,* de la *Franciade* ou des œuvres en prose de Ronsard.

Cette dissertation inconnue mérite à plus d'un titre de retenir l'attention des admirateurs du poète. Elle nous renseigne sur ses connaissances philosophiques et médicales ; elle éclaire, en outre, un épisode de ses relations avec Henri III. Bien que l'absence de documents interdise à cet égard des conclusions formelles, il semble que les trois discours moraux aient été prononcés à très peu d'intervalle, et que Ronsard ait interrompu au bout de quelques mois sa participation aux travaux de l'Académie. Dès le mois de juillet 1576, l'auteur de la *Franciade* avouera à son ami Scévole de Sainte-Marthe qu'il « hait la cour comme la mort » (2) ; il composera en janvier 1578, au dire de Pierre de l'Estoile, contre les favoris du roi trois sonnets « peu chrestiens et qui sentent la veine d'un poète eschauffé, mal content de ce qu'on donnait tout aux Mignons et rien à lui » (3). La place occupée jadis par Ronsard auprès de Charles IX est prise par Jamyn qui présente le 10 août 1578 au roi « vingt-quatre sonnets courtizans à la mémoire des trois mignons » et surtout par Philippe des Portes, « bien aimé et favori poète » d'Henri III. Cependant Ronsard sera encore chargé

(1) Ce point a été traité en détail à l'appendice des *Lettres autographes et manuscrits de la collection Henri de Rothschild*, Paris, 1924, p. 357-358.

(2) Ronsard s'est toujours défendu, et à juste raison, d'être un courtisan. Il écrivait dans l'Epitre au lecteur de l'édition de 1564 (éd. Marty-Laveaux, t. VI, 1893, p. 437) : « Si tu pensois que je fusse un ambitieux courtisan ou à gage de quelque seigneur, tu me ferois grand tort et tu t'abuserois beaucoup. »

(3) *Registre-journal de Pierre de L'Estoile* publié par MM. H. Omont. *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France,* t. XXVII, 1900, p. 11.

en 1581 d'écrire des vers pour « les mascarades et les tournois des nopces du duc de Joyeuse ».

Une dernière observation doit être faite à propos du discours. Parlant du plaisir causé par la vue d'une belle peinture, Ronsard donne en exemple « un excellent tableau du Flaman bien proportionné où les couleurs sont bien mises et les lineamens bien tirez ». L'artiste dont parle Ronsard n'est autre que le célèbre Corneille de la Haye, établi à Lyon dès le temps de François Ier, et dénommé habituellement dans les actes « peintre flamand » (1). Corneille, dont la vogue atteint son apogée sous Charles IX, était par excellence le peintre de la cour. Catherine de Médicis, visitant son atelier à Lyon avec le duc de Nemours, y retrouva un portrait où elle était représentée avec ses trois filles et « s'y ravist en la contemplation si bien qu'elle n'en peust retirer ses yeux de dessus » (2). Peut-être Ronsard a-t-il voulu faire discrètement allusion à ce fait dans le discours qu'il prononça en présence du roi.

Nous reproduisons ci-dessous le texte du manuscrit autographe de Ronsard en signalant les nombreuses corrections du texte et en respectant l'orthographe originale.

ROGER GAUCHERON.

Sire, cette docte compaignie qu'il vous plaist honorer de vostre presence ressamble un festin garny de toutes sortes de viandes (3) exquises et bien aprestées. Moy qui viens le dernier, sur la fin du banquet, je ne vous puis aporter rien de nouveau sinon un peu (4) de dragée que je vous presente pour le dessert. Vous avez les oreilles pleines, soulées et rassasiées de tant de viandes spiritueles que vous en aprester davantage se seroit vous ennuyer et facher. Pour ce, en cent parolles, je diray ce qu'il m'en semble sans rechercher autre chose que la verité.

Les filosofes ne s'accordent touchant les passions, ni d'où elles procedent si c'est du corps ou de l'ame : les

(1) Louis Dimier : *Histoire de la peinture de portrait en France au XVIe siècle*, 1re partie, 1924, p. 32.
(2) Brantôme, éd. Lalanne, t. VII, p. 343.
(3) Un mot rayé : *très*.
(4) Première version : *qu'un peu*.

pytagoriques (1) et platoniques (2) assurent que l'ame n'a point de perturbations d'elle-mesme, mais que (3) par la contagion de la matiere et de la nature corporelle, comme un home de bien (4) qui est logé chez un mechant hoste se sallist, honist (5) et souille par les taches et ordures et vices qu'il trouve dedans le mauvais logis. De laquelle tache et souillure que l'asme prend par le voisinage du corps, nos theologiens se pleignent assez et disent que la mace corporelle agrave et afondre (6) l'ame en la matière (7), si bien que l'ame ne peut contempler ny retourner par meditation en sa premiere origine, et mesme ce grand saint Paul (8) dit : « Je voudrois estre dissous de ces agitations et perturbations materielles (9), c'est-à-dire du corps, pour contempler parfaittement Dieu » (10). Or telle question apartient aux theologiens.

(1) Ronsard avait d'abord écrit *pytagoristes.*

(2) Supprimé : *et un bon nombre de nos théologiens.*

(3) Cette phrase peu claire, et sans doute fautive, prouve que nous sommes en présence d'un brouillon de premier jet.

(4) Ces trois derniers mots en surcharge. Ronsard avait d'abord écrit *bonhomme,* corrigé en *preudhomme* puis en *homme de bien.*

(5) Le ms portait en premier lieu *sallist et tache,* mais Ronsard a supprimé une répétition. Il s'est certainement inspiré dans cette phrase du discours de l'âme qui figure au quatrième livre de la *Franciade,* édition de 1572, p. 193.

Elle d'en haut nostre hostesse venue,
Est par contrainte en noz corps detenue
Où n'employant sa première vigueur
Par habitude et par trait de longueur
Consent au corps et faut qu'en despist d'elle,
S'estant infuse en la chair corporelle,
Elle se souille et honnisse aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.

(6) Effondre.

(7) Un mot rayé : *corporelle.*

(8) 1re version : *et saint Paul.*

(9) 1re version : *corporelles.*

(10) Ronsard avait déjà cité cette parole de saint Paul (Epitre aux Philippiens, I, verset 23) dans l'*Hymne de la mort* composé en 1555.

Aussi ce grand sainct Paul jadis desiroit estre
Deslié de son corps pour vivre avec son Maistre,
Et ja lui tardoit trop qu'il n'en sortoit dehors
Pour vivre avecque Christ le premier des morts

Voir cet hymne dans la charmante édition illustrée (p. 185) que viennent de publier Bertrand Guégan et Roger Sorg (Payot éditeur).

Il convient de rapprocher ce passage du discours de l'élégie à Philippe Des Portes :

L'heur de l'ame est de Dieu contempler la lumiere :
La contemplation de la cause premiere
Est sa seule action...

Les stoïciens au contraire ont assuré que les passions venoyent par l'opinion et estimation du bien et du mal present et advenir. Du bien present se faisoit la joye, du mal present la douleur. La cupidité estoit du bien futur, la creinte du mal avenir, ce qui est faux, car on voit un ambitieux et un amoureux passionné qui sent, soufre et endure aveq impatience son mal et toutesfois, par la raison, il voudroit bien estre delivré de son torment. Par ainssy passion est autre chose que raison, c'est-à-dire que la faculté sensuelle est autre chose que la raisonnable.

Quand à moy, je pense que le corps de par lui mesme n'a point de passions s'il n'est animé, car quand il est destitué de sa puissance naturelle, lorsqu'il est mort, il ne sent plus rien (1). L'ame pure et simple de soy (2) n'en a point aussi, car soit qu'elle soit parcelle de la grande asme du monde, comme beaucoup ont pensé et mesme de nos theologiens, ou soit qu'elle soit prontement faitte et créée de Dieu et prontement envoyée dedans l'embryon, c'est-à-dire dans la premiere mace du corps de l'homme estant au ventre de sa mere, l'ame n'a point de passions ny perturbations, autrement elle dementiroit sa celeste origine. Mais à mon avis, les passions, emotions et dereglemens (3) s'engendrent de la connesion, enlassement, société, participation et union des deux, et pource que telles emotions et passions se font en la faculté de l'ame sensuelle, nous les atribuons plus tost au corps qu'à l'ame. Bref nous laisserons dire aux filosophes ce qu'il (*sic*) voudroyent, mais nous sentons bien en nous mesme sans autres temoins que toutes passions ofusquent, ombragent et perturbent l'entendement. Car la raison est si aisée à perturber à cause de la fausse imagination qu'il faut bien peu de chose et bien peu de

(1) Cf. *Hymne de la mort.*
Chetif, apres la mort le corps ne sent plus rien. (Poésies choisies de Ronsard publiées par Bertrand Guégan et Roger Sorg, p. 187).

(2) 1re version : *comme pure et simple qu'elle est,* corrigée ensuite en *comme elle est de soy.*

(3) Trois mots supprimés : *contre la raison.*

sujet pour l'estonner, si elle n'a une constance heroïque.

Voilà en general des passions. Quand à leurs especes qui sont en grand nombre, vostre Magesté ne nous a commandé sinon de nous en aprester que de deux, assavoir laquelle estoit plus aigue, pongnante, forte et vehemente, ou la joye ou la tristesse.

Mais davant que parler (1) de la joye, il me semble que ce ne sera point hors de propos de discourir du plaisir, d'où il vient, que c'est qu'il est et comme il se prend.

Plaisir n'est autre chose qu'un doux, gratieux et amiable mouvement, amy et familier de nature qui agite, pousse et incite les sens, lesquels sens sont le voir, l'oyr, le fleurer, le gouster et le toucher, c'est-à-dire quand les sens sont doucement et amiablement poussez de quelque sujet.

Quand vous voyez, Sire, un excellent tableau du Flaman (2) bien proportionné où les couleurs sont bien mises et les lineamens bien tirez, et que les parties de la peinture, par une belle et ingenieuse symmetrie se raportent bien l'une à l'autre, avecques un air et perspicacité (3) qui vous contraint soudain de l'admirer, et tout ravy le contempler et atacher vos yeux sur la peinture, telle peinture vous plaist, vous agree et, s'il faut parler ainssi, vous chatouille, pource que le sujet qui se presente à vos yeux (4) est bien proportionné, vous esmeut et agite amyablement et doucement le sens de la veue. Au contraire quand vous voyez un monstre et une horrible laydeur et hydeuseté, tel objet hideux et horrible qui n'est point amy de nature vous deplaist infiniment.

(1) Ronsard avait d'abord écrit *discourir*, qu'il a biffé pour éviter une répétition du mot dans le même alinéa.

(2) Corneille, dit le Flamand, peintre de portrait établi à Lyon. Il grava pour Pontus de Tyard le portrait de Pasithée qui figure au verso du titre des *Erreurs amoureuses*, imprimées à Lyon en 1549 par Jean de Tournes, avec l'inscription « l'ombre de ma vie ».

(3) Première version : *Telle peinture vous contraint soudain de l'admirer et tout ravy la contempler et atacher vos yeux sur icelle.*

(4) Première version : *Que la belle peinture qui est l'objet de vos yeux.*

Quand vous oyez un luth bien accordé, d'autant que ce doux accord et douce symfonie des cordes artificiellement poussées d'une docte main vous esmeuvent et agitent le sens de l'ouyr doucement, vous estes tout rejouy. Au contraire quand vous oyez un asne braire et un grand bruit de cloches ou bien d'un torrent, cette conffussion et vehemence et violence, qui n'est point amie de nature, vous fache et vous desplaist.

Quand vous touchez quelque chose de mol, de doux, de delicat, d'autant que ce doux toucher est amy de nature, il vous est à plaisir, ou quand vous touchez quelque chose espineuse et raboteuse ou quelque escaille de poisson rude et aspre, d'autant que cela vous est facheux au toucher, en lieu de vous aporter quelque plaisir, il vous aporte une douleur. Autant en est-il des autres sens.

Or le plaisir se prend par trois sortes, par l'esperance, par la fruition et par la souvenance.

D'avant que vous eussiez esté à la guerre, lorsque vous fustes désigné pour estre lieutenant general (1) du feu roy, vostre seigneur et frere, par l'esperance vous conceviez deja la guerre, l'ordonnance des soudars, l'assiette du camp, le commandement des capitaines, canons (2), tabourins, estandars, et desja vous jouyssiez du plaisir de la guerre par l'esperance imaginative (3). A la bataille de Moncontour (4) vous jouissiez de ce plaisir par effait, et, après la bataille, racontant au feu roy, vostre frere, et à la royne vostre mere ce qui s'estoit passé, vous jouyssiez par la souvenance de vostre plaisir, mais la souvenance est la meilleure partie du plaisir, car l'esperance

(1) Le duc d'Anjou fut nommé lieutenant-général le 12 novembre 1567.

(2) Dans la préface de *la Franciade* (1587), Ronsard décrit le « son diabolique des canons et harquebuses qui font trembler la terre, froisser l'air d'alentour ».

(3) Première version : *Et desja vous estiez à la guerre par l'imagination.*

(4) Allusion à la victoire remportée sur Coligny, le 3 octobre 1569, par Henri III, alors duc d'Anjou. Ronsard célébra la bataille de Moncontour dans un hymne imprimé la même année : *L'hydre desfaict ou la louange de Monseigneur le duc d'Anjou.*

Fac-simile d'une page du manuscrit autographe de Ronsard. (Réduction 1/2.)
(Collection H. de Rothschild.)

n'est que par imagination, la fruition est pronte et soudaine et la souvenance dure longuement.

Or retournons à la joye et à la tristesse. Joye et tristesse sont perturbations et passions de l'ame sensuelle, poussée, esmeue, agitée par divers sujets. La joye est du bien present, la tristesse (1) du mal present, lesquelles passions de tristesse (2) et de joye se font grandes ou petites selon la grandeur ou la petitesse du sujet et selon les ages, les mœurs et les temperamens du corps (3).

La joye est donc un mouvement de l'ame irresonable poussée par un sujet gratieux et plaisant (4), laquelle passion respand, verse, diffont et dilate les esprits les plus spirituelz et plus subtilz du sang, qui est dedans le ventricule et concavité gauche du cœur par voyes spirables et pores par tout le corps et, quelqueffois, selon la grandeur de l'objet, en telle abondance que luy, destitué totallement de ses esprits et chaleur naturelle, est contraint de mourir, aucunes fois par un syncope, aucunes fois par une mort tres soudaine.

Je pense que cella est faux selon la verité et controuvé par la gaillardise des escrivains, ou si telz accidens sont vrais, c'est-à-dire de mourir de joye, cela arrive aux femmes et aux vieilards, car les femmes qui ont peu de chaleur naturelle et les vieillards qui ont perdu la leur par l'age n'en sçauroyent si peu envoyer hors du cœur par les membres du corps que le cœur n'en soit degarny. Au contraire les jeunes gens qui sont pleins de sang (5)

(1) Première version : *la douleur ou tristesse.*

(2) Première version : *de douleur.*

(3) Ici commence un long fragment qui n'a pas trouvé place dans la version définitive : Car ce qui offense l'un beaucoup souvent à peine faitil mal à l'autre. Le melancholique encore qu'on luy dise qu'on a trouvé un tresor en son jardin de cent mile escus, il n'en sera non plus aize que s'il avoit trouvé trois testons. Où le sanguin pour le moindre sujet, (le manuscrit portait d'abord : *la moindre nouvelle*) gratieux et plaisant il sera tout extremement rejouy. Au contraire qui dira à quelque melancholique qu'il a perdu un cheval, il en sera autant passioné que si on luy disoit qu'il auroit perdu son père, où le sanguin...

(4) Une phrase supprimée : *La joye se fait donques par un sujet joyeux et plaisant et agréable lequel...*

(5) Dans son discours sur l'Envie, Ronsard attribue aussi « l'émula-

et de chaleur en ont assez pour en respendre par les membres et pour en retenir dans le cœur.

La tristesse, conceue par un mauvais et facheux objet, ramasse, rasserre et amoncelle tous les esprits respendus et diffus par tout le corps auprès du cœur, telle foix en si grande abondance selon la grandeur du sujet que le cœur etant saisy et assailly de tant d'espritz est contraint de s'estoufer.

Or, Sire, de cela que nous sentons en nous mesmes et qui est en nous mesmes, il n'en fault parler à Aristote ny à Platon, car il fault en cela se servir de tesmoing. Nous pouvons bien tromper les autres, mais nous ne sçaurions nous tromper. Or pource que mille fois j'ai senty des joyes extremes et des tristesses, j'en parleray comme de mon fait (1). Je confesse avoir esté plus esmeu, plus tourmenté de la tristesse que de la joye. Car volupté, plaisir, resjouissance, joye sont totalement amies de nature qui m'ont fait rire (2), sauter, danser, jouer et tressaillir d'aize. Au contraire, la tristesse, ennemie de nature, m'a toujours rendu (3) chagrin, despit, hagard, farouche et refrongné. Or pource qu'entre deux entremitez, il n'y a point de comparaison (4), toutes fois, Sire, pour obeir à vostre commandement, je concluray que la joye, d'autant qu'elle est dilatée et respendue (5), n'est pas si violente, si forte, si aigue, si vehemente (6) que la tristesse qui nous aporte une grande pertubation tout soudain et tout à coup nous presse, nous serre et nous estoufe le cœur.

PIERRE DE RONSARD.

tion » qui règne entre les jeunes hommes à l'« abondance de sang ».

(1) Deux mots rayés : *encore que.*

(2) 1re version : *car la joye m'a fait rire...*

(3) Trois mots rayés : *plus doux mais...*

(4) Un membre de phrase supprimé : *et si joye est extreme et tristesse est extreme il ne se peuvent...*

(5) Trois mots rayés : *ne presse et...*

(6) Ces deux mots manquent dans la copie de Copenhague. A l'opposé de Ronsard, A. Jamyn avait conclu que la joie est « plus véhémente » et « se peut moins celer que la tristesse ».

TROIS PIÈCES VOTIVES

—

A LOUIS LE CARDONNEL

Lorsqu'au pays natal je vous vis, moi plus homme,
Et vous plus tristement songeur, mais non vieilli,
Je me suis souvenu qu'un soir lointain dans Rome
D'un geste paternel vous m'avez accueilli.

Pareil au souvenir des beaux jours, qui seul reste,
Tandis que le couchant par la baie est entré,
Cette fois comme alors, et charmé par le geste,
Recueillerai-je en moi votre verbe inspiré ?

Mais frileux sous les plis de la noire soutane
Dont le deuil de votre âme a fait son vêtement,
En écoutant gémir la rude tramontane
L'approche de l'hiver vous étreint longuement.

Vous tournez un regard plein de mélancolie
Vers l'arbre qui s'effeuille au sol déjà sans fleurs ;
Et vous les regrettez, les clairs soirs d'Italie
Empreints de cette paix qu'on cherche en vain ailleurs.

Où lorsque nous marchions, seuls en quelque venelle,
Parfois nous crûmes voir dans l'immense horizon
Remonter la lumière à sa source éternelle,
Et que vous citiez Dante ou commentiez Platon.

N'ignorant point qu'il est des âmes ainsi faites
Que dans leur tâche ingrate il les faut alléger,
Pour elles vous chantez, ô convive des fêtes
Du pain que l'on moissonne et du vin vendangé !

Et votre nostalgie est tremblante pour elles
Jusqu'à l'heure où, du ciel plus limpide et plus bleu,
Allègrement peuplé du cri des hirondelles
Leur viendra la clarté présageant votre Dieu.

Valence, 1917.

SUR LA MORT DE GUILLAUME APOLLINAIRE

Je porte dans ma tête une sage Minerve.
(*La Tête étoilée.*)
G. A.

Les larmes et le sang ne s'étaient pas taris
Que, pour glaner l'espoir du blé nouveau qu'on sème,
La mort jalouse abat celui qui dans Paris
Marchait portant déjà son crêpe en diadème.

Il s'en va comme un hôte appelé dans la nuit,
Et sans prendre congé des siens même à la porte ;
Pas un des compagnons qu'il avait avec lui
N'est témoin du secret lumineux qu'il emporte.

Ils s'étaient dit : « Sans doute, en quelque lieu, tout près,
Notre ami suit encore une chère mémoire ;
Sous d'heureux peupliers plus beaux que les cyprès,
Aux rives de la Seine ou de la lente Loire

Comme en son Luxembourg enivré de lilas,
Dans les bosquets s'épand une divine haleine ;
Il écoute les vers que chante Moréas ;
Lui parlant de sa gloire il console Verlaine.

Ou parcourant plutôt quelque ancienne cité
Sur le Rhin bleu mirant ses ruines et ses vignes,
Voyageur épris d'art et d'excentricité,
Guillaume est là qui muse ou trace encor des lignes... »

Mais moi je sais bien mieux, et sans l'avoir connu,
Le secret qu'en son âme il ne pouvait plus taire.
Pour le dire il nous est un instant revenu :
A l'attrait d'une étoile il a quitté la terre.

Le poème rêvé que sa mort interrompt
Se vêt d'une lumière innocente et sans âge.
Mais, relisant ses vers, ses amis songeront :
Nul aussi bien n'a dit que Minerve était sage.

Constantinople, 1918.

—

MORÉAS AU TOMBEAU

Plus d'hymne bocager qui dans l'écho s'éplore
De ta lèvre où le souffle eût brisé tout roseau ;
Et pour mieux saluer la vie à son aurore
Les dieux t'avaient donné Hellade pour berceau.

Tel, jeune encor, ton pas foulant d'illustres cendres,
Tu rêveras d'en soulever les blancs exils,
Et d'y revoir la Muse immortelle descendre
Évoquant par ta voix leurs fantômes subtils.

Et derrière, où le fleuve aux neuf replis s'argente,
Dans l'air que vêt l'enchantement du mol été,
Des vieux sylvains la faune obscure et diligente
Se presse au labyrinthe en suivant ta clarté.

Par l'étroit souterrain toujours avant tu marches
Dédaigneux du tumulte où s'enfoncent tes pas ;
Car tous, d'une clameur, entre les sombres arches,
Ont suivi le chemin d'où l'on ne revient pas.

Et maintenant que c'est l'automne et c'est la rouille
Par les champs désertés du satyre aux pieds tors,
Qui de nous n'eût rêvé, ce sacre à ta dépouille,
Que la voix de Cassandre emplît le masque d'or !

Paris, 1912.

JEAN CHUZEVILLE.

LES NOËLS

I

LEUR HISTOIRE

Allemagne, Angleterre, Espagne, France, Italie, se disputent l'honneur d'avoir donné naissance aux noëls. Il serait facile d'admettre leur éclosion simultanée dans toute la chrétienté.

Les uns prétendent qu'en France le noël est né, au XII[e] siècle, dans les Flandres ; d'autres font état d'un manuscrit du XI[e], retrouvé en Provence, et qui contient un noël latin dialogué dans la forme même des Proses qu'on chantait à Rome vers la fin du VIII[e] siècle ; vraisemblablement l'usage en avait été apporté par les clercs que Charlemagne y avait envoyés s'initier au chant grégorien. D'autres, enfin, veulent que le noël ait été, d'Espagne, introduit dans le Midi, au commencement du XII[e] siècle, par des comtes de race aragonaise.

Il ne fut, en principe, qu'un commentaire de la liturgie. L'esprit gaulois attendit longtemps de le marquer de son empreinte. Des hymnes, des Proses en latin furent traduites en langue vulgaire. L'Eglise a rejeté tous ces textes où, après les Nocturnes qui précèdent la messe de minuit, le moyen âge entendit dialoguer anges, bergers et sages femmes, au cours de l'office des Prophètes et des Pasteurs.

Nos plus anciens noëls en sont contemporains : ils datent du XI[e] siècle. Ils coexistent aux hymnes et aux Proses. Leurs couplets sont alternativement en latin et en patois, le

latin étant réservé aux anges. Cette forme leur a valu le nom de noëls farcis. Plus tard, il y en eut d'autres où le mélange avait lieu à l'intérieur de chaque couplet, un vers latin succédant à un vers français.

Du XIIIe siècle au XVe, le noël fit partie des Mystères. Quand l'Eglise les chassa pour ne plus tolérer que l'Office des Pasteurs, il se dégagea de son enveloppe de cantique pour se développer en chanson descriptive. Rameau surgi du tronc, il ne commença de fleurir qu'après la mort du drame liturgique. C'est dans l'Ouest surtout qu'il apparaît. Poitou, Maine, Anjou, Vendée, un peu aussi la Normandie, l'Ile-de-France, le Dauphiné, la Savoie, assistent à une véritable floraison. Je ne citerai pas de noms d'auteurs : il n'y en a pas un qui, littérairement, mérite d'être retenu ; ce sont des poétaillons locaux de dixième ordre. Beaucoup de « Grandes Bibles », c'est-à-dire de recueils de noëls, furent imprimées à Paris, à Lyon, à Angers, au Mans. Des colporteurs à besaces les répandaient.

De nombreux maîtres de chapelle et compositeurs en écrivirent les airs ou harmonisèrent ceux qui étaient en circulation. Musicalement, il faut retenir les noms de Ducaurroy, de Costeley, de Jeannequin et de Josquin des Prés.

Dans toute la production du XVIe siècle, il y a un double courant de réalisme et d'idéalisme. C'est Hérode qui rend « tripes et boyau ». Ce sont les diminutifs chers à la Renaissance : aignelet, rossignolet. Bergers et bergères s'appellent d'abord Guillot, Robin, Colin, Margoton, Françoise, Toinette ; ensuite, ce ne sont plus qu'Alcis, Philandre, Tyrcis et Corydon. Visant à l'éloquence, on n'atteint qu'à l'emphase ; la naïveté sent l'apprêt, et l'on emprunte trop à la Bible et à la mythologie.

Au XVIIe siècle les noms ne sont pas moins nombreux. Je ne retiendrai même pas celui de Saboly, dont la réputation me semble infiniment surfaite ; en musique, il faut citer Marc-Antoine Charpentier. C'est aussi au XVIIe siècle que

nos organistes commencent à traiter ces thèmes populaires indépendamment du chant; tels Le Bègue et Gigault.

Le noël est alors atteint moins par le classicisme que par le « phébus » ; on est plus préoccupé des artifices du langage que du sentiment, et la bergerie y tient une plus grande place qu'au siècle précédent. On continue d'imprimer des « Bibles » à Angers, au Mans, à La Flèche, à Poitiers, à Troyes, à Pont-à-Mousson.

Au XVIIIe siècle, grande fécondité encore. Ici, pas davantage je ne retiendrai le nom de Bernard de La Monnoye. Des « Bibles » paraissent à Orléans, à Troyes, à Langres, à Angers, à La Flèche, à Poitiers, à Blois, à Rouen, à Limoges, à Montbéliard, à Bar-le-Duc, etc., à telles enseignes qu'on peut dire qu'au moins quant à la diffusion le XVIIIe siècle fut l'âge d'or des noëls. On peut le dire de façon absolue quant à la musique, car jamais ils ne furent aussi bien « traités », « tant pour l'orgue que pour le clavecin », que par Raison, Daquin, Dandrieu et Balbastre. Gossec les introduit à l'orchestre dans sa *Première suite de noëls*, 1766-1769. Lesueur écrit en 1786 sa Messe-Oratorio de Noël.

Le genre pastoral est de plus en plus en honneur dans les salons. Bergers et bergères ont cessé d'être les misérables des noëls poitevins, limousins ou savoisiens. S'ils s'appellent encore Tircis, ou Corydon, ou Amalthée, ils ont cessé, d'autre part, de parler pompeusement : ils madrigalisent ; sur leurs musettes enrubannées ils ne soupirent que langoureux couplets.

Les noëls font fureur. Notre-Dame de Paris avait, en 1772, quatre organistes qui se partageaient par quartier le service de l'Année liturgique : Daquin, Couperin, Séjan et Balbastre. Celui-ci, élève de Rameau, attirait une telle foule lorsqu'il exécutait des noëls en variations que l'archevêque de Paris lui fit défense de toucher l'orgue. Un Allemand raconte ce qu'il a vu, en 1727, dans les églises de la capitale : « La messe de minuit est remarquable... Toutes les

églises, tous les couvents sont alors pleins de monde, et l'on court d'un lieu à l'autre. La musique qui se fait aux églises n'est pas trop dévote, puisque les orgues jouent des menuets et toute sorte d'airs mondains. »

Au XIXe siècle, félibres et régionalistes ont prétendu rivaliser avec leurs prédécesseurs : c'est les juger que de dire qu'ils les ont égalés. On ne fit plus de « Bibles », mais les éditions de noëls y ont été innombrables, innombrables aussi les organistes qui ont écrit des variations sur ces thèmes. Gigout, Guilmant, Franck, pour ne citer que les plus connus, s'en sont inspirés à divers titres. Au théâtre, on ne peut oublier Berlioz ni Bizet. Des auditoires dans les églises nous aurons une idée d'après ce qui se passait à l'église Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, en 1885, et je ne crois pas que la foule ait changé. Ce qu'elle attendait, « les yeux et les oreilles tendus vers la tribune », c'était « le cacaraca, le chant du coq savamment imité par l'organiste Poncet, avec un pizzicato de clavier de Récit où se trouve un jeu de hautbois fort remarquable ». Elle attendait « le chant du rossignol qui précède le premier noël plaqué sur un air d'aubade où le gai tambourin va faire son entrée ». Le jour des Rois, après *Magnificat*, l'orgue attaquait piano la Marche de Lulli ; le tambourin faisait une fois de plus son entrée, puis les cuivres, puis la grosse caisse et les cymbales. Une étoile s'allumait au-dessus du maître-autel ; alors, l'orgue jouait une aubade avec les jeux de flûte. On trouvait, on trouve encore splendides ces calembredaines d'harmonie grossièrement imitative !

II

LEUR CARACTÈRE

On a défini le noël « une chanson populaire pleine de rondeur et de bonhomie dont les paroles ont trait, dans une mesure variable, à la naissance de l'Enfant Jésus. » D'Orti-

gue en voyait quatre espèces : le noël religieux, le noël royal, consacré à des souverains ou à des événements considérables, le noël politique, où l'on trouve l'éloge de quelque grand personnage, le noël badin, qui concerne des hommes obscurs ou traite d'un sujet vulgaire.

La vérité est ailleurs. Beaucoup de ces chants rentrent dans les quatre catégories à la fois ; on ne peut même pas affirmer qu'il y ait, en principe, des noëls uniquement religieux, ni d'uniquement profanes. Si les premiers, destinés surtout à l'église, pouvaient être chantés hors du sanctuaire, les seconds, volontiers bachiques, satiriques et grivois, pouvaient aussi être chantés à l'église, car il leur arrivait d'être religieux, ne fût-ce que par une strophe. Je n'en veux que deux preuves, parmi cent autres. Le concile de la province d'Avignon disait, en 1725 : « *Les chants qu'on a l'habitude de composer en langue vulgaire pour le temps des solennités de la naissance du Sauveur, en français : noëls, et jusqu'ici tolérés, sont prohibés, parce qu'ils rabaissent l'explication des saints mystères par des mélanges de choses visibles, beaucoup de vains bavardages, et des jeux de mots malsonnants.* » En 1834, on lit encore dans les Statuts Synodaux du diocèse de Cambrai : « *En conformité avec les ordres des Conciles... nous défendons aux curés d'admettre parmi les offices de Noël des spectacles tels que l'Adoration des Bergers, dite Bethléem.* » Or ces représentations se composaient uniquement du chant de vieux noëls juxtaposés.

Jusqu'à la fin du XIe siècle, la musique resta enfermée dans les églises et dans les monastères. Elle se répandit ensuite sur la vielle des ménestrels. Airs sacrés, hymnes et noëls servirent de motifs aux premières complaintes profanes. On s'en rend compte à voir les manuscrits anciens où l'air est indiqué par quelques notes de plain-chant précédées ou suivies des mots *Alleluia... Ave Maria.* Mais il y a une difficulté, et qui pourrait bien être insoluble.

Si l'on s'en tient à ce que nous apprend M. Gastoué, les

auteurs des premières Séquences du IXe siècle « n'avaient pas toujours pris leurs thèmes de développement dans le répertoire ecclésiastique, mais aussi dans des mélodies populaires d'origines diverses. Nous avons des Séquences sur des thèmes ainsi désignés : *Bulgarica*, *Frigdola*, *Hypodiaconissa*, *Graeca*, vocables qui sont parfois même écrits en lettres grecques, comme pour attester une origine byzantine. On rencontre encore des termes qui semblent indiquer les premiers mots ou les titres de chansons : *Virgo plorans*, *Puella turbata*, *Nostra tuba*. »

Des thèmes profanes auraient donc été adaptés à des paroles plus ou moins liturgiques, et, de ce fait, seraient eux-mêmes devenus liturgiques, puis, réadaptés à des airs profanes, seraient redevenus profanes. Singulier mouvement de flux et de reflux, qui pourrait donner à réfléchir à ceux qui prétendent qu'il y a une musique d'essence religieuse, et une d'essence profane.

Rien, en tout cas, mieux que cette double évolution, ne caractérise le véritable esprit des noëls ; ni quant aux paroles, ni quant à la musique, ils ne sont essentiellement religieux. Ils sont, avant tout, des chansons, et c'est bien de ce sceau que les a marqués l'esprit gaulois, puis français. Souvent gais et teintés de malice, ils sont, avant tout, des tableaux de mœurs populaires. La place de la prière y est restreinte, et l'on n'y trouve aucun de ces élans mystiques que provoque l'extase.

La chanson a deux motifs principaux d'inspiration : l'amour et la satire. C'est le second surtout qu'on retrouve dans les noëls.

Sur eux, mille et une études ont été écrites. Il y en a peu où ne figure cette citation de Pasquier : « *En ma jeunesse, c'étoit une coutume, que l'on avoit tournée en cérémonie, de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des noëls, qui étoient des chansons spirituelles faites en l'honneur de Notre Seigneur.* » Cette phrase que, mille et deuxième, je transcris, du moins en ferai-je un com-

mentaire nouveau. Je ne puis, en effet, me retenir d'entendre « chansons *spirituelles* » dans un sens autre que ne fit Pasquier. Spirituels, les noëls le sont surtout au sens où ce mot implique gaieté et rire. Spirituels, ils le furent au sens où ce mot implique piété, aux siècles où ils furent conçus et chantés pour la première fois, mais où la piété était beaucoup moins rigoriste. Aucun de ceux qu'on entendit dans les églises, jadis et autrefois, n'y serait plus admis par le clergé, ni par les fidèles.

On s'en aperçoit à de nombreux commentaires de leur « licence » prétendue, de leur « jovialité grivoise », de leur cynisme.

A l'ange qui lui annonce qu'elle sera mère, la Vierge répond, dans un noël en vers que je résume en prose : « Comment pourra s'accomplir ceci, quand jamais je n'ai eu affaire à nul homme qui soit? » Sur quoi ce bon Fertiault de s'écrier ironiquement : « Ce sont là, certes, des paroles bien dignes de la bouche chaste et candide de la Vierge de Nazareth ! » Or, on lit en tous mots dans l'Evangile *secundum Lucam*, I, 54 : « Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? » L'auteur du noël a traduit littéralement l'Evangile, et c'est à Luc que s'adresse l'imbécile reproche de Fertiault et de tous ceux qui pensent comme lui. Ignorance? Tartufferie? Ou bien, est-ce que le latin dans les mots brave l'honnêteté? Non ! Tartufferie et jansénisme, car l'honnêteté n'est pas engagée ici, ni son contraire.

A propos des angoisses de Joseph marié à une pucelle qu'il voit enceinte, un prêtre de l'Anjou, commentant ce noël, dit : « Ce refrain rustique paraît d'un goût douteux. Est-ce une naïveté sans art, ou bien y faut-il voir un trait équivoque et déplacé ? » Vous abusez, monsieur l'abbé! Car, enfin, vous n'ignorez pas l'Evangile *secundum Matthœum* où il est dit, I, 18-19 : « Cum esset desponsata... Maria Joseph, antequam convenirent inventa est in utero habens de Spiritu Sancto. Joseph autem, vir ejus, cum esset justus, et nollet eam traducere, *voluit occulte dimittere*

eam. » Votre commentaire, monsieur l'abbé, se passe de commentaire. Que ne protestez-vous contre l'Evangile! Mais il paraît qu'on peut sans inconvénient dire en latin « in utero » alors qu'il n'y a que des polissons, non pas même à dire en français « dans l'utérus », mais à le simplement suggérer. Quelle misère!

Ne nous attendons donc pas à trouver dans les vieux noëls l'équivalent des édulcorés cantiques d'aujourd'hui ; la piété des foules du moyen âge et de l'Ancien Régime était très différente de celle de nos dévots et de nos dévotes actuels. Il importe peu que tels noëls soient signés de noms plus ou moins connus, qu'ils aient été écrits par des gens d'étude, qu'on y relève des réminiscences mythologiques ; même s'ils n'avaient pas été populaires d'origine, ils le seraient devenus ; mais ils le sont. Ces lettrés qui, en partie, les ont écrits, sortaient du peuple ou de la petite bourgeoisie ; même avec des artifices de style, qui sont trop rarement des trouvailles, ils ont traduit, quant à la piété, l'âme populaire.

On s'en aperçoit à d'autres sources d'inspiration des noëls.

« Le noël et le chant anarchiste sont de la même famille. Ils s'inspirent tous les deux aux sources populaires, mais l'idéal est différent », écrivait Drumont, le 25 décembre 1893, qui voyait dans l'un l'expression de l'espérance, dans l'autre de la haine. L'antithèse est trop facile. De même que la piété des siècles révolus ne fut pas celle de nos jours, de même la question sociale s'y posa de façon différente. Je n'irai certes point découvrir des appels à la révolte dans ces chants presque toujours paisibles, mais on y dit leur fait aux riches, aux puissants du jour, qu'ils soient laïcs ou ecclésiastiques, gras chanoines, gros moines.

De leur origine populaire, on trouve une autre preuve dans leur mauvaise facture. Il est vraiment expéditif de dire qu'ils sont, en grande partie, l'œuvre de savants : ce n'étaient que lettrés de province, voire d'humbles bour-

gades, et j'ajoute que d'excellents lettrés de Paris sont d'exécrables poètes. Peut-être ont-ils la foi ? Jamais la foi n'a produit, à elle seule, la moindre œuvre acceptable en littérature.

Evidemment, ils ont leur prestige, ces noëls qui peuvent à leur manière nous ensorceler. Ils nous évoquent, chargés de nos impressions d'enfance, des paysages de neige, l'humble cortège des bergers, l'étincelante caravane des Rois Mages, des Primitifs à Gustave Moreau. Ces noëls magiciens, quel regret de les dépouiller de ces robes lourdes de gemmes dont c'est nous-mêmes, et nous seuls, qui les revêtons! Ou bien, si quelque auteur leur en a, pour un trop bref instant, jeté une sur les épaules, quel autre regret de constater qu'elle ne tient pas, que ses plis, trop nombreux et mal ajustés, traînent dans la poussière !

A défaut d'imaginations splendides, on en trouve, dans les noëls, de charmantes et de pittoresques, quoique toujours mal traduites. Dès que Jésus est né, trois petits pigeons blancs apportent eau bénite, cierge, et saint chrème, et les clochers de la ville se sont pris à sonner. Jean a deux petits coqs : avant de les offrir, il leur a coupé la crête pour faire croire que ce sont des chapons. Satan est un « gros goulu, poilu et noir comme du velours ». Saint Joseph se dispute avec lui et l'envoie promener d'un grand coup de varlope. L'archange Gabriel est « en robe cramoisie ». Un des Rois Mages est monté sur la bosse d'un grand animal tout déferré, qui marche plus vite qu'un carrosse : « Jamais dans la milice on n'a vu pareil soldat ! » Que de malice dans ce rappel de la milice !

Je ne me laisse point abuser par cet enthousiaste selon qui nos vieux noëls tantôt seraient de véritables drames, tantôt auraient un caractère épique du fait de leurs énumérations de provinces, d'Etats, d'Ordres, de prophètes, de saints. Les noëls sont aussi diffus, dans leurs proportions réduites, que les mystères dans leur démesurée longueur. En matière de psychologie, ils sont nuls ; et s'il suffit, pour

prendre tournure épique, d'entasser noms sur noms sans la moindre épithète qui fasse image, je ne connais pas de plus belles épopées qu'un dictionnaire et une géographie.

Max Buchon lui-même, dont la réputation, à très juste titre, n'a point dépassé sa province, disait à propos de La Monnoye : « Traduisez en français ces spirituels persiflages du Bourguignon salé, et leur intérêt provincial sera, il me semble, diminué de beaucoup... Sous le vernis patois nous trouvons, en somme, peu de traits plastiques de la vie bourguignonne, peu de traits, surtout, de la vraie vie populaire. » La Monnoye avait déclaré que les noëls de Lucas Le Moigne lui avaient paru « fort plats », bien qu'il les eût lus « avec grande envie d'y trouver quelque agrément, même rustique ». J'en dis autant de lui, à quelques nuances près. On aura beau le surnommer « le Voltaire du noël » : c'est vouloir détruire le néant.

Laissons donc nos érudits locaux consacrer à un noël de 42 vers quinze grandes pages de commentaires, affirmer qu'ils sont superbes, ou déclarer, comme on fait en pays de Foix, qu'ils sont d'un style « escarabillat, gaillard et croustillous ». Ah ! Qu'en termes galants !... Nous sommes en plein dans une littérature de petite chapelle, sans jeu de mots.

Les noëls qui renferment un peu de poésie naturelle sont mal écrits. En vers comme en prose, la poésie est fonction de la forme. Une certaine densité y est synonyme de plénitude et de force. Les noëls étant d'une prolixité déconcertante, le peu de poésie qu'on y trouvait d'instinct s'en efface dès que la réflexion s'y applique. Ceux, au contraire, qui ne sont que relativement bien écrits, ne sont poétiques que par artifice typographique. Dans le premier cas, l'auteur laisse diffuse la poésie, et nous ne tâchons de la concentrer que pour qu'elle nous échappe ; dans le second elle y est comme les mots de l'Ile sonnante : ce n'est plus que glace. En bref, de véritables poètes, même de valeur moyenne, n'auraient pas écrit ces couplets monotones,

encombrés d'inutiles détails, « ces pléonasmes habillés en refrains ».

III

LEUR VALEUR

Seraient-ils donc dépourvus de toute valeur ? Ils possèdent cette vertu des paysages gais qui nous font rêver de bonheur mélancolique, qui nous poussent vers les chemins où rôde une tristesse fiancée à la douceur. Imparfaits en eux-mêmes, ils sont susceptibles d'orienter l'artiste vers la perfection.

Ce n'est point parce que des coins de nature ont fourni à tel paysagiste des « motifs » bruts qu'ils sont eux-mêmes artistes. Supprimons-les, cependant, et, de la peinture, nous supprimons le paysage. Supprimons les noëls, et nous priverons les fêtes de Noël de leur atmosphère essentielle. Car il n'y a pas une autre fête de l'année liturgique qui nous transporte aussi facilement dans le passé. Les ignorants mêmes savent que, « dans le temps », on s'amusait et on festoyait, de Noël à l'Epiphanie. Quant à ceux qui ne connaissent que les quatre ou cinq noëls qui figurent dans les recueils de cantiques autorisés par NN. SS. les Evêques, ils les chantent en relative communion d'esprit avec leurs ancêtres, qui en surent de tout autres. Ce don de liaison avec le passé est une des vertus les plus importantes des noëls.

Ils en ont d'autres, qu'on pourrait presque dire d'archives, en ce qu'ils nous aident à ressusciter le passé.

Ni le moyen âge, ni l'Ancien Régime ne connut ce que depuis un siècle nous appelons la couleur locale. Les personnages de la Bible et de l'histoire étaient Italiens, Français, Flamands, Espagnols, Allemands selon qu'ils étaient décrits, sur toile ou sur vitrail, par un artiste d'une quelconque de ces nationalités. Littérairement ? Voyez le *Dis-*

cours sur l'Histoire Universelle et *les Martyrs*. De cette couleur locale dont nous restons redevables à Chateaubriand est-il utile de dire que jamais auteur de noël n'eut le moindre souci ? Mais il se rencontre, maintenant que les siècles ont passé, que nous retrouvons les noëls chargés d'une autre couleur locale, et qui précisément est celle du moyen âge et de l'Ancien Régime. Directement émanés de l'âme populaire, ils ne déforment point la réalité de la vie d'autrefois.

Nous pouvons faire bon marché de l'affabulation. Elle est nulle et, à quelques détails près, partout la même. Joseph et Marie errent dans les rues de « la ville ». Ils frappent à de nombreuses portes, discutent avec les hôteliers, causent avec les passants. A l'étable, ils trouvent le bœuf et l'âne. La vierge met au monde l'Enfant Jésus. Les anges chantent. Les bergers arrivent, puis les Rois Mages.

Les bergers, ce sont, dans chaque noël, les habitants d'une localité déterminée, qui souvent partent pour une ville lointaine, distante « d'au moins quinze lieues ». On énumère les paroisses que traverse le cortège, les groupes qui se joignent à lui, leurs qualités, leurs défauts surtout : pruderie, lésinerie, esprit de chicane. Lorsqu'un noël est particulier à une paroisse, chaque famille, sinon chaque individu, reçoit son paquet. Quand les visiteurs parlent trop fort, saint Joseph leur enjoint de se taire.

Sur ce thème général, les auteurs de nos différentes provinces ont brodé des variations qui toujours leur semblaient neuves, puisque, pour chacun, c'était dans sa propre paroisse, ou dans son diocèse, et l'année même où il écrivait, que se déroulait l'action de son récit versifié. Ce n'est qu'à distance, et pour nous seulement, qu'il y a des répétitions.

Un des plus connus est celui qu'on appelle, tantôt « noël des enseignes », tantôt « noël des auberges », tantôt « noël de l'hôte ». Il se peut qu'il ait été inspiré par celui de Saboly qui porte le titre « Hou, de l'oustau ! » à moins

que ce ne soit le contraire. Un autre : « Nous voici dans la ville... », n'est pas moins connu. Ici et là, les noms des hôtelleries changent suivant les villes. A Nantes, il y a *la Montagne*, *le Pain Céleste*, *le Très bon Guide*, à Angers, *le Grand Dauphin*, *la Rose Rouge*, *les Trois Couronnes*, *les Trois Petits Paniers*, *la Table Ronde*, *la Pie*, *le Cheval Blanc*. L'inconvénient, c'est que, toutes ces auberges d'Angers, nous les retrouvions dans un noël prétendu solognot. Evidemment, ces noms étaient partout répandus, mais il y a gros à parier qu'au XVIe siècle Orléans n'ait pas eu sept auberges aux mêmes enseignes qu'Angers ; et cela suffirait à m'inciter à la défiance envers les érudits locaux qui ne rapprochent ni ne comparent les textes et revendiquent pour leur pays des productions qui n'y ressortissent pas ; et cela m'oblige à faire certaines réserves sur la valeur documentaire des noëls. Une bonne partie d'entre eux circulant dans toute la France, la Sologne, pour ne prendre que cet exemple, ne songeait pas à dépouiller de ses particularismes tel noël angevin.

Voici donc Angers avec ses paroisses et ses nombreux Ordres monastiques. Sa cathédrale a de beaux clochers et de « gros orgues qui concertent si bien ». Sa galerie est pleine « de belles raretés » et l'on voit à son portail doré de gros os de baleine. [Autrefois, il y avait, en effet, quantité de choses curieuses dans les églises : œufs d'autruche, os de baleine, crocodiles empaillés, que des marins rapportaient de leurs voyages.] Malgré les protestants qui ont brûlé une partie des reliques, il y a encore des châsses et des tapisseries. A la procession de Pâques, les fidèles portent des œufs d'autruche en chantant Alleluia. La population fait ses offrandes à la crèche, chaque rue, habitée par une corporation, déposant ce qu'elle produit.

Saboly nous évoque une foule de traits de la vie publique à Avignon, l'entrée qu'y fit Louis XIV le 19 mars 1660, les séditions de 1652 à 1665 connues sous le nom de « Fronde avignonnaise ». Tornatoris nous parle des « lazagnes »,

pâtes dont se nourrissaient les montagnards de Barcelonnette, du « brigadeou », potage fait avec une farine de pois ou de fèves, et de la « bourrido » de Marseille.

A Vire, à la fin du XVI[e] siècle, on prie la Vierge de préserver la contrée « de guerre et peste, et de famine avoir ». A Besançon, nous voyons défiler archevêque et chanoines en robes violettes, la Justice en robes écarlates, l'Université et le bailliage en habit de satin, les vignerons avec le baril ; et les noëls ne peuvent se compter où l'on assiste à l'autre défilé de toutes les paroisses d'une ville : Bourges, Orléans, Troyes, etc.

Un noël bressan nous fait entendre à Bourg, vers 1675, le 24 décembre, la grosse cloche du beffroi, les pétards, les mortiers de fer, les trompettes et tambours de la garde urbaine. Dans le chœur de l'église Notre-Dame, la Vierge est représentée au naturel par une jeune mère. La Monnoye nous confirme qu'environ Noël passent dans les rues des ménétriers qui sur leurs hautbois jouent des noëls ; des chantres « forts en gueule » les entourent aux carrefours.

La liste des présents offerts à la crèche est riche en indications. Peu fortunés, les Provençaux donnent ce qui leur coûte le moins : chansons surtout, et tambourins. Quelques paroisses de Bourges font cadeau de douze grandes pleines hottes « de navets très exquis ». Mais nulle région ne fait autant que la Bresse étalage de victuailles ; poulardes de Bourg, saucissons de Belley, écrevisses, truites et rissoles de Nantua, fromages de Gex : « on dirait le bréviaire de Gargantua ». Ne doutons pas que les réveillons bressans ne s'en soient ressentis.

Les Rois Mages ont beau venir de loin ; ils sont suivis de chars lourds de poivre, de sucre, de baume, de safran, de figues, de cannelle. On ne se gêne pas avec eux : Jésus est effrayé de voir l'un d'eux trois « noir comme un taupe », « plus noir qu'une poêle ».

Quant à la musique, il est impossible de prouver, je le répète, que tels airs tenus aujourd'hui pour religieux aient

été écrits comme tels, et qu'il en va de même d'airs considérés comme profanes. Aux xve et xvie siècles, de nombreuses messes ont été écrites sur des thèmes de chansons grivoises. La chanson elle-même, musicalement parlant, fut du xiie au xvie siècle, le genre le plus cultivé : elle n'avait rien de commun avec la chanson actuelle.

Parce que telle chanson ancienne, tel vieux noël, rappellent, par leur rythme, la vielle, parce que celle-ci n'est plus qu'un instrument rustique et ridiculisé, on croit que ces airs sont d'origine rustique. On ignore totalement que, du xe siècle au xiie, au moins, la vielle remplit le même office que, de nos jours, le piano, qu'on l'entendait, sous le nom d'*organistrum*, dans les palais comme aux carrefours, et que de savants techniciens ont écrit des traités sur l'art de s'en servir. A cette époque la chanson faisait partie de la poésie lyrique, et non légère. Au xve siècle elle prit une importance égale à celle de l'ancien chant religieux. Elle bénéficia de la conquête du contrepoint, qui amena les compositeurs à l'usage de l'harmonie. Musicalement, elle concentrait tout l'intérêt qui se disperse aujourd'hui entre l'opéra, les compositions pour l'orchestre, etc. En dehors de l'Eglise, elle tendait à constituer une somme de l'Art. Sur 765 pièces de musique profane, Roland de Lassus, « l'Orphée belge », écrit 724 *chansons*.

Ce résumé, très incomplet, de l'histoire musicale de la chanson, était indispensable pour éclairer les origines et l'histoire du noël. Chanson lui-même, il n'y a que les ignorants à l'isoler de son milieu, à moins qu'ils ne le prennent, en béats, pour une espèce de musique révélée, comme le plein-chant dont ils n'ignorent pas moins l'histoire. Mes preuves, ce n'est pas dans les commentaires d'abbés ou de pieux laïcs que je les puiserai. Puisque nous sommes sur le terrain musical, je m'en tiendrai à Lesueur (1760-1837), et à qui m'objecterait que nous avons fait des progrès, je répondrai qu'une certaine critique de parti pris est incapable d'évoluer.

Lesueur, donc, traitant dans sa *Messe de Noël* des thèmes de vieux noëls, dit, de l'un, que c'est « un noël antique de l'Eglise gallicane », de l'autre, « un air antique de l'Orient devenu vieux noël ». Or, le premier n'est rien moins que le « Or, dites-nous, Marie... » qui fut originairement l'air d'une chanson d'amour du XVe siècle. Deux autres airs de chansons grivoises transformés en airs de noëls inspirent à Lesueur ce commentaire : « Les chrétiens des premières Eglises d'Orient avaient encore emprunté aux anciens Israélites l'antique chant ci-dessus dont l'Eglise d'Occident fit un noël. Le second est un ancien noël d'Occident depuis le XIIe siècle. Il fut chanté dès le IVe dans les Eglises d'Alexandrie, d'Ephèse, de Smyrne, où les premiers chrétiens l'avaient emprunté aux Hébreux. » Le plus curieux, c'est que Lesueur puisse avoir raison, puisqu'il est évident qu'il n'y a, essentiellement, ni musique religieuse, ni musique profane ; mais il se plaçait à un point de vue plus étroit. Il voulait prouver que la musique des noëls, du fait des origines qu'il lui assignait, était quasi sacrée.

Qu'elle ne le soit à aucun degré, les faits eux-mêmes vont le prouver. Dans les « Grandes Bibles » la musique ne figure, en tête de chaque noël, que par l'indication du *timbre*, c'est-à-dire d'un air très connu dont on cite les premiers mots : c'était une tradition au moyen âge quand on écrivait des paroles destinées à s'adapter à un air répandu, et ce sont ces mélodies qui ont fait leur tour de France, revêtues de patois divers. Il s'agit donc de littérature régionaliste — et de piètre qualité ! — et non de musique régionaliste.

Que les mélodies des noëls soient empruntées presque toutes à des chansons profanes, je voudrais qu'on m'en crût sur parole. Je donnerai cependant quelques références. *Au Saint Nau*, un des plus vieux noëls de l'Ouest, est emprunté au « Branle couppé appelé Charlotte ». Jean Daniel en écrivit un sur l'air « Hau Margot liève la cuysse ». L'air de *Or dites-nous, Marie*, fut d'abord écrit pour les paroles

« Hélas ! je l'ai perdu ! » Ni au XVII[e] siècle, ni au XVIII[e], on n'abandonna l'usage des timbres. Pas un noël, pour ainsi dire, qui ne l'atteste. Au hasard, parmi ceux de Sabolz, en voici sur les airs « Qu'ils sont doux, bouteille jolie... ! », « Tircis caressait Climène », « Nicolas va voir Jeanne », « Air de l'Opéra » etc. Parmi ceux de la Monnoye : « Sur un air de trompette », « Rigodon de l'opéra de *Galatée* », « Ma mère, mariez-moi », etc. L'abbé Pellegrin a emprunté ses airs à Lulli, à Campra, aux grandes bibles aussi : « *Venez divin Messie* » est écrit sur l'air « Laissez paistre vos bestes », à des airs de son temps : *Il est né, le divin enfant*, fut adapté par lui à une sonnerie de trompes de chasse du règne de Louis XV, connue sous le nom de la *Tête bizarde* ; Pellegrin a seulement ramené le rythme de 6/8 à 2/4.

Mais voici bien pis, et plus d'une sainte âme en sera confuse. Dans son Bulletin de 1898, la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze publia une série de noëls limousins, dont un était attribué au chanoine Talin, né à Corrèze le 1[er] mars 1825. M. Eugène Marbeau, ancien conseiller d'État, fit savoir qu'il reconnaissait dans la mélodie de ce noël un passage d'une romance selon lui rapportée d'Arabie, qu'il intitulait modestement *Radoudja*. On la connaît mieux sous le titre *Travadja la moukère*. Horreur ! Un noël sur un air et sur un rythme de danse du ventre !... Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des chanoines !...

Vespasien prétendait que l'argent n'a pas d'odeur. Tout ce qui précède, et qui n'est guère que la millième partie des preuves que je pourrais accumuler, prouve irréfutablement que la musique des noëls n'a pas de couleur religieuse. De plus, je ferai observer que de nombreux cantiques, qui ne sont pas de Noël, sont écrits sur des airs originairement composés pour des paroles très profanes. Mais il apparaît qu'on ne s'est guère plus soucié de réintégrer les noëls dans l'histoire de la musique que dans celle de la chanson.

Jusqu'à la date où elle s'affranchit *définitivement* des huit tons de l'Eglise, la musique resta grave, presque austère, jusque dans l'expression de la joie. Il n'y avait pas de ces souffles, plus tard déchaînés par le génie de Beethoven, qui ont éparpillé entre terre et ciel une pluie de quadruples croches. Tout juste égayés de trilles fréquents, mais qui ne faisaient que les effleurer comme des oiseaux voltigeant autour de bœufs de labour, les accords se succédaient avec moins de lourdeur que de gravité. (Dois-je préciser que je ne parle, ici, que de la musique à écriture verticale ? Celle du haut moyen âge, en particulier ce plain-chant que nous exécutons si mal, est souvent d'une légèreté aérienne, lorsqu'elle n'est pas clouée au sol par un accompagnement pesant et martelé.) Il n'en faut pas plus pour que, sans que nous démêlions bien l'enchaînement de ces déductions d'ordre quasi sentimental, cette musique nous semble s'associer à la grande sérénité d'une nature que le romantisme n'a pas encore bouleversée avec ses orchestres et ses nocturnes fanfares. Il s'ensuit que presque toute la musique du moyen âge et de l'Ancien Régime, en France, a pris pour nous, à distance, un caractère en quelque sorte pastoral. Nous avons peut-être tort, mais il en est ainsi.

C'est aussi pourquoi les noëls, qu'on ne peut légitimement isoler de leur originelle ambiance, bénéficient — ou pâtissent, c'est tout un — de l'ignorance générale. Peu importe, après cela, que leurs airs aient été d'abord de chansons à boire, de danses, de vieilles chansons profanes totalement oubliées ; peu importe qu'ils aient le caractère de la chanson pastorale du XVIIe siècle, qu'au XVIIIe on ait puisé pour eux dans le répertoire des « vaux-de-vire », de la « Clef du Cavau », de la « Clef des chansonniers », où l'on a trouvé à planté carillons et sonneries de chasse : de façon générale, les noëls sont religieux dans la proportion même où l'était la musique du moyen âge et de l'Ancien Régime, et leur valeur réside en ce qu'ils maintiennent et rappellent cette musique dont ils ne sont que des morceaux

détachés. Il ne peut être question d'affirmer, cependant, qu'ils soient tous des spécimens d'un art musical de premier ordre. Un assez grand nombre, d'origine purement française, paraissent grêles quand on les compare à l'ample polyphonie palestrinienne.

D'autres nous font remonter aux premiers essais de la musique profane, à une date où elle songeait à peine à se détacher de la musique non mesurée, qui était le plain-chant. La mélodie du *Mittit ad Virginem*..., d'Abélard, s'est conservée. Il y faut ajouter tous les noëls qui, jusqu'au XVIIe siècle, ont gardé tournure grégorienne du fait qu'ils ont été écrits dans un quelconque des huit tons de l'Eglise. D'autres peuvent revendiquer une mélodie écrite tout exprès pour eux, comme *Chantons, je vous en prie*, *Célébrons la naissance*. Quant à la mélodie *Dans cette étable*, reprise et harmonisée par Gounod, elle se chantait au XVIIIe siècle, dans les Pyrénées, sur ces paroles : « *Dans le bel âge, Tout est fait pour aimer : C'est être sage, De se laisser charmer*.» Les paroles de *Le fils du roi de gloire* ont été mises sous l'air d'un noël, mais de caractère nettement profane, intitulé *Tous les bourgeois de Châtres*, qui fut l'ancien nom d'Arpajon.

§

Le même décantage s'est insensiblement opéré tant pour les noëls que pour tout ce qui touche, de près ou de loin, à la liturgie catholique, voire chrétienne. Les églises ont cessé d'être des maisons communes à destination laïque aussi bien que religieuse : elles n'ont conservé que cette dernière, et cela se produisit un siècle avant la loi de Séparation. En les rouvrant, le Concordat les rendit au culte seul. Ainsi la Révolution contribua-t-elle à les sanctifier, au sens où l'entend le clergé lui-même, qui a perdu le sens de la piété allègre et vivante d'autrefois.

Beaucoup de pratiques et de coutumes locales sont tombées ou ont été détruites, et les noëls n'ont pas fait exception

à la règle. Ils ont été remplacés par de pieux cantiques à l'instar de ceux qu'en toute innocence perpétra le P. Lambillotte, maître de chapelle chez les Jésuites de Saint-Acheul; et je ne prétends pas que, de ces cantiques, la valeur littéraire puisse être moindre : elle est également nulle ; musicalement, ils sont à coup sûr inférieurs.

Si tous les noëls n'étaient pas destinés à être chantés dans les églises, il est probable, vu la liberté, et même la licence qui y régnaient, qu'en fait ils le furent, dans des proportions variables selon l'espace et le temps. Ces chroniques locales en ont disparu, obéissant au grand mouvement d'unification liturgique du chant, qui fut déclenché par Choron, repris par Danjou, qu'on oublie trop, et continué sans interruption par Dom Guéranger, par les Bénédictins de Solesmes, par la *Schola*, pour aboutir au *Motu Proprio* de Pie X, du 22 novembre 1903. Il y avait trop de particularismes dans les noëls pour qu'ils pussent tenir le coup.

Faut-il le regretter? Je ne le crois pas. Nous restons libres de nous en donner, à huis-clos, des auditions privées. Nous le restons aussi, de Noël à l'Epiphanie, de fréquenter dans les églises où nos modernes virtuoses de l'orgue commentent de façon fort savante ces airs, plus « savants » eux-mêmes qu'ils n'en ont... l'air. Qu'une grande partie de leur auditoire et du clergé préfère des effets d'harmonie imitative à l'instar de ceux où excellait l'organiste Poncet d'Aix-en-Provence, je ne l'ignore pas, mais on ne peut guère leur interdire de jouer pour leur satisfaction personnelle.

Et puis, pour sa consolation, l'auditoire n'a-t-il pas le *Minuit, chrétiens* et ses perdurables échos ? Plus que jamais c'est le cas de dire qu'Adolphe-Charles Adam semble avoir été créé, comme son illustre homonyme le premier homme, par décret nominatif de la Providence. Au moment où les noëls venaient de disparaître, il en jeta dans la circulation un qui fait les délices de toutes les oreilles, aux champs comme à la ville. Inspiré par ce commentaire décasylla-

bique du catéchisme, Adam a haussé sa mélodie et son harmonie à l'altitude même du texte. En face de ce nouveau-venu solennel et guindé, d'une artificielle grandiloquence, comme nos vieux noëls font figure d'ancêtres pauvres! Leur malice n'est plus d'aucun prix, ni la gaieté, souvent mélancolique, de leur rythme. Il suffit qu'aux vêpres suivantes, l'après-midi de Noël, dépouillés de leur texte informe, nos orgues de tribune les ressuscitent et leur rendent la jeunesse pour qu'ils ne doivent qu'à la musique la faculté qu'ils gardent de nous émouvoir.

HENRI BACHELIN.

CHEZ LE GUÉRISSEUR

—

La chronique judiciaire révèle parfois l'existence d'un guérisseur et consacre son autorité, car dès lors il devient le martyr persécuté par la science officielle. L'un opère dans une grande ville, assisté d'un médecin et d'un herboriste. L'autre, que nous allons visiter, est établi depuis quatre ans dans une métairie du Languedoc.

Son domaine est bâti sur les collines, qui dominent une fraîche vallée, plantée de maïs, sous l'ombre légère des peupliers. Il y a là une maison et des granges, une cour bien tenue et un jardin clos de mur. Les poules picorent et remontent dans leur logis par une petite échelle. Au fond la porte reste toujours ouverte, au haut du perron. C'est une calme retraite, près d'Avignonet, petite ville pittoresque, avec les restes d'une ceinture de remparts et un beau clocher.

Le chemin qui mène à la maison grimpe une pente-raide entre deux talus. Au bas, sur la route, un auto-car est arrêté. Il porte une pancarte indiquant sa destination, la métairie de La Borie. Des véhicules arrivent par groupes, charrettes pleines de monde, automobiles luxueuses ou souillées de terre. Ces dernières montent et s'arrêtent sur un terre-plein, où il y en a déjà une dizaine.

Les passagers de l'auto-car sont descendus et viennent à pied par le chemin, foule pitoyable de béquillards, d'aveugles et d'infirmes, guidés et soutenus par leurs parents. Ils forment une masse de couleur sombre, les femmes ont la tête enveloppée dans le foulard noir du pays gascon,

quelques hommes sont chaussés d'espadrilles ou portent le petit béret des montagnards.

Ils sont maintenant près de deux cents qui échangent le récit de leurs souffrances et se font part de leurs espoirs.

Les groupes se réunissent autour d'un grand malade. Dans la salle du fond de la cour, sur le perron, c'est une bousculade qui s'aggrave avec l'entrée de nouveaux arrivants. Il pleut souvent et l'inclémence du temps favorise l'entassement de ces malheureux.

Tout d'un coup, une porte s'ouvre et un homme de forte corpulence, le front en sueur et la barbe en broussaille, apparaît sur le seuil. C'est le guérisseur. Il est fâché, mais on devine bien que ce n'est qu'à demi, gourmande une dame qui veut passer avant son tour et donne quelques indications pour que l'ordre se rétablisse. Profitons-en pour analyser l'atmosphère de la salle d'attente.

Des gravures anciennes ornent les murs, mais ce sont les affiches qui nous retiennent. Tout autour de la pièce, des numéros du « *Fraterniste, le plus grand journal de conquête spiritualiste et d'études métapsychiques, propagateur des guérisons psychosiques* » ont été collés à hauteur d'homme. Les assistants les lisent avec avidité.

Au milieu d'une paroi, un numéro exceptionnel, daté du jour de l'an, reproduit les photographies d'Henri Lormier, directeur-gérant du *Fraterniste*, et de Jean Béziat, le guérisseur. Des manifestes les encadrent, riches de formules mystiques et spirites. Cette « Page du souvenir » annonce une campagne de presse et des conférences. La cheminée et la glace font face à la porte. Une prière manuscrite est affichée à gauche de la glace, et, sur celle-ci, un papillon annonce la vente de cent hectos d'avoine dans le Pays Bas : le guérisseur, en bon fermier, offre les produits de sa terre de la vallée.

Les lecteurs d'occasion du *Fraterniste* commentent les récits de guérison, mais l'animation est plus vive dans les groupes autour des malades. Au centre d'un espace libre,

entre les bancs de bois une paralytique gît dans un fauteuil rustique. Elle se lamente bruyamment. Une autre malade la regarde avec pitié et l'encourage. Elle-même souffre de l'estomac depuis longtemps, ce qui lui a fait perdre toutes ses dents. Il y a à peine quinze jours, tous ses aliments étaient rejetés, aussitôt absorbés ; elle vomissait jusqu'au sang. Une première visite lui a apporté un peu de soulagement, qui n'apparaît guère sur son masque de squelette. Aujourd'hui, pourtant le lait passe, avec un jaune d'œuf de temps en temps. Les yeux de la paralytique, levés avec peine, car les muscles du cou ne portent plus la tête, se fixent avec ardeur sur la narratrice ; elle cesse de gémir et l'écoute ; ses mains débiles retrouvent l'énergie de serrer les bras du fauteuil.

Autour d'elles deux, le groupe, comme le chœur antique, commente le récit et le renforce par des citations d'exemples. La fille du maire d'une ville voisine a recouvré la santé après sept ans de souffrances intolérables. Les eczémas ont été séchés et cicatrisés. Une vieille aveugle soignée à distance a aperçu dans sa nuit l'image de la main de son fils.

Beaucoup de ces guérisons sont récentes ; elles datent d'hier, de quelques jours et le chœur reprend : « Si vous aviez été là, vous auriez pu les voir ». Aujourd'hui nous ne verrons pas de guérison et nous serons privés du spectacle émouvant des mouvements de foule autour du miracle.

Les récits trompent l'attente qui dure souvent plusieurs jours, et surtout entretiennent la confiance dans la salle : les malades y cherchent un refuge contre l'angoisse et le doute qui tendent à revenir dès qu'ils sont isolés, mais disparaissent lorsqu'ils participent de nouveau à la mentalité collective.

§

Nous ne serons pas reçus ce matin et il faut aller déjeuner. L'auberge d'Avignonet fait connaître une atmos-

phère bien différente et qui prouve combien il est difficile d'être prophète dans son pays.

Depuis quatre ans que le guérisseur s'est établi à La Borie, Avignonet est transformé. Les auberges, à l'heure du déjeuner, rappellent les hôtels de ville d'eau, en pleine saison. Il est difficile d'y trouver une chambre. Notre auberge, la première rencontrée, possède encore de bons vieux meubles paysans, quoique le service y soit déjà fait par petites tables, à la place de la légendaire table d'hôte.

Les malades déjeunent autour de nous ; la plupart sont des fermiers ou des bourgeois campagnards : le mot de suggestion surprend un instant, dans une conversation, à la table voisine : il a été prononcé par quelqu'un, qui, comme s'il s'était aperçu de son erreur, revient vite au ton de la conversation générale. C'est au dehors de la salle à manger, à la cuisine et dans le bureau de tabac voisin, que nous surprenons la véritable opinion des gens du pays. La servante la résume : « Il vient beaucoup de monde, nous dit-elle. Ils sont souvent obligés de coucher dans les granges, quand les hôtels sont pleins. Mais il ne les guérit pas tous. » L'accent du Languedoc chante plus fort dans cette dernière phrase, où tient la réaction de la petite ville, décidée à profiter de l'afflux des voyageurs, mais qui ne consent pas à se laisser duper.

Un millier de malades environ passe chaque semaine à Avignonet. Il est certain que n'importe quel thérapeute, appelé à donner des soins à cette foule de clients, verrait se multiplier ses chances de guérisons merveilleuses.

Mais tout de même, il y a là quelque chose de plus et qu'il serait absurde de nier. C'est la réunion des conditions qui font de cette humble ferme un lieu singulièrement propice actuellement à la genèse et à la culture des miracles.

§

Après le retour à la maison du guérisseur, nous retrouvons, chez tous, une seule pensée, qui leur tient l'esprit et

le cœur. C'est l'espoir toujours un peu mêlé à l'angoisse de l'attente, mais qui s'est précisé depuis la matinée. Ils tremblent d'émotion, en songeant qu'ils ont atteint la source de cet espoir et que les témoignages l'ont confirmé.

La foule qui est là est celle des villes saintes, et l'enthousiasme celui des pèlerins. Comme les juifs de Palestine venus implorer du Christ la fin de leurs maux, par les belles journées, hommes et femmes se répandent dans les prés autour de la métairie et déjeunent d'un repas frugal, arrosé du vin du cru, que leur vend un industriel avisé. La scène du sermon sur la montagne se renouvelle au milieu d'eux.

A certaines heures, deux ou trois fois pendant l'après-midi, le guérisseur quitte son cabinet de consultation pour parler au peuple. Sa voix est chaude, ses gestes embrassent ou libèrent, le ton s'élève bientôt sous le coup de l'inspiration. Il dit les principes qui gouvernent sa méthode. Elle est empruntée aux doctrines spiritualistes, à l'enseignement du Christ et à la tradition des magnétiseurs, avec cette habileté de n'employer aucun mot ni aucune formule qui puissent être rattachés à un dogme particulier. La diminution de la force crée la maladie : elle résulte aussi des actions des puissances mauvaises, à qui Dieu a permis de se manifester pour s'exalter par contraste. Sans la nuit, le jour n'existerait pas.

Tous les hommes émanent du foyer divin et il suffit d'une de ses étincelles pour ranimer les foyers individuels qui faiblissent. La grande source relève, à sa volonté, le niveau de nos petites sources en leur faisant l'aumône d'un peu d'eau. Dieu ne permettra pas que notre feu s'éteigne, que notre source tarisse, parce que nous sommes ses enfants. Une mère sacrifie tout pour ses petits. Dieu qui nous a créés nous aime d'un amour de père : il ne peut pas nous laisser périr. Il manifeste chaque jour sa volonté de nous sauver par le miracle, qui n'est pas hors des lois de la nature, mais en résulte.

Le guérisseur n'ignore pas la force de l'exemple et cite à son tour des guérisons merveilleuses. Ceux qui ont été sauvés sont venus, ont cru et maintenant sont guéris. Ceux qui sont ici ont fait un acte de foi. Leur présence l'affirme, sinon quel serait le motif de leur voyage ? Ainsi ils se sont avancés dans la voie de la guérison. Il faut parfaire cet effort et le renouveler. Quand ils seront rentrés chez eux, ils prieront chaque soir et répéteront l'oraison inscrite à gauche de la glace, qui convient même aux incrédules.

La prière prépare les âmes. L'imposition des mains ou les frictions, le souffle chaud achèveront la cure du corps. Il ne faut pas oublier que ces moyens seuls restent inefficace, sans la foi et l'amour ardent de celui qui les applique.

Le guérisseur s'attarde à développer ces arguments et à les mettre à la portée de la masse des assistants. Par contre il n'acccordera que quelques minutes à chacun, lors de la visite à son cabinet. Il préfère s'adresser à la collectivité plutôt qu'aux individus. Les malades attentifs ont bien saisi le sens des paraboles et apprécié la valeur des témoignages invoqués. Une forme est désormais imposée à leur espoir et c'est la même qu'ils peuvent évoquer, parmi leurs souvenirs d'enfance. Le curé de la paroisse, au moment de leur première communion, avait prononcé à peu près les mêmes paroles. Toute résistance disparaît devant cet appel à la foi candide de l'enfance. Tous sont émus : quelques-uns pleurent.

Le terrain a été préparé par la main d'un maître thaumaturge, qui pourra tenter, jusqu'à leurs limites, ses possibilités. La bousculade du matin a fait place à un calme religieux : les pèlerins sont assis sagement sur leurs bancs et parlent à voix basse.

§

Nous attendons aussi notre tour. La porte du cabinet s'ouvre une fois de plus et nous passons. Dans cette nouvelle salle,

les piles de journaux s'accumulent par terre et sur les tables. Dix numéros du *Télégramme* de Toulouse contiennent une enquête détaillée sur les miracles de La Borie; ils voisinent avec la collection complète du *Fraterniste* de cette année. D'autres piles de papier contre un mur montent jusqu'à la fenêtre. Béziat inscrit sur une grande feuille de papier écolier le nom et l'adresse exacte du patient, ainsi que des personnes qui l'accompagnent. Il a besoin, dit-il, pour la cure à distance, de savoir bien précisément l'emplacement de la maison du malade : il pourra l'évoquer dans sa maison, près de la mairie ou de l'église, quand le soir, dans ses prières, il suppliera la source céleste d'envoyer à celui qui souffre un peu de son eau vivifiante. A part, les dépêches épinglées sur d'autres fiches forment un tas important.

Le courrier de chaque jour est si nombreux qu'il est impossible d'y répondre, mais les lettres importantes sont gardées et classées. Béziat écrit sur une table ronde de salle à manger poussée contre le mur. Près de la porte d'entrée un lit sert à l'examen des malades, sous une grande reproduction du Christ du Vinci et sous la photographie de la sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Nous parlons au faiseur de miracles. Sa voix reste chaude et prenante, mais le ton est plus calme que pendant la conférence. Il s'intitule professeur d'agriculture et ne manque ni d'instruction ni de bon sens. Ces qualités sont mises au service d'une rapide intuition. Bien qu'il se plaigne de fatigue nerveuse, l'œil reste vif et cherche à vous percer. Nous lui décrivons un malade atteint de troubles nerveux, pour qui nous sommes venus. Il s'agit d'après lui d'une victime des « forces mauvaises » qui rôdent autour de lui et dominent son intelligence. Le malade ne se défend plus parce qu'il est trop faible, ayant perdu l'énergie vitale, sans laquelle la santé morale disparaît.

Le mot de « forces » rappelle une phrase du *Fraterniste* lue sur le mur de la salle d'attente : « Initiés tous deux à la morale altruiste du spiritisme, ils (les directeurs du jour-

nal) se sont donné comme tâche le devoir d'initier à leur tour leurs frères de bonne volonté en leur exposant la *Psychosie* ou nature des influences des désincarnés sur les incarnés. » Le guérisseur est un adepte du spiritisme qui réserve cette doctrine pour ceux qui lui paraissent aptes à la comprendre. D'autre part, dans le privé, il s'affirme catholique et ne s'écarte pas trop de l'orthodoxie.

Cet homme est-il sincère ? grosse question à laquelle il n'est possible de répondre que par une hypothèse, à savoir qu'il serait bien difficile de jouer longtemps ce rôle d'apôtre, avec cette chaleur et cette passion, s'il ne l'était pas. Le guérisseur ne demande jamais d'argent, pourtant les billets de cent, de cinquante et de vingt francs traînent sur sa table, près des humbles jetons jaunes. Une seule note dépare ce décor, ce sont les prospectus d'une spécialité pharmaceutique fabriquée et vendue dans une ville voisine.

Avant de nous quitter, le guérisseur nous explique ses techniques thérapeutiques : la friction et le souffle chaud. La friction consiste dans une manière d imposition des mains promenées le long de la colonne vertébrale ; elle réussit surtout dans la paralysie. Pour le souffle chaud, l'opérateur applique ses lèvres aussi près que possible de la partie malade, puis souffle de toute sa force. Il s'éloigne ensuite pour inspirer de l'air pur et recommence plusieurs fois. L'efficacité de ces procédés dépend moins de la technique que de l'intensité des sentiments de celui qui les met en œuvre. N'importe qui peut y réussir, un parent, un ami, pourvu que la foi et l'amour pour le malade le pénètrent profondément. Toute son intelligence, toute sa volonté seront tendues pour faire passer la santé dans cette action. Ces deux procédés sont classiques chez les magnétiseurs. Le souffle chaud surtout est considéré par eux comme très actif et représente « une véritable transfusion vitale » (Henri Durville : *La science secrète*, p. 628). L'enseignement traditionnel de Mesmer et des Puységur complète ainsi les notions empruntées au spiritisme et à la religion catholique.

La collection du *Fraterniste* mériterait une analyse détaillée ; elle donne les détails de la doctrine du guérisseur. Son but dépasse la thérapeutique ordinaire. « Obtenir des guérisons particulièrement nombreuses, c'est tendre à la *guérison générale;* c'est amener l'Humanité à réfléchir, à méditer et à comprendre enfin ce qu'elle est et sa raison d'être ; c'est la pousser à une morale plus haute et plus saine, à un degré plus grand d'altruisme ; c'est activer l'évolution. » Béziat et Lormier prêtent leurs noms à une organisation créée dans ce but, et dont les ramifications s'étendent sur toute la France. Des magnétiseurs-guérisseurs les représentent à Paris et à Lyon. La direction siège à Arras. Non seulement on ne se cache pas, mais on mène campagne par l'ironie et la contreverse contre la science officielle et à l'occasion contre le catholicisme orthodoxe,qui accapare l'enseignement du Christ. On se retrouve au Congrès de Psychologie expérimentale pour chercher dans le spiritisme et le magnétisme la solution des vieux problèmes métaphysiques.

La quatrième page du *Fraterniste*, également intéressante, renseigne sur l'ampleur du mouvement, sur les conférences et les réunions. Elle contient des annonces de magnétiseurs-guérisseurs, guérissant par le toucher et quelque peu rebouteux. Dans la rubrique des périodiques, le *Mercure de France* voisine avec la *Revue spirite* et la *Revue métapsychique*. Celle des livres annonce des ouvrages d'Allan Kardec et de Flammarion ; la moitié de cette page est consacrée à l'analyse des publications éditées chez Henri Durville, qui conserve aujourd'hui en France la tradition du magnétisme classique.

§

De cette visite au guérisseur d'Avignonet, nous n'avons retenu que des faits, sans les interpréter. Nous ne nous sommes pas prononcé sur la réalité même des cures, n'en ayant pas constaté ce jour-là. Il faut pourtant admettre

qu'elles existent (ou qu'elles semblent exister), et qu'elles sont suffisamment nombreuses pour entretenir la foi chez les visiteurs.

Les mots de suggestion et d'auto-suggestion correspondent à des mécanismes psychologiques, mais autre chose est de les énoncer et de pénétrer dans l'intimité de ces mécanismes. Bien des faits resteront encore longtemps miraculeux parce qu'inexpliqués.

Le coefficient personnel du thaumaturge reste considérable. Il lui arrive de guérir là où ont échoué des médecins plus instruits de leur art. En plus des maladies nerveuses, un grand nombre d'autres affections restent soumises aux influences psychiques. Les blessures se cicatrisent mieux dans une armée victorieuse que chez les vaincus, avec un même traitement. Mais il ne s'agit jusqu'ici que de facteurs à action lente; il en est de plus rapides et de plus mystérieux, comme ceux qui paraissent gouverner la guérison des verrues. Une étude méthodique et impartiale des guérisons obtenues dans une ville sainte ou chez un thaumaturge en apprend plus que les considérations historiques, aux bases fragiles, sur des cas d'apparence analogue. Jusqu'ici cette étude s'est trop souvent heurtée à la difficulté d'assembler au complet tous les éléments du procès.

Par contre, la visite à Avignonet nous a fait assister à l'élaboration des conditions qui prédisposent au miracle. Elles dépendent de la psychologie des collectivités, de cet ensemble d'actions et de réactions d'un groupe humain qui poursuit avec ardeur le même but. Elles commencent à l'instant où la famille a décidé le voyage chez le guérisseur, à la suite du récit d'une cure merveilleuse. Le miracle, chez celui qui doit être guéri, existe à l'état latent dès ce moment, celui de l'enthousiasme qui suit la bonne nouvelle de la guérison du voisin.

Pendant le voyage, au lieu des guérisons, les récits de ses compagnons relatent les exemples de cures merveilleuses et étayent la foi du malade. Il lui arrive d'assister lui-même

à des cures. Au moment des conférences, le thaumaturge qui a offert à l'impatience de son client la lecture du journal affiché dans la salle d'attente donne une forme précise à cet espoir. Il n'enlève rien à la force du sentiment, mais la dirige en le faisant passer par l'imagination et l'intelligence. Les paraboles remplissent admirablement ce but. Plus tard l'intervention immédiate du guérisseur termine l'œuvre ainsi préparée, elle supprime, au moins pour le moment, ce qui peut rester d'angoisse dans l'espoir du malade. Des larmes, des manifestations émotives accompagnent en effet la guérison, comme la fin des crises d'angoisse.

L'utilisation des lois de la psychologie collective forme la base de la plupart des méthodes des guérisseurs, malgré leurs différences apparentes. Grâce à elles, ces méthodes se suffisent à elles-même, sans l'adjonction des onguents et des remèdes d'une autre catégorie de thérapeutes, les sorciers. Ces lois contiennent le meilleur du magnétisme, souvent inopérant sur des malades isolés. Elles se réclament de la plus ancienne des traditions, du temps que les premiers prêtres d'Apollon pratiquaient, dans des sanctuaires comme celui de Delphes, une méthode à peine différente de celle qui assure le succès du guérisseur d'Avignonet.

Dr JEAN VINCHON.

LE BOUC ÉMISSAIRE DES THIBÉTAINS

—

... Il recevra de la multitude des enfants d'Israël deux boucs pour le péché du peuple... il présentera les deux boucs devant le Seigneur, à l'entrée du tabernacle... jetant le sort sur les deux boucs pour voir lequel des deux sera immolé au Seigneur et lequel sera le bouc émissaire (qui sera envoyé dans le désert)... Et pour celui que le sort aura destiné à être le bouc émissaire, il le présentera vif devant le Seigneur afin de faire sur lui des prières et l'envoyer dans le désert... Lui ayant mis les deux mains sur la tête, il confessera toutes les iniquités des enfants d'Israël, toutes leurs offenses et tous leurs péchés ; il en chargera avec imprécation la tête de ce bouc et l'enverra au désert par un homme destiné à cela.

LÉVITIQUE, XVI, 5, 7, 8, 10, 21.

L'histoire se répète, l'esprit d'invention des hommes se meut dans un cercle restreint. Sans que l'on puisse les soupçonner de plagiat, ceux-ci reproduisent, à des siècles d'intervalle et en des contrées fort distantes les unes des autres, les coutumes, les croyances et les rites d'ancêtres dont ils n'ont jamais entendu parler. J'en recueille, aujourd'hui, une nouvelle preuve.

Je suis à Lhassa, la capitale peu connue (1) d'un pays encore plus inconnu. Le soleil brille, vif clair, joyeux et jeune comme il sait l'être en Asie Centrale (2) au début de

(1) Elle est encore, de nos jours, comme tout le Thibet, du reste, terre interdite aux Etrangers. Les rares Européens qui l'ont visitée sont, à une récente exception près, tous des fonctionnaires britanniques envoyés par leur Gouvernement. Je suis la première femme de race blanche qui y ait pénétré.

(2) Géographiquement parlant, Lhassa n'est pas située en Asie Centrale, mais son ciel, son atmosphère, les couleurs répandues sur les monts environnants et l'éclat du soleil y copient fidèlement la luminosité du Kansas septentrional ou du Turkestan chinois.

l'année. Tout ce que la ville compte d'habitants valides est dans la rue, plus, même, un bon nombre d'invalides et de vieillards qui se traînent comme ils peuvent et rient et jacassent aussi gaiement que leurs compatriotes plus ingambes. Le bonheur semble général : les mendiants les plus dépenaillés, les pires estropiés et les plus répugnants lépreux grimacent des sourires... les Thibétains se réjouissent facilement.

C'est jour de fête. En grande pompe, le « bouc émissaire » va être chassé de la Sainte Cité (1) et emportera avec lui toutes les misères du peuple, ses fautes, ses maladies, les souillures morales et spirituelles qu'il a contractées et les démons qui l'obsèdent. Nettoyage complet et en règle de l'esprit, du corps, de l'air, de l'eau et de la terre sous la garantie du pape lamaïste qui, en personne, doit présider aux rites consacrés. Comment la joie n'inonderait-elle pas les cœurs ?...

La foule s'amasse d'abord plus compacte autour du Tchookhang (2) d'où le « bouc émissaire » va partir. Pourquoi se presse-t-elle là ? — L'expérience acquise les années précédentes doit avoir appris à la plupart des curieux qu'ils seront délogés de l'endroit, bien avant l'arrivée du Pontife et le commencement de la cérémonie. N'importe. La carte variée des échantillons de la gent féminine du Thibet se voit là au grand complet. Le pays d'origine de chacune est connu par la coiffure qu'elle porte. On distingue les « patous » de drap rouge ornementés de boules de

(1) Lhassa est la Rome des lamaïstes, la demeure du pontife suprême de leur religion. Des millions de pèlerins s'y rendent chaque année. Les Thibétains l'appellent la « Ville soleil ». (*Gnima Lhassa* : Lhassa-soleil.)

(2) Le Tchookhang, la « maison du Seigneur », est le principal temple de Lhassa, il fut construit par Song-tsen-gam-po, le plus célèbre des rois du Thibet. On y voit une statue du Bouddha représenté comme un jeune prince avant qu'il ait embrassé la vie religieuse. Cette statue, dit-on, fut transportée de l'Inde en Chine, environ un siècle avant notre ère. L'empereur chinois T'aidjoung la donna en dot à sa fille lorsque celle-ci épousa Sang-tsen-gam-po. D'après la croyance populaire thibétaine, cette statue est l'œuvre d'un artiste contemporain du Bouddha.

corail et de morceaux de malachite des femmes d'U (1), et les « pakor » de celles de Tsang (2) : un échaffaudage haut de cinquante centimètres, ou davantage, figurant deux cornes dressées, unies par un enchevêtrement de cordelettes en perles de verre ou en véritables perles fines pour les favorisées de la fortune.

Le menu fretin des provinciales plus lointaines et des « habitantes des solitudes » (3) arbore des couvre-chefs variés ; bonnets ronds minuscules à la mesure d'une tête de poupée, chapeaux pointus de pierrots, béguins du moyen âge, capotes d'automobiliste et bien d'autres.

Le sexe fort ne manque pas, presque aussi paré que les dames. Certains portent à l'oreille droite un anneau de la grandeur d'un de nos bracelets, tandis que d'autres y ont accroché un long pendant qui leur caresse l'épaule. D'énormes bagues sont enfilées à leurs gros doigts, des ornements divers sont cousus sur leurs chapeaux, déjà garnis de brocart clinquant, ou pendent à leur cou, et ces multiples parures scintillent, tintent et paraissent horriblement déplacées sur les gros rustres qui les portent.

Un remous se produit, les rires sonnent plus haut, mêlés à quelques grognements qui ne paraissent pas être l'expression d'un plaisir sans mélange. Une demi-douzaine d'hommes apparaissent porteurs de bâtons gigantesques de la dimension du tronc d'un jeune arbre. Tout ce qui, dans la foule bariolée et pimpante, ne fuit pas assez rapidement est houspillé sans merci. Belles dames ou pauvresses déguenillées, vieilles à la démarche incertaine, gamins, marchands hautains ou moines revêtus du saint habit de l'Ordre, les baliveaux de la police ne font grâce à aucun, si ce n'est pourtant aux étrangers : les commerçants népalais ou hindous, qui peuvent se retirer dignement et à loisir.

Les groupes se reforment un peu plus loin pour être

(1) La province du *centre* (U), celle où est située Lhassa.
(2) Province limitrophe à celle d'U et s'étendant loin à l'ouest.
(3) Les « dok pas » des pasteurs vivant sous la tente dans les grands déserts d'herbe ou autres endroits sans villages et sans cultures.

délogés de leurs nouvelles positions par le même procédé, et l'opération se répète un certain nombre de fois, sa monotonie relevée par l'arrivée d'autres agents de l'ordre : des subalternes d'abord, des moines à la robe aussi crasseuse qu'il est possible de l'imaginer et noirs comme des Sénégalais, à force d'être sales (1), les « Dob-dob » armés de martinets, puis, derrière ceux-ci, un personnage majestueux, engoncé dans un superbe costume de serge grenat avec veste de drap d'argent (2). Il s'avance aussi rapidement que le lui permet le poids d'une longue et lourde poutre de bois brut qu'il tient d'une seule main, par le milieu, en équilibre autant qu'il le peut. De temps en temps, il la redresse, la saisissant des deux mains et l'appuyant sur le sol. Ce signe stimule le zèle de ses subordonnés, qui s'escriment de plus belle avec leurs martinets. Les démonstrations du porteur de la poutre restent heureusement platoniques, et celle ci est simplement l'insigne de sa charge. Le poids de son arme l'empêche de la brandir, quelque robuste qu'il soit ; s'il y réussissait, il assommerait un bœuf du premier coup.

La multitude reléguée à l'écart attend quelques heures de plus, poussée, poussant, s'avançant de quelques mètres pour reculer presque aussitôt sur les fouets des moines et les gourdins des laïques chargés de maintenir la voie libre.

Mais voici que le « Grand Poutrier » s'agite : le Dalaï Lama est annoncé. La foule se découvre, puis comme le soleil darde et que le Pontife n'apparaît pas, les chapeaux reprennent peu à peu leur place, pour être enlevés de nouveau lorsque l'alerte est encore une fois donnée.

Enfin, voici l'autocrate thibétain. Il est précédé de quelques soldats en uniforme kaki verdâtre, un peu boches d'aspect, le mousqueton en bandoulière. Derrière eux, vêtu

(1) Cette saleté est volontairement entretenue par eux pour se donner l'air terrible.

(2) C'est le costume des dignitaires ecclésiastiques dont les fonctions ont trait à des affaires temporelles, non à la religion, tels que les grands intendants, etc.

d'un habit de même couleur que le leur, chevauche le général en chef de l'armée. Ce dernier est de service chaque fois que son maître sort à cheval.

Après le grand chef militaire, viennent deux lamas de haut rang, fonctionnaires du palais, en somptueux costumes monastiques : serge grenat, satin jaune d'or, brocart d'or, chapeau rond à la mode mongole : fourrure et satin. Le pape lamaïste suit, habillé de même, montant une superbe mule noire, richement caparaçonnée. Vient encore un lama, puis cinq ou six soldats ferment la marche.

Le cortège est passé, le peuple libéré se répand par les rues.

Au Tchoo Khang aura lieu, maintenant, la cérémonie précédant le départ du « bouc émissaire ». Mais tout d'abord, qui est-il ? — Ce « bouc » thibétain n'a de commun avec celui des Israélites que la fonction qu'il remplit. Il appartient au genre humain.

L'homme est généralement un pauvre hère qui, alléché par le profit qu'il en retirera, accepte la tâche dangereuse de porter sur sa tête, avec les fautes et les souillures de toute une nation, le fardeau plus terrible encore de l'animosité des démons de mille espèces dont le Thibet se croit infesté. Si mitigée de scepticisme que puisse être, à leur sujet, l'opinion personnelle du candidat bouc émissaire, elle est loin d'atteindre à l'incrédulité complète. Les châtiments attachés aux transgressions morales et religieuses, la colère des Dieux, la malignité des mauvais Esprits demeurent, pour lui, choses réelles et redoutables. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si, se trouvant ainsi auto suggestionné, le pauvre « bouc émissaire » justifie fréquemment les idées que ses compatriotes entretiennent quant aux périls qu'il attire sur lui en les détournant d'autrui. La maladie, une mort prématurée frappent souvent le téméraire que l'appât du gain a tenté. Il est rare, tout à fait exceptionnel, dit-on, qu'un *Lut Ky Gyalpo* (1) remplisse son office trois

(1) *Lut* a le sens de rançon, de rachat. On appelle ainsi tout argent donné

fois. Si le fait se produit, un titre d'honneur lui est conféré par le Gouvernement.

Le gain, ai-je dit. Quels sont donc les profits attachés au rôle de « bouc émissaire » ? — Pendant les deux semaines précédant la date à laquelle il doit être chassé de la ville, Lut Ky Gyalpo, vêtu d'un superbe costume et tenant à la main une queue de yak (1) noir, est autorisé à quêter dans Lhassa. Ce n'est point une aumône qu'il sollicite ; mais il lève une taxe, y étant dûment autorisé par le Gouvernement. Chacun doit donner en raison de l'importance de sa fortune, de celle de son négoce ou de sa situation, quelle qu'elle soit. Si l'un ou l'autre hésite, marchande, fait mine de refuser, le futur « bouc émissaire » agite la queue de yak au-dessus de la tête du récalcitrant; ce geste est une malédiction qui, d'après les crédules Thibétains, entraîne les plus terribles conséquences ; aussi, les Lhassapas s'exécutent-ils généralement de bonne grâce, essayant, tout au plus, une timide défense quand le quémandeur montre des exigences trop grandes.

Le jour de la cérémonie venu, Lut Ky Gyalpo a amassé un butin considérable, tant en argent qu'en marchandises. De plus, lorsqu'il sortira de la ville, poursuivi par les huées et les sifflets de la multitude, des pièces de monnaie et des objets divers lui seront encore volontairement jetés par les gens qui ont un motif ou un désir particulier de se débarrasser sur lui du poids d'un méfait dont le souvenir le gêne, d'une maladie qui les tourmente ou de n'importe quelle autre infortune qu'il emportera au loin avec le démon qui en est la cause. Ces ultimes dons sont soigneusement ramassés par un parent du « bouc » qui le suit dans ce but. Comment le bénéficiaire de cette petite fortune va en user de façon à

pour racheter la vie d'un homme ou d'un animal, ou toute chose offerte à une divinité ou à un démon, afin d'être épargné par eux. *Lut Ky Gyalpo* (le roi des rançons) est offert en lieu et place des pécheurs et des malades, afin que s'exerce sur lui, et non sur eux, la vengeance des dieux et la malignité des démons.

(1) Yak, le bœuf grognant à long poil.

l'arrondir encore, nous le verrons par la suite. Revenons au Tchoo Khang.

Lut Ky Gyalpo est là, non plus coquettement habillé comme pendant ses tournées de quêtes, mais revêtu d'un accoutrement carnavalesque qui, par une coïncidence singulière, est fait de peau de chèvre rappelant ainsi le souvenir du bouc biblique. La figure de l'homme est cachée par un masque grotesque simulant une face mi-partie blanche, mi-partie noire ; sur sa tête s'érige, en haut échafaudage ébouriffé, une coiffure faite d'une énorme queue de yak noir, tandis qu'à la main il conserve, comme il le faisait précédemment, une autre queue de même espèce.

Il doit, maintenant, jouer une partie de dés avec un lama. Ce lama symbolise le Bien, la religion, les Puissances tutélaires, tout ce que l'on peut imaginer d'excellent et de favorable au bonheur des braves Thibétains ; si Lut Ky Gyalpo perd, le lama est autorisé à le chasser ; tant qu'il gagne, au contraire, ce représentant du mal sous toutes ses formes ne peut être délogé de la place. Il perdra, évidemment, soit que les dés soient truqués, soit qu'après un nombre de coups, il advienne infailliblement que la chance tourne contre lui. Alors les lamas officiants, tout comme jadis le grand-prêtre Aaron, « chargent avec imprécations la tête de ce bouc » de tous les crimes, les fautes, les souillures, les maladies physiques et mentales de la nation entière et ils le chassent... dans les sables de Samyé.

L'on dit que sous l'effet de ces imprécations, l'homme-bouc devient comme ivre et qu'il s'enfuit inconscient, à demi fou. Les imprécations, même s'il n'en est pas à ses débuts dans le rôle qu'il remplit, et s'il les a déjà entendues proférer contre lui, peuvent l'émouvoir un peu, mais, connaissant de longue date le pays dont il est, j'imagine que de copieuses libations destinées à augmenter son courage doivent constituer une cause beaucoup plus directe de son excitation.

Le voilà parti à grands pas, presque en courant. Devant

lui, derrière lui, en désordre, se précipitent les porteurs de ses nombreux bagages. La foule augmente la confusion en se joignant à eux et, de toutes parts, des cris, des sifflets s'élèvent, comme les jours où, avec grand vacarme, l'on effraie les démons et les chasse hors des maisons. Tout le monde rit, du reste. La fête a le caractère d'un carnaval joyeux, bien plus que celui d'une solennelle purification.

Le tourbillon des fuyards a disparu derrière un nuage de poussière dorée. Dans le grand ciel tout bleu, le soleil paraît toujours sourire et s'égayer doucement de l'imbécillité humaine. Les gens se remettent à bavarder, assis par terre ou se promenant lentement; des marchands de sucreries, de fruits secs et de pains frits dans l'huile offrent leurs friandises. La première partie du spectacle est terminée.

§

Lut Ky Gyalpo est loin et, avec lui, les démons et toutes les choses mystérieuses inexplicables, vagues et, par cela même, plus redoutées, qui pouvaient nuire aux Lhassapas; mais n'aurait-il pas pu se faire que d'autres choses utiles, souverainement désirables, l'eussent suivi, entraînées par le courant?... Eh! oui, la chose n'est pas impossible, elle est probable même... Vite, il faut y remédier.

Le remède, le voici qui s'avance. C'est une longue procession, composée des lamas des deux collèges tantriques (1) de Lhassa : les *Gyud theupa* et les *Gyud médpa* (2). Derrière eux sont portées les *tormas*, édifices compliqués construits en baguettes, cordelettes, papier, pâte de farine d'orge moulée en gâteaux de formes diverses, mais plus généralement triangulaires et profusément ornementés avec du beurre colorié. Je ne puis me permettre d'expliquer, ici, le symbolisme des *tormas*; les détails les plus concis exigeraient trop de place.

(1) Les tantras sont des ouvrages sanscrits traitant de doctrines mystiques et de cérémonies rituelles. Ils sont appelés gyud en thibétain.

(2) Les Gyud supérieurs et les Gyud inférieurs.

Un second cortège suit celui des Gyudpas. Il est formé d'hommes costumés en guerriers, vêtus de cottes de mailles et d'armures, portant des boucliers, des lances et des fusils d'une antiquité impossible à déterminer. Derrière eux s'avancent les personnages ordinaires des danses mystiques, la figure couverte par des masques d'aspect démoniaque. Il faut se donner de garde cependant de les prendre pour des diables ; ce sont en réalité des divinités bienfaisantes, revêtant cet aspect terrible pour combattre et subjuguer les esprits du mal qui veulent nuire aux êtres (1). Un dieu suit, tellement voilé par des écharpes, si étroitement entouré de banderolles, de drapeaux, d'arcs, de carquois pleins de flèches et de sabres qu'on ne l'aperçoit point. Du reste, ces simulacres sont souvent dénués de statue ; l'effigie du dieu n'est pas absolument indispensable ; il est censé résider, invisible, dans sa robe dressée sur un bâton, parmi les ornements qui lui sont consacrés.

Les spectateurs peuvent, d'ailleurs, se dédommager en contemplant un autre céleste personnage, figuré par un mannequin géant qui se dandine d'un air plutôt jovial que très digne, en un superbe costume chinois à la mode du siècle passé.

Les derniers, passent un jeune garçon et une jeune fille : le « héros et l'héroïne » (2). On désigne ainsi des individus qui, de temps en temps, sont dits être possédés par des esprits divers. Sous l'influence de ceux-ci, ils ont des sortes de crises durant lesquelles ils dansent, chantent, prédisent l'avenir, prêchent, découvrent les choses cachées, la cause des maladies, etc., étant, croient les Thibétains, parfaitement inconscients de leurs actes.

Quelque temps s'écoule, puis apparaît, au milieu d'un cortège moins nombreux que les précédents, mais dont le déco-

(1) Parmi eux se trouvent aussi certains ex-démons qui ont été vaincus par les pouvoirs supra-humains de saints ou de grands thaumaturges. Leur vainqueur les a contraints à s'engager par serment à défendre la religion lamaïste et à protéger ses fidèles.

(2) Pao et Pamo.

rum dit la qualité, l'homme le plus savant du Thibet : l'éminentissisme docteur en philosophie qui occupe le siège de Tsong Kappa (1). C'est un petit vieillard dont la figure anguleuse paraît annoncer l'énergie ou tout au moins l'opiniâtreté. Que peut penser de toute cette mascarade cet érudit qui trottine, silencieux, sous le splendide dais de soie jaune que l'on porte au-dessus de sa tête? — Peut-être bien ce qui m'a été répété par beaucoup de Lettrés de son pays : que les masses sont inintelligentes et demandent une religion à leur niveau...

Un peu plus loin, en dehors de la ville, tous ces nécromants de rangs divers procèdent aux conjurations requises et brûlent les *tormas* au milieu du cercle formé par les déités terribles (les danseurs masqués) qui évoluent lentement, mouvant en des gestes gracieux plutôt qu'effrayants les longs poignards et les crânes pleins de sang (2) qu'ils tiennent à la main.

La cérémonie achevée, lamas, guerriers et dieux s'en reviennent pêle-mêle. Seule la haute Eminence conserve une certaine dignité d'allure; mais l'on peut cependant juger par son pas plus précipité qu'elle a hâte de rentrer chez elle.

Le « Yang » (la prospérité) est ramené dans la ville, tandis qu'au loin continue à fuir, mais à une allure devenue très modérée, notre « bouc émissaire ».

Laissons Lhassa en fête, la foule bruyante grouillant par les rues, la gaîté s'affirmant plus tapageuse à mesure que s'élève le nombre des doses d'alcool ingurgitées. Le Dalaï Lama vient de retraverser sa capitale, cette fois sans le concours du « grand poutrier » et des frères fouetteurs, tout bourgeoisement. Le Pontife chevauche entre deux des lamas de sa suite, avec lesquels il bavarde sans façon. Un aimable laisser aller préside aussi à l'ordre de son cortège ; les

(1) Le grand Réformateur thibétain, fondateur des bonnets jaunes.

(2) Ce sont des accessoires de théâtre confectionnés en une sorte de terre glaise couverte de chiffons peints ; les poignards sont en bois.

soldats ouvrant la marche sont partis à la bonne allure et s'aperçoivent, soudain, que leur souverain est fort loin en arrière. Leurs camarades placés en queue s'attardent à saluer des amis au passage, peu soucieux de garder leur rang. Ils vont rentrer au Potala (1). Courons rejoindre Lut Ky Gyalpo.

Il est arrivé au bord du Kyi tchou (la rivière du centre). Les bateliers l'attendent : il passe avec ses frères et ses bagages. Dès qu'il a touché la rive opposée, changement à vue. Il se dépouille de sa défroque de peau de chèvre, de son masque et de sa fausse tignasse. De nouveau correctement vêtu, il n'a plus rien du pitre de tout à l'heure. Des chevaux sont là, corvée obligatoire fournie par les villageois. Les bagages sont chargés, les hommes enfourchent leurs montures et en route pour Samyé.

Samyé est le premier monastère qui ait été construit au Thibet vers le VIIe siècle de notre ère. De l'édifice primitif il ne reste plus rien, mais d'autres temples occupent son emplacement. Je dirai ailleurs l'aspect de ce site fameux, tel qu'il m'apparut le soir de mon arrivée, ayant suivi, peu de jours après lui, l'itinéraire du « bouc émissaire », mais je dois abréger.

La règle dit que Lut Ky Gyalpo doit demeurer sept jours au monastère de Samyé, enfermé dans le Ou Khanh (2), mais cette règle, si elle a été jamais suivie, est tombée en désuétude. Arrivé à Samyé, le moderne « bouc émissaire » y suspend simplement sa robe de peau de chèvre, son masque et ses queues de yak à un pilier près de la porte de l'Ou Khang, offre, de ses deniers, un repas à l'Assemblée des moines et dès lors, déchargé de toutes obligations, il remonte à cheval le lendemain et s'en va tranquillement à Tsitang, la ville voisine, acheter avec le produit de ses

(1) Le palais du Dalaï Lama à Lhassa.

(2) Ou Khang, littéralement la maison des respirations ou du souffle vital. L'endroit où se rend le souffle des défunts du monde entier, dès qu'ils s'est séparé de son enveloppe corporelle. J'ai visité cet endroit singulier son aspect répond fort peu aux histoires terrifiantes racontées à son sujet.

quêtes de la serge et du drap qui sont tissés dans le pays. Comme il a pu y envoyer d'avance des émissaires chargés de faire un choix et de débattre les prix, le marché peut être rapidement conclu. La question du transport ne l'embarrasse pas. Il a droit à la corvée gratuite et commande autant de bêtes de charge qu'il le désire. Donc, ses emplètes terminées, il regagne Lhassa sept jours après l'avoir quittée, amenant avec lui ses marchandises. Il peut les y revendre à loisir, doublant peut-être ainsi le montant de ses quêtes.

Ainsi finit de façon commerciale et prosaïque l'aventure du « bouc émissaire » thibétain.

La tradition, je l'ai dit, veut que Lut Ky Gyalpo ne profite pas longtemps de son opulence relative. Lorsque j'étais à Lhassa, la veille même du jour où son successeur devait être chassé à Samyé, le « bouc émissaire » de l'année précédente mourait presque subitement. Cette circonstance était bien de nature à impressionner le Lut Ky Gyalpo du lendemain. Je ne puis évidemment pas dire quels furent les sentiments de ce dernier, mais dans le courant de la même semaine, je le croisai à son retour de Tsitang, dans les grandes dunes de sable blanc qui bordent le Yérou Tzangpo (1). Il chevauchait lentement entre ses deux frères, précédant un respectable envoi de yaks chargés de ballots. Il avait tout l'air d'un commerçant cossu, et son aspect ne répondait en rien à l'idée que nous attachons à un « bouc émissaire ».

Puisse-t-il jouir en paix de sa bonne fortune, c'est le souhait que je formulai tout bas en passant près de lui. Trachi Chog! disent les Thibétains : Que la prospérité règne !

ALEXANDRA DAVID.

(1) Nom du *Brahmapoutre* dans la partie de son cours en terre thibétaine.

LE CRIME ET SON EXCUSE

I

Mon inaptitude pour le métier de docteur obligé de se créer une clientèle, ma peur d'acquérir par cette besogne, après quelques mois d'exercice, une réputation de Sauveur, de Saint ou de Charlatan transformèrent, en écrivain, le savant que je serais devenu, si la médiocrité d'un héritage entamé par des frasques de jeunesse ne m'avait empêché de me consacrer uniquement aux travaux de laboratoire.

Ecrivain est trop dire, — car je vends du papier noirci, comme d'autres du café et du sucre. C'est d'ailleurs le cas de bon nombre de mes confrères.

L'humanité se passerait de mes œuvres — et des leurs. Ce n'est pas une nécessité intérieure qui me pousse à produire, mais celle de gagner ma vie. Pour moi, le procédé est amusant. La Providence m'a doté, paraît-il, de la faculté d'inventer, de compliquer, et de dénouer une intrigue à la satisfaction du lecteur.

J'ai publié, dans de « grands quotidiens », sous le pseudonyme de Raoul de Grancieux, des feuilletons « qui eurent du succès » !

Je suis resté en rapport avec le professeur Gorsier, un vieil ami de ma famille : un maître qui m'honore de son affection. Je vais souvent causer avec lui à l'asile d'aliénés qu'il dirige et où s'écoulent les plus nobles heures de ma vie. Il me tient au courant de ses recherches. Je lui sers parfois de préparateur, ou de secrétaire

pour la rédaction de ses études sur la démence, le crime et le songe.

Le professeur Gorsier m'a fait connaître le médecin légiste Robert Delorme. Quand les fonctions de ce dernier le lancent sur une piste ou un cas intéressant, il me convoque et je l'aide dans ses expertises.

Je ne suis plus alors Monsieur Raoul de Grancieux, homme de lettres, mais tout bonnement le docteur Louis Jouve.

L'observation des fous, des maniaques, des assassins et des intoxiqués donnera-t-elle une valeur à ma contribution à la poignante enquête qui nous prouve, chaque jour, qu'il « y a sur la terre et dans le ciel plus de choses que ne peut en rêver la philosophie » ?

Quelques mots encore : J'ai quarante ans. Je suis marié et père de deux garçons.

Pendant la guerre, j'ai servi non dans le corps médical, comme j'en avais le droit, mais dans l'artillerie.

J'ai rapporté de l'aventure 1914-1918 une égratignure ; une étoile d'argent sur le ruban de ma croix de bronze ; deux sardines de laine ; un cœur à jamais déchiré et un esprit curieux, jusqu'à la maladie, des raisons qui font agir mes semblables...

Aussi, ai-je souvent puisé dans les drames de la vie la matière de mes œuvres, — aujourd'hui, en improvisant un roman, j'ai été mêlé à une tragédie réelle où ma responsabilité s'est trouvée profondément engagée...

Vous en savez assez, pour l'instant, sur le compte du chroniqueur. A mesure que le récit le nécessitera, vous apprendrez le reste.

II

Donc, le 6 janvier 192..., vers midi, Jacques Nortal me pria, « par téléphone », de passer au plus tôt à l' « Om-

nium-Ciné », avenue Kléber, pour m'entretenir d'une affaire urgente, et, prétendait-il, du plus haut intérêt.

J'avais perdu de vue Nortal depuis 1903.

C'était à cette époque un garçon de vingt-deux ans, pas de fortune, mais de l'audace, de l'habileté, de la chance. Je l'avais connu, tour à tour, courtier d'assurances ; remisier ; coulissier ; journaliste ; directeur d'un petit théâtre rue Daunou ; auteur de comédies que signaient des gens du monde.

Son appétit, sa bonne humeur étaient célèbres à Montmartre, rue Royale, aux Halles et au Bois.

Bien qu'il se contentât d'offrir à ses amphytrions une boîte de Khédive, d'allumettes-bougie ou de payer le vestiaire, maîtres d'hôtel, sommeliers, garçons et chasseurs l'appelaient : « Monsieur le comte ».

Il affectait des prétentions au dandysme. Un des premiers, à Paris, il se rasa barbe et moustaches. Il exhibait, en outre, d'extraordinaires tromblons à la mode de 1850 ; des fracs de couleur ; des pantalons à pont et à sous-pieds ; un monocle carré ; une cape — et, si mes souvenirs sont exacts, des manchettes et une cravate en dentelles.

L'individu ne m'était pas sympathique. Malgré son liant, sa fantaisie, aux petites heures du matin, quand l'excitation est tombée, et que la fatigue se révèle, il avait dans le regard, les manières, et la voix, des intonations et des nuances crapuleuses qui me répugnaient.

Sa communication m'intrigua.

Nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi même.

A l'heure fixée, j'étais devant la construction en ciment armé qui, par sa façade bleuâtre, le nombre et la dimension de ses ouvertures vitrées et encadrées de poutres en fer, tenait de la serre, de la gare, de l'aquarium.

Des bureaux occupent la totalité de l'édifice. Ceux de

« l'Omnium-Ciné » sont situés au troisième étage où me déposa un des ascenseurs qui desservent l'immeuble.

Un colosse en uniforme prune, orné d'une double rangée de boutons en cuivre, coiffé d'une casquette plate, assis devant une table recouverte d'un tapis vert où s'empilaient guides et annuaires me fit remplir la fiche habituelle :

Nom du visiteur :..........
But de la visite :..........

Je tendis la fiche à un jeune garçon également en uniforme prune, et qui me pria de le suivre.

J'obéis.

Nous nous engageâmes dans une galerie si longue que je m'étonnai de ne pas la voir parcourue par un petit train. A droite et à gauche de cette galerie : des cabinets fermés, sans autre indication qu'un numéro.

On entendait des sonneries électriques ; des rumeurs de conversations ; le cliquetis des machines à écrire... Parfois, une porte s'ouvrait, un individu, croulant sous des paperasses, se montrait, faisait quelques pas, et s'engouffrait dans un autre réduit.

Des subalternes prune-et-or circulaient silencieusement.

A l'extrémité de la galerie, mon guide m'introduisit dans un ascenseur minuscule.

Deux secondes, et me voici au palier supérieur, confié aux soins d'un second colosse aux couleurs de la maison, mais manchot celui-là, le torse encombré par toutes les croix que les gouvernements français, anglais, belge et italien ont instituées pour récompenser leurs soldats.

Je fus immédiatement admis dans le domaine de Jacques Nortal.

Comme entrée en matière, je le félicitai sur la prestance de mon introducteur.

Nortal gouailla :

— Cette valetaille décorée est odieuse.

Je lui avouai que, pour ma part, j'étais assez intimidé par tous les braves gens mutilés et chamarrés qui vous accueillent, actuellement, au seuil des restaurants et des magasins, ouvrent les portes et abritent les clients sous leurs vastes parapluies, les jours d'averses.

— Et vous, Nortal, cela ne vous touche-t-il pas ?

Un haussement d'épaules :

— Euh.... Euh... moi, vous savez, je m'en moque. Pas de pitié ! Ces gaillards-là font prime. Ils sont représentatifs. On les paye en conséquence. Avec leurs appointements et leurs pensions, ils sont plus heureux que nous.

Nortal n'a pas changé. Il a conservé son moral canaille.

— Asseyez-vous donc, mon cher !

Un appel téléphonique, sourd, prolongé comme un coassement de grenouille aux derniers jours d'été, nous interrompt.

Nortal se précipite.

— Excusez-moi.

Nortal égraine des monosyllabes :

— « Oui... oui... non... non... Ah... bien... quoi ?... Well ! »

J'inspecte la pièce. Elle est vaste, éclairée par une baie. Contre les murs vert d'eau — ripolinisés — des portraits d'acteurs de cinéma, encadrés, et avec dédicace. Dans un angle, le radiateur. Sur des étagères de glace à monture de nickel : des bandes de film. Sur le bureau, au milieu de brochures, de papiers et de classeurs, brille un tableau hérissé de leviers qui relient l'appareil téléphonique aux multiples services de l'exploitation. Deux fauteuils en cuir complètent l'ameublement.

Ensuite, j'examine Nortal. Il n'a pas vieilli : grand ; maigre ; yeux gris, caressants et cruels, très rapprochés du nez aquilin ; maxillaires forts ; front fuyant ; cheveux épais, drus, noirs, sans un poil blanc malgré la quarantaine, coiffés en raie, lustrés de brillantines ; bouche brutale ; teint blême ; joues bleuies par l'usage

bi-quotidien du rasoir ; — en somme tel qu'il était jadis, quand on l'appelait « le Requin ».

Il raccroche le récepteur.

— Nous sommes la plus grande boîte du monde ! — proclame-t-il, mi-blagueur, mi-sérieux.

Il s'assied, et me tendant un étui :

— Fumez-vous ?

— Oui.

— Du caporal ?

— Evidemment.

Les cigarettes allumées, il interroge :

— La littérature mise de côté, qu'êtes-vous devenu ?

— Je me suis marié. Je travaille pour nourrir ma femme et mes deux enfants.

Cette vague réponse le satisfait. Il n'insiste pas, et me narre son histoire, depuis le jour où nous avons cessé de nous voir, comme s'il destinait ces confidences — continuellement coupées par le coassement du téléphone — soit à créer entre nous une atmosphère plus intime, soit à expliquer ma présence à « l'Omnium-Ciné ».

— Moi aussi, mon cher, je me suis marié... ou plutôt non, une liaison... mais cela revient au même. Non, c'est pire... une sottise !... J'avais pour amie une jeune bourgeoise, la femme d'un employé quelconque ou d'un petit rentier... je ne sais plus au juste... brune, vive, passionnée, l'air d'une gitane... mais stupide... Je l'avais rencontrée au théâtre... nos deux fauteuils se touchaient... je lui glisse un billet... — et voilà !... Un matin, elle me déclare qu'elle ne veut plus retourner chez elle... et s'incruste chez moi... J'accepte... que voulez-vous, je l'adorais... étrange, hein ? un vieux Requin comme moi !... Elle intente un procès en divorce, accepte tous les torts pour ne pas avoir la garde de son enfant... puis elle plaque la procédure... il y a dix ans que ça dure !... Voilà pour le sentiment... quant aux affaires...

Nortal m'apprit qu'il avait collaboré à une *Revue d'Industrie hôtelière et de Tourisme*, visité la France entière et rapporté de ses voyages plusieurs centaines de clichés. Ce fut là le début de sa chance...

Après trois mois de front, il avait été versé dans la section photographique de la X... armée ; et tandis qu'il filmait un coin de tranchées, un éclat d'obus lui avait éraflé l'épaule. Il ne restait de cette blessure qu'une éclaboussure rouge à sa boutonnière.

La porte s'ouvrit tout doucement, poussée par un homme gros, rose, chauve, imberbe, court sur pattes, les yeux voilés par des lunettes aux coquilles vertes, cerclées d'écaille noire.

Nortal se leva. Je l'imitai.

Il me dit dans un souffle :

— Le Patron !

Puis, il me présenta à M. Bernard Boëhm.

Bernard Boëhm s'inclina ; ensuite, par le revers du veston, il entraîna Nortal devant la baie, et, se haussant sur la pointe des pieds, lui parla à l'oreille.

Je ne perçus de ce discours murmuré que des ricanements qui en ponctuaient le débit extrêmement rapide.

Le Patron retomba sur la plante des pieds, et Nortal qui s'était incliné vers lui se redressa, approuvant :

— C'est parfait !

Bernard Boëhm me salua par un :

— Pardon, Monsieur. (Le mot « pardon » est nettement proféré. Le « Monsieur » est une sorte de sifflement timide : « M'sieur ».)

Et Bernard Boëhm sortit, en fermant la porte aussi délicatement qu'il l'avait ouverte.

Nortal me dit :

— Cet être-là, Bernard Boëhm, surnommé Bébé... dans le monde du Ciné vaut, aujourd'hui, huit millions. Il en vaudra, demain, le double ou le triple... vous verrez...

Et, coupant par un rictus le mouvement de surprise que je ne pus réprimer :

— Comment je suis devenu son homme de confiance ?... Un résultat de la guerre ! J'étais le camarade de son neveu à la section photographique... je suis resté en termes excellents avec lui... un incapable... Quand Bébé a eu besoin d'un débrouillard, le neveu a pensé à moi... simplement...

De nouveau, la porte s'ouvrit, — vivement cette fois.

Il s'insinua dans le bureau une créature élancée ; blonde ; front haut et bombé ; cheveux plaqués sur le crâne, tirés le long des tempes et de la nuque dégagée où ils formaient un chignon aux torsades serrées et maintenues par un peigne ; nez petit ; narines et joues touchées de rose ; œil rond et noir sous des sourcils arqués et comme tracés au pinceau ; lèvres minces ; la chair blanche. Elle est vêtue d'une jupe vert bronze et d'une souple tunique en linon jaune ; gorge et dos amplement décolletés ; bras nus ; trop de carmin sur les ongles — un mélange de Japonaise et d'Andalouse.

Elle déposa des papiers sur le bureau de Nortal, en choisit d'autres dans un classeur, et s'en fut sans avoir prononcé un mot.

Nortal se frotta le menton :

— Une jeune fille de l'aristocratie, mon cher... c'est ma secrétaire... elle gagne ici 1.800 francs par mois...

Et changant de ton :

— Je vais l'épouser.

— Mais...

— Oui, il y a « l'autre »... mais, le moment venu, je la balancerai... froidement. Ça allait bien, jadis !... Dans ma situation actuelle, elle devient impossible... un désastre, mon cher... De la passion... pas d'esprit, pas d'intelligence... un boulet...

Nortal est debout, les poings fourrés dans les poches de son pantalon, mâchant sa cigarette éteinte, les regards

fixés sur les documents remis par la svelte personne qui avait laissé après elle je ne sais quel parfum.

Une pause, et Nortal continua :

— Mon cher, aujourd'hui, la véritable compagne de l'homme d'affaires, de l'écrivain, du travailleur intellectuel, c'est sa secrétaire, sa sténo ; celle qui, de neuf heures à midi, de quatorze à dix-huit... et souvent de vingt à vingt-trois, partage ses travaux, comprend ses ambitions, connaît ses secrets et ses angoisses, l'aide dans la lutte... et ma foi, si la créature est jolie, tant pis pour l'autre !

Il eut un geste vague ; et brusquement :

— Parlons de ce qui nous intéresse...

— Je vous écoute.

Quelques pas ; et, campé devant moi :

— Voici !

La soudaine gravité de sa physionomie m'amusa.

— Je suis un homme d'affaires. U-ni-que-ment un homme d'affaires.... et je vais vous expliquer la « combine » en homme d'affaires !

— Soit.

— D'abord êtes-vous lié par traité avec un éditeur ?

— Non.

— Vous êtes libre...

— Absolument.

— All right ! Nous pouvons causer.

Il se rassit, et, accoudé sur son bureau, clignant des paupières, un mégot à la lèvre, il m'expliqua « la combine » un peu trop longuement, à mon sens, pour un homme d'affaires.

Je résume donc. On me proposait d'écrire immédiatement — et j'emploie les termes de Nortal — de bâcler, si je n'avais rien de prêt, un roman-feuilleton susceptible, le cas échéant, d'être découpé en épisodes.

— Un de nos fournisseurs habituels, sur lequel nous comptions, nous a apporté une idiotie irréalisable... Nous

nous trouvons à court à un moment où le succès va couronner nos efforts...

J'interrompis :

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Parce que vous avez du talent... Une imagination qui plaît au patron... J'ai, en outre, de l'amitié pour vous...

Il évoqua quelques souvenirs de jeunesse ; ajouta :

— Puis, vous n'êtes pas démonétisé comme... (il cite quelques noms de confrères) et conclut : « C'est une affaire superbe pour vous... dans les vingt à vingt-cinq mille. Acceptez-vous ? »

— Oui.

— Il nous faut le premier feuilleton dans dix jours...

— Dix jours !

Et de plus en plus « homme d'affaires », il déclara :

— Dix jours... pas un de plus, pas un de moins. Je vous répète que nous n'avons rien... et ça presse...

Il appuya, comme j'allais protester :

— Ça presse plus que vous ne croyez. Avez-vous un sujet ?

— Excellent.

— Moderne, hein ?

— Moderne.

— Un plan... un scénario ?...

— Très détaillé.

— Admirable !

— Mais dans quel journal cela paraîtra-t-il ?

— Ayez confiance... Je vous l'ai dit, Bébé vaut aujourd'hui cinq millions... il en vaudra quinze ou vingt dans un mois.

— Mais...

Il m'imposa silence :

— Le titre ?

— Je vous en soumettrai plusieurs.

Le téléphone qui ne nous avait pas dérangés coassa derechef.

— Le Patron !

Nortal écouta ; et dit :

— Bon !

Il raccrocha le récepteur :

— Mon cher, revenez demain vous entendre définitivement avec Bébé. Il vous donnera sur ses projets des renseignements que je pourrais... mais ne veux pas vous donner.

Comme je prenais congé :

— Dînons-nous ensemble ?

— Si vous voulez.

— A huit heures, à la « Tour d'Argent ».

Il hésita :

— Pas d'inconvénient à ce que j'amène ma dactylo, hem ?

— Au contraire.

— A tantôt.

Six heures sonnaient. Je me mêlai à la masse d'employés, mâles et femelles, de tout âge et de tout poil, que l'immense édifice déversait dans l'avenue Kléber.

III

Le visage fouetté par l'air vif, je m'aperçus que je m'étais engagé à la légère.

Je n'avais, en effet, ni sujet de roman arrêté, ni scénario présentable. J'avais accepté l'offre de Nortal parce qu'à la suite de désastreux placements d'argent, je me débattais dans d'intolérables ennuis matériels.

Je me rendis à pied, quai des Tournelles, en me racontant les histoires dont les péripéties, depuis trois mois que j'étais inactif, me troublaient la cervelle.

Je fis l'appel des types inutilisés que j'avais inventés, — soit observés — grâce à ma collaboration avec les

docteurs Gorsier et Delorme, à la Santé, à la Salpêtrière ou à Villejuif, et je m'attablai à la « Tour d'Argent », en compagnie de spectres qui ne demandaient qu'à vivre.

Un auteur italien n'a-t-il pas écrit une pièce intitulée *Six personnages en quête d'auteur ?* — Je songeai à lui.

L'important était de trouver une intrigue qui mît en contact mes bonshommes.

Nortal se fit attendre cinquante minutes, mais je ne m'impatientai pas.

Il arriva, seul ; et crut devoir excuser l'absence de sa dactylo :

— Que voulez-vous, mon cher, elle est très libre, évidemment... mais c'est une jeune fille du monde... et dîner comme cela, en garçons... vous comprenez...

Je comprenais fort bien, et le lui dis.

J'offris l'apéritif ; il se chargea du repas :

— Je vous invite. C'est bien mon tour.

Je ne relevai pas la plaisanterie lourde d'allusions à un passé que je ne désirais pas évoquer.

Le menu commandé, Nortal m'avertit que Boëhm lui avait fixé, ainsi qu'à la dactylo, un rendez-vous pour le soir même à dix heures, avenue Kléber, afin d'assister à la présentation d'un film.

— Je vous amène, me dit-il, vous pourrez peut-être causer avec le patron et gagner du temps.

Pendant que nous gobions des huîtres, il me répéta notre entretien de l'après-midi. Ce rabâchage, je m'en rendis compte, n'avait d'autre but que de me parler de la dactylo, Mlle Germaine.

Ce nom prononcé, il attaqua :

— Comment la trouvez-vous ?

— Exquise.

— N'est-ce pas ?

Il avala d'un trait un verre d'Anjou.

J'insinuai :

— Est-elle au courant de votre situation et de vos projets ?

— Naturellement.

Et il compléta :

— Mon cher, entre nous, n'est-ce pas... vous avez compris... hein ? Germaine est ma maîtresse...

Alors, j'éclatai de rire :

— Nortal, vous êtes toujours le même !

Mon exclamation lui plut.

Il fit ouvrir deux autres douzaines de Victoria, et me vanta la finesse, l'esprit de Germaine ; déplora la stupidité de « l'autre ».

Le garçon apporta les truites. Nortal m'interrogea :

— Et vous ?... votre intérieur ?...

— J'adore ma femme et mes enfants.

— Ménage heureux...

— Sans histoire.

— Vous êtes dans le vrai, mon cher.

Il proféra quelques sentences infiniment morales, et activa le service, car le patron n'admettait pas que l'on fût en retard.

Aussi, à dix heures précises, descendions-nous dans les sous-sols de « l'O.-C. ».

Imaginez-vous la réduction d'une salle de Cinéma : dix mètres de long, quatre de large ; — tapis, murs, plafond, sièges sont rouges. A une extrémité, l'écran ; à l'autre, le poste de projection.

Bernard Boëhm est là, en smoking, discutant avec des individus.

Dans ce réduit où tout est rouge, êtres et choses, la chaleur accable, étourdit.

Nortal m'invite à m'asseoir. Je prends place à l'écart, derrière Mlle Germaine.

L'écran s'illumine. L'assistance s'installe et sans accompagnement d'orchestre, la bande se déroule...

Impression lugubre !

Bientôt je m'endormis. Nortal me réveilla en me tapant sur l'épaule :

— Bébé vous attend dans son bureau. Venez.

Je le suivis. Il me quitta au seuil de l'immense galerie. La clarté y était intense. Toutes les lampes brûlaient. Dans les bureaux, des hommes travaillaient encore — mais on n'entendait plus ni sonneries de téléphone, ni cliquetis de machines à écrire, ni rumeurs de voix — rien que le bruit de nos pas. On ne voyait plus circuler des colosses en casquette plate et livrée prune.

Pourtant voici Mlle Germaine, encore plus Hispano-Japonaise que dans l'après-midi.

Elle m'introduisit dans le minuscule ascenseur, puis dans le bureau de Bernard Boëhm. Ce repaire était identique à celui de Nortal.

Le torse de Boëhm — le rond rose de la tête dressé sur le carré noir et blanc que formaient la chemise et le smoking — m'apparut entre deux créneaux de livres.

— Bonsoir, M'sieur, me souhaita-t-il en me désignant un siège.

Sans autre préambule, il me tendit une feuille de papier timbré :

— Votre traité.

Je lus :

Entre Monsieur Raoul de Grancieux, homme de lettres, demeurant à Paris, 40, rue du Bac, d'une part, et Monsieur Bernard Boëhm, industriel, demeurant à Paris, 60, avenue Kléber, d'autre part...

Le traité était daté du 6 janvier 192... Je m'engageais à fournir, pour le 15 du même mois, les 350 premières lignes d'un roman qui devait en compter de 15 à 20 mille, et paraître dans *Paris-Province*, à raison de 0 fr. 75 la ligne. Le payement s'effectuerait en trois versements :

5.000 francs à la signature du traité ; 5.000 francs à la remise du premier feuilleton ; le solde à la publication du dernier. Bernard Boëhm se réservait le droit de mettre l'œuvre à l'écran ; mais si la chose n'était pas faite un an après la publication du roman dans le journal, j'en avais la libre disposition. Je touchais en outre 3.000 fr. pour le découpage, et 2 1/2 pour cent sur la location et la vente du film.

— Acceptez-vous ?

— Oui.

— Emportez ce papier et réfléchissez.

J'interrogeai :

— *Paris-Province* ?

— Oui. Mon journal...

— Mais...

— Ne vous récriez pas ! Vous avez dû voir sur les murs de Paris, depuis trois semaines, des affiches annonçant qu'à partir du 10 janvier, c'est-à-dire dans quatre jours, *Paris-Province* paraîtrait sur six, huit et dix pages. Deux contes, deux romans ; l'un populaire, l'autre littéraire... feuille musicale, sportive, artistique, etc..., etc... renseignant sur tout ce qui se passe en province, à Paris, à l'étranger. Le journal, le premier journal-magazine. Si nous avions trouvé un immeuble, nous aurions quitté l'avenue de l'Opéra. Nous y restons pour l'instant. On fera construire plus tard, dans un an, deux ou trois... quand nous aurons dégoté les grands quotidiens... peu à peu, M'sieur ! Je ne veux pas présenter au public un bloc tout fait... le bloc s'édifiera graduellement avec la collaboration du public. Mes façons de procéder...

Il me les développa. Inutile d'exposer ici ces méthodes d'exploitation franco-américaines.

Boëhm m'annonça que le capital de « L'Omnium-Ciné » — de 9 millions allait être porté à 15. Une émission de 1.000 actions à 5.000 francs était prête et aux deux tiers souscrite. L'affaire donnerait du 15 % au

minimum. Il ne m'offrit pas, cependant, de mettre de l'argent dans l'entreprise.

— Quant au roman, il sera annoncé par une affiche sensationnelle... Vous vous entendrez avec le peintre... votre roman sera bien lancé, bien soutenu... Le traité spécifie les conditions... Il me faut le premier feuilleton dans huit jours... 250 lignes... et un plan au plus vite... Je le lirai par acquit de conscience, et en deux heures, je vous le promets...

Il consulta sa montre :

— Minuit déjà.

Et me tendant la main :

— Au revoir, M'sieur. Travaillez !

Le minuscule ascenseur me déposa à l'étage inférieur.

Je me trouvai en face de Mlle Germaine et de Nortal. Plus personne dans les bureaux. Les hauts talons de la dactylo claquaient sec sur le parquet. Comme nous arrivions à l'extrémité de la galerie, les lumières s'éteignirent. Seules deux ampoules bleues restèrent allumées.

Dehors, Nortal me présenta sa secrétaire ; puis me montrant une vaste limousine arrêtée contre le trottoir :

— La bagnole du Patron, — me dit-il, — une Rolls. Il va turbiner jusqu'à deux heures ; jouer au poker jusqu'à quatre... et, demain, à neuf heures il sera à sa table. Etonnant, hein ? A propos, êtes-vous satisfait de votre entrevue ?

— Oui.

Il me confia :

— Vous verrez... *Paris-Province* sera une grosse, une très grosse affaire.

Je lui déclarai avoir bien remarqué, collés contre les murs des maisons et les palissades des chantiers, les placards annonçant la transformation de *Paris-Province*, mais je lui avouai n'avoir jamais eu ce journal en main.

Il me donna deux exemplaires qu'il avait sur lui :

— Pour l'instant, c'est une feuille de chou... Le 15,

vous serez émerveillé... Mais comment n'avez-vous pas entendu parler de la chose ? Elle fait assez de bruit, cependant.

Je m'excusai :

— Vous savez, je fréquente peu les littérateurs et les journalistes. Les premiers ne m'estiment que médiocrement ; les seconds m'ignorent. Ma collaboration avec le professeur Gorsier et le docteur Delorme, mes études de médecine, m'absorbent terriblement. Vous me rencontrerez plus souvent à Villejuif, à la Salpêtrière, à Fresne, à la Santé, dans les quartiers misérables où je choisis mes personnages que dans les salles de rédaction ou les salons.

Ces affirmations inspirèrent à Nortal un simple :

— Ah !

Il releva le col de sa pelisse, demanda :

— Où allons-nous ?

— Moi, je vais me coucher, répondis-je.

— Moi aussi, soupira Mlle Germaine, je suis éreintée. Je rentre...

Nortal héla un taxi et offrit à la jeune fille de la raccompagner. Elle accepta.

Je leur souhaitai le bonsoir, et m'acheminai vers la rue du Bac...

Pure nuit de janvier. Au-dessus de la ville les constellations hivernales scintillent. Je prononce les noms de leurs plus belles étoiles : Sirius, Bellatrix, Rigel.

Puis, malgré moi, je combine des syllabes qui formeront les noms des fantoches que j'animerai dès demain — car, tantôt en me racontant des histoires, en évoquant des types, j'ai échafaudé un roman. Je n'ai plus qu'à consulter mes fiches, et à écrire.

IV

Je trouvai dans mes documents les notes que j'y cherchais. Un dossier d'une cinquantaine de pages, avec cette mention :

Observations sur la nommée M. R... — Hôpital de X...

A la lecture, je transformai en œuvre romanesque cette étude de psychologie morbide — (le cas d'une femme qui, à la suite d'une catastrophe financière et de chagrins intimes, avait vécu, un certain temps, une existence imaginaire en marge de sa vie réelle).

Les péripéties s'ajoutaient aux péripéties ; des personnages secondaires se pressaient autour de nos héros ; une intrigue se nouait.

Je choisis pour la situer le quatorzième arrondissement ; la zone des chiffonniers ; les paysages de décombres que forment, de la Porte d'Orléans à la Porte de Versailles, les fortifications en voie de démolition.

J'établis un plan dans la nuit, et donnai quelques indications de décor pour la composition de l'affiche. J'expédiai le tout à Nortal. Il me répondit, par téléphone, que la « chose convenait parfaitement à Boëhm, et que ce dernier m'attendait, avenue Kléber, dans le courant de l'après-midi ».

A trois heures, le traité signé, le patron me remettait un chèque de 5.000 francs que j'encaissai au Crédit Lyonnais. Le soir, ma femme et moi dînions au restaurant ; et, le lendemain matin, après avoir fourré dans une valise deux stylos, deux crayons, du papier, de l'encre, mes objets de toilette, des chaussures et du linge, je quittai la rue du Bac.

Je ne comprends que le travail intensif. Je reste volontiers trois ou quatre mois sans écrire une ligne ; je me consacre au professeur Gorsier et au docteur Delorme ; je lis ; je me promène ; je file des gens dont la physio-

nomie et les allures m'intriguent ; j'imagine leur existence, leurs vertus, ou leurs vices ; je visite les quartiers excentriques ; je fixe dans ma mémoire des expressions d'êtres et de choses ; je suis préoccupé et inactif, exaspéré par le sentiment que plus rien ne sortira jamais de ma cervelle — puis, soudain, un roman se présente à moi tout composé, et je cours m'enfermer dans mon « taudis ».

Personne — sauf les miens — ne me sait locataire de cette masure. Elle est située rue du Ranelagh, à Passy, entre deux grands immeubles, au fond d'une allée ombragée par deux marronniers et encombrée de feuilles mortes... L'édifice que l'on voit à peine de la rue se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage ; deux fenêtres de façade. Deux pièces. La première — quatre mètres de long sur trois de large — me sert de studio et de chambre à coucher. Un sommier et un matelas occupent un angle ; au milieu, une table en bois blanc tachée d'encre, une chaise en paille, une corbeille à papier. Sous l'action de l'humidité, la tapisserie offre toutes les nuances du jaune, du vert et du bleu. Sur une étagère, contre le mur, des journaux, des pipes, du tabac, un cendrier, trois livres : *Rabelais, L'Histoire des Treize,* un dictionnaire. Un tapis recouvre le parquet.

La seconde pièce est une cuisine et fait office de salle de bain, et de penderie. Je me chauffe et m'éclaire au pétrole.

Aucun des détails que j'ai donnés et vais continuer à fournir n'est inutile.

Mon existence à Passy est d'un ermite. Je romps toute espèce de relation avec le monde extérieur. J'expédie, chez moi, chaque matin, une carte avec ces mots : « Tout est bien ».

Ma femme dépouille et classe mon courrier et ne me fait parvenir que les lettres importantes.

Ma vie est réglée comme celle d'un prisonnier ou d'un

moine. Lever à 7 heures ; travail jusqu'à 11 1/2 ; déjeûner dans un bistro, jamais le même ; promenade et sieste jusqu'à 1 heure ; travail jusqu'à 8 heures ; dîner et promenade jusqu'à 9 ; travail de 9 à minuit...

Dans les moments de grande exaltation, quand le marchand de papier noirci que je crois être se passionne pour ses personnages — ce qui lui arrive souvent — je reste plusieurs jours sans sortir. Je me gorge de thé. Ma femme de ménage, concierge d'une maison voisine, m'apporte du jambon, des œufs, du pain et du beurre. Je ne lui adresse pas la parole ; je ne la vois ni ne l'entends. Je suis incorporé à ma table. Je ne me rase plus ; je ne me lave plus ; je ne m'habille plus. Je suis hirsute, en pyjama ou en robe de chambre, les pieds nus dans des pantoufles, un plaid autour des jambes. Je vis dans mon poêle — et c'est pour cela que...

Bref, le 9 janvier 192..., je m'installai dans mon taudis, inhabité depuis septembre de l'année précédente.

Je priai ma femme de ménage de nettoyer, de chauffer les lieux ; et je m'en fus au restaurant. Je rentrai à deux heures. Mon thermomètre marquait vingt degrés. J'endossai mon accoutrement de travail, et me mis à arpenter mon taudis en attendant le déclenchement.

Il ne se produisit que le surlendemain. J'étais découragé. Néanmoins, je fus exact ; et, comme je le lui avais promis, le 15 janvier j'apportai à Boëhm les 800 premières lignes de mon roman ; je touchai un nouveau chèque et après avoir dîné en famille, je regagnai la rue du Ranelagh.

Huit jours plus tard, une affiche annonçait que *Paris-Province* commencerait, le 1er février, « la publication de *Le Crime et son excuse,* le nouveau roman de M. Raoul de Grancieux ».

Le 1er février, les huit premiers feuilletons étaient

prêts. Je m'aperçus bientôt que ma besogne serait plus lente et plus difficile que je ne me l'étais imaginé.

Je dus, pour me documenter, prendre, chaque jour, le chemin de fer de l'Etat, descendre à la station Ouest-Ceinture, explorer Vanves, Malakoff, Clamart et la Zone.

C'est là, qu'un matin, m'apparut une jeune femme. Elle avait, dans chacune de ses mains, un seau rempli d'eau et maintenu loin du corps par un cerceau de bois. Ses admirables cheveux noirs, l'éclat de sa chair dorée, sa tunique et sa jupe vertes, sa jambe fine, ses pieds chaussés de souliers jaunes à hauts talons, sa légère démarche composaient, au milieu de détritus et de flaques de boue, dans ce décor de baraques sordides construites soit en planches goudronnées, soit en tôle rouillée, une silhouette exquise.

Je m'aventurai dans le dédale des ruelles fangeuses : l'inconnue s'était éclipsée...

La documentation et l'intérêt que j'y prenais me dévoraient une bonne partie de mon temps.

Je n'avais plus « d'avance ». Il me fallut modifier ma méthode de composition. J'écrivais, la veille, le feuilleton du lendemain. Je devins nerveux, harassé, torturé par l'impression de m'être attaqué à un labeur au-dessus de mes forces, et de gâcher un bon sujet.

Quel sujet ? demanderez-vous justement. Patience... Nous sommes déjà en pleine tragédie.

Le chasseur du journal m'apportait mes épreuves à 10 heures du matin. Je les corrigeais et il les remportait avec ma copie.

Deux jours de suite, — le 23 et le 24 mars, — le chasseur retourna bredouille. Il m'avait été impossible d'aligner deux mots, tant mon exaspération était vive. Deux jours de suite, les lecteurs et les abonnés de *Paris-Province* (dont le nombre au grand contentement de Boëhm, Nortal and C° augmentait) — lurent en première page de leur journal :

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain la suite du roman de notre éminent collaborateur... etc... etc...

J'avais cru que Bébé serait furieux. Il n'en fut rien. A en juger par les lettres qu'il recevait et par celles que je recevais moi-même, *Le Crime et son excuse* était un succès ; et il n'y avait pas d'inconvénient, prétendait le patron, à exciter la curiosité d'un public amorcé.

Le 26 mars, comme je rentrais au taudis, après un après-midi passé à Paris, ma femme de ménage m'informa qu'un individu qu'elle ne connaissait pas était venu me demander, et qu'elle lui avait répondu, selon la consigne : « Que j'étais en voyage ; qu'elle ignorait mon adresse, la date de mon retour, mais que les lettres envoyées rue du Bac me parvenaient sûrement. »

L'individu s'était retiré sans rien dire.

Les 27 et 28 mars, je ne quittai pas ma table de travail. Il pleuvait. Il faisait froid. Mes pantins me passionnaient. J'étais au régime des « grandes crises », et parfaitement remonté.

Le 30 mars, à 9 heures du matin, la fièvre créatrice durait encore, et je ne la sentais pas prête à tomber.

J'étais donc pieds nus dans des pantoufles ; en pyjama à rayures blanches et rouges ; un plaid emmaillotait mes jambes ; les joues garnies d'une barbe de trois jours ; — vingt-trois degrés dans la chambre enfumée de tabac.

La porte s'ouvrit doucement.

Je ne levai pas la tête. J'attendais la domestique...

Ce ne fut pas elle qui entra, mais un homme.

Je redressai le torse, et brandissant mon stylo, la cigarette aux lèvres, j'interrogeai :

— Monsieur ?...

L'Homme répondit sans manifester le moindre trouble :

— Excusez-moi. Je suis un de vos admirateurs, croyez-le...

Il s'était avancé. Son affreux parapluie ruisselait. A quelques mètres de moi, mon visiteur s'arrêta, inspecta la chambre comme s'il cherchait quelque chose ; il murmura :

— Permettez !

Et aussi calmement que si je l'en avais prié, il plaça son « riflard » dans ma corbeille à papiers, contre le mur ; et sur le manche il accrocha son chapeau.

Il revint vers moi, et me salua :

— Monsieur !

Je me demandai à quel fou j'avais à faire, et ne répondis rien.

Je le laissai planté devant moi et l'examinai.

L'insistance de mon regard, mon mutisme, mon air furieux ne l'intimidèrent point.

Le personnage a l'aspect d'un employé ou d'un rentier modeste. Epais et de taille moyenne, il est vêtu d'un manteau noir, trop étroit, aux boutonnières usées. Des manches tirebouchonnées sortent, nouées à des poignets aussi larges qu'elles, de grosses mains rougies par le froid. Pas de linge visible. Les pantalons boueux, très relevés, dégagent les bottines crottées sur lesquelles pendent des lacets et des chaussettes cachou. La tête ronde se penche vers l'épaule. Cheveux tondus ; moustache brune aux poils raides où brillent des gouttes de pluie ; bouche charnue, humide ; teint d'un blanc malsain ; double menton cachant le col bas que serre mal une cravate bleue. Le front est vaste, bombé, lisse ; les yeux marrons, sous les sourcils bien dessinés, devraient être inquiétants, étant donné les façons de mon admirateur. Mais non, ce sont des yeux dont on ne saurait dire si leur expression est celle de la bêtise ou celle de la bonté. Aucun regard n'anime les prunelles de cet hurluberlu qui se complaisait, semblait-il, à être dévisagé sans bienveillance.

Je trouvai la comédie monotone et je m'écriai :

— Mais enfin, Monsieur, me direz-vous qui vous êtes

De nouveau, il me salua :

— Votre fervent, votre plus fervent admirateur, m répondit-il, avec un accent piqué d'une pointe d'ironie

Je ne pus réprimer un sourire. L'énergumène fit min de s'en offusquer. J'aperçus enfin une lueur dans se yeux mornes ; un frémissement de ses narines grasses sa tête ronde, comme tirée par un fil dissimulé dans l cou court, tiqua vivement vers l'épaule — et dès lors i m'intéressa.

Je lui indiquai une chaise sur laquelle des journau étaient empilés.

Il prit les journaux, les posa sur ma table, et s'assit le bras pendants entre ses grosses cuisses écartées.

Je répétai :

— Qui êtes-vous ?

Pour la troisième fois, il dit :

— Votre admirateur.

— Qui vous a indiqué mon adresse ?

La question parut le divertir :

— Ah ! voilà. On sait tout ce que l'on veut savoir. Un homme comme vous... qui jouit d'une telle célébrit d'une telle *influence* ne peut pas demeurer longtemp caché à Paris. A quoi bon ? Pourquoi quand on n'a rien se reprocher ?... Sauf son talent... et le talent n'est pa un crime... Cependant *l'usage* que l'on en fait peut deve nir un crime... Mais cela se paye... Tout se paye d'ai leurs... et c'est justice, n'est-ce pas ?

Il s'exprimait, en conservant une immobilité parfait Sa voix sèche, saccadée, accentuait certains mots.

J'ai, par conséquent, écrit, et continuerai à écrire, dan ce récit, en italiques, les termes sur lesquels il insista

— Pour que vous ne soupçonniez ni n'accusiez per sonne d'indiscrétion, je vous apprendrai comment j'a su... comment je me suis procuré votre adresse d Paris... et celle de votre retraite, rue du Ranelagh... Me

démarches ne sont qu'une manifestation de mon attachement... Tenez...

Preste comme un prestidigitateur, il exhiba, je ne sais d'où, les feuilletons de mon roman soigneusement épinglés et criblés — il me le fit remarquer — de traits au crayon rouge.

L'animal m'amusait,. Je lui demandai aimablement de me communiquer ses notes.

Il serra — il escamota — sa liasse dans une des poches intérieures de son manteau :

— Oh !... Oh !... pas encore, pas encore...

Il passa sa patte rouge sur son front étrangement blême :

— Je dois vous dire comment je me suis procuré votre adresse... vos adresses... et pourquoi... Mon admiration...

Je lui fis comprendre, d'un claquement des doigts, que son admiration m'obsédait.

Je ne parvins pas à le décourager. Bien au contraire :

— Mon admiration, — appuya-t-il, — m'a poussé à agir... et aussi autre chose... J'ai cherché et découvert votre nom dans « l'Annuaire des gens de lettres »... Je me suis rendu à l'adresse indiquée... rue du Bac...

Ma femme ne m'avait pas informé de cette visite. Grâce à l'humilité de ses manières et de son vêtement, cet être destiné à bouleverser ma vie avait été confondu avec un de ces malheureux à qui j'ouvrais parfois ma bourse, mais fermais implacablement ma porte.

— Votre bonne est incorruptible, — se moqua-t-il. — « Monsieur est à la campagne et travaille », — me dit-elle. — « On ignore quand il rentrera. » — C'est tout ce que j'obtins de cette extraordinaire créature.

— Et ensuite ?...

— Je suis allé à votre journal, — m'annonça-t-il avec le contentement d'un gamin qui raconterait une bonne farce.

Je lui répondis par un : — « Ah ! » — qui le refroidit.

Il persévéra :

— Je n'étais pas un lecteur de *Paris-Province*... Je ne l'aurais jamais acheté sans l'*Affiche*... Elle est admirable... frappante...

— Oui, elle n'est pas dépourvue de caractère. Les fortifications, les masures...

Il coupa :

— Nous reviendrons là-dessus... Nous aurons l'occasion d'y revenir... je l'espère, du moins... Il faudra bien...

Ses hésitations, ses réticences m'intriguaient. J'interrogeai :

— Et au journal ?...

— Ah ! oui... au journal... J'entrai dans la salle de rédaction... Je peux vous indiquer le jour... le jour exact... C'est de la plus grande importance.. C'était le 24 mars... au moment... vous vous en souvenez sans doute, où l'abondance des matières obligea les directeurs à suspendre, pendant quarante-huit heures, la publication de votre œuvre... *Mais était-ce vraiment l'abondance des matières ?...*

Ma curiosité s'avivait.

Une sorte de rictus crispa la bouche moustachue de l'homme.

— J'étais terriblement passionné par votre œuvre, — avoua-t-il — et il m'était indispensable de vous voir coûte que coûte...

Je ne voulais pas me montrer trop anxieux de savoir où il désirait en venir. Ce fut lui qui brisa le silence qui s'était établi :

— Au journal, je demandai votre adresse... pas celle de la rue du Bac... l'autre... Bien entendu, on refusa de me la donner... A ce moment, un individu quelconque surgit en s'écriant : « A-t-on envoyé ses épreuves à ce sacré fainéant de Grancieux ? » — « Non ! » — lui fut-il répondu. Il ordonna : — « Envoyez immédiatement les

gosse à Passy... et qu'il rapporte de la copie ! » — Et j'appris, alors, au cours d'une conversation entre rédacteurs, que ce n'était pas l'abondance des matières qui avait suspendu, pendant deux jours, la publication de votre roman, mais bien *votre incapacité momentanée* de suivre votre héros et de mener à bonne fin un chapitre particulièrement compliqué. — (Il s'exaltait) : — J'appris, en outre... car, une fois lancés vos confrères ne s'arrêtèrent plus, et ne firent aucune attention à moi... J'appris, en outre, vous dis-je, que vous travaillez *au jour le jour*... et, souvent d'après *nature*... Ah ! Ah !... vous prenez pour modèles, paraît-il, des fous, des assassins, des maniaques... des êtres déchus... La rue, la prison, l'hôpital, les bouges, les bars vous inspirent... Voilà qui est parfait !... Mais pendant les deux jours où vous avez tenu vos lecteurs... vos admirateurs en haleine..., moi, j'étais... Oui...

Et, d'un ton plus calme :

— Bref, le gosse... un chasseur en uniforme marron à boutons de cuivre et à toque galonnée d'or entra. On lui remit un paquet qu'il fourra dans sa sacoche... Le gosse, d'après ce qui me fut révélé par vos diables de confrères, n'était dans la maison que depuis peu de temps ; donc, étant peu au courant des habitudes, il lut votre adresse à haute voix... « rue du Ranelagh »... et personne ne remarqua que j'avais entendu... mais j'ai eu peur de ne pas avoir bien entendu... et je suivis le gosse... Il enfourcha sa bicyclette. Je sautai dans un taxi. Je dis au chauffeur : — « Suivez ce cycliste. Bon pourboire ! » — Le gosse s'arrêta devant ce pavillon... il en ressortit peu après. J'étais fixé... Le lendemain, je me présentai... Je fus reçu par une brave femme aussi bien dressée que votre domestique de la rue du Bac... Elle me congédia... vous ne devez pas ignorer en quels termes... Je partis, sans protester, car je respecte les consignes, toutes les consignes... en soldat... Ah ! la vie est une

lutte... une incessante lutte... contre nous-mêmes, contre les autres !... Pour être sincère, je vous avoue que ce n'est pas le respect de la consigne qui me fit m'en aller aussi paisiblement, mais la certitude de vous joindre... et la preuve c'est que me voilà... Je vous parle... vous m'écoutez...

— Mais, Monsieur, à quoi tout cela rime-t-il ?

— A quoi ?

L'interrogation fut brusque. Il reprit plus doucement :

— A quoi ? C'est juste... Votre remarque est très juste... et d'un bon romancier...

Il joignit ses mains, pencha son torse en avant, se recueillit, quelques secondes, les paupières closes ; puis, les rouvrant :

— Auriez-vous la bonté, — me dit-il affablement, — de me renseigner sur le *sort* de votre héros ?...

Je me crus soudain à la Salpêtrière, dans le cabinet de Gorsier, en présence d'un de ces déséquilibrés qui nous passionnent, lui et moi.

J'objectai :

— Il y a plusieurs héros dans mon roman...

— Je le sais... puisque je vous admire...

L'homme se renversa en arrière, comme offensé ; sa tête ronde tiqua vers son épaule ; il ricana :

— Je ne vous parle pas de vos héros secondaires... des comparses comme l' « homme à la jambe de bois », par exemple... quoique ce dernier !... Je ne vous parle même pas de Joia...

— Il n'y a pas de Joia dans mon roman...

— Excusez-moi... Je ne vous parle pas de Spéranza...

— Il n'y a pas de Spéranza non plus...

Alors sa physionomie fut vraiment celle d'un insensé. Il retira de la poche de son pardessus la liasse de mes feuilletons, et après en avoir parcouru deux ou trois :

— Où avais-je donc l'esprit ?... Je perds la mémoire... Je ne vous parle pas de la « Rainette »... la jeune femme

en vert qui circule dans la zone comme une apparition...

Je hasardai :

— Vous avez bien lu...

— Non, ce n'est pas de ceux-là que je tiens à vous entretenir... mais de votre héros principal...

Mon mutisme le força à prononcer ce nom :

— Dorche !...

— Ah ! Dorche vous intéresse !

— Passionnément...

Avec une sorte de terreur, il ajouta :

— Comment finira-t-il ?

Je plaisantai :

— D'après vous, quel serait l'aboutissement logique de...

— Oh ! Tout est possible...

— Mais encore...

— Retrouvera-t-il sa femme ?

— Vous verrez... vous verrez...

— Mais, de déchéance en déchéance, où en arrivera-t-il ?

— Au crime !

Il sursauta :

— Au crime ?

— Sans doute...

— C'est Dorche qui tuera !... Vous ne *pourrez* pas empêcher de tuer !...

Je fis « non » de la tête.

Mais, au lieu de me demander, comme je m'y attendais, quelle serait l'excuse de son crime, l'homme se dressa :

— Puisque vous écrivez au *jour le jour*... et d'après nature, — prononça-t-il gravement, — votre roman aura un *autre* dénouement.

Un coup de feu.

Et pour ne pas être atteint par les deux qui suivirent, je me glissai sous ma table, les jambes embarrassées dans mon plaid.

Je vis l'homme porter vivement à ses lèvres quelque chose qu'il avait sorti du gousset de son gilet, et qu'il tenait entre son pouce et son index.

Cette chose était un tube en verre. Il le jeta sur mon bureau en s'écriant :

— On ne m'aura pas vivant !

Puis, il prit son parapluie, son chapeau, gronda :

— Je suis Dorche !

Et s'enfuit.

La scène avait duré quelques secondes.

Je me relevai. Je pris le tube en verre. Un peu de poudre blanche restait au fond. Sur une mince étiquette étaient écrits une formule chimique, et ces mots : « Cyanure de potassium. »

Je courus à la fenêtre, certain de découvrir le malheureux, foudroyé par le poison, au seuil de ma masure. Mais je le vis ouvrir son parapluie, traverser l'allée, la chaussée, et filer d'un pas alerte sur le trottoir, le long des maisons, le col de son pardessus relevé.

Avais-je eu affaire à un mystificateur ou à un fou ?

Je n'étais qu'au début de mes étonnements.

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Le Cabinet satyrique, d'après l'édition originale de 1618, avec une Notice, une Bibliographie, un Glossaire, des Variantes et des Notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau. Jean Fort, 2 vol. — Hippolyte Roy : *La Vie, la Mode et le costume au XVIIe siècle. Epoque Louis XIII.* Étude sur la cour de Lorraine, établie d'après les mémoires des fournisseurs et artisans. Préface de Christian Pfister. Edouard Champion. — *La vie extravagante du comte de Permission, bouffon de Henri IV*, racontée par lui-même et publiée, avec une préface et des notes, par Bertrand Guégan, La Renaissance du Livre.

Avec une persévérance digne d'éloges et un succès de plus en plus accentué, MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau réalisent leur dessein de mettre à notre disposition, dans des volumes soigneusement établis, la production complète de la muse satirique française. Grande reconnaissance leur soit vouée! Les faiseurs de manuels, les critiques littéraires, tous ceux qui se donnent mission d'instruire les écoliers ou le public ont ignoré cette muse folâtre et cynique, ou bien n'ont pas voulu, par pudibonderie, nous transmettre ses accents goguenards, ses vitupérations féroces, ses chants de lubricité. Ainsi une part du talent poétique de la nation, des œuvres pittoresques, vivantes, pleines de saveur linguistique, sont restées ensevelies dans les anciens recueils où elles dorment depuis trois siècles.

La célébration du centenaire de Ronsard leur vaudra-t-elle une reviviscence? Nous en doutons fort. Les élogistes officiels, gens enclins à préconiser la morale, souffriraient de rappeler la première attitude du poète. Pourtant Ronsard, sous la double influence des railleurs du moyen âge et des épicuriens antiques, revigora la satire. Parvenu à l'âge mûr, il revendiquait encore pour elle droit de vie et droit à la licence sans laquelle, à son avis, elle ne pouvait subsister.

MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau, dans leurs doctes réimpressions du *Livret de Folastries*, des *Œuvres* de Sigogne

et de Claude d'Esternod, ainsi que dans leur remarquable anthologie des *Satires françaises au XVIe et au XVIIe siècles*, ont prouvé, par des arguments multipliés, que la lignée des persifleurs, œuvrant de 1580 à 1625, était tout entière issue de Ronsard. Lorsque les premiers recueils satiriques naissent, la *Muse folastre* en particulier, publiée en l'an 1600 par l'éditeur Antoine Brueil, le grand Vendômois y figure pour dix pièces sur vingt-neuf qui composent le volume. Le *Labyrinthe de récréation* (1602), les *Muses gaillardes* (1609), paraîtront aussi sous sa sauvegarde, et les reines aussi bien que les bourgeois se délecteront à lire cette littérature qui differe si grandement des fades productions des poètes de cour.

Il est vrai, Ronsard est exilé des recueils suivants : *Satyres bastardes* (1615) et *Recueil des plus excellents vers satyriques* (1617) où Malherbe et ses disciples pénètrent déjà avec autorité. Est-ce pour cette raison que le collecteur du **Cabinet Satyrique**, paru l'année suivante, déclare cette publication « un vicieux accouchement » et la considère comme privée d'âme?

Dans ce *Cabinet Satyrique*, l'une des plus illustres anthologies de la littérature française, Ronsard reconquiert sa place prépondérante en tête de l'école que sa muse sarcastique inspira. Les Sigogne, les Motin, les Régnier, les Berthelot y règnent sous lui, à peu près sans partage, avec Maynard, plus voisin d'eux que de Malherbe, son maître. Une sorte de génie anime leurs plumes verveuses. Ils excellent dans l'invective, disposant, pour la parfaire, d'une langue robuste où pullulent les brocards inédits. Ils manient l'épigramme avec un naturel qui n'exclut ni la force ni la couleur. Modelant leurs rythmes sur cette trépidante satire que Ronsard écrivit sur « la belle Catin », Sigogne avec plus de rudesse, de fougue et d'impertinence, Régnier, d'un verbe plus mesuré, où l'on sent déjà naître l'ordonnance classique, Maynard, avec son goût du nombre et de l'harmonie, tous, en faunes déchaînés dans la société, célèbrent les triomphes de leur rut ou bien écrasent sous le ridicule les caillettes qui, dans l'alcôve, en refusèrent les délices. Comme un torrent déchaîné les huitains courent, au long des pages, en ondes pressées et bruyantes. De ci, de là, on y surprend d'autres préoccupations que celles d'épicuriens épris de joies matérielles; les libertins,

glissés parmi les groupes de gouailleurs sans doctrine, font entendre, avec timidité, leurs premières négations. Quatre ans plus tard, conduits par Théophile, sous l'égide de Ronsard et de ses fils d'esprit, ils joindront, dans le *Parnasse Satyrique*, l'athéisme à la satire.

Dans sa préface, M. Fernand Fleuret discute avec pénétration les dires d'un savant bibliographe qui donna tour à tour à Charles de Beauxoncles et à Charles de Besançon la paternité du *Cabinet Satirique*. A la vérité, on ne peut préciser quel fut le collecteur de ce recueil. Les gens d'autrefois firent, comme nous le disons précédemment, un accueil empressé à cette œuvre, maintes fois réimprimée du XVIIe au XIXe siècle, et devenue rarissime, même dans ses éditions modernes. La publication actuelle, établie sur l'édition originale de 1618, contient les corrections et les variantes des éditions de 1619, 1632 et 1700. Le texte en est donc purifié ; il est accompagné de notes historiques, d'un glossaire et d'une bibliographie. Enfin, la plupart des poèmes anonymes sont rendus à leurs auteurs, sur lesquels MM. Fleuret et Perceau ont écrit de courtes, mais substantielles notices.

Tandis que l'ouvrage de MM. Fleuret et Perceau nous offre une image des goûts littéraires à une époque de transition, entre la Renaissance et le classicisme, celui de M. Hippolyte Roy : **La Vie, la Mode et le Costume au XVIIe siècle. Epoque Louis XIII**, nous apporte une physionomie des mœurs à une période voisine. Il faut accorder grande attention au travail patient, minutieux, de tous points remarquable de M. Hippolyte Roy, qui joint les qualités d'un écrivain de talent à la conscience d'un loyal érudit.

Beaucoup d'historiens avant lui ont tenté de nous décrire la vie intime ou la vie publique d'autrefois. Tous remplirent leur tâche en se contentant d'une documentation livresque, forcément limitée. M. Hippolyte Roy a pensé, avec raison, que les mille détails de cette double vie figuraient, bien plus véridiques et plus sûrs, dans les factures et mémoires de fournisseurs et d'artisans que dans les ouvrages de contemporains peu enclins à commenter cet ordre de matière. C'est pourquoi, ne rencontrant pas, aux Archives nationales, les papiers des argentiers royaux, disparus à la suite d'incendies, il est allé quérir ses documents aux archives départementales de Nancy, qui conservent les comptes

de la cour de Lorraine. Cette source, entièrement inédite, lui a fourni en abondance des renseignements de toute nature et du plus vif intérêt.

L'heureux enquêteur croit que ses constatations, faites cependant dans un milieu particulier, peuvent être aisément généralisées à toute la France, la cour de Lorraine se présentant, sous Charles IV, comme une servile copie de la cour de Louis XIII. Ce point de vue prête un peu à contestation. Pour donner à ses découvertes une valeur de généralisation, M. Hippolyte Roy eût dû tout de même emprunter beaucoup de leurs dires aux gazetiers, aux poètes, aux anthologies si abondantes en documents de cette sorte, à mille auteurs traitant des us et des coutumes de la société. Les inventaires de biens, conservés chez les notaires, les testaments, les contrats de mariage contiennent aussi de nombreux détails de mœurs. Des plaquettes in-4°, publiées en certaines circonstances, fournissent également de curieuses descriptions de costumes et des aspects intéressants de palais, de monuments, de rues.

Ne soyons pas trop sévères. Nous le répétons, l'ouvrage de M. Hippolyte Roy nous apparaît comme le plus important et le plus sérieux que l'on ait encore publié sur le thème des mœurs. L'auteur nous donne tout d'abord une brève biographie de Charles IV de Lorraine et des princes et princesses qui l'entourent, personnages falots, mais intrigants, coquets, pompeux. Il nous décrit pièce par pièce le décor dans lequel ils vivent, passant en revue tapisseries, tableaux, mobilier, carrosses, ressuscitant le bruit de cette cour avec son personnel immense. Il évoque les mille artisans qui travaillent à l'ombre du château et dont les fournitures et besognes, consignées sur les comptes, vont lui permettre de reconstituer l'intimité de tout un monde.

Un de ses chapitres est consacré aux tissus dont se revêtaient seigneurs et dames, tissus de luxe comme d'utilité et de durée. Il y en a d'étranges, les armoisins, les blibachs, les bombasins, les boucassins, les burails, plusieurs autres. Il semble que les camelots, les draps, les estames, les gros de Naples et de Tours, les pannes, les satins, les tabis, les taffetas, les brocarts furent surtout en usage au XVIIIe siècle, avec les velours, les toiles d'or et d'argent. M. Roy consacre de curieuses pages à la fabrication et à la coloration de ces tissus dont il précise, à l'aune, les prix dispendieux.

Il étudie ensuite toutes les parties de l'habillement des seigneurs et des dames. Ce chapitre surtout nous apparaît comme fort précieux, car jusqu'à l'heure les historiens du costume n'ont apporté, sur la période de Louis XIII, que des incertitudes. Les comptes des merciers lorrains ont fourni à M. Hippolyte Roy des éclaircissements utiles sur les objets de luxe, de toilette et de galanterie, aiguillettes, bas, bonnets, dentelles, écharpes, éventails, gants, masques, jarretières, rubans, tandis que les comptes de lingers lui ouvraient toutes grandes les portes de l'alcôve. Son livre contient encore de très captivantes pages sur la pelleterie, la joaillerie, l'orfèvrerie, la parfumerie, la cordonnerie, la chapellerie, les articles de bureau, de chasse et de voyage. D'innombrables précisions, impossibles à rencontrer ailleurs, permettent enfin de considérer, grâce à notre chercheur, un seigneur et une dame dans les diverses attitudes de l'existence.

Malheureusement l'étude de M. Hippolyte Roy, n'envisageant que la noblesse, ne peut qu'avec précaution s'appliquer à la bourgeoisie, ne touche en rien au peuple sur lequel règne une profonde ténèbre. Contentons-nous de ce qu'elle peut nous offrir. Le peuple d'autrefois d'ailleurs, même quand il prend la plume, ne s'intéresse pas à lui-même. Vainement avons-nous cherché dans cette **Vie extravagante du comte de Permission racontée par lui-même**, et que M. Bertrand Guégan vient de publier en l'accompagnant d'une excellente introduction, de savantes notes, d'un intéressant appendice et de naïves gravures sur bois, quelques physionomies de la multitude énigmatique du XVIIe siècle. Nous n'y rencontrons que des vestiges pittoresques de langue parlée, à peine, de ci, de là, quelques tableaux rapides du milieu champêtre où le personnage passa sa jeunesse.

Bluet d'Arbères, natif du pays de Gex, appartenait, avant de s'affubler de la qualité de comte de Permission, à une famille villageoise. Etait-ce un fol mystique propulsé par sa foi, ou bien un fol tout court? La misère le poignant ou bien, stimulé par le goût de l'aventure, il quitta son hameau, devint charron à Rumilly, puis domestique du gouverneur de Montmélian, puis ermite et prédicant. On le retrouve plus tard à la cour de Savoie et enfin à Paris, dans l'entourage d'Henri IV qui le pensionne et s'en divertit. L'homme est alors tout à fait halluciné, se croit

investi d'une mission, prédit l'avenir, tire des horoscopes. Il achèvera sa vie couvert de bure, vivant d'aumônes, prêchant dans les carrefours, vendant des élucubrations dictées à des écrivains publics, car il ignorait l'art d'écrire et même de lire.

Un lot de ses étranges brochures, devenues rarissimes, sera vendu prochainement à l'Hôtel Drouot. M. Bertrand Guégan estime que 184 de ces brochures virent le jour durant la courte existence du bouffon d'Henri IV. Il a tiré d'elles une sorte d'autobiographie extrêmement curieuse, écrite dans un style d'une savoureuse ingénuité. L'errant y conte ses aventures, particulièrement en Savoie, ses amours imaginaires avec Argentine Provane et donne de ci, de là, sans le savoir, quelques curieux détails de mœurs. Il y mélange étrangement les propos de luxure aux propos de mystique. Il s'y dévoile tel qu'il est, simple, doux, confiant, torturé par la chair et avide de macérations, sans cesse berné et bafoué, et sa confession, si pleine qu'elle soit d'incohérences, attire la sympathie et la pitié. Les psychiâtres y pourront étudier un cas pathologique connu sans doute, mais dont on rencontre rarement la confidence aussi nettement précisée par l'intéressé.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Germain Nouveau : *Poésies d'Humilis et Vers Inédits*, préface d'Ernest Delahaye, Messein. — Jean Lebrau : *Le Ciel sur la Garrigue*, Librairie de France. — Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline) : *Hymnes et Versets*, Plon-Nourrit. — Georges Heitz : *Offrandes*, « éditions des Feuilles Critiques ».

On nous en a si souvent parlé, de Germain Nouveau, on nous a tant vanté la sainteté et l'humilité de sa vie de renoncement et de sacrifice, on a tellement loué le poète que, lorsque parurent, voici deux années environ, *les Valentines*, notre curiosité s'en trouva amèrement déçue. Ce recueil ne correspondait guère à ce que nous en attendions, il était de beaucoup inférieur à notre attente, et où découvrir en ces rythmes parfois adroits, mais de simple virtuosité, le grand poète catholique qu'on se plaisait à exalter ? Mieux inspiré, cette fois, M. Ernest Delahaye réunit sous le double titre : **Poésies d'Humilis et Vers Inédits** les poèmes qui parurent en première édition par les soins de Léonce de Larmandie, *Savoir Aimer*, et quelques pièces ou

poèmes en prose antérieurs qui n'avaient point encore été recueillis. Cette fois, un intérêt profond s'attache à l'œuvre de Germain Nouveau. On trouvera ici, aisément, des parties de poète sincère, fervent et original, des parties de poète vraiment grand. Non pas partout d'ailleurs, — et sans s'arrêter spécialement aux pièces de jeunesse, dont plusieurs sont curieuses, mais parmi celles que l'on peut regarder comme étant de la maturité de l'artiste. La surprise sera de découvrir, dans les poèmes où longuement se succèdent des alexandrins en rimes plates, un écho étrange, persistant, de certaines dictions de Victor Hugo. Dès le début, ouvrons le livre à ce titre *Immensité* :

Voyez le ciel, la terre et toute la nature ;
C'est le livre de Dieu, c'est sa grande écriture ;
L'homme le lit sans cesse et ne l'achève point.
Splendeur de la virgule, immensité du point !
Comètes et soleils, lettres du feu sans nombre !
Pages que la nuit pure éclaire avec son ombre !
Le jour est moins charmant que les yeux de la nuit...

Je m'arrête sur ce vers exquis. Toute la pièce est ainsi menée. Il en est de même du poème intitulé *Dieu*, de quelques autres encore. Il est à remarquer, d'ailleurs, que de ces périodes hugoliennes la plupart, sous les doigts de Germain Nouveau, fourmillent de parfaites, de chatoyantes trouvailles. *Humilis*, Humilis, puisqu'ainsi il lui a convenu, et qu'il fut humble, en effet, bien humble devant la vie, aux yeux de la foi. Poète catholique, certes oui, ou, du moins, peut-être. Il chante, d'un cœur inspiré et extatique, avec *l'Humilité*, *la Pauvreté*, *la Charité*, *la Chasteté*, sur un ton de componction toute chrétienne ; il invoque et il célèbre en d'inoubliables accents *la Reine Marie* ; il s'exalte à chanter la merveille des cathédrales ; il est tourmenté par l'angoisse en songeant à l'éternelle contradiction de l'âme et du corps. Enfin, il a renié tout ce qui l'a distingué des plus misérables des créatures humaines ; il a vécu d'aumônes, méprisant les biens terrestres et les douceurs de l'existence, méprisant sa chair et non moins de souffrir que de jouir, s'offrant à Dieu comme une herbe que le vent et les frimas exercent, que l'ardeur des étés consume, uniquement soucieux d'être pieux et de rendre à son créateur, telle qu'il la lui a confiée, son âme pure et virginale. Et pourtant, les plus belles effusions, les plus touchantes pro-

viennent d'une sensibilité qui est plutôt celle d'un artiste, qu'il en ait ou non accepté le titre, d'un artiste amoureux, lucide et délicat, que d'un croyant qui n'aspire qu'à renoncer. Que sont, en effet, des poèmes tels que, même en majeure partie, le *Cantique à la Reine*, le poème dédié *aux Femmes*, et le poème *les Musées*, que de fougueux, de radieux hymnes de lumière, d'enthousiasme, d'adoration, où une saine sensualité se mêle à l'héroïsme lyrique d'une palpitante intellectualité ?

O belle antiquité, toute nouvelle encor !
Berce-nous de tes bons murmures,
Comme une abeille d'or
Que l'été de Paris prendrait aux roses mûres
Pour la jeter en Prairial
Grisée
Et bourdonnante, autour de la salle apaisée,
Où, visiteur royal,
Par la vitre embrasée au feu de ses promesses,
Le baiser du soleil vient dorer les déesses.

Quel poète catholique de nos jours s'autoriserait de tels élans envers l'Antiquité plastique ? Même M. Paul Claudel n'enlace plus de chants et de danses le chœur harmonieux et chaste des Muses. Pour Verlaine, « l'âme antique était rude et vaine », bien que sa sensibilité prodigieuse, aux heures où ne le ressaisissait pas la croyance apeurée, balbutiante, de ses années enfantines, acceptât naïvement de s'en laisser imprégner avec délices, mais nul n'a subi au même titre que le grand et pauvre Lélian le déchirement des forces contrastées, le conflit des exigences du corps et des aspirations obscures imposées par une longue ascendance. Aussi est-il en réalité le seul poète dont le catholicisme puisse être poignant, parce qu'il nourrit et échauffe son lyrisme, mais n'y contredit jamais. Vous me dites : Verlaine est catholique. Certes, et tant mieux, puisque son catholicisme si simple et si troublant a été un des plus efficaces éléments dont il a su dégager la ferveur poétique, puisque, grâce à lui, il fut le poète prodigieux. Mais, chez les autres, je vois dans leur catholicisme un renoncement à l'enthousiasme, à la lumière du verbe, à la prédominance du lyrisme ; ce sont de grands poètes parfois, lorsqu'ils négligent de se souvenir que par-dessus tout ils veulent n'être que des chrétiens. Mieux vaut sans doute, comme le fit

Germain Nouveau, renoncer à la poésie, du jour où l'on se sent envahi par la foi qui exclut. C'est une gloire différente et qui devrait se suffire.

Prestes et spirituelles, sans que le sourire nuise à la justesse du trait, ces notations, la plupart brèves, comme fugaces malgré des nuances et des précisions qui insistent, évoquent, d'un effleurement à l'aquarelle, les arbres de la plaine, les falaises et la mer, la jeunesse des femmes, le chant des oiseaux, la fraîcheur des belles fleurs, tout ce qui anime, peuple et respire **le Ciel sur la Garrigue**. M. Jean Lebrau, pour être, comme il apparaît au détour de plusieurs strophes, avec une très réelle ferveur, catholique, ne s'est pas cru tenu de proclamer sa foi à tout propos, ni de s'adonner à un prosélytisme de néophyte ou de prophète. Il est ce qu'il est. Il est poète, et il sait charmer. Sa communion avec les souffles de la nature est parfaite, sa sensibilité mobile comme l'air, le parfum de l'aube et la lumière.

Les plus réussis des poèmes de ce recueil sont mouillés sobrement d'une mélancolie songeuse, non seulement quand ils chantent une vision de la province natale et délaissée, la mort d'un ami, la disparition d'un poète, mais lorsque la divine ressource de la pitié intéresse l'auteur aux souffrances d'une bête rencontrée, ou lorsque son âme pensive se fond aux caresses des lumières de l'automne...

Mais qu'importe l'avril ! La guêpe aux fruits bourdonne ;
Un vin d'or enivre les cieux ;
Le rossignol ressemble à la feuille d'automne,
La feuille d'automne à tes yeux.

Cette aisance familière et jolie se poursuit aux morceaux les moins évasifs, les plus profonds comme aux plus intimes. Parfois seulement, une négligence par laisser-aller nonchalant, des inversions un peu puériles non moins que superflues, puisqu'elles n'apportent rien.

Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline) excelle dans la formule courte, précise, à facettes vives, et sa pensée, et ses extases, ses douleurs, ses joies s'y impriment fortement comme au creux savamment gravé des intailles. Les haleines de la nature passent en ses **Hymnes et Versets**, et une âme sensible aux divins parfums de l'amour y hume l'ivresse de vivre, de réfléchir, de s'exalter avec douceur.

A lire la préface que M. Georges Heitz a mise au devant de ses **Offrandes**, j'ai éprouvé une certaine crainte. « De libres vers à forme indécise » auxquels on pourra, dit-il, reprocher leur imprécision peut être ou la rime peu aiguisée, — et il s'en accommode, insoucieux de chanter comme l'enseignent les hommes, ne désirant qu'entendre « comment rêve la brise d'automne » Or, M. Georges Heitz, apparemment un lettré et un humaniste, dans la plupart de ses poèmes se montre parfaitement sûr de ses rythmes et maître de sa technique. Lorsque l'on sait du simple rejet d'un mot tirer adroitement l'effet qu'il réussit aux trois premiers vers du charmant poème intitulé *le Lac*, on n'est ni un pur instinctif ni un artiste négligent. Mais, à côté de ces poèmes à forme nettement déterminée et classique, M. Heitz tente la laisse en vers libres selon la mode des symbolistes. Je le trouve dans ces tentatives moins heureux, et parfois même (voir *Eve endormie*) absolument artificiel dans le choix de ses rythmes, de ses coupes, de ses heurts ou rapprochements de rimes, dont la raison d'être n'apparaît pas et dont la brusque répétition étonne sans charmer. Peut-être M. Heitz n'a-t-il pas suffisamment envisagé que l'agrément de ce qu'on a appelé, fût-ce à tort, *les vers libres*, est formé d'une substance bien différente et que, là tout au moins, la séduction de la rime n'eût jamais pu être regardée ainsi que l'ont fait Sainte-Beuve et Théodore de Banville, comme étant du vers français « l'unique harmonie » ; elle n'y peut être que fugace, évasive, et tantôt suggérée à peine par une assonance, tantôt au contraire elle y reparaît soudain et pour un moment triomphante : jeu suprême, mais, à quel point, délicat !

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny jeune : *La courtisane passionnée*, éditions de France. — Saint-Marcet : *La zone dangereuse*, Bernard Grasset. — Georges Duhamel : *Le Prince Jaffar*, Mercure de France. — Emmanuel Bove : *Mes amis*, J. Ferenzi. — Léon Daudet : *La déchéance*, E. Flammarion. — Raymond Escholier : *Le sel de la terre*, Edgar Malfère. — Henry Champly : *Bobard, Chambard et Cie*, Henry Goulet. — Rachilde : *L'Heure sexuelle*, éditions Baudinière. — Camille Mauclair : *Le Soleil des morts*, Ollendorff.

La courtisane passionnée, par J.-H. Rosny jeune. En dépit des circonstances romanesques, mais d'un romanesque à la

Balzac, au milieu desquelles elle se déroule, point d'histoire qui nous présente aussi véridiquement un aspect, au moins, de notre époque que celle de cette petite juive, animée de la foi mystique en sa beauté, et qui rêve de devenir prêtresse de l'art, avec un grand A. Mannequin chez un couturier chic, Rubis Abramovitch soutenue, exaltée, gardée par son ambition grandiose, résiste à l'exemple de la corruption et aux sollicitations qui l'assaillent dans cette officine des élégances, mais où elle s'obstine à ne voir que les coulisses de la scène sur laquelle elle veut monter pour régner plastiquement et fastueusement sur Paris et le monde. Mais quand elle réussira, enfin, à incarner la toute-puissance triomphante du luxe, le coup de revolver d'un détraqué l'abattra à l'Opéra même, le soir de ses débuts dans le rôle de Cléopâtre. Figure symbolique, sans doute, et qui marque avec intensité le caractère matériel et, jusque dans le désintéressement, entaché de mercantilisme, des idéals pour lesquels on se passionne aujourd'hui. C'est de splendeur byzantine que pare son rêve d'art et de publicité l'enfant du ghetto qui vendit sa virginité au plus offrant pour pouvoir éblouir ou *blaffer* le peuple le plus athénien de la terre, depuis les Grecs... M. J.-H. Rosny jeune a réussi à évoquer sans brutalité la corruption dans laquelle éclôt, comme sur un fumier, cette fleur orientale. Peut-être l'histoire de Thérèse d'Ormoy fait-elle épisode dans son livre. Mais il faut admirer cet écrivain qui, de la profusion de ses richesses, alourdissait parfois ses meilleures œuvres, de s'être, ici, volontairement dépouillé pour gagner en suggestion. Son style épouse avec souplesse les courbes les plus capricieuses de son imagination et de sa fantaisie. Il a toutes les grâces et toutes les audaces. Un tel exemple de jeunesse et de vaillance, de la part d'un maître à qui sa réputation pouvait suffire, devrait bien être médité par tant d'écrivains si prompts à se satisfaire.

La zone dangereuse par Saint-Marcet. Si l'on doutait que M. Saint Marcet ait réalisé autre chose que ce qu'il ambitionnait de faire, dans ce beau roman, il suffirait de s'aviser qu'il l'a dédié à Daniel de Foe. Sa petite Mme Ghenlis qui, avec tant d'ingénuité, nous révèle son âme en nous racontant sa vie pendant la guerre, tout près de la ligne du front, est, en effet, une sorte de Moll Flanders, mais de Moll Flanders française. On sait quelle énergie, quel âpre désir de vivre animait l'étonnante

héroïne de l'écrivain anglais. Celle de M. Saint Marcet, tout en étant aussi égoïste que sa sœur d'Outre-Manche, n'a point la même volonté ni le même cynisme. Elle est plus faible, plus frivole et d'un romanesque de chromo, assez ridicule. Meredith, je crois, ne disait-il pas : « Il y a des imbéciles en Angleterre, comme il y en a en France ; mais les imbéciles français sont des imbéciles qui raisonnent » ? Mme Ghenlis qui, à un manque total de jugement et même de bon sens, supplée par une certaine facilité à sophistiquer, une mémoire agile à citer à tout propos et hors de propos des lieux communs, se figure toujours d'avoir raison et ne laisse pas de se croire dans le beau rôle, jusqu'à la catastrophe qui l'abat, enfin. C'est une fille de M. Homais et de la Bovary, frondeuse et vaniteuse, qui mêle les valeurs et, sans morale, hélas ! sait trouver dans la camelote d'idées dont sa cervelle d'oiseau est encombrée, les arguments dont elle a besoin pour justifier son impatient désir de « rigolade ». Je ne crois pas que M. Saint-Marcet ait voulu nous inspirer pour elle plus qu'une certaine pitié en nous la montrant dégringolant sur la pente du vice. C'est qu'elle apporte vraiment trop de complaisance à cette glissade. Il nous fait seulement sentir qu'il y a à ses fautes des circonstances atténuantes, et que des femmes meilleures qu'elle ont pu faillir pendant la guerre, si près d'hommes tourmentés par l'amour, dans l'obsession constante de la mort. Mme Ghenlis n'aime pas son mari, n'aime pas sa fille... Et sa gentillesse ou sa grâce de petite bourgoise ne saurait nous cacher qu'elle est un monstre, ou, pour ne pas employer de grands mots, un animal à qui eût été nécessaire un maître, et le maître armé du fouet dont parle Nietzsche. M. Saint-Marcet a créé là un type. Il s'est servi pour l'évoquer d'un style impeccable, encore que, dans la bouche de Mme Ghenlis, qui parle à la première personne, ce style ait l'air d'être fait pour elle. Et l'humour est si fin, si discrète l'ironie dont M. Saint-Marcet relève son récit, qu'ils semblent n'avoir d'autre objet que de souligner le caractère de son héroïne.

Le Prince Jaffar, par Georges Duhamel. Pour s'étonner que M. Duhamel ait écrit ce livre charmant, spirituel, d'une fantaisie enveloppée de la rêveuse lumière des *Mille et une Nuits*, il faudrait oublier qu'il est poète, et poète débordant de sympathie pour tous les êtres. Il y a, en effet, en ce penseur et cet

observateur un délicat élégiaque qui se laisse avec douceur séduire par la vie, sous les formes les plus diverses où elle se manifeste. Il lui a suffi de faire un court séjour dans notre Afrique du nord pour accorder sa sensibilité au caractère et aux mœurs des Musulmans et pour nous traduire en une langue fluide, de ci de là nuancée de malice, la sagesse et la sensualité, la profondeur et la puérilité d'une race qui n'est peut-être pas aussi mystérieuse qu'on s'obstine à le répéter, mais qui demeure près de la terre, ce qui explique qu'elle est si foncièrement religieuse, et n'a presque rien oublié ou perdu des primitifs instincts. Point de roman, ici, ni même à vrai dire d'histoire ou de récit. Une suite nonchalante de notes et d'impressions variées, ou un florilège d'anecdotes savoureusement contées, avec le grain de philosophie qui donne aux moindres d'entre elles une importance. J'en pourrais citer nombre d'exquises auxquelles, je ne sais pourquoi, on ne ferait pas, pour leur tour aisé, la même fortune qu'à certains contes rapides de Voltaire.

Mes amis, par Emmanuel Bove. Elle est émouvante comme la vérité, cette suite d'impressions ou de gestes désespérés d'un pauvre diable, blessé de guerre, et qui, n'ayant pour vivre que sa pension, cherche à se raccrocher à l'existence, plus peut-être pour y savourer les joies de l'esprit et du cœur que celles de la chair. Jeune, sensible, sinon tendre, le nécessaire semble moins lui manquer que le superflu. Je gage qu'il se ferait à sa misère, dont il sait tirer avec raffinement jusqu'à des voluptés, si cette misère, en le déclassant, ne le privait d'amour et d'amitié. Un égoïste, peut-être ; un égotiste, surtout. L'Amiel de la mansarde-ou plutôt de la rue, mais s'analysant par l'extérieur, et, pour peupler sa solitude, appelant de doux fantômes à caresser... M. Bove se montre psychologue subtil dans ses notations des moindres actes, révélateurs des moindres mouvements de l'âme de son héros. Il sait nous le rendre familier avec son orgueil puéril et sa vanité, sa générosité impatiente, courte ou morcelée dans ses élans, sa gaucherie et ses maladresses, qui ont leur cause tantôt dans une timidité délicate, tantôt dans un enthousiasme hystérique. M. Bove use avec art d'un style impressionniste un peu grêle, mais fort expressif, et d'une excellente syntaxe. S'il est, comme je le pense, un jeune, il y a beaucoup à attendre de lui.

La déchéance, par Léon Daudet. M. Daudet est resté fidèle

à la formule naturaliste, mais il la rajeunit d'une verve satirique et d'une puissance d'observation telles qu'on oublie ce qu'ont d'extraordinaire les caractères qu'il nous présente et d'énorme les scènes qu'il nous décrit. Je reconnais ce qu'il y a de simple ou de simpliste dans sa façon de concevoir des individus dont la personne morale et la personne physique ne font qu'un, et de prétendre nous avoir à peu près tout révélé de ces individus en nous montrant comme ils regardent, comme ils marchent et comme ils s'habillent, et jusqu'à leurs tics et leurs manies. Sans doute, un peu comme on bourre une poupée de son, emplit-il ses images de toutes les particularités d'un vice ou d'une passion unique, à la façon de La Bruyère. Mais avec quelle fougue romantique il renouvelle à son usage ce procédé classique ! Quelle pittoresque exagération et quelles vibrantes caricatures ! Explique qui pourra, d'ailleurs, le phénomène : non seulement M. Daudet nous impose à chaque instant sa vision, mais il nous laisse, son livre fermé, l'impression de la vérité. Ce livre — et c'est encore le cas de celui-ci — a beau être presque toujours négligemment écrit, et mal composé, il émeut en la plupart de ses parties et il n'est indifférent dans aucune. *La déchéance* : thème balzacien. On voit là un homme faible se laisser manœuvrer par une fille et un sinistre coquin, et, de chute en chute, s'abîmer jusqu'au crime dans un hébétement pire que l'inconscience. Mais toute une théorie de figures, expressivement silhouettées, évoluent autour de ce fantoche, et semblent mener une sarabande diabolique sur la scène d'un monde en décomposition. Je ne crois pas qu'il faille insister sur les intentions morales de cette peinture. C'est assez que s'y atteste, une fois de plus, le vigoureux tempérament de son auteur.

Le sel de la terre, par Raymond Escholier. Ce n'est pas un roman qu'a écrit ici M. Escholier, et aussi bien se défend-il lui-même d'avoir fait autre chose, dans ce récit qui nous reporte au temps de la guerre, que de livrer au public le carnet d'un soldat, « sans en changer un mot. » Si le document n'est pas autographe, nul doute qu'il soit, pour l'essentiel, authentique. M. Escholier n'invente pas. Aussi vrais que les événements qu'il relate sont les personnages qu'il décrit, ceux-ci subissant profondément l'influence de ceux-là, ou se façonnant une âme farouche à leur ressemblance. Quelle *argile idéale*, le cœur et le cerveau de

l'homme le plus civilisé entre les dures mains de la meurtrière inflexible! « Après cela, s'écrie M. Escholier — et qui oserait le contredire ? — comment ne pas détester la guerre et ne pas tout tenter pour en éviter le retour ? » Son livre, avec simplicité écrit, rigoureusement objectif, est poignant. Plus que celle, peut-être, du soldat Bussières, la figure de l'abbé Servant — de ce prêtre qui s'enivre et sert la messe avec des doigts ensanglantés — s'en détache avec un puissant relief.

Bobard, Chambard et Cie par Henri Champly. « L'homme fort vit seul », a dit Ibsen ; mais ce n'est pas de la façon que l'entendait le dramaturge norvégien que sont forts Bobard et Chambard quand ils s'unissent. Pris individuellement, ces *surmonstres* sont impuissants. Ils ne réalisent l'état parfait que dans leur dualité, qui leur rend possibles toutes les ambitions et leur permet tous les succès. Qu'est-ce à dire ? Bobard est la séduction sans idée, Chambard l'idée sans séduction, mais sans autorité, sinon sans noblesse. Il se peut qu'ils soient encore autre chose... En tout cas, sans Chambard, Bobard est inefficient ; sans Bobard, Chambard n'a pas de raison d'être. Ensemble, ils sont le bourrage de crâne et la publicité, et ils s'accrochent cette queue *et compagnie* ; ils règnent sur nous et nous traînent comme des vaincus derrière leur char de triomphe. M. Champly, qui a le tempérament satirique, a bien choisi les noms de ses compères, et Bobard et Chambard, exploiteurs de la crédulité du siècle le plus positif qui fut jamais, ne sont pas indignes de figurer à côté des Robert Macaire et Bertrand du Romantisme.

L'Heure sexuelle, par Rachilde. J'ai relu avec un vif intérêt ce roman déjà ancien de Mme Rachilde, dans la nouvelle édition qui vient d'en paraître. Il a le mérite de présenter sous une forme vivante les trois caractères spirituels des écrivains et des artistes de l'époque du Symbolisme : goûts esthétiques raffinés, s'énervant jusqu'à la perversité ; curiosité du mystère ou sens religieux et métaphysique s'égarant dans de transcendantales rêveries ; passion de l'idéologie, généreuse mais impatiente aussi de tout joug ou de tout contrôle, et ne trouvant que dans l'anarchisme à se satisfaire... Point de développements philosophiques, cependant, ni de commentaires ; à peine quelques conversations entre intellectuels dans cette histoire d'un homme ardent, mais plus cérébral que sensuel, et qui croit trouver dans une « pier-

reuse » la réincarnation de Cléopâtre. Mme Rachilde conte, comme elle sait conter, avec une verve où elle cherche, avant tout, à épuiser les extraordinaires richesses de son imagination à la fois naïve et retorse, éperdument idéaliste et très brutalement matérialiste. Observatrice satirique, elle crible de traits d'esprit ses divagations, comme Heine poignardait d'ironie des « petites chansons » sentimentales. Et elle a de fermes qualités de réaliste. Le portrait qu'elle burine de la prostituée, qui attend dans une indifférence têtue la sortie de prison de son amant, a la valeur d'un Toulouse-Lautrec...

Le soleil des morts, par Camille Mauclair. C'est à la même époque que le roman de Mme Rachilde que nous reporte celui de M. Mauclair, dont paraît également une réédition. Mais ici le conteur le cède à l'essayiste et au critique, dont il faut louer la fidélité, moins à nous présenter l'image d'une génération qu'à nous traduire l'inquiétude qui la tourmentait, et à nous rendre sensibles ses aspirations. Etonnant de clairvoyance, car il est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-cinq ans, le livre de M. Mauclair constitue un document unique et qui vaut mieux, pour nous aider à comprendre le symbolisme, que la plus minutieuse étude critique. Ecrit, sans doute, avec quelque gaucherie, et alourdi de considérations sociologiques qui accusent l'influence du naturalisme et peut-être de Zola, *le Soleil des morts* révèle, déjà, en revanche, l'exaltation spirituelle de M. Mauclair, la noblesse de son âme et l'universalité de son intelligence si activement curieuse de tout. Je ne crois pas, en outre, qu'on ait fait, nulle part, de la figure intellectuelle de Mallarmé un portrait plus réussi que celui qu'on trouve dans le roman de M. Mauclair. Son Calixte Armel, autour de qui évoluent certaines personnalités artistiques et littéraires, hier célèbres, et sur lesquelles on pourrait s'amuser au jeu décevant de mettre des noms, ne laisse pas d'apporter une consolation à ceux qui, toujours, regrettèrent qu'aux mardis de la rue de Rome ne se soit pas trouvé d'auditeur pour prendre note des improvisations du poète.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marie Curie : *Pierre Curie*, Payot. — Frederick Soddy : *Le radium*, traduit par Adolphe Lepape, Alcan. — Jean Becquerel : *La radioactivité et les*

transformations des éléments, Payot. — P. Loisel : *La radioactivité*, Quillet. — Marcel Laporte : *Le radium*, Stock.

Mme M. Curie vient d'écrire une biographie de **Pierre Curie**, remarquable tant par l'élévation de la pensée que par les nombreux souvenirs qui s'y trouvent évoqués. Nous revoyons tout d'abord le milieu familial où grandit le jeune Pierre, avec son frère aîné, Jacques, actuellement professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier. Leur père,

le docteur Eugène Curie, avait des convictions politiques très fermes. Il était lié d'amitié avec Henri Brisson et les hommes de son groupe ; comme eux, libre-penseur et anticlérical, il ne fit point baptiser ses fils et ne les fit participer à aucune espèce de culte (p. 11).

Pierre Curie était timide et réservé ; il se croyait d'intelligence lente et il lui arrivait fréquemment de le dire ; il aimait la lecture des livres ardus et « ne détestait pas les livres ennuyeux » :

C'est qu'il était séduit par la recherche de la vérité, qui s'associe parfois à une rédaction dépourvue d'agrément (p. 23).

Ses débuts furent extrêmement modestes ; il resta pendant douze ans chef de travaux à l'Ecole de Physique et de Chimie, avec un salaire comparable à celui d'un ouvrier :

Cela tenait sans doute en grande partie à la facilité avec laquelle on oublie ceux qui ne sont recommandés, ni protégés, ni aidés par des influences puissantes (p. 43). L'exemple de Pierre Curie et de tant d'autres montre que, pour conquérir des moyens de travail acceptables, il faut, le plus souvent, avoir épuisé d'abord sa jeunesse et ses forces dans des soucis quotidiens. Notre société, où règne un désir âpre de luxe et de richesse, ne se rend pas compte que la science est à la base de tous les progrès qui allègent la vie humaine et en diminuent la souffrance (p. 105). Et pouvons-nous songer sans un sentiment de peine profonde au gaspillage, irréparable entre tous, du plus grand bien de la nation : le génie, les forces et le courage de ses meilleurs enfants (p. 95) ?

Il faut lire ces belles pages où la compagne de Pierre Curie dit ses rêves de jeunesse, ses premiers travaux sur la piézo-électricité, les symétries et le magnétisme, la découverte du radium, la lutte pour les moyens de travail, le fardeau de la célébrité... Hélas ! on sait qu'un accident stupide interrompit une si noble carrière le 19 avril 1906 ; Pierre Curie n'avait pas encore quarante-sept ans.

Ce petit ouvrage se termine par la reproduction d'opinions d'Henri Poincaré, de Désiré Gernez, de Jean Perrin, de Charles Chéneveau, de Paul Langevin, qui écrivait dans la *Revue du Mois* (juillet 1906) :

Entièrement affranchi d'antiques servitudes, amoureux passionné de raison et de clarté, il a donné l'exemple, en prophète inspiré des vérités futures, de ce que peut réaliser en beauté morale et en bonté, dans un esprit libre et droit, le courage constant, la propreté mentale de toujours repousser ce qu'il ne comprend pas et de mettre sa vie en accord avec ce rêve (p. 111).

Après la mort de son mari, Mme Curie poursuivit les recherches commencées et les exposa dans un magistral *Traité de Radioactivité* (Gauthier-Villars, 1910) ; leurs enfants ont grandi depuis et s'adonnent eux aussi à la physique. Les *Œuvres de Pierre Curie* ont été éditées par les soins de la Société française de Physique (Gauthier-Villars, 1908).

Le 28 décembre dernier, à l'occasion du 25e anniversaire de la découverte du radium, Marie Curie, deux fois titulaire du prix Nobel, reçut à titre de récompense nationale une pension viagère de quarante mille francs. Ce n'était que justice ; mais il est regrettable que nous lisions, dans l'exposé des motifs par Léon Bérard, le ministre de l'Instruction publique d'alors :

La découverte du radium est une des plus grandes de la science moderne... ; le radium, plus actif, plus éclatant que tous les corps déjà connus... Sous ce rayonnement d'une quantité immense d'énergie, à leur suite, inspirés par eux comme les chercheurs d'or qui affluent vers un champ aurifère, les physiciens du monde n'ont cessé d'apporter le concours de leurs recherches aux deux illustres initiateurs...

Ce style pompeux et naïf, ces métaphores bouffonnes nous font toucher du doigt l'incapacité d'une culture exclusivement littéraire à s'adapter à la complexité de la pensée moderne. Pierre Curie pensait :

que l'enseignement des sciences doit être l'enseignement dominant des lycées de garçons et de jeunes filles. Mais [disait-il], « une telle motion n'aura guère de succès (p. 98).

Souhaitons qu'on y arrive un jour prochain et constatons que nous sommes en meilleure voie que l'année dernière.

§

Existe-t-il de bons exposés élémentaires de la radioactivité?

Un des meilleurs, à mon sens, reste l'ouvrage du physicien anglais, Frederick Soddy, **le Radium**, paru il y a quelques années, mais que le traducteur, Adolphe Lepape, un physico-chimiste distingué, tient à jour par des éditions successives. La lecture en est très attachante et, somme toute, très accessible.

Mais nous avons depuis quelques jours une courte mise au point, de premier ordre, rédigée par Jean Becquerel, professeur au Muséum : **La Radioactivité et les transformations des éléments**. Jean Becquerel, dont on connaît les remarquables ouvrages sur la relativité, est le représentant actuel d'une longue lignée de physiciens ; son père, en particulier, découvrit en 1896 la radioactivité d'un métal connu depuis longtemps, l'uranium, et fut ainsi le précurseur de tous les travaux ultérieurs, qui provoquèrent un bouleversement dans nos conceptions générales. Le dernier petit livre de Jean Becquerel es très bien équilibré ; dans une première partie, il retrace la découverte de la radioactivité, il indique les caractères généraux du phénomène et décrit les trois sortes de rayons qu'émettent les radioéléments. La seconde partie est consacrée aux *transformations radioactives* et à la structure de l'atome ; le couronnement de ces études fut la solution du « problème de l'alchimie », par Ernest Rutherford, qui parvint à transmuter les éléments légers (azote, aluminium...), avec production d'hydrogène, et l'auteur rappelle (p. 169) quelques recettes qui permettraient de « faire de l'or » à partir du bismuth, du plomb, du mercure... Jean Becquerel termine par une étude sommaire de la radioactivité du sol et de l'air, ce qui le conduit, dans des pages du plus haut intérêt philosophique, à parler de *l'évolution des mondes* : les théories les plus récentes sont dues à Svante Arrhénius et à Jean Perrin. Ce dernier notamment admet que, malgré les apparences, la radioactivité exige pour se produire un apport colossal d'énergie (sous forme de rayons ultra-X), ce qui lui permet d'expliquer

> les quelques milliards d'années de rayonnement quasi-stationnaire [du Soleil] dont l'histoire de la Terre apporte la preuve.

Dans ces derniers temps, le docteur P. Loisel a rédigé un petit livre sur **la Radioactivité**, dont le plan laisse parfois à désirer au point de vue didactique et qui renferme un certain nombre de termes impropres et d'erreurs de détail. L'auteur a

eu raison d'ajouter, en appendice, quelques expériences simples, bien décrites.

Nous avons enfin la brochure très élémentaire de Marcel Laporte, intitulée **le Radium**, dont le principal mérite est de débuter par le rappel des notions fondamentales qui seront utilisées dans la suite :

Une difficulté de l'étude des sciences, la seule peut-être, est que les notions ne peuvent s'y acquérir que par degrés successifs (p. 5).

Les inexactitudes, assez nombreuses, qu'on y rencontre, pourraient être facilement rectifiées dans une édition ultérieure. Il n'en est malheureusement pas de même du style, sans grand attrait ; cette brochure est destinée aux profanes, qui, pour la plupart, ne sont pas de l'avis de Pierre Curie : ils ont vite fait de délaisser un livre qui ne les captive pas.

MARCEL BOLL.

GASTRONOMIE

La Section gastronomique du Salon d'Automne (2e année). — Protestation contre un projet de restaurant — attraction à l'Exposition internationale des Arts décoratifs. — La Foire gastronomique de Dijon.

Pour la seconde fois, le **Salon d'automne** s'est associé une **Section gastronomique**, présidée avec autorité et compétence par le comte Austin de Croze. Il faut le remercier, ainsi que M. Frantz-Jourdain, Président de ce salon, d'avoir définitivement fait admettre la gastronomie parmi les Beaux-Arts.

Cette section gastronomique est infiniment mieux organisée cette année que l'année dernière. Ceux qui auraient conservé un mauvais souvenir de la première tentative de 1923, forcément imparfaite étant donné que tout était alors à créer, doivent aller cette année se convaincre que l'expérience a servi à ceux qui ont la charge de cette grande entreprise. D'abord, on déjeune dans une salle fermée, de sorte que votre repas ne ressemble plus, comme ce fut le cas l'année précédente, à la dégustation de phoque par Nanouk sur la banquise. Ensuite, le nombre de places étant en principe limité, vous êtes à peu près certain d'avoir votre part — et une part presque toujours confortable — du menu régional qu'on vous a promis. Vous ne risquez plus, comme c'est trop souvent arrivé en 1923, de vous asseoir à des agapes bourguignonnes pour qu'on y remplace les escargots... par un rond de

saucisson, le jambon à la crème de Saulieu... par un morceau de bidoche, et le Clos Vougeot... par un gros vin du Midi. Je conseillerai pourtant une règle plus stricte encore pour contenir l'affluence des convives non inscrits.

Cette année, vous pouvez être tranquille. Vous n'aurez plus de désillusion... si vous retenez votre table. Si vous arrivez à l'improviste et que les 150 places du restaurant régionaliste soient occupées, il se peut qu'on vous dirige sur un « Buffet de gare » modèle, où on vous servira un déjeuner courant, mais soigné.

Est-ce à dire que, au restaurant régional, tout soit invariablement réussi et impeccable? Non. Et Austin de Croze lui-même le sait bien. Il faut tenir compte, entre autres, des circonstances dans lesquelles opèrent les chefs : cuisine de fortune, au gaz, installation provisoire. Et puis les cuisiniers, comme tous les artistes, ne travaillent parfaitement bien qu'avec leurs instruments familiers, dans le cadre où ils ont l'habitude de se mouvoir, dans leur milieu intégral enfin, comme on dit en philosophie. Pourtant, il y eut des repas sans ombre où le service complet fut de premier ordre, et même ceux qui laissèrent percer quelque défaillance comportèrent encore des plats qui justifiaient amplement une ou plusieurs visites à cette très intéressante exposition de gastronomie provinciale.

En tous cas, ce qu'il faut laisser aux organisateurs de la Section gastronomique du Salon d'automne, M. de Croze et M. Rouzier, le bon Périgourdin qui dirige à l'ordinaire le Restaurant Saint-Michel et qui est chargé cette année de la partie technique du restaurant régionaliste, c'est une très judicieuse composition des menus. Ils sont vraiment conçus pour donner une idée exacte de la cuisine et des spécialités de chacune des régions représentées. Rien de mieux, pour fournir un exemple, que ce programme nantais :

Les Hors-d'œuvre nantais
Le Pâté nantais
Le beurre blanc nantais de brochet
Le lard nantais
Les canetons nantais
Les petits pois de Nantes-Chantenay
Les fromages et les beurres
Le gateau nantais
Les corbeilles de fruits nantais

Les confiseries nantaises
Les vins blancs nantais

ou bien encore cet admirable repas qui a été exécuté les 26 et 27 novembre par M. Monin-Budin, de l'Hôtel de la Côte-d'Or, à Saulieu :

Hors-d'œuvre
Le saucisson, le pâté de foies de volaille du pays
Les escargots de la maison
Le jambon du Morvan à la Crème
L'oie aux navets de Iarnoy
Le fromage de Varenne
Les gâteaux sédélotiens
Les fruits de saison.

Rien qu'à recopier ce menu, l'eau me vient à la bouche, comme aussi en me rappelant celui qui nous fut servi par le grand Marcel Dorin, de *la Couronne* à Rouen, et qui fut la perfection.

§

Puisque nous parlons de restaurants d'expositions, élevons une protestation énergique. Parmi les énumérations alléchantes qu'on nous donne des voluptés de la future **exposition des Arts décoratifs**, nous lisons ceci :

A mesure qu'on se rapprochera des Invalides, le spectacle s'affinera, pour aboutir à un restaurant aux innovations vraiment somptueuses : plancher élastique, plateau réservé aux danseurs et danseuses *avec éclairage par en dessous* et, surtout, disposition des tables sur deux bandes concentriques tournant, en sens inverse, à 500 mètres à l'heure, ce qui fait qu'on se trouve être tour à tour le voisin de tous les autres convives.

Cette simple description de cercles concentriques, d'éclairage par en dessous, de plancher élastique, me coupe net l'appétit et me donne la furieuse envie d'aller me nourrir dans n'importe quel caboulot, pourvu que les tables y soient fixes, le plancher en bois et les lampes au plafond. Celui qui a inventé ce restaurant, convenable pour des Américains ou des Boches, croit sans doute que, comme l'amour, la gastronomie comporte trente-deux positions. J'espère quand même que ce ne sont pas les plats merveilleux de la Vieille France qu'on servira sur ces tables tournantes, et qu'on ne déshonorera pas dans ce restaurant automobile une sainte tradition.

Quoi, la gastronomie, dont le culte exige le calme, la paix, le repos, le recueillement, réduite à l'état d'un manège de chevaux de bois! La gastronomie, témoignage de goût, de culture, de raffinement, mêlée aux galipètes d'un plancher élastique éclairé par en dessous! Qu'on s'amuse à ces stupidités à New York, à Londres ou à Berlin, en s'empiffrant d'innommables ragoûts aspergés de Worcester sauce, en buvant de la citronnade, du whisky ou des champagnes allemands, soit. Mais qu'on les introduise au pays du poulet à la crème, du caneton à la Rouennaise, du gratin, du foie gras, du beurre blanc, du Chambertin et du Rabelay!...

Chaque pays apportera à cette exposition le meilleur de son génie et de ses traditions. La France va-t-elle présenter sa belle cuisine, qui est une partie de son charme et de son art, comme une attraction clownesque?

§

Allez donc demander à Gaston Gérard, maire de Dijon, ce qu'il pense de ces « innovations vraiment somptueuses ».

Nul n'a fait et ne fait encore plus que lui pour la gastronomie française, la saine, la vraie, celle qu'on célèbre sur des planchers fixes et en bois. La **Foire de Dijon** dont le succès va croissant — on ne possède pas encore les statistiques de cette année, mais, en 1923, elle a reçu 392.000 visiteurs — est le conservatoire des beaux produits et de la bonne cuisine d'une immense région. L'exposition proprement dite, qui a duré du 8 au 20 novembre dans le cadre magnifique du Palais des ducs, a été encore une fois conçue avec une variété, une abondance, un goût qui en font une manifestation de premier ordre. Mais pour nous, l'incomparable attrait de cette fête annuelle a été comme toujours les menus bourguignons servis, pendant la durée de cette exposition, dans tous les restaurants dijonnais. Cette année, la pochouse de Saint-Jean de-Losne, les flans et les gougères, les cassolettes de grives à la Jean Sans-peur, le râble de lièvre à la Piron, les écrevisses de l'Ozerain au Chablis, entre autres, ont obtenu les plus légitimes succès.

DODIN-BOUFFANT.

SCIENCE SOCIALE

Robert Lévy : *Le Mécénat et l'organisation du crédit intellectuel*, Presses Universitaires de France. — Edouard-E. Plantagenet : *Le Problème douanier et le système de la protection directe*, Marcel Rivière. — Pierre de Lanux : *Eveil d'une éthique internationale*, Stock. — Mémento.

Le Mécénat et l'organisation du crédit intellectuel qu'étudie M. Robert Lévy, dans un gros et docte volume, est une question qui intéresse particulièrement les littérateurs ; les lecteurs du *Mercure* excuseront donc ici quelques détails.

D'abord, qu'est-ce que le mécénat ? L'auteur le définit un ensemble de pratiques destinées à faire bénéficier quelques travailleurs intellectuels d'une protection irrégulièrement accordée par de grands personnages ou par le souverain. Le mécénat a existé bien avant Mécène, car la haute littérature n'a jamais nourri son homme, et certainement Homère lui-même devait être couché sur la feuille aux pensions du tyran de Smyrne ou de Chio dont il ornait la cour. Ce n'est que de nos jours qu'il a disparu, grâce au développement économique des sociétés modernes et à l'accroissement du public lettré qui, comme l'a montré M. d'Avenel, dans son livre sur les *Revenus des intellectuels*, dont j'ai rendu compte ici en son temps, ont permis à l'écrivain de vivre tant bien que mal, et trop souvent plus mal que bien, de sa plume. En effet, d'une part, une certaine littérature est devenue suffisamment rémunératrice pour dispenser l'auteur de romans ou de comédies de se plier aux flagorneries auxquelles étaient encore condamnés les Scudéry et les Corneille. D'autre part, d'assez nombreux métiers intellectuels (journalisme, professorat, bureaucratie, etc.), ont permis au poète ou au prosateur d'art de gagner sa vie matérielle quand il consentait à leur consacrer quelques heures par jour. Ainsi a disparu le mécénat proprement dit, pour le plus grand honneur de la profession littéraire, car il n'y avait vraiment rien de plus humiliant que cette position de bas valet auquel le financier, ou le cardinal-ministre, ou même le roi réduisait celui qu'il obligeait.

Il est à noter, en effet, que les pensions et encouragements que distribue de façon parcimonieuse le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts d'aujourd'hui ne rentrent pas dans le cadre du mécénat ; ce sont des *secours*, de l'aveu même des rubriques budgétaires, pour ne pas dire des aumônes ; les

chapitres du budget de 1924 qui les contiennent ne s'élèvent qu'à 413.000 fr. en tout. Sans doute, en y ajoutant les diverses subventions aux sociétés savantes, offices de recherches scientifiques, théâtres et musées, on arrive bien à un total de 4.864.300 fr., mais ces allocations ne sont pas des gratifications mécéniques, pas plus d'ailleurs que les prix que décernent les Académies, les journaux ou les éditeurs. Pas davantage ne rentrent dans la catégorie les bourses scolaires, les missions d'études et les nouveaux prêts d'honneur que l'Etat se propose d'allouer aux étudiants pauvres. Il n'y a rien là de ce qui caractérise le mécénat, faveur personnelle et irrégulière ; et en réalité, mécénat et démocratie parlementaire sont inconciliables.

Faut-il le regretter ? Je ne le pense pas. S'il s'agissait d'instituer une « feuille des bénéfices » comme sous l'ancien régime, les inconvénients seraient les mêmes qu'alors, et si l'on voulait, comme chez les socialistes, organiser un « aspirator » des valeurs intellectuelles, qui ferait chatoyer ces hauts mérites en plein rayon de soleil, on n'arriverait qu'à hisser au pinacle les pires médiocrités. Mécénat aristocratique et sélection bureaucratique sont à mettre dans le même sac, et il faut, en somme, souhaiter que les pouvoirs publics s'occupent le moins possible de nous ; on peut même aller jusqu'à penser que la suppression des innombrables prix littéraires qui existent ne serait pas une mauvaise chose pour la bonté de la littérature, ni pour la dignité des littérateurs.

La question du crédit intellectuel est tout à fait différente de celle du mécénat; en ce qui concerne les écrivains, le crédit professionnel consisterait à permettre la publication gratuite d'ouvrages ; c'est ce que font les éditeurs qui sont les banquiers de la littérature, et qui se montrent, il convient de le reconnaître, beaucoup plus accueillants pour les écrivains que les banquiers pour les industriels et les commerçants. Cette générosité est d'ailleurs limitée, et tout le monde sait qu'il est à peu près impossible de leur faire prendre un volume de vers, de prose d'art, de théâtre injoué, etc. Pourrait-on faire mieux et organiser des banques de prêts à la haute littérature, comme il y a des banques de prêts à l'industrie ou à l'agriculture? La Société des gens de lettres a essayé quelque chose dans ce genre, mais c'est vraiment bien maigre, et à vrai dire ce ne peut être que maigre ; le crédit intellectuel sera toujours un crédit personnel, et celui-ci ne pourra se

mouvoir que dans des limites très étroites. Ceux qui se sont occupés sérieusement de la question, MM. Clouard, Ferdinand Gros, Favareille, etc., ne sont arrivés à rien de bien pratique. La solution la plus efficace serait l'accroissement du nombre des éditeurs intelligents, initiatifs, hardis et honnêtes, et par suite l'établissement de relations confiantes et cordiales entre eux ; et les auteurs ; ici comme ailleurs la lutte des classes, chère aux marxistes, n'est que sottise.

§

M. Edouard-L. Plantagenet étudie un des *Problèmes de paix* les plus difficiles dans son livre **Le Problème douanier et le système de la protection directe.** Aujourd'hui plus que jamais s'accuse le conflit entre le protectionnisme et le libre échange, les libre-échangistes disant : « Laissez les produits du dehors entrer librement et les prix baisseront par la concurrence, et tout le monde sera heureux » ; et les protectionnistes répliquant : « Laissez la concurrence étrangère tuer la production nationale, et les prix hausseront par le monopole et tout le monde sera malheureux. » Ce dernier argument est fautif, car la concurrence continuera à jouer entre étrangers, mais l'asphyxie complète ou partielle de la production nationale n'en serait pas moins un mal : aussi les libre-échangistes ne désapprouvent pas en général une protection modérée permettant de subsister aux industries indispensables à la vie d'un pays, celles que les Anglais appellent les industries-clés. Ce qui complique la question, c'est que toute industrie peut être qualifiée ainsi, et que beaucoup de producteurs qui pourraient soutenir la concurrence étrangère n'en réclament pas moins une protection qui, alors, devient simplement du parasitisme en leur permettant de vivre aux dépens du consommateur, qui supporte les droits d'entrée. M. Plantagenet a le courage (son nom n'oblige-t-il pas à avoir cœur de lion ?) d'être libre-échangiste par ce temps de protectionnisme forcené, et on ne peut que louer la façon dont il dessine les grandes lignes d'un régime douanier idéal : 1° que les droits d'entrée soient de caractère fiscal et non protecteur ; 2° qu'ils frappent de préférence les articles que ne produit pas le pays : 3° dans le cas contraire, que les articles de production nationale soient frappés d'une taxe de consommation égale au droit d'entrée ; 4° que tout ce régime résulte

d'accords internationaux ; 5° que l'impôt frappe surtout les produits de luxe ; 6° et parmi eux les boissons alcooliques ; 7° au contraire, qu'il épargne les denrées alimentaires ; 8° et qu'il s'abstienne absolument de frapper les matières premières et les substances essentielles. A tout ceci les économistes classiques ne trouveront rien à redire, car c'est précisément ce qu'ils demandent contre tous les étatistes férus d'intervention, et, sauf les intransigeants de l'école, ils se rallieront sans peine aux conclusions de l'auteur, que pourra être conservé le système des subventions et du contingentement conditionnel, à condition qu'il ne masque pas l'ancien régime de la protection douanière, qui doit être radicalement écarté. Ce nouveau système que M. Plantagenet qualifie « protection directe » aurait, en effet, l'avantage de respecter comme base le libre échange, en ne lui apportant que des dérogations précises et limitées, et s'opposerait ainsi à toutes les manœuvres d'exploitation de la masse consommante que le protectionnisme actuel permet. Aussi ne peut-on qu'approuver la déclaration qui ferme le livre :

> La liberté économique est la liberté essentielle, celle qui contient en puissance toutes les autres ; la respecter est un devoir, et la restreindre est un droit dont seule la Société des nations devrait pouvoir user.

§

Au même ordre de préoccupations appartient le livre très sérieux de M. Pierre de Lanux, **Eveil d'une éthique internationale.** Le problème primordial qui se pose aujourd'hui aux peuples est la conciliation du devoir national et du devoir international, du patriotisme et de l'humanitarisme. M. de Lanux n'a pas de peine à établir que l'intérêt national lui-même exige un statut international, et que celui-ci à son tour doit respecter les intérêts nationaux essentiels, c'est-à-dire ceux qui touchent à l'existence d'abord, à la liberté ensuite et enfin à la prospérité économique ; les partisans du libre-échange n'objecteront rien à ceci, puisque le souci de liberté prime le souci de prospérité qu'invoquent les protectionnistes. Mais M. de Lanux ne ramène pas son éthique à cette simple question douanière, et ses aperçus généraux seront lus avec profit par les politiques comme par les sociologues ; sa qualité de membre du Secrétariat de la Société des Nations et de délégué général du Comité d'action pour la S. D. N.

en France donne une autorité particulière à ses remarques et à ses conclusions.

Celles-ci, que je me contente d'indiquer, car il faut se borner, sont en somme optimistes : les appétits de violence et de cupidité qui provoquent la guerre dureront autant que la nature humaine sera ce qu'elle est mais la guerre elle-même pourra être prévenue ; à ce travail préventif doivent collaborer bien des efforts, ceux des pacifistes sentimentaux comme ceux des juristes internationaux, et ceux des économistes comme ceux des politiques, mais à condition que ces efforts soient à la fois sincères et intelligents, que les pacifistes ne soient pas des révolutionnaires déguisés cherchant à substituer aux guerres extérieures des guerres civiles ou serviles parfois pires, que les juristes ne comptent pas trop sur le seul argument de droit (mais comment concilier les souverainetés nationales et la supersouveraineté de la S.D.N.?), que les économistes comprennent l'importance parfois dominante des questions non économiques, et enfin que les politiques ne s'enferment pas dans une ignor nce dédaigneuse de ce qui ne les touche pas directement (c'est ainsi que la grande guerre pouvait être prévue dès l'annexion de la Bosnie par le comte d'Ærenthal). Or dans tous ces ordres d'idées que de progrès à faire encore! et comme le prétendu militarisme de la France est peu de chose en comparaison du tenace impérialisme de l'Angleterre, de l'intransigeant égoïsme des Etats-Unis, de l'effervescent nationalisme de l'Italie et du sournois xénophobisme du Japon, sans parler de la haine inexpiable de l'Allemagne et de la frénésie pestifère de la Russie ! Malgré tout, il faut espérer dans l'avenir ; les principes posés par le pacte de 1919 ont déjà porté quelques beaux fruits ; le règlement de la question de la Haute-Silésie, le rétablissement financier de l'Autriche, la consolidation de la Petite Entente, le relèvement progressif de la Roumanie et de la Pologne peuvent être regardés comme tels ; sur d'autres points, Grèce-Turquie par exemple, on a commis des fautes, mais ce n'est pas la S. D. N. qui les a commises, et puis ces fautes ne sont pas mortelles. En définitive, nous allons vers un régime de paix organisée, donc stable, mais qui dépendra toujours de la bonne volonté des hommes, comme tout ici-bas ; il faut donc, tout en gardant pleine confiance, surveiller attentivement les dangers possibles, combattre les attaques des irréconciliables, aussi bien celles des bolché-

vismes que celles des kaisérismes, et ne pas oublier que c'est dans certains milieux pacifistes et humanitaires que se trouvent à l'heure actuelle les ennemis les plus dangereux de la S. D. N., seule garantie sérieuse de la paix internationale. C'est contre tous ces ennemis que devrait se constituer cette haute élite morale, magnanime et désintéressée, que M. de Lanux prône si louablement à la fin de son livre et qui serait en effet capable, si elle était écoutée, de sauver la civilisation.

Mémento. — Le *Bulletin* d'octobre de la *Ligue du Libre-Échange* donne le compte rendu de l'*International Committee to promote Universal Free-Trade* qui s'est tenu à Londres, et où M. Yves Guyot a exposé que le seul moyen d'abaisser les changes, c'est la liberté du commerce et le retour à la liberté d'exportation des capitaux. Or, la baisse du change est le vrai remède à la hausse des prix, ce dont ne semblent guère se douter nos gouvernants, qui recommencent à partir en guerre assez enfantinement contre les hausses illicites. — Le *Bulletin* de novembre de la *Statistique générale de la France et du Service d'observation des prix* montre justement que les prix se moquent pas mal de ces niaiseries. L'indice général des prix de détail, qui était de 366 en août (base 100 en juillet 1914), est monté à 374 en septembre et 383 en octobre, il atteindra peut-être 400 avant la fin de l'année et alors la politique imprudente du cabinet actuel (dépenses, emprunts, menaces et déficit) en sera la seule cause. — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, un sérieux article de M. Jacques Kulp sur les *Maladies monétaires de l'Europe*, mais qu'il sera bon de compléter avec l'article de M. Charles Lallemand, de l'Académie des sciences : *Veut-on relever le franc ?* dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 octobre. Ce sont là les deux remèdes véritables à la vie chère : le retour à la monnaie d'or par le remboursement des avances de la Banque de France (ce qui, à 2 milliards par an, demande encore une dizaine d'années de patience), que prône M. Lallemand, et le retour au libre-échange aussi complet que possible que demande M. Yves Guyot. Puisse le parti au pouvoir s'en rendre vite compte, car jusqu'ici il a fait plus de fautes en quatre mois que ses devanciers en quatre ans. — Dans la même *Revue politique et parlementaire*, je signale les *Chroniques de politique extérieure* de M. Joseph-Barthélemy qui sont d'une sagesse parfaite ; avec les Chroniques de quinzaine de M. René Pinon dans la *Revue des Deux Mondes* et les articles quotidiens de M. Auguste Gauvain dans le *Journal des Débats*, ce sont les meilleurs guides qui soient sur ce champ crevassé et trépidant qu'est le monde international.

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

E. Herbert Stone : *The Stones of Stonehenge ; a full description of the structure and of its Outworks*, Londres, Robert Scott, 4°, avec nombreux diagrammes et photos. — O.-G.-S. Crawford : *Air Survey and Archeology*, Ordnance Survey Professional Papers, New Series, n° 7, Londres, Imperial House, Kingsway, gr. 4°, 5 sh. — Auguste Audollent : *Les tombes gallo-romaines à inhumation des Martres-de-Veyre*, Puy-de-Dôme, Paris, Klincksieck, 4°.

Nombreux sont ceux qui ont entrepris de décrire les ruines de Stonehenge et de restaurer ces ruines dans leur état primitif, et, en général, d'expliquer le monument entier ; pourtant ce n'est pas Stonehenge qu'ils ont décrit, restauré et expliqué, mais seulement un monument qui n'a jamais existé que dans leur propre imagination.

Ce passage d'un vieil auteur, John Wood, sert d'épigraphe au beau livre de M. Herbert Stone (au nom prédestiné) sur **Stonehenge**, ce célèbre cercle de pierres debout dont on ignore encore la date et la destination.

M. Stone est un ingénieur, grande supériorité sur la plupart de ses devanciers ; il a donc mieux tenu compte des masses, des rapports, de la situation respective des pierres jadis debout, mais pour la plupart maintenant tombées ; et ce sont ces valeurs de position actuelles qui lui ont permis de restaurer les valeurs de position anciennes. De plus, l'étude attentive des différentes sortes de pierres, au sujet desquelles on avait tant discuté, lui a donné la clef de certains problèmes secondaires.

Le plan général de l'état des ruines en 1924, placé au début du volume, montre aussitôt quels sont les éléments actuels sur lesquels il est possible de se baser : il reste presque la moitié du cercle extérieur, une dizaine de pierres à peine du cercle intérieur, formé de pierres plus petites ; le monument du centre est très abîmé ; mais alentour se distingue encore bien un demi-cercle ; enfin, même couchées à terre, les très grosses pierres du portique d'entrée se discernent selon leur situation ancienne.

Ce qui a toujours gêné pour l'intelligence du tout, ce sont des dalles réparties un peu partout parmi les pierres debout ou tombées. M. Stone les a étudiées avec un très grand soin et conclut que c'étaient des dalles qui reposaient sur les pierres debout du cercle extérieur, deux par deux. Autrement dit, le cercle extérieur était une allée dolménique circulaire.

Pour le cercle intérieur, il n'y a guère eu de doutes parmi les

nombreux savants qui se sont occupés de Stonehenge. Mais des discussions souvent passionnées se sont élevées à propos du fer à cheval central, qu'entourent cinq groupes de deux grosses pierres chacun. Inigo Jones en 1621 admettait pourtant non un fer à cheval, mais un hexagone. Plus étrange encore est le trilithon situé à l'intérieur du sommet du fer à cheval: ce sont deux énormes pierres debout, sur lesquelles était posée une dalle également énorme; on ne peut donc lui accorder, je crois, la valeur d'un autel, mais seulement celle d'un portique. Etait-ce un portique mystique, par lequel, après des cérémonies appropriées, on pénétrait dans le monde de l'au-delà ?

Pour déterminer l'âge du monument, on peut appliquer plusieurs méthodes. Supposant qu'il a été construit selon une orientation solaire, sir Norman Lockyer a déterminé l'azimut de l'axe au moment de la construction et situe celle-ci entre 1640 et 2040 avant J.-C. La méthode archéologique donne à peu près la même date, qui tombe à la fin du néolithique de la Grande-Bretagne, puisque aucun objet de bronze n'a été trouvé, malgré les fouilles nombreuses et scientifiquement conduites, sur l'emplacement même et aux alentours rapprochés ; la conclusion de M. Stone précise cette date aux environs de 2.000 avant J.-C.

Les chapitres suivants sont consacrés à une étude très détaillée des différentes sortes de pierre utilisées à Stonehenge. Ces pierres ont toutes été apportées, quelques-unes d'assez loin, et débitées par des moyens primitifs ; les savants anglais ont réussi à découvrir pour chaque sorte la carrière d'origine. Comme dans la région de Stonehenge la pierre à bâtir est rare, les habitants post-néolithiques ont très tôt utilisé le monument comme une carrière, exactement comme ont fait nos paysans des monuments romains, des châteaux forts du moyen âge, etc.

Autre chapitre intéressant, avec utilisation de données ethnographiques comparatives, sur les procédés employés pour tailler ces blocs de pierre ; l'analyse microphotographique prouve que les instruments employés étaient eux aussi de pierre ; avec ces moyens primitifs, les constructeurs de Stonehenge ont réussi à faire des rainures souvent profondes, à creuser des alvéoles. Pour mettre les blocs debout, ils ont creusé des excavations dont un des côtés était non pas droit, mais à 45 degrés. Ceci est un procédé simple. Mais comment placer sur les deux montants ces

énormes linteaux ? M. Stone montre par une série de photos comment il suppose l'opération : il pense que l'on a fait un tumulus à plan faiblement incliné d'un côté, sur lequel on a hissé à l'aide de chèvres et de palans le gros bloc supérieur, et qu'on a ensuite enlevé la terre. C'est une hypothèse au moins originale. Je la crois fausse, car des trilithons et des dolmens énormes se rencontrent un peu partout, et précisément dans des régions caillouteuses ou rocheuses où ces apports de terre étrangère auraient été remarqués. Les blocs des Pyramides aussi sont énormes, et on ne les a pas superposés au moyen de talus de terre. Pour Stonehenge et pour tous les monuments mégalithiques, c'est là un problème technique qui n'est pas encore résolu. Le procédé imaginé par M. Stone est trop élégant pour avoir été inventé par des néolithiques. Et comme le cercle extérieur était lui aussi formé d'une série de trilithons, il faut admettre autre chose que des terre-pleins.

Que ce monument complexe ait eu une destination religieuse, on n'en saurait douter. Mais quelle exactement, nul ne le peut dire. On fait intervenir ici toutes sortes de théories, principalement astrales ; on a voulu y voir un Temple du Soleil ; on a cherché à l'arrangement des pierres un caractère astronomique. Je n'insiste pas : pour le moment, la reconstitution des croyances néolithiques est impossible ; petit à petit, grâce surtout aux découvertes continentales, on commence à pressentir des fragments de vérité. Mais pour Stonehenge, vu la rareté des trouvailles archéologiques, je crois, avec M. Stone, qu'il faut s'abstenir de toute interprétation. C'est déjà un grand progrès que de connaître enfin la forme exacte de cet extraordinaire monument.

§

Toute la région de Stonehenge est d'ailleurs un centre archéologique de première importance : fossés circulaires, tombes en forme de puits, une douzaine de tumulus, l'enceinte de Durrington, le camp de Vespasien, etc. Depuis 1921, le colonel Hawley a entrepris des fouilles systématiques dans cette région. Quelques résultats sont signalés dans un mémoire publié par le Service de l'Aéronautique anglais, dans lequel l'excellent savant qu'est M. Crawford montre les rapports de **l'Aéronautique et de l'Archéologie**. De grandes planches accompagnent ce mé-

moire, qui marque une date importante dans la méthodologie archéologique. Sans doute, chez nous aussi on a pensé à utiliser, notamment dans l'Afrique du Nord, les photos prises en avion pour obtenir des vues d'ensemble de cités anciennes ; un de mes amis m'a envoyé de Tunisie des photos de ce genre, où les ruines romaines ont un relief étonnant.

Mais cette idée simpliste pouvait venir à tout le monde, puisque aussi bien on a, même dans le commerce, des photos aériennes de villes modernes et que la représentation « à vol d'oiseau » est employée depuis plusieurs siècles par les cartographes. Ce qu'il y a de nouveau dans le mémoire et dans l'initiative du gouvernement anglais, c'est d'avoir chargé des archéologues spécialisés de ces explorations aériennes et d'avoir organisé un service spécial dans ce but : M. Crawford a pour titre « Archaeology officer de l'Ordnance Survey ». A quand nos officiers archéologues ou, pour mieux dire, nos archéologues avec grade d'officier ?

L'enquête a porté surtout sur une série de monuments préhistoriques et brito-romains, dont l'exploration pédestre ne pouvait pas faire discerner le caractère. Ainsi certains plateaux anglais ont été fortifiés très anciennement au moyen de circonvallations, avec fossés, que la charrue a petit à petit nivelés. Plusieurs photos de M. Crawford montrent que, malgré ce nivellement, qui était cause que les archéologues n'avaient aucune idée de leur existence, ces fossés et ces exhaussements subsistent, et d'une manière très nette. D'autre part, ces photos ont permis de discerner très exactement, pour un certain nombre d'enceintes préhistoriques, les coupures qui correspondaient à des poternes d'entrée, et de lever des plans d'une précision rigoureuse.

Les résultats généraux de plusieurs séries d'explorations en avion ont apporté à M. Crawford des matériaux suffisants pour dresser la carte de répartition des tumulus, des villages et des champs celtiques, des villas et des routes romaines du Hampshire central ; une autre carte montre le système de culture des Celtes sur les dunes de Figheldean. Ces deux cartes prouvent déjà à quels résultats peut conduire la nouvelle méthode, dont les avantages sont expliqués en détail dans l'introduction du mémoire. Je conseille aux lecteurs du *Mercure* de se procurer cette étude.

Fût-ce par curiosité ; car elle marque le début d'une ère scientifique nouvelle. En tout cas, nos préhistoriens et nos archéologues ont tout intérêt à exiger de notre gouvernement une initiative semblable à celle du gouvernement anglais.

§

Avec les découvertes de M. Audollent à **Martres de-Veyre**, nous rentrons sous terre : ces découvertes ont, en 1893, fait beaucoup de bruit, parce qu'on a retrouvé de splendides chevelures presque intactes et des fragments de vêtements gallo-romains dont on n'avait jusqu'ici que des descriptions écrites. M. Audollent, aidé de M. Pagès, a étudié dans le plus grand détail tous les objets découverts pendant les fouilles de 1893 et leur a comparé ceux qui provenaient des fouilles, célèbres aussi, de 1851. D'excellentes phototypies reproduisent les objets principaux : vases, peigne, écheveau avec son fuseau, panier, tresses de cheveux, bas, ceinture, chemise, sandales, fragments d'étoffes. C'est cette partie surtout des trouvailles qui est intéressante. La phototypie permet de comparer ces fragments à ceux d'étoffes préhistoriques, et je suis frappé de leur identité avec les étoffes lacustres de la Suisse. Là où la technique est du simple *up and down*, il n'y a pas lieu de chercher loin ; le métier primitif, connu sur toute la surface de la terre, suffit. Mais les sergés ont exigé quatre lisses et un remettage spécial, suivant un mécanisme qui est fort bien expliqué par M. Pagès et visible sur ses diagrammes, pages 111 et 112. Je ne voudrais pas entrer ici dans les détails techniques ; mais c'est un fait que la fabrication des sergés est un problème d'ethnographie préhistorique très complexe, qui ne me paraît pas résolu. Notamment, les reconstitutions proposées de métiers de l'âge du bronze par les savants suisses me paraissent inadmissibles. Il va de soi qu'aux Martres-de-Veyre on a affaire à des techniques préromaines, bien que les cadavres découverts dans les tombes datent de la période gallo-romaine.

Les Martres-de-Veyre, à 14 kilomètres sud de Clermont, ont été en effet habitées dès une très haute antiquité. M. Audollent signale la découverte en cet endroit de stations paléolithiques, néolithiques et du bronze : il est probable que les habitants de l'époque gallo-romaine étaient les descendants directs des néoli-

thiques, là comme dans la plupart des localités de France, malgré leur changement de langue et de mœurs. Il est vrai que jusqu'ici on n'a pas découvert d'étoffes, fût-ce aurignaciennes. C'est un hasard que des conditions locales, probablement des infiltrations d'acide carbonique, aient assuré la conservation de tous ces objets à Martres-de-Veyre.

Raison de plus pour demander avec M. Audollent que les fouilles dans cette localité soient continuées.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La réorganisation du Haut-Commandement dans la Marine. — La question de Biribi.

Deux décrets récents ont réorganisé le Haut-Commandement dans la Marine. Cette réorganisation a eu lieu sur des bases assez somptuaires. Cela est plaisant à constater, sous le gouvernement de M. Herriot, qui se flattait d'imposer des économies sévères dans tous les départements de notre Administration. Un peu d'histoire rétrospective aidera à mieux comprendre le sens de la réforme qui vient d'être réalisée.

Avant la guerre, le Haut-Commandement de la Marine comprenait :

1° Six vice-amiraux, préfets maritimes, commandants en chef, de toutes les forces affectées à la défense du littoral métropolitain et algéro-tunisien, avec sièges de commandement à Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon et Bizerte ;

2° Un vice-amiral commandant l'Escadre de la Méditerranée ;

3° Un officier-général commandant l'Escadre du Nord.

Soient huit officiers-généraux, commandants en chef.

Cette organisation fut trouvée suffisante pendant toute la durée de la guerre.

La période qui s'écoula ensuite entre l'armistice et la conclusion du Traité de Versailles fut une période d'attente, pleine d'incertitude. Il serait curieux de relire aujourd'hui toutes les dépêches ministérielles, recommandant les compressions des dépenses, diminuant le nombre des champs d'aviation, etc. Pour des raisons diverses, la Marine s'attendait à une longue période de pénitence. Mais après la conclusion du Traité de Versailles,

lorsqu'on crut naïvement que l'Allemagne paierait largement et indéfiniment, la Marine abandonna bien vite cette attitude contrite. C'est alors qu'on vit sortir les Décrets de M. Guist'hau, étendus et réalisés plus tard par M. Raiberti, sur la défense des côtes et l'organisation du haut-commandement. Aux six Préfets maritimes de 1914 venaient s'ajouter quatre vice-amiraux, commandants en chef, les bandes littorales de la Manche, de l'Atlantique, de la Méditerranée et de l'Algérie-Tunisie, avec sièges de commandement à Dunkerque, Saint-Nazaire, Marseille et Alger. Un nombre égal de contre-amiraux doublait ces quatre vice-amiraux, leur servant de coadjuteurs, avec un nombreux état-major, panaché d'officiers des corps de la Marine et de l'armée de terre, réparti en quatre bureaux. Cette organisation somptuaire fonctionna sur le champ : on avait des immeubles, des écritoires, des plumes et du papier. Cela suffisait. Quant au matériel, il restait parqué dans les ports de guerre, faute de pouvoir envahir les ports de commerce déjà encombrés. . . . .

Cette période de mainmise de la Marine sur la Défense des côtes, qui, notons-le en passant, n'eurent jamais besoin d'être défendues pendant la guerre, fût marquée d'incidents joyeux, risibles ou abominablement dramatiques, comme le fut l'épisode du *Dixmude*. A peine installée, la Défense des côtes multipliait ses exercices à blanc. On tirait du canon. Des compagnies squelettiques des garnisons littorales s'écharpaient, à peine remises du mal de mer, après un transport à toutes brides, au milieu des populations en émoi des paisibles villages de la côte. Gravement, une demi-douzaine d'amiraux, accourus sur le terrain, discutaient le thème et clôturaient l'exercice par une distribution d'ordres du jour, que reproduisaient servilement les journaux locaux. On vit alors des officiers généraux, à bout de carrière, s'élever dans les airs, comme la fille de Madame Angot. Sans doute voulaient-ils voir les choses de haut. On vit même l'un d'eux annoncer sa venue à Salon en dirigeable, au cœur de la Provence, puis, parvenu au-dessus de la localité, laisser tomber des petits papiers, où il s'excusait de ne pouvoir atterrir, chose qu'il savait parfaitement d'avance. Le public riait. Cela ne faisait de mal à personne, sauf à la poche des contribuables et à la Marine, qui tournait à une Marine de Cinéma et se couvrait chaque jour davantage de ridicule. . . . .

C'était dommage. Il fallait s'arrêter sur cette pente dangereuse. Nous verrons tout à l'heure que le ministre actuel eut la sagesse d'y mettre bon ordre.

Cette organisation de la défense des côtes, déjà si discutable, fut aggravée d'une autre concernant le haut commandement de de nos forces flottantes. Deux commandants en chef, à la tête des forces navales du Nord et du Midi, ne suffisaient plus. On leur adjoignit, ou plutôt on leur superposa un commandant en chef des forces flottantes de la Manche; un second avec autorité sur les forces flottantes de l'Atlantique; un troisième pour commander toutes les forces flottantes de la Méditerranée. Et pour couronner le tout, ces supercommandants en chef se trouvaient placés sous la haute direction du vice-amiral, chef d'Etat-major général, décrété amiralissime dès le temps de guerre.

Ainsi, au lieu des huit officiers généraux, commandants en chef d'avant-guerre, nous en avons quinze, après guerre, sans compter l'Amiralissime. Sur ce nombre, treize devaient exercer leur commandement dans de confortables bureaux.

A la vérité, le nouveau ministre vient, d'un trait de plume, de ramener l'organisation de la Défense des côtes à un plan plus rationnel. Les préfets maritimes redeviennent, comme par le passé, commandants en chef de toute la zone littorale de leur arrondissement. Quatre vice-amiraux sont ainsi devenus disponibles. Mais M. Jacques Dumesnil n'a pas osé touché à l'organisation du haut commandement de nos forces flottantes, telle que l'avait arrêtée M. Raiberti, et la Marine comptera désormais, à moins que le bon sens ne finisse par triompher, trois supercommandants en chef, intermédiaires entre l'amiralissime et les commandants en chef à la mer. Nous voilà ramenés à onze commandants en chef, dont deux seulement exerceront leur commandement à la mer. C'est coquet, pour une marine qui se plaint de n'avoir pas de bateaux. En 1914 nous avions une marine nombreuse et seulement huit officiers généraux commandants en chef.

Cette organisation nouvelle peut-elle être considérée comme le fruit des leçons de la guerre? Il serait assez paradoxal de le prétendre, bien que la marine ait multiplié pendant la guerre ses organes-bureaux sur tout le théâtre des opérations. Elle assurait ainsi moins la sécurité de la navigation que la sûreté et la rapidité des informations. Elle n'empêchait pas les navires marchands

d'être coulés, mais elle était admirablement outillée pour en informer de suite tous les échelons du commandement. Toujours est-il que trop nombreux sont aujourd'hui les marins qui ont pris le goût et les habitudes du travail de bureau. Pour quelques-uns d'entre eux, et ce ne sont pas les moins ardents à parvenir, leur carrière s'est faite, sans à-coups, dans l'existence paisible, assurée et confortable, des parlotes du ministère ou des ports militaires.

Là, toutes les questions sont aisément solutionnées sur le papier. Ils y ont pris une tournure d'esprit qui les porte à penser que tout peut se résoudre en dehors de l'exercice réel de la profession. De là cette tendance de plus en plus accentuée à organiser une marine dont les services à terre s'étendent chaque jour davantage. Il ne faut pas s'étonner de voir le plan de la nouvelle organisation du haut commandement, tel que nous l'avons exposé, rallier les plus hauts suffrages et obtenir même le patronage de l'Ecole des hautes études navales. Une sorte d'indulgence paresseuse protège tous ceux qui ont réussi à tirer leur épingle du jeu en filtrant au compte-goutte leurs mois de navigation. Il n'en était pas ainsi avant la guerre. Il y a là un véritable danger pour l'avenir de notre marine.

§

Après le livre de G. Darien, paru il y a une trentaine d'années, l'émouvante enquête, d'une pitié compréhensive, qu'Albert Londres a publié sous le titre : **Dante n'avait rien vu**, a fixé de nouveau l'attention sur Biribi, le bagne militaire. On aurait pu croire que depuis les révélations de G. Darien, la situasation s'était améliorée. Il y a toute apparence cependant qu'elle n'a fait qu'empirer. Le ministre de la Guerre, sollicité de mettre fin à une institution aussi dégradante, aussi dangereuse pour le bon renom de l'armée, n'a répondu que par un geste à la Ponce-Pilate. Il a nommé une commission chargée d'enquêter sur place. Cette commission annoncée à son de trompe ne constatera rien. Il y a toutes chances pour cela. Le général Nollet est cependant assez haut placé pour savoir exactement ce qui se passe à Biribi. D'ailleurs, aucun officier ne l'ignore. Mais dès que l'on s'avise de toucher à un des organismes de l'armée, on se heurte à un mur. Elle veut garder jalousement toutes les institutions que les erreurs

du passé lui ont confiées. Elle a ses écoles, ses camps d'intruction, ses hôpitaux, ses prisons; elle tient à avoir son bagne. Pourquoi? Simplement, parce qu'en le supprimant, on l'amputerait d'un de ses membres, si gangrené qu'il soit. Elle ne veut pas être soupçonnée. Aucune erreur n'est possible, là où le principe d'autorité couvre tout. Voilà pour l'armée. Dans le monde civil, les bonnes gens croient que l'on veut supprimer les bagnes militaires simplement pour le plaisir de donner la clef des champs à des individus, dont la majorité est peu intéressante. Ce n'est pas la question du tout. La suppression de Biribi est souhaitable, parce qu'il n'est pas dans la mission de l'armée d'entretenir des bagnes. Aucun officier, aucun sous-officier n'est entré au service pour surveiller des condamnés et travailler à leur redressement. Ce n'est pas leur métier. D'ailleurs, chose curieuse, M. Albert Londres ne propose pas de supprimer Biribi, et il en donne le prétexte que le régime de nos prisons civiles, auxquelles il faudrait verser les détenus militaires, manque encore d'humanité et d'intelligence. « L'idée, dit-il, de faire travailler des jeunes hommes en plein air vaut mieux que celle de les enfermer dans une citadelle. » D'accord. Mais rien n'empêche de réformer notre système pénitentiaire dans ce sens. A notre avis, le bagne militaire doit être supprimé le plus tôt possible. Remplacer les « chaoucks » actuels par de jeunes sous-officiers, auxquels on aura fait la leçon au préalable, n'apportera aucun remède. L'endurcissement professionnel reprendrait vite le dessus. Puis la tâche à accomplir est au dessus de leur moyens.

Tout le système pénitentiaire militaire actuel devrait être ramené au seul maintien des Bataillons d'Afrique et de leurs sections spéciales. Tout le reste est à supprimer. Tout condamné militaire purgera sa peine, avec une majoration, si le législateur l'estime nécessaire, dans une prison civile. L'armée, qui est une école d'honneur, de probité, de dévouement, n'a rien à faire avec des condamnés. D'ailleurs ses méthodes d'éducation, d'entraînement sont là inopérantes. L'expérience est définitivement acquise.

Quant aux peines disciplinaires, dont l'accumulation entraîne l'envoi aux sections spéciales, elles pourraient faire l'objet d'une réglementation plus souple et plus logique. Tout homme n'ayant pas terminé la période réglementaire de présence sous les drapeaux pourra être envoyé aux sections spéciales. Mais tout engagé

volontaire ayant terminé cette période sera purement et simplement renvoyé dans la vie civile, comme un mauvais serviteur cassé aux gages. Son livret militaire en portera la mention.

Les Directeurs d'industrie et de commerce prendront peu à peu l'habitude, si on aiguille leur attention à ce sujet, de tenir grand compte des mentions portées au livret militaire des jeunes hommes qui viendront les solliciter. Le bon renom de l'armée n'aura qu'à y gagner.

Mémento. — *Revue militaire française* (1er nov.) Commandant Grenier : Officiers allemands d'hier et d'aujourd'hui. — Colonel Allehaut : La Bataille de rencontre, etc. — *Revue maritime*, Commandant Pr. Combescure : Esquisse d'une réforme des Arsenaux. — Capitaine Sarchet : La première offensive contre le canal de Suez. — Bruno Durand : Pierre Puget, architecte de marine, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS INTERNATIONALES

L'assassinat de Sir Lee Stack et la « Question » d'Égypte. — Après que les élections de 1923 l'eurent rendu maître des destinées (intérieures) de l'Égypte, Saad Pacha Zaghloul, au lieu de préparer un terrain d'entente avec l'Angleterre et de recueillir tous les avantages de la *Déclaration* de février 1922, se laissa griser par la victoire de son parti. Il resta sourd aux conseils de la raison, aveugle à la réalité des choses. Il s'appuya sur le *Wafd*, s'allia aux jeunes effendis qui formèrent bientôt une ridicule « armée de Zaghloul » ; plutôt que de brider les passions et d'exhorter ces effendis à montrer à l'Angleterre, justement sceptique, qu'ils étaient véritablement capables de se gouverner eux-mêmes, il préféra encourager leurs extravagantes revendications, déclamer contre les Anglais, menacer, jurer que la « nation » ne désarmerait pas avant qu'elle eût débarrassé le Beled (1) du dernier des Britanniques, civil ou militaire. Comment la « nation » pourrait-elle obtenir la libération du territoire, c'était un détail dont Zaghloul ne s'embarrassait pas. Il avait foi dans la violence. Tandis qu'il s'entêtait à réclamer l'indépendance intégrale, que les journaux à sa dévotion reprenaient en chœur ses refrains, les effendis, pai-

(1) Le pays.

sant à volonté dans la caisse du *Wafd*, s'efforçaient de semer le grain de la révolte parmi les bataillons égyptiens du Soudan.

A mesure que s'intensifiait cette résistance, à la fois ouverte et souterraine, Zaghloul Pacha divaguait chaque jour davantage. Il ne réfléchit pas que l'Égypte, quand l'Angleterre s'en empara (1882), ne disposait nullement d'elle-même ; que, tributaire du Grand Seigneur, elle formait un pachalik de l'Empire Ottoman ; que, partant, en 1918, l'Angleterre, ayant imposé ses volontés à la Turquie, était fondée, en droit international, à annexer purement et simplement l'Égypte ; que si, d'ailleurs, et par hypothèse, l'Empire britannique se fût écroulé durant la grande guerre, l'Égypte fût retombée sous le joug et la coupe de la Turquie, elle-même vassale de l'Allemagne qui, s'étant substituée à l'Angleterre, aurait implacablement étouffé les aspirations des enfants de la vallée du Nil ; que, du fait de sa situation géographique, l'Égypte était vouée à être, au point de vue de la politique extérieure, le satellite de l'Angleterre, fatalité dont Méhémet Ali convenait déjà en 1827, quand il assurait au colonel Craddoc : « *Une chaîne relie l'Égypte à l'Angleterre*. La position respective des deux pays commande, de toute nécessité, un échange de bons procédés. L'Égypte tournera sans cesse ses regards vers l'Angleterre pour y rencontrer amitié et protection. » Après d'un siècle de distance le gouvernement de S. M. B., raisonnant comme le Pacha, rédigea la *Déclaration à l'Égypte* de février 1922 ; ce faisant il allait à l'extrême limite des concessions qu'il lui était permis d'accorder. Sous réserve de la sauvegarde des intérêts étrangers (dette publique) et des minorités (capitulations), il se désintéressait des affaires intérieures de l'Égypte et donnait l'autonomie aux Égyptiens. D'autre part, l'Angleterre reportait et limitait son protectorat aux frontières de l'Égypte qu'elle neutralisait, pour ainsi dire, à son profit, s'engageant à pourvoir à la défense du littoral et du territoire égyptien contre toute ingérance ou agression directe ou indirecte de puissances étrangères. L'engagement était principalement dicté par le souci de la sécurité des communications impériales, et la maîtrise absolue du Canal de Suez, dont le creusement avait déterminé l'occupation de l'Égypte en 1882 (1).

(1) Lisant dans l'avenir, le sage Méhémet Ali ne voulait pas faire creuser l'Isthme de Suez. « Le canal, lui disait-on, sera votre Bosphore, et la Turquie doit au Bosphore de départager toutes les puissances, de neutraliser leurs ambitions respectives et de lui permettre de n'en rien redouter pour la sécurité de

Enfin, elle décidait de définir, d'accord avec le gouvernement égyptien, le statut futur du Soudan, que Kitchener avait reconquis sur le Mahdi et que les administrateurs britanniques avaient converti en un coin prospère de l'Empire, appelé à un merveilleux avenir.

De la déclaration de février 1922, Zaghloul Pacha n'avait accepté que l'autonomie, répudiant tout le reste. Des questions réservées il ne voulut rien savoir, du moins pas avant que les Anglais eussent, sans conditions, évacué l'Égypte. Alors, d'égal à égal avec le gouvernement de S. M. B. il entrerait en négociations relativement aux seules questions concernant le Canal et la sûreté des communications impériales. Quant au Soudan, en aucune façon il n'en voulait démordre; cette contrée, représentait pour l'Égypte un héritage pharaonique.

Cet absurde langage, Zaghloul Pacha le tint à peu près à Mr. Mac Donald, l'été dernier, et il se montra si obtus, si intraitable qu'il découragea ce Premier Ministre socialisant et disposé aux accommodements. Le Pacha nationaliste perdit ainsi une belle occasion de faire faire à la cause égyptienne quelques pas en avant. Il retourna en Égypte, non sans proférer en cours de route d'imprudentes bravades.

« Nous continuerons d'employer les méthodes diplomatiques, tout au moins pour un temps... » déclara-t-il à un rédacteur du *Matin*.

Des confidences qu'il reçut, M. Sauervein ne laissa percer que ceci : « Cet homme d'État, qui est l'idole du pays, dispose évidemment d'autres moyens. » Ces autres moyens comportaient, outre la croisade anti anglaise, et les activités de diverses sociétés secrètes (1), la création d'une flotte, d'une escadrille d'avions, la fondation d'usines d'armes et de munitions, programme qui devait, dans un avenir plus ou moins rapproché, permettre aux effendis d'enlever l'indépendance de l'Égypte, les armes à la main. Un des « moyens » dont Zaghloul disposait, c'était l'assas-

sa capitale. — Vous vous méprenez, répondait-il, le Bosphore, ce passage qui ne conduit pourtant que dans la Mer-Noire, mais bien aussi dans la Méditerranée, est la source de tous les revers essuyés par l'Empire Ottoman depuis un siècle. Si les Sultans avaient pu le fermer, ils régneraient encore sur leurs anciennes possessions. » Benedeti : *Méhémet-Ali durant ses dernières années* : « Revue des Deux Mondes », 1er juin 1895, p. 520.

(1) Voyez le document publié par le *Morning Post* du 29 novembre 1924.

sinat de Sir Lee Stack, tombé le 19 novembre sous les balles de sept effendis. En abattant le gouverneur général du Soudan, c'est l'Angleterre au Soudan que visaient les assassins, affidés, selon toute vraisemblance, à cette société du *Drapeau blanc* qui en juillet dernier avait déjà provoqué la mutinerie de Khartoum.

L'attentat poussa à bout le gouvernement de S. M. B., mais dans un tout autre sens que celui de l'évacuation. Le cabinet Baldwin jugea qu'il fallait, sur le champ, montrer aux Égyptiens que leur pays était toujours à la merci de l'Angleterre; que l'indépendance relative, naguère concédée, était conditionnelle et qu'on pouvait à tout instant, et en un tour de main, les en priver, en occupant une seconde fois leur pays. A Gibraltar et à Malte le branle-bas fut sonné, des vaisseaux de guerre et des transports de troupes filèrent vers Port-Saïd. Ces forces étaient mises à la disposition et à la discrétion de Lord Allenby. Le 22 novembre dans l'après-midi, escorté au petit trot par un régiment de cavalerie, le Haut Commissaire de S. M. B. en Égypte alla au Conseil des Ministres sommer Zaghloul Pacha d'avoir : 1° à présenter d'amples excuses pour l'assassinat de Sir Lee ; 2° à rechercher les auteurs avec la plus grande énergie, sans distinction de personnalités, et à châtier les coupables comme ils le méritaient, quels qu'ils fussent et sans égard pour leur âge ; 3° à défendre et réprimer rigoureusement toutes manifestations politiques populaires ; 4° à payer incontinent au gouvernement de S. M. B. une amende de £ 500.000 ; 5° à ordonner dans les 24 heures le retrait du Soudan de tous officiers égyptiens et des unités foncièrement égyptiennes, de l'armée sultanienne; 6° à notifier au département compétent que le gouvernement du Soudan pourra porter de 300.000 feddans à un chiffre illimité, selon les besoins, l'étendue de terrains irrigables à Guezira ; 7° à cesser toute opposition aux désirs du gouvernement de S. M. B. concernant la protection des étrangers.

Consterné Zaghloul Pacha bafouilla : des excuses, il en faisait volontiers, et il était prêt à payer l'amende, mais il se défendait d'avoir inspiré l'attentat et se retranchait derrière la Constitution pour rejeter les autres demandes de la note britannique. Une heure et demie après cette insuffisante réponse, Lord Allenby l'informait qu'il passait outre à son refus, et se chargeait lui-même de faire exécuter les demandes du gouvernement de S.M.B. Le 24,

à midi, il lui écrivit pour lui annoncer que les troupes anglaises avaient débarqué à Alexandrie et occupé la douane. Alors, plutôt que de récolter ce qu'il avait semé, Zagh'oul Pacha donna sa démission à Fouad Ier qui a chargé Ziwer Pacha de « sauver ce qui peut encore être sauvé ».

AURIANT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Georges Goyau : *Les Origines Religieuses du Canada*, Bernard Grasset. — I. de Recalde : *Histoire jésuite, Histoire vraie*, Librairie moderne.

C'est l'histoire de la formation, de la création d'un peuple que nous donne ici M. Georges Goyau : **Les Origines religieuses du Canada** ; et pour mieux préciser encore son objet, l'auteur ajoute à son titre : *Une épopée mystique*, afin de mieux caractériser encore, s'il est possible, la nature de l'empreinte que, dès son berceau, reçut cette population de la Nouvelle France, séparée de nous politiquement aujourd'hui, mais que nous considérons néanmoins, et avec raison, comme des parents très proches. Elle est l'effet d'un rayonnement de notre vieux pays sur cette jeune Amérique dont les destinées auront sans doute, et dans un proche avenir, une grande influence sur le développement de la race humaine sur notre planète. Imaginons un instant que le traité de Paris (1763) ne nous ait pas chassés de ces terres alors si lointaines, qu'une forte immigration de nos paysans, de nos négociants, ait peuplé ces vastes forêts alors presque désertes, et l'orientation de l'histoire générale était changée. Mais il est puéril, j'en conviens, d'examiner ces sortes d'hypothèses. Revenons à notre sujet.

Notre époque dirige son activité (on pourrait ajouter son agitation) vers des buts presque exclusivement matériels, aussi nous est-il très difficile de concevoir un mouvement dirigé exclusivement (du moins au début, et c'est ce qu'étudie M. Georges Goyau dans son livre) en vue d'un dessein purement spirituel : la fondation d'un peuple chrétien. Et il en fut ainsi dès le début. *Jacques Cartier*, l'auteur le rappelle, fut un prédicateur, *Champlain*, un explorateur apôtre. Ces deux grands noms, dans l'histoire de notre colonisation, synthétisent, en quelque sorte, les aspirations d'un peuple, le peuple français, pour lequel l'idée importait avant tout. De notre temps, il en est ainsi encore et

nous suivons la trace glorieuse des aïeux. Sans doute, d'autres mobiles plus médiocres paraissent nous diriger parfois ; mais ne médisons pas trop de nous. Et les esprits impartiaux qui écriront un jour, dans beaucoup d'années, car il faut le recul, l'histoire de la colonisation des Européens, ne pourront pas ne pas remarquer que notre rôle fut bienfaisant en somme et largement humain.

L'apostolat des missionnaires, au temps de *Champlain* où il commença de se développer, fut d'abord l'œuvre des Franciscains (le *P. Jamet* et son programme de peuplement) ; puis des Jésuites dont La Flèche était la citadelle religieuse ; plus tard vinrent les Sulpiciens, dont les Canadiens de notre temps parlent toujours avec émotion. Richelieu, vers 1627, sur la demande des Jésuites, consacrait la solidarité entre l'idée coloniale et l'idée missionnaire, comme l'écrit M. Goyau. Il signa l'acte d'établissement d'une compagnie dite des Cent Associés ou de la Nouvelle France, et se mit lui-même à la tête de l'entreprise. L'esprit de capitalisme qui avait eu dans les premiers temps, comme on peut le penser, uniquement pour but un intérêt de lucre, devait finalement capituler devant l'idée de colonisation « pour la plus grande gloire de la France et de Dieu aussi ». Car les premiers négociants qui faisaient là-bas le commerce des pelleteries se souciaient assez peu de la conversion des sauvages par les missionnaires et ne voyaient aucune utilité au peuplement des solitudes et au défrichement des forêts par le paysan de France. C'étaient là soucis qui les importunaient plutôt et même les gênaient.

Dans sa préface, M. Georges Goyau fait remarquer combien, pendant longtemps, les Français qui voulaient s'expatrier virent s'insurger contre eux la littérature. Et il cite Ronsard, Montaigne et son chapitre célèbre : Les Cannibales ; La Fontaine dans ses fables, Boileau, bref, toute une lignée d'écrivains excellents qui dissuadaient leurs compatriotes de devenir colonisateurs. On pourrait ici, si la place ne manquait, essayer d'expliquer cet état d'esprit. Mais ce serait trop long. Quoi qu'il en soit, le résultat était que les gens d'audace que tentaient les lointaines aventures n'étaient pas toujours très scrupuleux.

La forte main de Richelieu changea les directives, comme on dit aujourd'hui. Malheureusement, il y eut un effondrement, momentané, d'ailleurs. Québec fut perdu en 1628. Les Anglais

s'en emparèrent et voulurent prendre possession du Canada.

Mais l'Angleterre rendit Québec en 1632 ; et Champlain, dans son ouvrage : *Les Voyages de la Nouvelle France occidentale, dite Canada*, où il réimprimait les relations de ses anciens voyages, invitait le grand ministre à « redonner à ces nations la lumière de la foi ; à relever et soutenir la possession de cette nouvelle terre par les peuplades et colonies qui s'y trouvaient nécessaires ».

Et c'était un nouveau chapitre qui commençait. Les Jésuites se réinstallent et reprennent leurs travaux interrompus, leur apostolat. A cette époque, la vocation de Mme Martin (mère Marie de l'Incarnation) la conduit au Canada. C'est une figure extraordinaire que celle de cette femme. M. Bellessort, dans ses *Reflets de la Nouvelle Amérique*, a dessiné, on peut dire avec amour, cette physionomie si attachante, si forte et cependant si tendre. M. Henri Brémond, dans sa belle *Histoire du sentiment religieux en France*, lui a consacré un de ses plus intéressants chapitres. M. Georges Goyau, à son tour, contemple cette mystique dont l'activité prodigieuse dans l'ordre pratique semble non pas arrêter, mais même stimuler la haute spiritualité. Ainsi en avait-il été autrefois chez sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse, pour ne parler que des plus célèbres. — Et ce fut la fondation de la Société de Montréal, qui n'était alors qu'une île inculte ; la mission huronne, et le péril iroquois, aidé sinon créé par la rivalité anglaise. Et d'autres figures extraordinaires surgissent. Une sorte de moine armé : M. de Maisonneuve, dont la lutte épique contre les Iroquois mériterait d'être fixée en une chanson de geste. Une *religieuse laïque*, Mlle Mance, appelée, elle aussi au Canada par une vocation impérieuse. Enfin Marguerite Bourgeois qui, successivement, avait tenté d'être Carmélite, puis Clarisse, et partait sans aucune ressource pour cette Nouvelle France où une longue vie d'épreuves l'attendait et la tentait. L'auteur a eu raison de mettre en sous-titre à son livre : « Une épopée mystique ». L'ouvrage finit après l'arrivée de M. Montigny-Laval à Québec. Cet ecclésiastique, qui appartenait à la maison de Montmorency, avait une grande répugnance pour une vie sacerdotale trop confortable. Etant archidiacre d'Évreux, on avait eu un instant l'idée de faire de lui un vicaire apostolique au Tonkin. Il avait attendu longtemps, dans le calme d'une retraite as-

cétique, « que Dieu disposât de lui pour les sauvages ». Nommé premier évêque de Québec, M. Montigny-Laval y porta la simplicité et la charité des premiers apôtres. Mais ce nouveau pasteur, devant un troupeau plus nombreux qu'aux jours proprement héroïques, aperçoit des faiblesses, des défaillances qui l'attristent. « Je ne vois personne ici, écrivait-il, sur le zèle et l'autorité de qui on puisse compter pour l'affermissement de la religion. » L'évêque était sans doute un peu sévère pour ses diocésains dont les descendants font aujourd'hui bonne figure, en somme, parmi les familles humaines.

La lecture du livre de M. Georges Goyau est fort intéressante, très attrayante. Et des références nombreuses permettent au lecteur d'approfondir le sujet, s'il le désire. — M. I. de Récalde, dans un travail court, mais véhément : **Histoire jésuite, Histoire vraie** (à propos du bref *Dominus ac Redemptor* et de la querelle des Rites) prend vivement et violemment à partir M. Jean Guiraud qui, dans l'ouvrage : *Histoire partiale, Histoire vraie* (tome IV. L'Ancien régime, XVII[e] et XVIII[e] siècles) a consacré tout un volume aux Jésuites et tenté leur réhabilitation dans la querelle des rites chinois. J'ai eu l'occasion de traiter ici cette question, il n'y a pas longtemps, en analysant le volume de M. A. Thomas (1). Je n'y reviendrai donc pas. Pour tout esprit impartial, il semble bien, d'ailleurs, que ce soit chose jugée, du point de vue de l'orthodoxie. La bulle : *Ex quo singulari* (1742) tranche le différend d'une façon péremptoire doctrinalement et disciplinairement pour tout catholique, régulier, séculier ou laïque. Quant au bref de Clément XIV (1775) : *Dominus ac Redemptor*, qui supprima la Compagnie de Jésus (2), dont les historiens se sont tant occupés et qui fut, quant aux résultats en France, un triomphe pour les Jansénistes, il est un peu téméraire en effet, pour un croyant, de chercher à démêler ce qui détermina le Souverain Pontife. Motifs religieux et raisons politiques peuvent s'équilibrer et nullement s'opposer dans cette sentence. Quoi qu'il en soit, M. de Récalde paraît, derrière M. J. Guiraud, combattre surtout le « Jésuitisme ». Les chapitres suivants de son livre : II. *Le Sabotage de Rohrbacher*, — III. *La suppression des mé-*

(1) A. Thomas : *Histoire de la Mission de Pékin*.
(2) Les Jésuites furent rétablis, pour tout le monde catholique, en 1814 (Pie VII).

moires de la Congrégation de la Mission, renseigneraient le lecteur à ce sujet. Je ne me permettrai qu'une courte réflexion. Dans toute controverse, il faut essayer de comprendre et s'efforcer d'examiner d'un peut haut les querelles particulières.

La Compagnie de Jésus a eu des missionnaires dévoués et incomparables. Elle a eu de nombreux martyrs, comme les autres Ordres, d'ailleurs. Elle a eu aussi ses savants, ses écrivains, ses éducateurs. Elle s'est toujours dépensée, prodiguée, sans compter, sans se lasser. Mais elle a eu également ses moralistes, dont quelques-uns ont fourni à Pascal des pages violentes et superbes — peut-être trop passionnées. Le laxisme des pères de l'Ordre a été depuis lors fort attaqué, comme chacun sait.

C'est qu'ici, sous-jacente à la question religieuse, il y a une question politique, il faut le reconnaître. Pour se ménager des appuis considérables, certains membres de l'Ordre ont-ils été quelquefois un peu hardis dans la solution des problèmes moraux ? Représentants de *l'autorité* sur le terrain religieux et aussi ailleurs et nécessairement sans doute, les Pères ont-ils été parfois des psychologues très avertis, mais audacieux, sacrifiant aujourd'hui à demain ; du reste, et individuellement, tout à fait désintéressés, et sans ambition personnelle ? — C'est ce qui paraît vraisemblable.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Revue Mondiale : Le mariage de Shakespeare. — *La Revue Européenne* : « la Grande Vache », extrait d'un poème traduit du hongrois sans profit pour son intelligence. — *La Revue Universelle* : l'art du Poète, par M. Ch. Maurras. — *Europe* : L'adieu à Anatole France, de M. Georges Duhamel. — *La Renaissance d'Occident* : Une « Passion de N. S. Jésus-Christ ». — Naissance : *Inversions* : première revue officielle de MM. et Mmes les pédérastes. — Mémento.

Une excellente étude de M. Longworth-Chambrun sur « Shakespeare à Stratford » a paru dans **la Revue Mondiale** (15 novembre). Nous en détachons ces lignes qui ont trait au mariage du poète :

Les formalités religieuses et civiles étaient compliquées à cette période de la Réforme et les commentateurs prudents s'abstiennent d'émettre un avis catégorique sur les circonstances qui auraient pu

entraver cette union. Mais grâce aux recherches poursuivies par Mme Carmichael Stopes dans les archives anglaises, nous pouvons constater que l'*acte*, ou autorisation de mariage indispensable pour la légalité de la cérémonie, fut donné dans le diocèse de Worcester. Mais on n'y mentionne pas l'église où elle devait avoir lieu, ni le nom du pasteur autorisé à publier les bans. Cette omission indique, d'après l'étude de maints cas analogues, que la cérémonie avait déjà eu lieu *sans* permission, selon le rite romain. Cette explication est particulièrement plausible dans le cas de Shakespeare, dont les liens avec les catholiques furent étroits. En effet, six proches parents de sa mère moururent à Londres vers cette époque par la torture — Edward Arden, son frère, sa femme, son gendre et le jésuite qu'ils hébergeaient. Détail curieux et généralement inconnu, le représentant de la loi qui opéra leur arrestation dans le Warwickshhire ne fut autre que Sir Thomas Lucy de Charlecote, dont l'inimitié pour les Shakespeare est traditionnelle.

§

Voici quelques passages d'un poème traduit du hongrois et qui est l'œuvre de M. Tibor Céry (?) — publié par **la Revue européenne** (1er novembre). Il a pour titre : LA GRANDE VACHE et débute ainsi, en toute innocence de cause :

La grande vache vole toujours au dessus de moi
elle couche sur un nuage et chante pendant la nuit
son pis ballotant surgit souvent de la brume

la chère ! mon coquelicot ! petit animal ! maîtresse inaccessible !
jamais je ne toucherai tes yeux énigmatiques
embrasse-moi !
voici la lune partie et demain nous mourrons

Ensuite, on rencontre les strophes que voici :

tu voles ma petite biche !
mon cher ver luisant à la mamelle abondante
tu es plus grand que les montagnes
plus parfumé que les foins.

. . . .

ou assassiner !
manger de la terre au matin
boire de l'eau après-midi
accoucher d'un enfant à minuit

La fin du poème vaut d'être citée :

il ne s'épuise jamais, peut-être pour que nous puissions vivre
le soleil brille peut-être aussi
les collines vibrent comme le val des scarabées
$2 \times 2 = 4$
marchons, marchons au-dessous de toi avec des pieds argentés
un jour tu lècheras mon front
nous vivons tous dans ton étable.

Et dire que la France célèbre Ronsard cette année ! !

§

« Ordonner des idées pour qu'elles-mêmes rangent les syllabes des mots, sans la raison et l'ordre du chant, est-il chose permise à un poète au vingtième siècle ? » Cette question ouvre un essai de M. Charles Maurras sur « L'art du Poète », que publie **la Revue Universelle** (15 novembre). « On veut que le poème ne nous apprenne rien et montre de tout point une pure, parfaite et constante inutilité », lisons-nous peu après. Cette constatation faite et d'autres, M. Charles Maurras déclare :

M. Valéry, mallarmiste, finit par retrouver une grande partie de ce que Mallarmé nous a retranché.

Tous les genres restent ouverts, même le didactique, et l'on ne saurait trop éviter de se laisser entortiller d'aucune fausse honte de prosaïsmes apparents. Sinon, que faudrait-il penser de la poésie de tous les comiques? Sinon, il faudrait oublier que notre plus grand poète est Ponchon. Les enfants et les jeunes filles ont seuls le droit de rêver que la poésie soit liée naturellement au bruit de la rame sur le beau lac et au savant arome de quelque parfum distingué. Cela, si bien soit-il, n'est que pure matière. Et toutes les matières, si elles ne sont bonnes, peuvent le devenir. On en fera toujours quelque chose s'il y a lieu. Y a-t-il lieu ? Car tout est là. Professons avec fermeté que tout ce qui a raison d'être sera. Dès que le genre humain aura besoin de découvrir ou de retenir en peu de mots poignants et sonores quelque vérité nécessaire, la leçon, portative et stable, sommaire et solide, du Vers sera utilisée à coup sûr, dans les directions les plus surprenantes.

Ensuite, c'est un plaidoyer pour l'*e* muet, après une justification du droit de faire rimer un pluriel avec un singulier ou « *terres* et *disputèrent* », par exemple.

Les peuples d'autrefois ne lisaient pas les livres parce qu'ils n'en avaient point. Les peuples d'aujourd'hui en ont tant qu'ils ne lisent plus. Vienne donc le poème et vienne le chant qui sauvent le bien et le beau du naufrage dans l'océan de l'Illisible et dans la mer du Trépelu!

Qui ne souhaite, avec M. Maurras, la venue de ce poème ou de ce chant, — à lire tant d'élucubrations absurdes qu'impriment tant de revues sous le nom de poèmes, où il n'y a ni sens, ni harmonie, ni couleur, mais le coq-à-l'âne ahurissant et une obscurité qui se recommandent effrontément de Rimbaud.

§

L'« Adieu à Anatole France », que M. Georges Duhamel a écrit pour **Europe** (15 novembre) console de tous les dénigrements qu'on a pu lire. Ce sont des pages d'une absolue dignité, où l'esprit et le cœur ont chacun leur part.

Le navigateur qui longe la côte orientale de la Sicile, en remontant vers le nord, voit la terre s'élever doucement, doucement. Les heures passent, la journée s'épuise et la lente ascension continue, sans ressaut, dirait on. Enfin, dans la nue, paraît la cime de l'Etna, le beau cratère couronné de fumées.

Ainsi s'est élevée la gloire du sage. Elle a monté, sans heurt et, semble-t-il de loin, sans faux pas. N'empêche qu'au sommet la flamme, souvent, lutte avec la neige.

Anatole France n'était pas de ces génies qui peuvent mourir à trente ans. Il a demandé près d'un siècle pour accomplir toute sa tâche. La Fortune qui, entre autres vertus, lui avait donné la patience, n'a pas cru devoir lui refuser le temps.

Ici, M. Duhamel rapporte un souvenir :

Il a vécu dans la tour d'ivoire, au grand scandale des uns; il en est sorti, à l'indignation des autres. Les professionnels du courage l'ont parfois traité d'amateur. Les plus belles victoires du monde, ce sont presque toujours des amateurs qui les ont remportées.

Un jour de l'an passé, il me fut donné d'assister à un curieux entretien. Un professeur américain pressait Anatole France de mille questions indiscrètes et le vieil homme répondait avec beaucoup de courtoisie et de simplicité.

— Vous dites, répétait l'étranger, que l'amitié de l'Allemagne vaut mieux que cinquante milliards. Vous ne pensiez pas ainsi en 1915.

— En 1915, avoua France, j'avais tort.

— En ce temps-là, reprit l'Américain, vous n'étiez pas d'accord avec Romain Rolland.

Le vieil homme réfléchit une seconde et conclut d'une voix très douce :

— C'est que Romain Rolland a eu plus de courage que moi.

Il était à ce point de la vie où le sage ne se soucie plus de justifier ou de pallier ses erreurs.

Il a peut-être commis certaines erreurs pour le plaisir de les confesser.

§

M. Michel de Ghelderode vient de reconstituer, d'après le spectacle qu'en donnent des marionnettes, un bien curieux « mystère de la Passion de N. S. Jésus-Christ ». Les amateurs de folklore lui sauront gré d'avoir entrepris cette tâche. Le début de l'œuvre populaire paraît dans **la Renaissance d'Occident** (novembre) qui publiera la suite, naturellement.

La première scène a pour décor la cuisine chez Judas et pour protagonistes le disciple et sa femme. Elle demande de l'argent à son mari qui n'en a pas : « Vous mentez ! lui crie-t-elle. C'est vous qui tenez la caisse d'argent des apôtres ! » Elle lui reproche de ne pas gagner d'argent en leur compagnie.

JUDAS

Ça me rapporte mon salut éternel ! Et quand moi je serai dans le ciel, je regarderai à l'étage en-dessous où vous serez en train de brûler, mais vous pourrez crier : Judas, mon cher petit Judas, viens me tirer dehors, je vous montrerai ma langue !...

LA FEMME

Ce sont des blagues ! Il y a longtemps que votre Jésus-Christ vous a promis le royaume du ciel, qui est peut-être bien dans la lune.

JUDAS

On verra bien ! Jésus-Christ est un homme intelligent ! mais donnez-moi un verre de bière, j'ai soif de me disputer !

LA FEMME

Allez boire au robinet car je n'ai rien pour vous !

Il faut, coûte que coûte, trouver de l'argent, professe l'épouse. Et Judas de répondre : « Je ne peux tout de même pas voler puisque je suis catholique ». Mais, il ajoute : « On m'a proposé une bonne affaire... Ce sont les pharisiens... » Aussitôt, la femme change de ton :

Avec ces riches curés, on peut avoir confiance !... Et qu'est-ce qu'ils t'ont proposé, mon cher petit Judas ?

JUDAS

Et bien, ma chère Joséphine, il m'ont demandé de leur vendre Jésus-Christ, pour trente francs!...

LA FEMME

Trente francs, c'est pas assez!... mais ce jour-là on sera tout de même riches et on roulera par voiture...

JUDAS

Oui! mais je n'ose pas!

LA FEMME

Allez, mon cher petit Judas! C'est tout de même un vagabond, ton Jésus-Christ!...

JUDAS

Tu me fais transpirer!...

(Sa femme veut l'embrasser.)

LA FEMME

Allez, mon cher petit Judas! Ecoute, je ne ferai plus de ruses avec toi!...

JUDAS

Alors, je le vendrai, mais j'aurai la moitié. Maintenant, donne-moi mon scapulaire; car je vais chez les apôtres.

LA FEMME

Le voilà. Tu reçois un verre de bière et tu peux une fois m'embrasser.

(Ils s'embrassent, puis ils dansent et chantent.)

La scène, on le voit, attribue aux « riches curés » et à la femme le mobile de la trahison de l'Iscariote. Celle où il vient offrir ses services aux trois pharisiens est du meilleur comique. Il leur demande 35 francs. Ils se récrient, lui en versent 29 et, sur sa protestation, ajoutent une pièce fausse. « Elle est moins fausse que toi! Vilain apôtre! »

JUDAS

Maintenant, bonsoir messieurs les gros curés! Vous êtes contents, moi je suis content et je vais tout droit à l'estaminet!

LES PHARISIENS

Et nous, nous avons acheté Jésus-Christ et pour pas cher! C'est une bonne affaire.

(Ils dansent et chantent.)

Puis, c'est la Pâque à Jérusalem. Y viennent les Rois mages, les miraculés, saint Jean-Baptiste qui n'est pas rassuré:

Je suis venu à Jérusalem pour acclamer Jésus avec qui j'ai joué et que j'ai baptisé dans le Jourdain. Mais je ne suis pas tranquille, car la femme d'Hérode veut me faire couper la tête.

Judas, saoul, rencontre sa femme. Ils vont boire ensemble ce qui lui reste des 30 francs. Le diable, prêt à piquer le traître « sur sa fourchette », se trouve nez à nez avec saint Michel :

Que viens-tu faire ici, Belzébuth?... Tu te souviens que je t'ai précipité en enfer? Qui sait contre saint Michel ?

LE DIABLE

(*A genoux.*) Grand saint Michel, je suis seulement venu voir après Judas pour qui j'ai fait apprêter une chaudière bouillante!

SAINT MICHEL

Cela est bien, car ainsi tu es le serviteur de Dieu. Et tandis que moi j'accueillerai les bons dans le paradis avec saint Pierre, toi tu feras souffrir les méchants dans ton enfer où ils brûlent et pour toujours!

Mais tu sais qu'aujourd'hui Jésus-Christ entre à Jérusalem pour sauver tous les hommes! Tâche de ne pas le rencontrer et redescend vite tes noirs escaliers.

LE DIABLE

Je t'obéis, grand saint Michel! au revoir!

L'idée de Satan « serviteur de Dieu » est bien jolie. De même, ce dialogue qui naïvement met en question la pérennité des commandements divins :

MOISE

(*Qui entre et salue.*) Seigneur, je viens t'adorer sur mes genoux! Je suis Moïse qui a donné dans le temps ta loi aux hommes.

JÉSUS-CHRIST

Maintenant, Moïse, tu as fini, car je viens moi-même donner une nouvelle loi aux hommes et je suis le messie!

(*Moïse sort.*)

Sainte Marie demande à son « cher Jésus » pourquoi il n'est pas resté à Nazareth.

JÉSUS-CHRIST

Ma chère mère, tu oublies que l'ange Gabriel est venu t'annoncer ma naissance. Je ne suis né sur la terre que pour enseigner la vérité et racheter les péchés.

Je préférerais aussi rester à la maison près de toi et de saint Joseph!... mais tu ne dois pas être triste, et te réjouir au contraire!...



Naissance :

Inversions (n° 1. — 15 novembre)

Abonnement ordinaire sous large bande, 15 francs.

Abonnement spécial sous enveloppe close (sans indication d'origine), 20 fr.

Inversions recherche un local de 2 ou 3 pièces. Que nos amis nous aident dans nos recherches.

Provisoirement la direction de *Inversions* ne reçoit pas.

Inversions recherche correspondants dévoués dans toutes les grandes villes de France, Colonies et Étranger.

Voici comment s'annonce la nouvelle revue :

Après avoir lu ce premier numéro d'aucuns penseront que *Inversions* n'est pas une revue *de* l'homosexualité mais une revue *pour* l'homosexualité ; ils n'auront pas tort.

C'est tout un programme de revendications :

Nous voulons crier aux invertis qu'ils sont des êtres normaux et sains, qu'ils ont le droit de vivre pleinement leur vie, qu'ils ne doivent pas, à une morale qu'ont créée des hétérosexuels, de normaliser leurs impressions et leurs sensations, de réprimer leurs désirs, de vaincre leurs passions.

Il ne suffit pas qu'ils semblent (!) être une minorité pour qu'on fasse d'eux des anormaux ou des malades.

Inversions veut être leur Revue, ils y chanteront leur amour aussi beau, aussi noble que les autres amours.

Inversions veut être un lien puissant entre ces parias qui ont commis le crime de ne pas aimer et de ne pas souffrir du même amour et des mêmes souffrances que la majorité (?) de leurs contemporains.

Nous voulons grouper autour de *Inversions* ceux qui souffrent de leur solitude. *Inversions* veut être pour eux l'écho des voix de leurs frères d'amour.

Ce premier numéro paraît sur 16 pages. Il se recommande de Gœthe, de Voltaire, d'Oscar Wilde, de M. Henry-Marx, de Tibulle, de Théocrite, de Shakespeare, de Swinburne, adresse un salut aux lesbiennes par la voie d'un poème : *Elles s'embrassent...* — et traite, enfin, ce sujet dont l'importance n'échappera à personne : « Inversions chez les pigeons. »

Nous nous abstenons de donner l'adresse de cette feuille. Les intéressés sauront la découvrir. Cette naissance est un signe des temps. Nous la mentionnons au titre d'un trait de mœurs. Nous

nous bornerons, dans la suite, à en annoncer le décès, sans regret.

Mémento. — *La Revue de France* (15 novembre) : un « Anatole France », presque sévère, de M. Fernand Vanderem. — Lettres inédites de Henri Heine à son frère Gustave.

Les Lettres (novembre) : « Anatole France ou la clémence de Maurras », pamphlet de M. René Johannet qui écrit, par exemple : « Il emporterait la palme, si l'on recherchait le plus fat et le plus nigaud », et conclut : « Il y a une question Anatole France, parce qu'on a pris une traduction pour un texte original ». — « La faillite de Marie Bashkirtseff », par Mme Marguerite d'Escola.

Europe (15 novembre) commence la publication des « Carnets d'un Ambassadeur », de Georges Louis. — « L'orgue de Chartres », par M. J.-R. Bloch. — M. F. Crucy : « De Prague à Bratislava ».

Les Humbles (octobre), cahier no 10 : « La guerre » (*recueils de devoirs choisis*).

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : « La reine de l'ombre », par M. André Demaison : « Un rapt », premier de quatre récits. — M. G. d'Avenel : « Les Conséquences sociales de la guerre ».

La Revue de Paris (15 novembre) : « Le séjour de Talleyrand aux Etats-Unis », par M. F. Baldensperger. — M. Max Hoschiller : « Comment on travaille en Russie soviétique ».

La Revue hebdomadaire (8 novembre) : Trois inédits de P.-J. Toulet. — (15 novembre) « Une visite à la Béchellerie », par la princesse Bibesco. — « L'œuvre de C.-F. Ramuz » par M. Aldo Dami.

Le Divan (novembre) : « Alternative », poème de M. Ch. Maurras. — « Jules Laforgue », par Mme Dussane. — « Nocturnes », de Mme Cécile Périn. — « Huguette », par M. Louis Thomas.

Le Feu (1er novembre) : « Une impératrice de l'âme » (Mme de Noailles), par M. Alphonse Métérié.

Le Crapouillot (1er novembre) : Le Salon d'Automne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le roman de l'Occitanienne et de M. de Chateaubriand (*Le Figaro*, 28 novembre). — Le testament de la comtesse de Castelbajac (*Le Figaro*, id.) — Les Souvenirs de la comtesse de Castelbajac (*Le Journal des Débats*, 28 novembre).

Sous la signature de M. Robert de Flers, **Le Figaro** nous apporte la clé du roman jusqu'ici demeuré mystérieux de « l'Occitanienne et de M. de Chateaubriand », « le plus ardent et le plus chaste des romans vécus ».

Les deux héros de cette aventure, qui va entrer dans l'histoire littéraire, sont M. de Chateaubriand et la comtesse de Castelbajac, née Léontine de Villeneuve, dont le véritable nom, jusqu'à ces derniers mois, avait été dissimulé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, sous celui de l'Occitanienne. Il semble que Mlle de Villeneuve s'était donné elle-même cet harmonieux pseudonyme — en pensant à Toulouse, la plus grande ville de cette partie de la France que le moyen âge appelait Occitanie — et que la lyre et l'accent des troubadours emplissait d'allégresse.

Et voici un petit résumé historique de l'aventure :

En l'an 1829, M. de Chateaubriand, sans qu'il faiblît sous le poids d'aussi nombreux fardeaux, était chargé de grandeurs et d'amours. Au titre de pair de France, il joignait ceux de ministre d'Etat, de membre de l'Académie française et d'ambassadeur de S. M. le Roi de France auprès du Saint-Siège. Ses amis sont au pouvoir. Il a eu « sa guerre d'Espagne » et, grâce à l'élection du nouveau souverain pontife, Pie VIII, il vient d'avoir « son Pape »... Non seulement M. de Chateaubriand resplendit au premier rang de l'Etat, mais ses soixante ans passés n'ont point écarté de lui les plus flatteuses adorations féminines.

... Après quelques semaines passées à Paris, M. de Chateaubriand arriva le 18 juillet à Cauterets, où il devait faire une saison d'eau ; il comptait ensuite aller retrouver Mme de Chateaubriand sur les bords de la Méditerranée. Aucune inquiétude ne l'assiège. La cure s'annonce excellente ; il fait de belles excursions, se croyant « dans les escarpements de la Sabine ». Il dépense « tous ses efforts pour être triste » mais il n'y parvient pas, et alors, naturellement, il est désolé. Il se console en composant « quelques strophes sur les Pyrénées ». C'est sur ces entrefaites qu'il lui arriva la touchante aventure dont il effleure le souvenir dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

« Voilà, écrit-il, qu'en poétisant je rencontrai une jeune femme assise au bord du Gave ; elle se leva et vint droit à moi : elle savait, par la rumeur du hameau, que j'étais à Cauterets. Il se trouva que l'inconnue était une Occitanienne, qui m'écrivait depuis deux ans sans que je l'eusse jamais vue : la mystérieuse anonyme se dévoila : *patuit Dea*.

« J'allais rendre ma visite respectueuse à la naïade du torrent. Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre ; je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux : inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision ; plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie. Je me serais volontiers caché de vergogne parmi les ours, nos voisins. J'étais loin de me dire ce que disait Montaigne : « L'amour me rendroit la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne... » Mon

pauvre Michel, tu dis des choses charmantes, mais à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. Nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de nous mettre franchement de côté. Au lieu donc de me remettre aux *estudes sains et sages* par où *je passe me rendre plus aimé*, j'ai laissé s'effacer l'impression fugitive de ma Clémence Isaure ; la brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur ; la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans m'a su gré de m'être rendu justice : elle est mariée. »

Qui était l'Occitanienne ? On se le demanda pendant trois quarts de siècle. Peu d'années après l'apparition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, en 1859, le comte de Marcellus, qui avait été le secrétaire d'ambassade et l'ami de Chateaubriand, écrivait dans son livre : *Chateaubriand et son temps*, quelques lignes dont la discrétion piqua, pour un temps, la curiosité de l'opinion. « Faut-il dire, insinuait M. de Marcellus, que malgré les réticences de l'auteur, il me semble que je pourrais nommer l'héroïne de l'aventure ? » Puis le calme se fit autour de l'Occitanienne et ce n'est qu'en 1903 et 1904 que l'attention fut de nouveau attirée sur sa mystérieuse personne, à la suite de deux publications, celle de la correspondance de Chateaubriand avec la marquise de Vichet, qu'avait précédée celle de plusieurs fragments retrouvés à la Bibliothèque nationale, constituant une sorte de confession amoureuse, adressée à une jeune inconnue et que fit paraître en 1899, dans la *Revue des Deux Mondes*, un critique éminent, M. Victor Giraud. Celui-ci rattacha ces feuillets à l'épisode de l'Occitanienne. La question se trouvait ainsi posée avec une vivacité nouvelle et fut aussitôt discutée par des écrivains célèbres. Melchior de Voguë pensait pouvoir identifier l'Occitanienne avec la marquise de Vichet. Supposition que devait reprendre plus tard, avec beaucoup d'ingéniosité, M. Gabriel Faure. Faguet inclinait vers l'hypothèse d'une passante de moindre importance : « Je parie, disait-il, pour la grisette ». L'abbé Pailhès, sans prendre parti dans le débat, croyait apercevoir sous le voile de l'Occitanienne une Mme de Vatry, née Hainguerlot. Plusieurs critiques en vinrent même à songer que l'Occitanienne aurait fort bien pu ne pas exister, et que l'épisode des *Mémoires d'Outre-Tombe* n'était qu'une invention de Chateaubriand, désireux de faire collaborer son imagination à l'histoire amoureuse de son existence. Seul, M. Victor Giraud, avec une remarquable perspicacité, continua de croire à la réalité de l'Occitanienne.

Enfin, le 15 octobre 1923, sous la signature d'un érudit provincial M. de Santi, une petite revue toulousaine : *la Vie politique et littéraire*, affirma qu'elle était en mesure de donner une titulaire à l'Occitanienne, et que celle-ci n'était autre que Léontine de Villeneuve, depuis comtesse de Castelbajac, née en 1803 et appartenant à une des plus anciennes familles du Midi occitanien. Dans le *Gaulois* du 30 août

dernier, M. Victor Giraud reprenait et précisait ces indications. Cette divulgation permet au *Figaro* — nous allons dire pourquoi — de publier aujourd'hui le roman de l'Occitanienne et de M. de Chateaubriand, dont la première partie contiendra les « Confidences » de Léontine de Villeneuve, et la seconde, soixante-huit lettres inédites de l'illustre écrivain. C'est la propre petite-fille de Mme de Castelbajac, la comtesse de Saint-Roman, femme d'infiniment de cœur et d'esprit, qui nous a fait l'honneur de confier à notre journal, afin qu'il les publiât, ces précieux manuscrits. Nous allons expliquer comment Mme de Saint-Roman remplissait ainsi le plus touchant et le plus pieux des devoirs.

C'est en 1848, dans la presse où les *Mémoires d'Outre-Tombe* commençaient de paraître en feuilletons, que Mme de Catelbajac, qui s'était mariée en 1829 et qui était la plus tendre et la plus dévouée des épouses, put lire le fragment où Chateaubriand faisait allusion à la rencontre de Cauterets, dont elle seule possédait le secret. Profondément touchée par cette demi révélation. Mme de Castelbajac écrivit, à diverses reprises, des notes, des explications justificatives, qui constituent le plus émouvant des examens de conscience. « En présence d'un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ma réputation à relever m'obligera peut-être, selon les circonstances, à appeler sur les lettres de M. de Ch... une publicité que je leur aurais refusée. Quelques lignes ayant étrangement dénaturé la vérité, je dois leur opposer les nombreuses pages d'une correspondance qui comprend des années. M. de Ch... démontrera ainsi, lui même, ce qu'a été pour moi cette liaison d'âme à âme, si pure et si distincte du sentiment que le passage me concernant semble indiquer. » Et Mme de Castelbajac analyse et définit, avec une minutieuse sincérité : « Le génie, ce prestige qui semble venir du ciel, avait tourné ma tête et égaré mon cœur dans cette région de l'adoration où ne sauraient monter les amours terrestres. Les hommes doués exceptionnellement ont presque tous inspiré ces passions de l'âme. » Et ailleurs : « Mon âme avait été saisie par ce tourbillon de renommée et emportée dans une de ces sphères qui ne semblent pas appartenir à ce monde. Enfant, on m'avait fait brûler de l'encens devant cet autel, ne pouvant comprendre encore *le dieu*. Il se révéla tout à coup à la jeune fille qui sentit grandir en elle ce sentiment d'enthousiasme renvoyé par mille échos. » Ailleurs encore : « Je me jetai, cœur et âme, dans cette correspondance qui réalisait tous mes songes. Les lettres de M. de Ch... étaient charmantes ; mais elles devaient exalter bien plus encore ce sentiment indéfinissable qui me semblait être descendu sur la terre sans quitter les cieux. Il était noble, il était pur ce sentiment, et si on lui eût donné le nom d'amour, c'eût été comme on le donne à l'amour filial, à l'amour fraternel, aux plus nobles passions humaines. »

Mme de Castelbajac ne s'en tint pas à ces notes éparses, et elle rédi-

gea dans une suite de « Confidences », où se manifeste à tous moments l'âme la plus pure et la plus noble, le récit de la fervente et chaste aventure qui, pendant quelques mois, unit son cœur à l'imagination de M. de Chateaubriand. Elle serra soigneusement, dans un coffret, les notes, les confidences et aussi les lettres du grand homme. Elle avait, tout d'abord, songé à les anéantir : « J'aurais donc, dit-elle, détruit ces lettres, après les avoir relues, la main sur ma conscience, sans un article inconcevable des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Mais en présence de ces lignes, je me dois à moi-même de conserver cette correspondance, parce que là se trouvent explication, justification et mémoire vengée par la même plume qui a essayé, en quelques lignes, d'effacer tant de pages irrécusables et de dénaturer, au profit de je ne sais quel amour-propre ou ressentiment, ce qui pouvait être dit si noblement, si purement, sans risquer de laisser la vérité s'égarer. » Le coffret une fois fermé, Mme de Castelbajac désigna sa nièce, la duchesse de Reggio, et sa petite-fille, la comtesse de Saint-Roman, comme devant prendre connaissance, après sa mort, de son contenu et agir suivant ses instructions, qui étaient celles-ci : « Ces lettres pouvaient être publiées après un délai fixé ; mais si jamais il arrivait qu'on vînt à supposer que c'était elle qui, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, était désignée sous le nom de l'Occitanienne, la publication des lettres et des Confidences devait être immédiate et complète. »

Le jour où la véritable personnalité de l'Occitanienne fut dévoilée par M. de Santi, la petite-fille de la comtesse de Castelbajac songea aussitôt à exaucer le vœu suprême de sa grand'mère.

D'autre part, dans son *Courrier des Lettres*, « Le Figaro » publie, choisi parmi les documents qu'il révèlera, un des fragments testamentaires qui éclairent le mieux, dit-il, l'âme mystique et pure de l'Occitanienne.

Ces lignes furent écrites quelques semaines avant sa mort : la comtesse de Castelbajac avait alors 94 ans :

« Il faut avoir vécu au début de ce siècle pour savoir jusqu'où pouvaient s'élever les imaginations exaltées dans les régions éthérées. Les plus essentiellement pures allaient jusqu'à des hardiesses pleines du sentiment inné de leur innocence. La mienne, j'ose le croire et j'ose le dire, était de cette nature. J'aurais été capable de consacrer ma vie à son *adoration*, mais uniquement au don d'une *âme*. Folie ! oui, — mais rien qui ait terni la pureté de la pensée dans ce qui, néanmoins, a tellement absorbé mon cœur. C'est pourquoi, redescendue sur la terre, j'ai pu aimer dans toute la plénitude de l'amour terrestre l'époux qui m'a fait connaître ce sentiment, sans qu'il se soit un seul instant laissé égarer par une autre pensée. »

Pendant toute sa vie, Mme de Castelbajac a été obsédée et indignée par les trois mots des *Mémoires d'Outre-Tombe* — *dans mes bras* — que Chateaubriand avait écrits avec tant d'insouciance. Il est vrai qu'il ne nommait pas l'inconnue, mais elle n'en écrivait pas moins dans une autre partie de son testament littéraire :

« C'est cette amitié exceptionnelle qui a excusé en l'*amie* ce qu'elle n'aurait point pardonné à un homme qui lui eût inspiré d'autres sentiments. »

Mais il faut lire aussi, dans le **Journal des Débats**, cette très curieuse évocation de l'*Occitanienne* par le Comte Bergouen :

En réalité, il y a quelque temps déjà que, dans les milieux littéraires et mondains de Toulouse, on était fixé sur ce point et qu'on savait que l'*Occitanienne* avait été une charmante et spirituelle Toulousaine, Mlle Léonie de Villeneuve, devenue plus tard (1829) la comtesse Adolphe de Catelbajac. Fille du comte Louis de Villeneuve-Hauterive, officier de marine, et de Rosalie d'Avessens, petite-fille de Riquet, elle naquit vers 1805 et mourut à Toulouse à plus de 80 ans. Bien des gens encore se souviennent de cette aimable aïeule, à l'esprit ouvert et vif, sortant peu, mais recevant d'une façon charmante ses amis dans son appartement du Jardin royal. D'autres encore, plus rares, car la compagnie était restreinte, n'ont pas oublié la lecture que fit, il y a 15 ou 20 ans, dans un salon toulousain, le regretté président de la Société archéologique, l'érudit Jules de Lahondès, de ces lettres jusqu'alors jalousement cachées dans les archives familiales. Donnera-t-on, en les publiant maintenant, les notes si pleines de grâce et d'ingénuité que leur adjoignit, dit-on, leur jeune destinataire, et dans lesquelles elle relevait les légères erreurs que l'imagination un peu trop ardente de Chateaubriand l'entraînait à commettre inconsciemment ? Il y a lieu de l'espérer, puisque le *Figaro* annonce la publication des *confidences* de l'Occitanienne, du roman que ce *roman* inspira à Mme de Castelbajac...

... Dans ses souvenirs, Mme de Caltelbajac ne parle pas de Chateaubriand, ou plutôt son nom n'y est pas écrit, mais nous avons quatre longues pages pleines d'enthousiasme pour l'œuvre de l'écrivain, en particulier pour *Le Génie du Christianisme,* dans lesquelles, amenée fatalement à parler de l'auteur, elle l'appelle *Lui* et souligne ce pronom. Le passage tout entier mériterait d'être cité. Il montre la vive impression que produisit cet ouvrage sur « les imaginations naissantes qui commencent à s'éveiller et qui cherchent à découvrir un monde peuplé d'idées ». Et, plus loin, elle ajoute : « Tout parut donc conspirer en faveur d'une séduction qui ne tarda pas à devenir générale. Les aïeuls et les aïeules demeurèrent en arrière, ne comprenant pas trop et goûtant peu. » Cette dernière phrase prend toute sa valeur quand on se

souvient de la lettre que Léontine de Villeneuve, conjointement avec son amie Coraly de Gaïx, écrivit au noble vicomte dans un moment d'emballement juvénile. Armand Praviel l'a publiée dans la préface qu'il écrivit pour le livre consacré par le baron de Blay à Coraly de Gaïx.

« Après avoir terminé ce beau chef-d'œuvre, dit celle ci dans ses *Souvenirs de mon jeune âge*, nous n'osâmes pas le confier à la poste sans en prévenir nos mères, qui, comme on le pense bien, rirent beau coup de notre folie et en empêchèrent l'exécution. Mais, malgré cela, notre amour pour l'*illustre* voyageur ne cessa pas : il n'était plus question entre nous que de la fleur du désert et des cèdres du Liban. »

Si Coraly de Gaïx se contenta de subir cette influence purement littéraire de Chateaubriand, la correspondance dont on nous annonce la publication montrera que, pour Léontine de Villeneuve, son amour, tout en restant sentimental et pur, sortit des sphères de l'imagination pour devenir une réalité.

Et le souvenir de cet amour, tout spirituel qu'il ait été, resta si profondément gravé dans le cœur de Léontine, qu'écrivant ses souvenirs en 1876, c'est-à-dire cinquante ans après, ayant à parler de Chateaubriand, elle ne trouve pour le désigner d'autre mot que *Lui*.

Voilà donc l'Occitanienne qui entre enfin, sous son véritable nom, dans la gloire et dans l'histoire littéraires. Il lui a suffi pour cela d'aimer Chateaubriand et de lui inspirer quelques vains désirs et quelques belles pages mélancoliques. Que cette belle aventure fasse rêver les jeunes femmes et les incite, plus qu'à écrire des romans, à les vivre et à aimer les écrivains qui peuvent les emporter, dans leurs bras, vers la gloire.

R. DE BURY.

ART

Exposition André Favory : galerie Druet. — Exposition Walter Le Wino, Dora Kuzembianka, Ekegardh, etc. : galerie Carmine. — Exposition Albert Sardin : galerie Carmine. — Exposition Stankowitch : galerie Carmine. — Exposition Fernand Ollivier : galerie Druet. — Exposition Marcel Roche : galerie Druet. — Exposition Contel : galerie Devambez. — Exposition Quizet : galerie Marseille. — Exposition Mané Katz, galerie Percier. — Exposition Sonia Lewitzka : galerie Weill. — Exposition Barat-Levraux, Henri Ramey, René Durey, etc. : galerie Henry. — Quelques mots sur les cartons de tapisserie (à propos des cartons de Beauvais).

André Favory expose chez Druet nombre d'études de beau rythme et de couleurs éclatantes, dont plusieurs ont préparé le

tableau du Salon d'Automne où il a résumé ses tendances et ses aptitudes. Il a, certes, le don du mouvement et de la couleur éclatante, et il dessine.

Quelque excès de sonorité dans la coloration, ou plutôt quelques éclats violents juxtaposés, diminuent la tenue de style de quelques-unes de ses études, sans en altérer l'aspect de plénitude joyeuse.

Une exposition de groupe, galerie Carmine, permet d'apprécier la valeur de **Walter Le Wino**. C'est un paysagiste très consciencieux qui, dans la mobilité des atmosphères, le frémissement des frondaisons, le miroitement des eaux, dans tout l'éphémère sans cesse renaissant de la nature, cherche la vision stable et l'aspect sculptural.

De là, un désaccord avec le style actuel du paysage, une différence, donc une qualité, l'originalité. Walter Le Wino saisit bien la rareté d'une ombre dense sous les allées d'arbres, la sérénité allègre d'un matin d'été. Il montre, dans un grand paysage d'hiver, la fermeté de sa manière, et l'atmosphère frileuse du thème y est nettement décrite.

A la même exposition, une amusante esquisse de clown de Mme **Dora Kucembianka**, dont on a remarqué les études d'après les Fratellini, bien silhouettés dans la chaude lumière du cirque. L'artiste ne se borne pas à ces études de soirs parisiens ; elle y ajoute des aspects de rues de village, d'impression très juste.

Ekegardh expose des nus de femme, d'un faire à la fois sévère et séduisant. Lignes strictes, présentation simple, mais patiente, recherche opiniâtre du mouvement juste, et sur la couleur mate des chairs, les ombres sont élégamment et justement détaillées, ajoutant à la beauté physique très résumée et esthétisée un peu de mystère charnel, très discrètement suggéré.

A la même galerie, Albert **Sardin** expose une nombreuse série de paysages de Corse, quelques rues de village, mais surtout des coins de nature verdoyante, traduits avec une correction qui en ménage l'aspect véridique et les ensoleille sobrement.

M. **Stankovitch** montre des coins de Bosnie, des villages clairs au pied de montagnes vertes barrant l'horizon dans une bande de ciel d'un bleu déjà durci, presque oriental. Il peuple ses paysages de menues silhouettes bigarrées, car là-bas le costume des paysans est d'une éclatante polychromie. La spécialité

du décor prête certainement de l'intérêt pittoresque à ces paysages : ils semblent néanmoins sérieusement étudiés et bien établis.

§

Galerie Druet, **Fernand Ollivier**, avec quelques vues de Venise, donne une nombreuse série sur les Martigues, études qui, en surplus de leur valeur d'art, prendront un intérêt documentaire, puisque les Martigues changent d'aspect et que la Venise Provençale d'il y a dix ans se transforme lentement en port moderne, avec des scintillements de pierrailles neuves, en place de ses vieux crépis. On retrouve dans les toiles d'Ollivier le calme du décor célèbre, et aussi l'agrément des coins de village voisins, avec du cyprès émergeant des murs et les vastes échappées sur la plaque de l'étang de Berre, des harmonieuses flexions des arbres sur la rive, de la chaude atmosphère du pays sur les détails de paysages judicieusement choisis.

Marcel Roche consacre une série de pastels et dessins à des études de fleurs, minutieuses et de bonne allure, et à des nus féminins d'allure classique.

Une exposition chez Devambez présente une série de paysages de **Contel**, artiste très épris des vieilles villes, du décor d'ancienne France, des rues vétustes et muettes dont les maisons semblent essayer par-dessus la chaussée d'affronter leurs toits ; et par l'orée de la rue, dans l'horizon plus spacieux, se dessine en clarté le porche de quelque belle église. Il a consacré à ces témoignages de pierre d'une vie simple et silencieuse nombre d'études peintes ou gravées.

C'est aussi un bon interprète du plein air, dans le calme des arbres tranquilles près des eaux sourdes.

Quizet (galerie Marseille) nous mène dans des coins du Paris tranquille, dans des faubourgs suburbains où il sait, près des rues sillonnées de tramvays, trouver des coins de silence, des murs ventrus dont s'évadent de hautes silhouettes d'arbres, et il découvre la poésie intime de ces points endormis de la cité.

Galerie Percier, une série assez nombreuse de **Mané Katz**. Des portraits d'une grande simplicité d'allure, d'une grande sobriété de moyens, poussés au caractère par une déformation qui sait limiter ses audaces. La coloration un peu grisâtre sert à l'aspect d'intimité que recherche l'artiste. Un peu plus de vigueur

ne messiérait pas, mais il y a là une sorte de rêverie flottante qui n'est pas sans intérêt.

Galerie Weill, des paysages de Vence par Mme **Sonia Lewitzka**, qui, dans ce point du midi, ne s'est pas obstinée aux heures les plus colorées. Mais des groupes de personnages, des plantations de décor, des atmosphères sont ingénieusement mouvementés et Mme Levitzka présente à cette exposition des portraits, dont surtout un portrait de jeune homme, très expressif et de ligne solide.

Galerie Marguerite Henry (une nouvelle galerie de la rue de Seine, où l'on est assuré de ne rencontrer que de la peinture significative des plus récentes tendances) un nu, très équilibré, de facture large et puissante, de **Barat-Levraux**. A côté de natures mortes, d'études de fleurs et de portraits sobres, de savante exécution, **Henry Ramey** montre une esquisse délicate pour une grande composition de femmes nues dans un décor de draperies éclatantes d'une belle vigueur. Des paysages de **René Durey** découpent solidement des masses arborescentes et des ilots de maisons dans une atmosphère un peu sombre, mais vigoureusement tracée. M. **Bertrand**, un jeune peintre, décrit d'un heureux mouvement, un peu confus, un soir de cirque.

§

La question si controversée des cartons de tapisserie de Beauvais a été portée devant le public par une exposition de ces maquettes à l'Orangerie. Les maquettes sont insignifiantes. Le grand tort des Administrateurs qui se sont succédé à Beauvais, pendant les années (de 1840 à 1860) où ces tapisseries avaient été commandées, fut de ne jamais s'adresser à des artistes, mais à des praticiens.

Le fait n'est pas isolé. Cela fut aussi le cas d'autres manufactures de l'Etat. On ne s'explique pas plus la rareté des commandes faites par Sèvres à des artistes, pendant la même période. Les manufactures d'Etat s'étaient créé un lot de fournisseurs choisis parmi des professeurs de dessin, des sculpteurs spécialisés qui semblaient aux administrateurs avoir créé une esthétique particulière et congruente, éloignée des élégances neuves, soigneusement dépourvue d'audace, communiquant à tous produits une vague ressemblance. Les Gobelins faisaient exception, s'adressant

à des peintres, mais les élisant avec certitude parmi les plus illustres des médiocres. Il a fallu toute la valeur des artisans et la solidité des techniciens pour que ces produits puissent soutenir la réputation de nos manufactures nationales. Que les meubles combinés d'après ces cartons aient leur intérêt, c'est possible. Ils ont surtout tenu l'intérim jusqu'au jour où le goût moderne a pénétré dans les sanctuaires de la routine et en a modifié l'atmosphère.

Dans ces meubles de la période Louis-Philippe et du second Empire, la différence entre la banalité des compositions et la valeur de l'exécution pratique présente plutôt un disparate désagréable, un fâcheux contraste. Dans un objet d'art décoratif, l'essentiel est la forme et le concept. En accumulant la beauté des matières et l'habileté technique sur des modèles inharmonieux, on ne fait pas beau, on fait riche, ce qui est une façon de faire laid.

Le trait distinctif de toutes ces compositions, c'est d'être touffues. Le nombre des détails ne masque pas la banalité des lignes. L'artiste réel trouve une forme générale neuve. Le praticien remplit une forme déjà connue et banalisée.

La valeur en soi de ces maquettes est assez indifférente. S'il ressort quelque utilité de leur réunion et de leur exposition, ce n'est point de donner une certitude sur l'utilité plus grande de les garder dans des archives, ou de les disperser par une vente. L'important, c'est que de les avoir vues, toutes, juxtaposées, d'avoir obtenu ainsi une vision claire, un aperçu d'ensemble sur vingt ans de travaux d'une manufacture d'Etat, l'opinion s'impose que les commandes doivent être faites à des artistes préparés par l'exercice de leur art à comprendre les nécessités particulières du panneau décoratif, et non point à des praticiens incapables d'animer de vie esthétique leurs notions techniques élémentaires.

L'opinion était éclairée là-dessus, par la dernière exposition de cartons de tapisserie organisée par M. Clouzot au musée Galliera. L'Exposition de l'Orangerie ajoute à la démonstration faite au musée Galliera, par la juxtaposition des cartons de créateurs et de praticiens, la force d'un grand argument historique.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'ordre du jour de la dernière assemblée générale des membres de la *Société des Artistes Décorateurs* et les cartons de Beauvais.

Les quotidiens et certains périodiques viennent de publier les lignes suivantes :

Les membres de la Société des artistes décorateurs, réunis en assemblée générale au Pavillon de Marsan, le 6 novembre 1924, sous la présidence de M. Charles Hairon, vice-président, après avoir entendu les explications du Comité :

Approuvent la constitution d'un groupement d'artistes organisé par la Société dans les conditions prévues par le règlement de l'exposition de 1925,

Adressent à

M. FERNAND DAVID, commissaire général;

M. PAUL LÉON, commissaire adjoint et directeur des Beaux-Arts;

M. CHARLES PLUMET, architecte en chef ;

Leurs plus vifs remerciements pour la sympathique confiance qu'ils témoignent aux artistes decorateurs qui veulent représenter l'Art Français à l'exposition de 1925,

Et émettent le vœu que, dans cette manifestation pacifique, leurs œuvres puissent être confrontées avec celles de tous les artistes étrangers.

Les artistes créateurs qui désirent participer à ce groupement sont invités à s'adresser, pour tous renseignements, à M. GEO LAMOTHE, secrétaire général, 4, rue Steffen, Asnières.

Tout semble donc marcher à merveille et ce serait — si l'on en croyait les « artistes décorateurs » — vers un ciel sans nuages que, cours la Reine, Quai d'Orsay, partout autour du Pont-Alexandre III, montent les constructions éphémères de 1925.

Je viens cependant d'apprendre que Maurice Asselin — l'un des peintres de la jeune École qui, au dernier *Salon d'Automne*, eurent le plus de succès — a dû refuser sa collaboration à un architecte qui lui proposait de décorer un dôme à l'Esplanade des Invalides, car ce travail long, compliqué, coûteux et fatigant, devait être mené à bonne fin... gratuitement !

Un autre coloriste, dont la toile *Sous la Tonnelle* n'eut pas moins d'admirateurs dans ce même Salon, a vu refuser son projet de fresque pour la *Cour des Métiers*, parce que son esquisse était trop déshabillée et de conception insuffisamment neuve...

Cela me rappelle, entre parenthèses, une jolie histoire. Il y a

une dizaines d'années, un jeune littérateur vint me demander conseil. Il voulait faire de la poésie moderne. Je lui recommandai de regarder autour de lui et d'apprendre que toute manifestation humaine contient sa part de lyrisme. Comme modèle, je lui citai feu Guillaume Apollinaire et Charles Vildrac. Il revint un mois après avec un poème écrit à la manière de Boileau... mais qui parlait des bienfaits du Métropolitain !

Favory, entre autres, partage, comme refusé, le sort du chaud et harmonieux Dufrenoy. Car — on le sait — les dirigeants de l'*Exposition internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes* s'étant volontairement privés des conseils de nos grands artistes actuels tels Henri-Matisse, André Derain, Aristide Maillot, Joseph Bernard, Marquet, Dunoyer de Segonzac, etc., etc., verront, par exemple, beaucoup plus de modernisme dans un *Débardeur*, signé par l'académique Adler, que dans un *Bouquet* de Maurice Vlaminck ou un *Nu* d'Othon Friesz. Ils auraient refusé les *Noces de Cana* s'ils avaient été les contemporains de Paolo Véronèse, en expliquant que la légende du Christ, alors déjà mort depuis plus de quinze siècles, ne pouvait passer pour de l'actualité...

En peinture on veut donc à l'Exposition de 1925, d'une part, un travail désintéressé (à savoir si les directeurs et administrateurs de l'entreprise donnent l'exemple dans le sens du désintéressement ?), d'autre part on n'y admet que l'anecdote d'une activité récente, peu importe si technique et style employés datent du temps d'Ingres ou du père Bouguereau.

La direction des Beaux-Arts, rue de Valois, n'a pas l'air de se trouver en désaccord, à ce sujet, avec l'élément commercial et industriel des différents comités de l'exposition. Je sais bien qu'on dira, d'un côté comme de l'autre, que ce sont des jurys et non pas ces comités qui s'occupent du choix des décors picturaux. Mais cela ne signifie rien, puisque les artistes composant les jurys ont été nommés par les comités en question. Ce qu'il y a pour le moment de plus piquant dans cette affaire, au moins en ce qui concerne la direction des Beaux-Arts, c'est qu'on y a repris en mains l'affaire des cartons de Beauvais en voulant doter de ce pouilleux bric-à-brac 1840... les écoles de Paris ! ! !

Et pendant ce temps-là ces mêmes messieurs cherchent que-

relle aux jeunes artistes et artisans dont l'inspiration ne leur paraît pas complètement *up to date.*

Essayez d'y comprendre quelque chose si vous pouvez et, à cet effet, je vous recommande, de Jean Ajalbert, directeur de la manufacture de Beauvais, la savoureuse et instructive anthologie intitulée *Autour des cartons de Beauvais*, où vous verrez comment — malgré les opinions les plus autorisées sur l'indiscutable manque de valeur esthétique ou matérielle de ces cartons, malgré les expertises les plus minutieuses, malgré même des ordres quasi ministériels, — on arrête depuis des mois et des mois la vente de ces déchets d'art décoratif, uniquement pour faire plaisir au duc de Trévise qui a pris sur lui de les sauver, comme il sauverait demain — si l'occasion se présente — les centaines et centaines de croûtes de nos musées de province, voire celles du rayon de la peinture de tel bazar populaire... à la condition toutefois que leurs auteurs soient morts !,

VANDERPYL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : antiquités orientales ; la *Vierge* d'Isenheim ; la nouvelle salle Donatello. — Les enrichissements du Musée de Strasbourg. — Un retable gothique français émigré en Amérique. — Un nouveau faux au Musée de Berlin : une prétendue plaquette de Donatello. — Mémento bibliographique.

Le département des antiquités orientales du **Musée du Louvre** a acquis dernièrement pour ses collections chaldéennes et persanes trois œuvres marquantes dont nous comptions entretenir aujourd'hui nos lecteurs. M. G. Contenau les ayant signalées dans le dernier numéro du *Mercure* (1), nous nous contentons de renvoyer au commentaire érudit qu'il en a donné.

Une autre œuvre importante est venue enrichir le département des sculptures du moyen âge et de la Renaissance : c'est une *Vierge* de la fin du XVe siècle, en bois de chêne, presque de grandeur naturelle, provenant de cet ancien couvent des Antonites d'Isenheim, près Guebwiller, pour lequel fut exécuté le célèbre retable de Grünewald, qui est l'orgueil du Musée de Colmar. Cette *Vierge* faisait partie de la belle collection d'art local réunie par un amateur, M. Georges Spetz. Décédé pendant la guerre, et ses héritiers résidant en France, ses collections avaient été mises sous

(1) P. 514-515.

séquestre par les Allemands. Nous avions souhaité alors (1) que la ville de Colmar pût acquérir cet ensemble si intéressant pour l'histoire de l'Alsace ; malheureusement la chose ne fut pas possible, et en attendant de trouver, comme le souhaitait leur propriétaire, un acquéreur pour la totalité, ces collections furent exposées pendant cinq ans à Sélestadt, jusqu'au jour où un antiquaire suisse se présenta pour les acheter en bloc. Heureusement, notre administration des Beaux-Arts avait eu la prévoyance de classer à temps comme monument historique la pièce principale : la *Vierge* dont nous parlons, et cette mesure préservatrice vient d'être complétée par l'acquisition de l'œuvre pour le Louvre. On la trouvera exposée dans la salle du tombeau de Philippe Pot, tout près de celui-ci. L'importance historique et artistique de cette belle sculpture, admirablement conservée et tout à fait typique de cette école rhénane qui participe des caractères de l'art allemand et de l'art bourguignon, fera passer sur le prix un peu élevé (on nous a parlé de 280.000 fr.) qu'on a dû la payer. L'on goûtera la saveur toute spéciale de cet art alsacien, le charme d'expression de la jeune Mère de Dieu, la virtuosité du traitement des draperies. Mais tout en comprenant combien il est précieux pour les historiens d'art de trouver au Louvre des spécimens de toutes les écoles, ne peut-on se prendre à regretter que des œuvres aussi imprégnées de caractère local ne puissent rester dans le pays qui les a créées et pour lequel elles ont été faites ?

On doit louer en même temps la conservation de ce même département d'une heureuse innovation. Les visiteurs du Louvre n'ont pas oublié l'étroit couloir auquel, après la salle Michel-Ange, donnait accès la porte monumentale provenant du palais Stanga de Crémone et où étaient alignées les œuvres de Jacopo della Quercia, de Donatello et de son école. Aujourd'hui une salle spacieuse, égale en superficie à la précédente, groupe de façon à les mettre pleinement en valeur toutes ces pièces, plus celles qui, placées autrefois dans la salle Michel-Ange, n'appartenaient pas au géant florentin ou à sa suite — tels, entre autres, le buste de *Filippo Strozzi* par Benedetto da Majano et la célèbre *Femme inconnue* de Francesco Laurana, — puis le *Saint Christophe* de Vecchietta et le charmant bas-relief de Duccio, *La Vierge et l'Enfant*, qui se trouvaient dans la salle suivante consacrée aux

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1919, p. 137.

della Robbia. Par suite, on a laissé Michel-Ange à peu près seul, comme il convient à sa farouche grandeur, dans la salle qui porte son nom (sauf l'adjonction, au centre, du *Mercure* de Jean de Bologne et de quelques bustes (1) et bas-reliefs) et l'on a détaché de la muraille, pour permettre de les admirer sous toutes leurs faces, ses prodigieux et douloureux *Esclaves*. Une tapisserie de la tenture des *Chasses de Maximilien* sert de fond à ce noble ensemble.

§

Si la collection Spetz n'a pu être conservée à l'Alsace, il ne s'ensuit pas que les musées de cette région restent inactifs. La preuve du contraire nous est fournie par les comptes rendus annuels des **Musées de Strasbourg**, publiés par leurs conservateurs, MM. Hans Haug et Adolphe Riff. Les deux brochures qu'ils ont publiées depuis la guerre, contenant l'énumération des nombreux dons et acquisitions venus les enrichir de 1919 à 1922, sont édifiants à ce sujet. Nous y relevons, notamment, pour le Musée des Beaux-Arts, des œuvres de Sébastien Bourdon (*Halte de bohémiens*), de Philippe de Champaigne (*Portrait d'homme*), de Boilly (*Portrait du peintre Thomas Lawrence*), de Loutherbourg (*La Halte*, dessin), de Corot (*Paysage*), de Gustave Doré (son portrait et deux aquarelles), de Carrière, Ch. Cottet, et quelques œuvres de peintres alsaciens, entre autres un curieux tableau de Heimlich représentant le peintre dans son atelier, et un portrait présumé de la *Marquise de Châteaudun*, par Drolling le Vieux. Le Musée des Arts décoratifs et le Musée alsacien se sont enrichis encore davantage : citons surtout des meubles, ferronneries, orfèvreries, étains et céramiques d'origine alsacienne, un beau portrait funéraire chinois offert par Mme Langweil, etc. Enfin le Musée historique a reçu en dépôt, du Musée de l'Armée de Paris, une magnifique armure maximilienne gravée provenant de l'ancien Arsenal de Strasbourg. Ajoutons, d'après la revue *Beaux-Arts* (2), deux belles sculptures sur bois rhénanes du xve siècle entrées tout récemment au Musée des Beaux-Arts : une *Vierge avec l'Enfant*, provenant des envi-

(1) Il siérait de munir d'étiquettes trois ou quatre de ces bustes dont rien n'indique ni les noms ni les auteurs.

(2) Numéro du 15 mars 1924.

rons de Guebwiller, et un *Christ entrant à Jérusalem monté sur l'ânesse*, qui a conservé sa polychromie ancienne.

§

Nous exprimions tout à l'heure le regret que la *Vierge* d'Isenheim ne fût pas restée en Alsace. Combien ne faut-il pas déplorer davantage l'exil à l'étranger d'une autre *Madone*, création plus délicieuse encore de notre sculpture française du XIVe siècle, qu'accompagnent douze scènes de la vie de la Vierge et dont le *Bulletin* du **Musée de Boston** (1), où elle a émigré, vient de nous apporter des reproductions ! Il s'agit d'un linteau en pierre long de neuf pieds et haut de quatre, découvert, dit le *Bulletin*, dans une ferme des environs de Pau. Au centre, dans une niche encadrée de colonnes, sous une arcade trilobée, la Vierge, souriante, charmante de jeunesse et de fraîcheur, tient sur son bras gauche l'Enfant Jésus à qui elle tend une fleur, tandis que deux petits anges, dont un balance un encensoir, posent une couronne sur son front. A sa droite et à sa gauche, sous des arcades pareillement tréflées reposant également sur des colonnes délicatement ciselées, se détachent des scènes de sa vie : en haut, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Adoration des bergers, la Circoncision, le Voyage des Mages ; en bas, Le Massacre des Innocents (malheureusement mutilé par l'arrachage du linteau), l'Adoration des Mages, la Fuite en Egypte, l'Enfant Jésus enseignant dans le Temple, et l'Ange apparaissant aux Mages (?) (panneau également mutilé). Tous ces épisodes sont traités avec une vérité, une grâce, une largeur de style qui font de ce retable une œuvre extrêmement remarquable de notre art français, dont notre Louvre aurait pu s'enorgueillir. Combien ne doit-on pas regretter qu'après l'*Ange* du Lude, la *Pietà* du château de Biron et tant d'autres chefs-d'œuvre passés également en Amérique, un morceau de cette valeur ait pu échapper à l'attention de notre Service des monuments historiques et de la « Sauvegarde de l'art français », qui veille si jalousement sur la conservation de nos richesses artistiques !

§

Il est arrivé au **Musée de Berlin** une fâcheuse mésaven-

(1) Numéro de juin 1924.

ture, que la revue italienne *Dedalo* a contée dans un de ses récents numéros (1) et que le *Figaro artistique* a ensuite fait connaître à ses lecteurs en mettant sous leurs yeux les pièces du procès (2). L'an dernier, M. W. von Bode, le directeur bien connu des Musées de Berlin, consacrait, dans le *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, une étude détaillée à une plaquette en bronze, représentant le doge Francesco Foscari, acquise peu auparavant par son musée et qu'il n'hésitait pas un instant, étant donné le style, le caractère de la patine, le décor du fond (de petits cercles inscrits dans des carrés), à considérer comme une œuvre de Donatello ou de son école : « L'originalité de la conception, la maîtrise de l'exécution », concluait-il, « confirment pleinement cette opinion et ne permettent guère de douter que ce soit Donatello lui-même qui ait conçu et modelé la plaquette ; mieux encore, que ce soit lui qui l'ait ciselée de ses propres mains ». Or, à quelque temps de là, un sculpteur italien, M. Oreste Licudis, n'était pas peu étonné et peu fier de reconnaître dans la pièce ainsi vantée par M. Bode, et qualifiée par celui-ci de « chef-d'œuvre inégalé », une de ses propres œuvres ; tout aussitôt, dans une lettre adressée à la revue *Dedalo*, il en dévoilait la genèse : le prétendu Donatello n'était autre que le deuxième état d'une plaquette qu'il avait exécutée d'après le masque anonyme conservé au Palais ducal de Venise et le portrait du même doge Foscari par Bartolommeo Vivarini qu'on admire au Musée civique de cette ville ; et la fameuse patine, si caractéristique de Donatello au dire de M. Bode, avait été obtenue par un procédé chimique !... M. Bode, qui a peuplé le Musée de Berlin de sculptures fort douteuses du *quattrocento* italien, n'en est pas, évidemment, à une près ; mais, cette fois, la bévue est manifeste et de taille. Cette nouvelle erreur s'ajoutant à la retentissante aventure, que nous avons contée jadis (3), de la *Flore* du sculpteur anglais Lucas, baptisée par M. Bode œuvre de Léonard de Vinci, rabattra-t-elle enfin la superbe de Messieurs les archéologues allemands, si fiers de leur science et si prompts à censurer leurs confrères étrangers ?

MÉMENTO. — A côté des galeries renommées, créées souvent à coups

(1) Numéro de novembre 1923.
(2) Numéro du 29 mai 1924.
(3) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1910, p. 159-161.

de billets de banque par des collectionneurs chez qui l'amour de l'art est moins grand que la vanité et moins ardent que le désir de faire un bon placement en achetant des tableaux destinés à « monter », il est des collections plus modestes, formées peu à peu et avec amour par des amateurs éclairés pour qui la chasse à l'œuvre rare ou simplement intéressante, dont ils se délecteront ensuite, est un sport passionnant. Le « cabinet d'un amateur parisien » que nous présentent aujourd'hui, en deux luxueux volumes illustrés de nombreuses et belles planches, M. Pierre Bautier, conservateur au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, et Mlle Jeanne Magnin, qui a rédigé les notices descriptives des œuvres qu'il contient (*Un cabinet d'amateur parisien en 1922 : collection Maurice Magnin* ; Dijon, imp. Darantière, 2 vol. pet. in-4, av. 242 planches, 120 fr.) est de cette seconde catégorie. Il a été constitué petit à petit par son possesseur de pièces (tableaux et dessins pour la plupart) appartenant à toutes les écoles, et s'il ne compte pas beaucoup de grands chefs-d'œuvre (il en est pourtant au moins un : le *Paysage au serpent* de Poussin, que Fénelon a commenté dans ses *Dialogues des morts*, comme il avait fait des *Funérailles de Phocion*, entrées il y a peu de temps au Louvre), il renferme, dans ses sept, ncents numéros, beaucoup d'œuvres dont s'honorerait un musée. On a plaisir à y rencontrer, par exemple, dans les productions italiennes, une figure antique du Ier siècle peinte à fresque, de beaux dessins de Pisanello (un *Lévrier*), de Mantegna (figures pour une *Circoncision*), de Luini (*Adoration des Mages*), et, parmi les peintures, un admirable portrait de *Vieux moine* de l'école toscane du XVe siècle, une *Mise au tombeau* du Parmesan, l'esquisse, attribuée au Tintoret, d'un *Saint Roch soignant les pestiférés*, un *Baveur* d'Annibal Carrache, une étude de Tiepolo pour un *Mucius Scævola*, une amusante *Séance de portrait* par Longhi, etc. ; — dans l'école des Pays-Bas, un *Christ aux outrages* de Jérôme Bosch, « panneau de premier ordre », note M. Bautier, puis des œuvres plus ou moins importantes des grands Anversois Rubens, Van Dyck et Jordaens, ainsi que de Hieronymus Janssens, de Francisque Millet, etc. ; — en Hollande, si Rembrandt est absent, voici du moins son maître Jan Lievens, puis Van der Helst, Jacob Ruisdael et beaucoup d'autres ; — l'Espagne a fourni, entre autres, un savoureux *Interieur de cuisine* de Velazquez, un Murillo, un Goya ; — l'Angleterre, un William Etty, un Constable, un Rommey ; — l'Allemagne, un bon portrait par Raphaël Mengs ; — la Suisse, une *Mme de Graffigny*, de Liotard. — Mais le grand intérêt de la collection réside dans les œuvres françaises ; de Jean Cousin le Jeune à nos petits maîtres du XIXe siècle, il y a là un choix d'œuvres remarquables qui fait grand honneur au goût et à la sagacité du collectionneur : admirable *Portrait d'homme* par Simon Vouet, *Gueux*, de Cal-

lot, *Portrait du sculpteur Van Clève* par Mignard, *Extase de saint Bruno* par Jouvenet, sujets religieux de Sébastien Bourdon, *Sacrifice d'Iphigénie* par J.-F. de Troy ; plusieurs Poussin, dont celui que nous avons cité plus haut ; portraits par Largillière, Restout, Chardin, La Tour, Perronneau ; étude de David pour son *Pape Pie VII*; plusieurs Géricault, un *Pygmalion et Galatée* de J.-F. Millet, des Delacroix, des Isabey, des Roqueplan, des Gavarni, des Devéria, des Couture, des Gustave Ricard, puis — ce qui n'est pas la série la moins intéressante — nombre d'œuvres savoureuses d'artistes provinciaux, tels que l'exquis Granet, d'Aix-en-Provence, J.-B. Lallemand, de Dijon, Henri Baron, de Besançon, Joseph Court, de Rouen ; plus près de nous, voici enfin des œuvres de Manet, Courbet, Fantin Latour, Harpignies, etc. Parmi les sculptures, au nombre seulement d'une quinzaine, nous citerons surtout une *Sainte Madeleine* bourguignonne du XVe siècle, un buste de *Prophète* attribué à Germain Pilon, une statuette de Daumier : *Le Pitre*, et une terre cuite de Préaut : *La Vague*, qui annonce Rodin.

On n'a pas oublié — et l'on n'oubliera pas de si tôt — la merveilleuse réunion de chefs-d'œuvre de l'ancien art flamand que nous offrit l'an dernier l'Exposition de l'art belge au Jeu de Paume. C'est avec regret qu'on vit, au bout de deux mois, se disperser tant de chefs-d'œuvre. Tous ceux qui les admirèrent seront heureux de savoir qu'ils peuvent les retrouver de nouveau réunis, sous forme de planches magnifiques, en un luxueux volume que vient d'éditer la maison G. van Oest (*La Peinture ancienne à l'Exposition de l'art belge à Paris en 1923*, Bruxelles et Paris, G. van Oest et Cie, pet. in-folio, 108 p. av. 42 planches, 200 francs). De Michel Broederlam, au XIVe siècle jusqu'à Van Dyck, au XVIIe, tous les maîtres que nous avons admirés sont là avec les œuvres qu'on nous avait montrées d'eux et que l'art de M. Léon Marotte, dont nous avons eu souvent l'occasion de louer les beaux travaux, nous restitue à la perfection : on ne saurait rêver plus belles et plus parfaites images de ces chefs-d'œuvre ; en particulier les panneaux de Broederlam, l'*Adam* et l'*Eve* de Jan van Eyck, l'*Annonciation* du « Maître de Mérode » et le détail, en plus grandes dimensions, de la petite place aperçue de la fenêtre de l'atelier de saint Joseph, la *Descente de croix* de Van der Weyden, avec le détail des plus belles figures, le *Saint Michel* de son *Jugement dernier*, le *Retable du Saint-Sacrement* de Thierry Bouts, la *Vierge entre les saintes* de Gérard David, le *Recensement à Bethléem* de Breughel le Vieux, sont des merveilles de fidélité et de netteté qu'on ne se lasse pas d'admirer. C'est M. Verlant, le regretté directeur des Beaux-Arts de Belgique, si brusquement décédé au commencement de cette année, qui avait accepté l'agréable tâche de présenter ces œuvres en un texte historique et critique résumant toutes les données de la science actuelle sur

elles ; il ne put malheureusement écrire que vingt-huit de ces notices ; les quatorze autres ont été demandées par l'éditeur à d'autres critiques compétents, au premier rang desquels il faut citer M. Hulin, de Loo.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

C.-A. Lazzaridès : *De l'Évolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique*, Les presses universitaires de France. — Julien Feuvrier : *Le problème d'Admagetobriga*, Marion, Besançon. — Antoine Yrondelle : *Le théâtre romain d'Orange*, Roux et Yrondelle, Vaison.

Le volume que présente M. C.-A. Lazzaridès, **De l'évolution des relations internationale de l'Egypte pharaonique** a bien l'allure, comme le titre, d'un mémoire de Société savante. Il en a de même l'intérêt un peu spécial, — intérêt non négligeable du reste, et qui se rattache en somme aux grands courants qui font se mouvoir l'humanité. L'Égypte, après une longue période d'isolement, nous apprenait-on autrefois, a fini par avoir d'importants rapports politiques et commerciaux avec les autres peuples de l'antiquité : nous allons apprendre maintenant que ces rapports furent beaucoup plus nombreux et fréquents qu'on ne l'avait imaginé. Au témoignage d'Hérodote, les relations de l'Égypte et de la Grèce ne dateraient que de l'an 670 avant J.-C. C'est l'époque environ de la fondation de Cyrène (625-648). Les Egyptiens auraient colonisé l'Attique, le Péloponèse et les côtes du Pont-Euxin. Parmi ces colonies, on cite surtout la Colchide qui recevait par le Phase les produits des Indes et de la Chine. Mais la colonisation de l'Attique et du Péloponèse semble surtout légendaire.

Les nombreux objets trouvés dans les vieilles tombes de la vallée du Nil indiquent d'ailleurs des relations fréquentes avec les îles de l'Archipel ou des pays d'Asie. On sait cependant que, dès l'époque de la XIIe dynastie, les étrangers, jusqu'alors tenus en suspicion, sont admis à pénétrer et même à s'établir dans le pays des Pharaons. C'est qu'à l'époque l'Egypte entretient de pacifiques rapports avec les États voisins. Toutefois, on veillait à la protection des frontières; le contrôle des étrangers était sérieusement établi ; et l'on maintenait une certaine haine d'ordre religieux contre les allogènes. Des stèles indiquent que les étrangers étaient soumis sur les frontières à des formalités connues de nos jours. Toutefois

ceux qui parvenaient à s'établir dans la vallée du Nil étaient considérés comme des êtres inférieurs et même impurs. D'ailleurs les étrangers devaient s'affilier à une des castes inférieures, celle des bouviers, des porchers, des pasteurs, des chasseurs ou des marchands.

Mais pour les Égyptiens, ils n'émigraient pas; le pays donnait en abondance tout ce qui leur était nécessaire. D'ailleurs, l'émigration était défendue en principe. Mais on sait que les immigrants admis en Égypte devaient prendre les mœurs, coutumes, etc., des indigènes. En principe, du reste, la conception religieuse et politique de l'État en Égypte écartait toute influence étrangère, toute discussion religieuse ou philosophique. L'autorité de la caste sacerdotale faisait considérer comme criminel et impie tout Égyptien qui tentait de faire un voyage à l'étranger et pouvait en rapporter dans le pays des idées malsaines.

Entre temps, le volume de M. C.-A. Lazzaridès discute de l'origine du peuple égyptien; mais je dois dire que les diverses opinions qu'il cite semblent bien tirées par les cheveux. Le problème est loin d'être élucidé.

Pour en revenir à notre sujet, on indique cependant que le commerce égyptien s'était très développé à l'époque qui précède l'invasion des Hyksos. On sait que cette invasion asiatique, en effet, conduisit sur le Nil un peuple qui domina longuement le pays et qu'à la délivrance de celui-ci le pouvoir passa aux dynasties de la Haute-Égypte. Mais c'est aussi de cette époque qu'aurait surtout daté la haine et la suspicion des Égyptiens pour les étrangers, la fermeture des frontières terrestres et maritimes, l'hostilité contre les commerçants et navigateurs, que constatent et déplorent les auteurs grecs de la période classique.

La dissertation de M. C.-A. Lazzaridès nous conduit ensuite à travers les récits et textes du Nouvel Empire et montre l'expansion de l'Égypte en Nubie; les guerres en Palestine et Babylonie, etc.

Mais je constate qu'il est très peu question dans le volume de tout ce qui peut constituer les relations commerciales. Les textes, les inscriptions en somme n'en ont cure. A peine, de ci, de là, l'auteur a-t-il pu réunir quelques lignes relatives à son sujet. Le cadre une fois de plus est beaucoup plus grand que le tableau. On vit dès lors l'Égypte entrer, à son corps défendant, dans le concert

des nations, ou pour mieux dire, des peuples de l'époque. On parle bientôt de mariages dynastiques, de l'organisation de l'Empire d'Asie, des relations internationales sous les Ramsès, de la lutte contre les Khévas et des traités qui suivirent les guerres du moment... Avec la XXVI[e] dynastie se produisit l'extension des relations commerciales de l'Égypte, — en même temps que s'établissaient en Syrie des colonies phéniciennes et grecques. Nous arrivons d'ailleurs à la fin des dynasties nationales, bientôt à l'établissement des Lagides.

C'est la fin d'un monde, l'avènement d'une nouvelle période d'histoire. Les relations internationales et commerciales qui ont été partiellement tolérées à de certaines époques, puis défendues comme contraires à l'intérêt de l'Égypte, devinrent le fait de chaque jour. Le vieil empire des Pharaons est désormais entré dans l'ensemble des nations et demain sera absorbé par la conquête romaine.

L'inconvénient de tels ouvrages, toutefois, c'est que son sujet primordial se trouve noyé dans les généralités. Les quelques précisions, que l'auteur apporte de loin, intéressent moins le lecteur que les éléments généraux des périodes que l'ouvrage étudie. Mais il n'y a là qu'une sorte d'ébauche impossible à éviter, d'ailleurs — et l'on ne saurait trop conseiller à l'auteur de reprendre son travail dans l'avenir, — avec de nouveaux documents et pièces susceptibles d'éclairer la question.

Une brochure de M. Julien Feuvrier : **Le problème d'Admagetobriga**, nous reporte aux vieux temps d'Arioviste et des Éduens et recherche l'emplacement de cette ville des vieilles époques.

C'est au territoire séquanien qu'il faut chercher Admagetobriga, dans la partie riveraine comprise entre Auxonne et Charnay, près de Verdun. Le bourg de Saint-Aubin a pour origine un *oppidum* gaulois.

Admagetobriga s'étendait sur un espace de quatorze hectares environ.

M. Julien Feuvrier parle des fouilles qui ont été effectuées dans la région et qui ont surtout ramené des objets de l'époque romaine. La brochure est accompagnée d'une carte de la région de Saint-Aubin (Jura). Ce curieux travail sur une localité

disparue de l'époque gauloise et gallo-romaine est extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.*

J'ai encore à signaler une très intéressante publication de M. Antoine Yrondelle sur **le Théâtre romain d'Orange,** que vint caresser récemment encore l'inondation du Rhône.

Le théâtre romain d'Orange, on peut le savoir, semble un des édifices les mieux conservés de la vieille période de civilisation romaine, qui a laissé des vestiges encore nombreux, comme la porte de Mars à Reims, les portes d'Autun, le palais Gallien à Bordeaux, la Maison Carrée de Nîmes, les Arènes et le palais des Thermes de l'antique Lutèce, etc.

Il reste du théâtre d'Orange le bâtiment de façade et une grande partie de la salle, ainsi que les dispositifs de la scène; mais le mur de scène appelé par les Romains *scena*, de 7 mètres plus bas que le mur de façade, n'offre plus que des débris de décoration. La scène a une largeur environ de 60 mètres sur une profondeur de 12 mètres. Le théâtre d'Orange est bâti en grand appareil de gros cubes aux commissures polies, sans mortier.

On a d'ailleurs pu établir que l'édifice remonte au règne d'Hadrien et a été remanié sous Marc-Aurèle.

Avec le moyen âge il fut utilisé comme fortification, etc. Burgondes, Visigoths, Francs, Sarrasins, s'y étaient succédé, — et de la période suivante il était demeuré sur le mur de façade une échauguette ou guérite en maçonnerie, que le vulgaire désignait sous le nom de *Chaire du Turc.* Elle ne disparut qu'en 1835. Forteresse, le théâtre d'Orange le fut encore sous les princes des Baux (1170-1340). On croit encore qu'il servit de donjon à une des familles des princes d'Orange et abrita la population lors du passage des bandes de Du Guesclin (1374).

La transformation des édifices romains en forteresses a été du reste assez fréquente au moyen âge, et il suffirait de rappeller le château de la « Porte de Mars », à Reims, les tombeaux de la Voie Appienne, etc. On sait que Maurice de Nassau exploita longuement le théâtre d'Orange comme une carrière, pour les travaux de son propre château. Pendant les guerres de religion (1562), le vieil édifice, à la suite du sac de la ville, fut utilisé, et devint un quartier traversé de deux rues, avec placette et une plantation de mûriers. Des constructions, qui n'étaient pas uniquement des masures, s'élevèrent jusque sur la scène; de même qu'on utilisa

les gradins et les murailles de l'édifice. En même temps, on avait établi dans ce quartier des prisons qui devinrent de véritables sentines à l'époque révolutionnaire.

En 1794, on y enferma, dit-on, jusqu'à 200 suspects dans une promiscuité révoltante. L'époque moderne a entrepris le déblaiement du théâtre d'Orange, rendu à sa destination primitive, qui fut une œuvre très longue avec le soin qu'on y apporta.

Les démolitions commencées en 1835 furent achevées en 1856.

Nous n'avons pas à parler ici de l'utilisation du théâtre d'Orange pour des représentations modernes. Le travail de M. Yrondelle, qui s'occupe peu du reste de ce sujet, intéresse surtout les curieux d'art et d'archéologie pour la période gallo-romaine.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Comment Augustin Thierry composa les Récits des Temps mérovingiens. — Luxeuil possède une antique et curieuse maison, non moins connue des touristes que la Tour de ville qui lui fait face : c'est la maison du cardinal Jouffroy. Ce ministre de Louis XI, qui fut d'abord moine, puis abbé du célèbre monastère fondé par saint Colomban, n'oublia pas sa ville natale, même à l'époque de sa plus haute fortune. Il s'y fit construire une splendide demeure dont la façade gothique a gardé, malgré de nombreuses retouches, un indéniable cachet de grandeur.

Augustin Thierry vint s'installer dans cette maison au printemps de 1831 ; son frère Amédée, qui l'aimait beaucoup, était alors préfet de Vesoul. Depuis 1826, la vue du grand historien n'avait cessé de faiblir, et il semblait dès lors certain qu'il deviendrait complètement aveugle. Amédée le confia aux bons soins des demoiselles Freyssigne, propriétaires de la maison. Elles étaient deux sœurs, déjà âgées et fort dévotes, mais d'une distinction et d'une charité exquises. Et justement elles hébergaient cette année-là des amis de Bretagne, le vieil amiral de Quérandal, retraité depuis 1818, et sa fille Julie. Ancienne élève d'Ecouen, cette jeune personne avait alors 32 ans ; d'une intelligence rare et d'une dignité morale exceptionnelle, elle était par contre d'une santé fort délicate ; ce n'était pas seulement son amitié pour les sœurs

Freyssigne qui l'avait conduite à Luxeuil, c'était encore l'espoir d'obtenir le soulagement de douleurs fréquentes. Bien vite, elle se prit d'une immense sympathie pour ce pauvre malade qu'angoissait la perspective prochaine d'une nuit éternelle; et comme il souffrait surtout de ne pouvoir poursuivre ses travaux, Julie, dont la culture était vaste, s'offrit à lui servir de lectrice et de secrétaire.

De cette collaboration devait sortir, dès novembre 1831, un mariage qui fut célébré à Vesoul et, quelques années plus tard, les admirables *Récits des Temps mérovingiens*. Les nouveaux époux restèrent à Luxeuil jusqu'en 1835, elle toujours plus empressée, lui toujours plus reconnaissant; et c'est dans ce milieu plein de souvenirs gallo-romains qu'Augustin Thierry conçut la pensée d'entreprendre « un travail d'art en même temps que de science historique », sur ce VIe siècle qui avait vu l'antique *Luxovium* renaître de ses cendres. Un vieillard m'a raconté que le célèbre écrivain passait les journées d'hiver, avec Julie, dans une grande pièce dont la curieuse cheminée s'orne d'un bas-relief représentant la séduction d'Ève; l'été ils descendaient tous deux au jardin, sous une charmille ombreuse ou près d'un beau puits à grille triangulaire. Toujours discrètes les vieilles demoiselles Freyssigne se gardaient bien d'interrompre leurs tendres ou studieux colloques. Sous la dictée d'Augustin, la jeune femme écrivait les pages immortelles qui font revivre l'époque si troublée de Grégoire de Tours. Ce furent des années bien douces pour le pauvre aveugle et c'est avec émotion qu'il en parlait, surtout après 1844, quand son ange gardien ne fut plus là.

La maison du cardinal Jouffroy resta longtemps la propriété de la famille Freyssigne ; depuis peu, les Beaux-Art l'ont enfin classée parmi les monuments historiques. Malheureusement, rien n'y rappelle le souvenir d'Augustin Thierry, et ils se font rares ceux qui savent aujourd'hui quelle charmante idylle s'y déroula.

L. BARBEDETTE.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

Le Fisc et la prostitution. — Le Conseil d'Etat vient de rendre un arrêt qui, apparemment, est gros de conséquences, dont certaines ne manqueront pas d'imprévu.

Le tenancier d'une maison publique s'était plaint de ce qu'on l'eût imposé à la Contribution extraordinaire des bénéfices de guerre. « Il faut être logique, disait-il ; mon commerce réputé infâme est mis hors la loi ; je ne puis agir en justice à propos de ce commerce ; si je vends ma maison, je ne puis poursuivre le paiement du prix devant les Tribunaux ; de même, mes fournisseurs ne peuvent m'actionner. La justice ne m'admet pas dans son prétoire ; elle m'ignore ; pour elle, je n'existe pas. Or, si ma profession est infâme à ce point, il est inadmissible que le fisc prétende percevoir des impôts basés sur le produit de cette exploitation. Si je ne suis pas d'accord avec l'administration des finances — et c'est mon droit — il faudra nécessairement venir discuter devant les Tribunaux ; or ceux-ci, aux termes d'une jurisprudence constante, ne m'admettent pas au prétoire, refusent de juger toute contestation qui aurait pour cause l'exercice de mon métier ou s'y rattacherait. Alors... »

Cet homme, il faut le reconnaître, construisait solidement son raisonnement, où s'affirmait la vigueur d'une pensée qui s'est développée et fortifiée dans l'ombre d'une retraite propice au recueillement.

Cependant les graves conseillers d'Etat ont rejeté sa réclamation ; voici en quels termes :

LE CONSEIL D'ÉTAT,

Vu la requête sommaire et le mémoire ampliatif présentés par le sieur F..., et tendant à ce qu'il plaise au Conseil annuler, pour excès de pouvoir, une décision, en date du 2 février 1922, par laquelle la Commission supérieure des bénéfices de guerre a rejeté le recours qu'il avait formé contre une décision de la Commission du premier degré du département de la M... fixant les bases de son imposition à la contribution extraordinaire pour l'année 1919 ;

Considérant qu'aux termes de l'art. 1er, §4, de la loi du 1er juillet 1916 sont imposables à la contribution extraordinaire « les personnes passibles de la contribution des patentes dont les bénéfices ont été en excédent sur le bénéfice normal » ;

Considérant que le sieur F... soutient qu'il n'est pas passible de la contribution des patentes, en se fondant exclusivement sur le caractère illicite de la profession qu'il exerce ;

Considérant que le requérant n'est pas recevable à se prévaloir en justice du fait inavouable par lui attaqué ; que c'est, par suite, par une exacte application de la disposition législative précitée que la Commis-

sion supérieure l'a déclaré imposable à la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre ;

Décide :

La requête susvisée du sieur F... est rejetée.

Ainsi l'exploitation d'une maison de prostitution est un commerce comme un autre. Le tenancier est soumis aux impôts et charges qui frappent les commerçants ordinaires. Le voici devenu à son tour taillable, et, conséquemment, justiciable s'il discute la taille.

Cela nous promet des procès curieux. Les contributions et taxes qui affligent le commerce et l'industrie sont nombreuses : elles ont, pour employer l'expression consacrée, des assiettes variées. Prenons, par exemple, le chiffre d'affaires ; pour chaque spécialité commerciale, les discussions furent ardentes qui tendaient à déterminer les recettes assujetties à cet impôt. Il est peu probable que, du premier coup, l'accord se fasse à ce sujet entre les contrôleurs et les tenanciers.

Faudra-t-il tenir compte de tout ce que le client dépense ? Conviendra-t-il de distinguer entre ce qui revient à la maison et ce qui revient à ces Dames ? Questions graves autant que délicates.

Une comptabilité régulière sera nécessaire, forcément minutieuse et parfois indiscrète. Combien difficile sera le contrôle ? Je sais bien que l'Etat, toujours vigilant autant que soupçonneux, pourra imposer l'usage des carnets à souches, comme pour le produit des jeux dans les cercles : néanmoins il faudra vérifier et les comptabilités et les souches des carnets : quel travail ! Les agents des contributions devront passer de longues heures dans ces maisons ; or, ils se plaignent déjà d'être surmenés.

Et les taxes ? Paiera-t-on le droit des pauvres comme au cinéma ?

Et les amortissements, et les réserves, et les participations, et les primes, et les indemnités ; que de complications en perspective !

Mais tout cela n'est qu'un côté de la question ; en voici un autre, gros de conséquences.

Le tenancier ne peut pas être sous la loi quand il s'agit du règlement des charges fiscales de son exploitation, et hors la loi dans tous les autres cas. Un homme est justiciable ou ne l'est pas. On ne peut être en même temps poisson et quadrupède. La raison

et l'équité se refusent à admettre que le même commerce soit alternativement reconnu et méconnu.

Donc, le Conseil d'État vient de donner une sorte de baptême à ces Messieurs Bobinards ; il a effacé la tache originelle qui les excluait du monde régulier.

Alors, ce commerce devient licite; l'État ne peut raisonnablement déclarer infâme et inexistante pour lui l'entreprise dont il contrôle les résultats pour en prendre une part.

Ce serait le comble de l'hypocrisie et de l'illogisme.

Or, si le commerce est licite, il est soumis à toutes les lois qui réglementent le commerce.

Que de conséquences !

D'abord la loi sur les accidents du travail. Tout accident, toute maladie qui atteignent un ouvrier ou un employé au cours de son travail, ou à l'occasion de son travail, donnent lieu à une indemnité.

L'accidenté a droit au demi-salaire tant que dure l'incapacité de travail, et à une rente, en cas d'incapacité permanente. Les Tribunaux sont encombrés de procès à ce sujet.

Le chef d'entreprise soutient que le blessé est guéri, tandis que celui-ci prétend qu'il est toujours « incapable ». On discute sur le chiffre du salaire, sur les prestations et avantages qui s'y ajoutent, etc... La loi sur les accidents du travail va donc jouer, si j'ose dire, dans les maisons publiques.

Combien délicates seront les discussions, lorsqu'il s'agira de l'incapacité passagère de ces Dames ; quel sera l'embarras des magistrats, soucieux, évidemment, de ne pas juger sans se rendre compte.

Et quand le différend portera sur les incapacités permanentes, lorsqu'il faudra déterminer le degré de la diminution de capacité de travail, c'est-à-dire rechercher ce que l'accidenté peut encore faire et ce qu'il ne peut plus faire professionnellement ! Vraiment, les recueils de jurisprudence seront intéressants et instructifs.

Et les déclarations de salaires !

Et l'impôt sur les revenus professionnels !

Et les retraites ouvrières !

Et la loi de huit heures !

Et le travail de nuit !

Et le repos hebdomadaire !

Et l'apprentissage ! Pourquoi n'y aurait-il pas d'écoles professionnelles, dès l'instant que le métier est reconnu officiellement et que l'État réclame sa part des produits ?

Ainsi vient de s'ouvrir un vaste champ pour de nouvelles applications des lois ouvrières et fiscales. Les difficultés ne manqueront pas, s'agissant d'un commerce incontestablement spécial, où abonderont les cas délicats et où les froissements devront être évités autant que faire se pourra.

Un règlement d'administration publique me paraît indispensable. C'est au conseil d'Etat que revient la charge de préparer ces décrets ; il est, j'en suis convaincu, tout prêt pour l'élaboration de ce travail. Certainement, il s'y appliquera, soucieux d'achever l'œuvre qu'il vient de commencer, d'administrer la confirmation après le baptême ; et dans son œuvre, à la fois simple et rigide comme il convient, s'affirmera une compétence que personne n'oserait mettre en doute.

JOSÉ THÉRY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Autour du Drapeau.

Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand, pauvres sans pain et riches gavés,
Nous serons aux prises.
Les drapeaux de Mars flotteront aux brises,
Les drapeaux vermeils sur qui vous bavez.
Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand viendra le Peuple en haut des pavés.

Ces vers de Jules Jouy et une phrase malheureuse de Lamartine ont attribué au drapeau rouge une signification qu'historiquement il n'a pas. Pour ceux qui l'acclament, comme pour ceux qui protestèrent contre cette floraison de coquelicots qu'amena le transfert de la dépouille de Jaurès au Panthéon — trop de pancartes, seulement, rappelaient, place de la Concorde, l'ordonnance d'un concours d'orphéons — le drapeau rouge est l'étendard de la Commune : il évoque « la Rue en fureur », les barricades, la lutte fratricide entre Paris et les « ruraux » de Versailles qui avaient livré à l'étranger la capitale de la France et, au profit d'un prétendant, essayaient d'escamoter la République.

Le raisonnement est un peu simpliste qui attache au drapeau rouge un tel symbole. A leur insu, sans doute, les groupements les plus avancés glorifient la France elle-même et non la seule Commune en déployant ces drapeaux vermeils, auxquels on fait jouer en la circonstance le rôle du fameux « Spectre » de Romieu. Le drapeau rouge n'est pas celui des Fédérés, il fut aussi celui de la Garde impériale et, loin de s'être borné à faire le tour du Champ-de-Mars, comme le proclamait Lamartine, il fit aussi celui de l'Europe, non sans recueillir quelque gloire.

Nous avons accoutumé de vivre sur des légendes : formules faciles, drapeau rouge, drapeau blanc, drapeau tricolore — ce dernier remontant à la prise de la Bastille — qui aboutissent à une solution synthétique parfaitement fausse, car elle ne tient aucun compte des données exactes sur quoi repose l'histoire du Drapeau. Des volumes lui ont été consacrés que la chromolithographie enrichit de planches nombreuses : peut-être est-il préférable de se reporter à la substantielle étude qu'un ancien lieutenant d'artillerie, M. Jules Henriet, consacra, lors de la 33e session de l'Association française pour l'avancement des sciences (Grenoble, 1904), aux *Origines* et aux *Transformations des couleurs nationales de la France. Les emblèmes, les drapeaux militaires et les cocardes politiques.*

Laissant de côté les clichés des Loriquet de droite et de gauche, on voit, par cette étude, que les « trois couleurs » sont bien antérieures à la journée du 14 juillet 1789 et que le drapeau blanc, dont trop d'encre a souillé la blancheur, n'a jamais été l'emblème de l'« auguste dynastie » dont se réclamaient les tenants de la légitimité et qu'en leur avril chantaient les musagètes de la Restauration. L'intransigeance du comte de Chambord constitua non seulement une maladresse sans nom, mais une erreur historique au premier chef, à moins que le prétendant, chez qui l'esprit d'aventure était médiocre, n'eût trouvé là un moyen dilatoire heureux pour ne point monter sur un trône dont l'instabilité ne le tentait guère.

§

A une oriflamme primitive rouge, dont l'existence demeure relativement effacée, succéda « un véritable emblème national, dans le sens strictement analogue à celui qui est admis aujourd'hui »,

qui, « sous la forme d'un étendard bleu, décoré d'un attribut spécial d'origine égyptienne, appelé lis d'or », représenta la France du XIIe siècle jusqu'à la chute des Bourbons, à la fin du XVIIIe.

Toutefois, dès le XIVe siècle, existèrent conjointement des insignes rouges, bleus et blancs. Ce mélange s'étendait au costume : après avoir été la distinctive des premiers Valois, le tricolore prit, sous Henri IV, premier des Bourbons, le nom de « livrée du roi », tandis que le blanc demeurait, au contraire, le signe particulier d'autorité des colonels généraux, dès leur création, au commencement du XVIe siècle. Les commandants en second ou en troisième adoptèrent des drapeaux bleus ou rouges et leur assemblage, formant un ensemble tricolore, constitua le trophée de six drapeaux, blancs, rouges et bleus, dont, de François Ier à Louis XIV, les colonels généraux couronnèrent leurs armes.

Henri IV opéra la fusion de ces trois éléments en adoptant définitivement le tricolore comme distinctive royale. Le drapeau spécial représentant la dynastie était bleu, blanc et rouge dans l'ordre actuel des trois couleurs. Celui des colonels généraux demeurait blanc, rouge et bleu, cependant que l'étendard national lui-même devenait tricolore, par l'adjonction à son fond bleu à lis d'or d'une grande croix blanche et d'une cravate rouge à la hampe.

En 1661, ayant supprimé l'office, dont la prépondérance l'effrayait, des colonels généraux pour s'en réserver les prérogatives, Louis XIV adopta le blanc comme symbole de son autorité sur les armées de terre et de mer. Nonobstant, comme chef de la maison de Bourbon, il en conservait le drapeau dynastique, bleu à la hampe, blanc au milieu et rouge au battant, pourtant que l'ancien étendard des Capétiens, devenu tricolore avec sa croix blanche et sa cravate rouge, demeurait l'insigne particulier du roi de France.

Les tambours et les trompettes qui, déjà, les portaient sous Henri IV et sous Louis XIII, se virent alors attribuer officiellement et dans un ordre déterminé les trois couleurs, origine des galons aux losanges tricolores que, jusqu'à la tenue bleu horizon, portèrent au collet et aux parements des manches clairons, tambours et trompettes.

C'était si bien la « livrée royale » qu'à la cour même elle était

obligatoire. Sous Louis XVI, pour être admis dans les appartements du roi, à Versailles, il fallait la revêtir, ou si les vêtements ne s'y prêtaient pas, la rappeler par le port apparent d'une grosse touffe composée de rubans rouges, blancs et bleus.

§

Vint la Révolution.

En juillet 1789, Louis XVI ayant licencié les gardes françaises pour cause d'insubordination, furent organisées les milices bourgeoises, lesquelles, successivement, portèrent le nom de gardes parisiennes, puis de gardes nationales. Lafayette en fut nommé colonel général et aussitôt, pour établir les privilèges de la dignité qui lui était conférée, timbra ses armes du trophée de six drapeaux de ses arrière-prédécesseurs.

Depuis leur suppression, en 1661, le colonel des gardes françaises, généralement maréchal de France, seul, avec le roi, avait droit à ce trophée tricolore. Ce privilège légitimait le geste de Lafayette, les gardes françaises, dont le colonel, le duc du Châtelet, était démissionnaire, ayant été incorporées dans les milices bourgeoises placées sous l'autorité du nouveau colonel général.

L'Etat-major général de l'armée avait d'ailleurs conservé cet emblème tricolore, jusque-là imparti à une fonction abolie, et on devait y recourir pour rattacher les nouvelles troupes aux anciennes en laissant subsister quelque chose de leur uniforme. De là vint la cocarde tricolore attribuée aux milices bourgeoises.

C'était suivre la tradition. La Révolution, loin d'innover, faillit même faire disparaître cette distinctive. L'engouement dont jouissait alors le ministre Necker avait fait adopter, en effet, le 12 juillet, le vert et le blanc, ses couleurs, comme signe de ralliement destiné à guider les attroupements populaires. Le lendemain, on les abandonna pour le rouge et le bleu et quinze jours après, le 30 juillet 1789, Lafayette fit adopter pour l'armée civique en formation l'uniforme et les insignes tricolores de l'état-major général. Ce sont là des faits et des dates, auprès desquels la formation de la cocarde nationale, par l'adjonction du bleu et du rouge de la ville de Paris à la cocarde blanche du chapeau de Louis XVI, risque fort, comme le vert du feuillage du Palais-Royal et comme le bleu de Cincinnatus, d'appartenir au domaine de la légende.

Ce domaine est vaste et semble tenir du marquisat de Carabas : à chaque pas on risque de s'y égarer et, la politique s'en étant mêlée, pour récente qu'elle soit, une légende ne perd rien de sa force. Manuels primaires et secondaires, tribune et presse, dictionnaires et encyclopédies, peintures et lithographies, de « la chaumière du pauvre au salon des maisons de tolérance les plus misérables », — ainsi parlait Baudelaire touchant Horace Vernet — se sont comme ligués pour propager de telles erreurs. Elles font presque partie de notre histoire et n'en constituent pas les pages les moins glorieuses. On éprouve une gêne à les combattre.

Il ne faut pas voir dans le drapeau tricolore le drapeau victorieux de l'épopée impériale. Napoléon Ier le subit, mais ne l'aima point. Il lui reprochait de s'être compromis dans les luttes sanglantes de la Terreur et ses efforts tendirent en maintes occasions à lui substituer le drapeau vert, la couleur de sa patrie d'origine. Sur son ordre, le galonnage tricolore des clairons et des tambours fut remplacé par un galonnage vert auquel fut donné le nom de « livrée impériale » par opposition à l'ancienne « livrée royale », et « à partir de 1812, les drapeaux tricolores des régiments d'infanterie de ligne disparurent presque tous, pour être remplacés par des drapeaux verts ». Il en fut de même des chasseurs à pied, dont le nom ne devait reparaître qu'en 1840 ; toutefois, la tradition et l'amour des combattants pour leur drapeau rendit vaines ces tentatives et l'emportèrent sur la volonté de l'Homme, les trois couleurs demeurèrent pour les grognards les « aigles » pour lesquels ils combattaient et enduraient les pires souffrances.

§

Il ne suffit point au Maître d'avoir tenté de substituer, dans l'infanterie, le drapeau vert au tricolore, les grenadiers à pied de la garde eurent leur drapeau particulier et ce fut le drapeau rouge. Parfaitement, le drapeau rouge et ce fut lui, page glorieuse qu'ignore probablement plus d'un syndicaliste, qu'embrassa l'Empereur, lors des Adieux de Fontainebleau.

Sans doute, dans nos souvenirs, grâce aux mensonges de la peinture, de la lithographie et de l'imagerie populaire, il est devenu tricolore, mais le général Petit, dans son *Histoire de la*

Garde Impériale (Paris, 1845, p. 259) se montre formel et son témoignage ne saurait être suspecté. Le drapeau qu'embrassa Napoléon, le grand vaincu de l'admirable campagne de France, avant de quitter ses compagnons d'armes, était en soie rouge, parsemé d'abeilles d'or, forme carrée d'un mètre de côté, angles ornés du chiffre de l'Empereur, dans le milieu un aigle entouré de l'inscription ci-après : « Garde Impériale. — L'Empereur Napoléon au premier régiment des grenadiers à pied. »

Sur les revers étaient inscrites en lettres d'or les batailles suivantes : Marengo, Austerlitz, Eylau, Eckmuhl, Wagram, Moskova, Berlin, Ulm, Iéna, Friedland, Esling, Smolensk, Vienne, Madrid, Moscou.

Voilà qui dépasse les limites du Champ-de-Mars et, après cet exemple, il serait malséant de s'effrayer outre mesure du drapeau rouge. Plutôt que de le tenir pour séditieux, c'est faire preuve d'esprit de l'associer — peut-être contre le gré de ses fervents — au drapeau tricolore, seul et véritable drapeau national, celui qui, de 1914 à 1918, au cours d'une nouvelle épopée, conduisit également à la victoire les poilus de la Grande Guerre.

PIERRE DUFAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

G.-E. Avlonitis : *Ekloyi Neo hellinikôn Poïmaton*, Vassiliou, Athènes. — Léon Maccas : *La République en Grèce*, R. van Sulper, Bruxelles. — Pierre Vlasto : *A l'ombre du Figuier*, contes traduits du néo-grec par Eugène Clément, Chiberre, Paris. — Memento.

Douter que les Grecs aient une littérature ou faire semblant, poser la question avec l'évidente intention de provoquer une réponse négative, voilà qui fait partie de ce magasin d'idées sommaires et systématiques où tant de gens se sont accoutumés à puiser depuis la guerre. En ce qui concerne la Grèce, il est rare que quelqu'un se lève pour opérer un redressement de justice ; car il faut attendre que la nouvelle République ait fait ses preuves, pour effacer chez nous les préventions déchaînées par le constantinisme. Et puis, il est regrettable que l'on n'ait pas songé à encourager chez nous davantage l'étude du grec moderne.

Pourquoi ne pas permettre, par exemple, à quelques jeunes gens dès le lycée, — l'expérience pourrait être tentée à Marseille, — de compléter leur connaissance du grec ancien par celle de la

langue vivante actuelle, comme on peut le faire pour le latin et l'italien.

Le grec moderne est l'un des idiomes véhiculaires de l'Orient, et le milieu grec est, littérairement parlant, l'un des plus actifs qui soient en Europe, eu égard à son exiguïté et aux crises douloureuses dont il ne cesse d'être le théâtre. Un simple coup d'œil jeté sur la *Chrestomathie* d'Hubert Pernot, que Garnier fit paraître il y a une vingtaine d'années, pouvait déjà suffire à démontrer la réalité du fait. Les trois cent trente pages compactes que nous offre aujourd'hui M. Georges Avlonitis, sous ce simple titre de **Choix de Poèmes néo-grecs**, ont quelque chose de plus probant encore, malgré la brièveté des extraits réservés à chaque écrivain ; car l'auteur a voulu que son travail manifestât le développement de la poésie néo-grecque depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. A cause de cela il a évité de se montrer trop rigoriste vis-à-vis de certains poètes, dont l'activité s'exerça de préférence en faveur de l'idiome scolastique. Un goût éclairé a présidé presque partout au choix des morceaux empruntés à l'œuvre de chacun des poètes représentés ; et je n'ai pas relevé, parmi les membres de la corporation, d'omissions graves. Une courte notice bio-bibliographique précède les citations et motive le classement, que règlent judicieusement les dates de naissance.

Ainsi le poète Kouloumbis, né à Lixouri en 1688, ouvre la série ; M. Kanellopoulo, né à Patras en 1903, la termine. Quelques poétesses de marque, Mmes Irène Dendrinou, Myrtiotissa, Dipla-Malamou, Emilia Daphni, Petroula Psiloritis, ont aussi leur place en cet excellent livre d'étude, qui s'ouvre par quelques-unes des pièces les plus impressionnantes du folklore klephtique. La période contemporaine est la plus largement représentée. Nous avons retrouvé là, comme de juste — à tout seigneur tout honneur — Costis Palamas, Georges Drossinis, Paulon Nirvânas, aussi délicat poète que fin chroniqueur, les deux Ganpopoulos, Vlakhoyannis, « plus célèbre comme conteur et que nous eussions aimé trouver en compagnie de son émule épirote Christos Christovassilis, malheureusement oublié, Kavaphis, chantre désabusé des époques sans foi, Malakassis », dont le lyrisme émouvant et mesuré s'apparie à celui de Moréas, ce qui aurait dû engager M. Avlonitis à citer quelque fragment des *Tourterelles et Vipères* ; M. Philindas plutôt connu comme philologue et grammairien,

Jean Gryparis, le Heredia grec, Lambros Porphyras, dont on relit toujours avec émotion les délicieuses *Lacrymæ Rerum* ; Petros Vlastos « sévère et concentré, Sotiris Skipis, qui a trouvé ses meilleurs vers dans les impressions les plus spontanées ».

Papantoniou, gracieux rythmicien, Sikeliamos, chantre dionysiaque de la vie et de la lumière, Mammélis, le poète aveugle, Jean Pergialitis, Rigas Golphis, Costas Ouranis, Athanas, Karyotakis, Alithersis, etc. Cet ensemble, où figurent quelques vrais chefs-d'œuvre, prouvera aisément au lecteur impartial que, si la Grèce a subi fortement certaines influences étrangères et notamment celle de la France, elle ne s'est inféodée réellement à personne ; car elle se cherchait elle-même, et il est manifeste qu'elle a recommencé à se trouver. M. Léon Maccas, dans la magistrale conférence qu'il eut l'occasion de prononcer en mai dernier à la salle de la Société de Géographie de Paris, nous en donne ingénieusement la raison :

A l'heure où la République grecque, dit-il, renoue la chaîne d'une tradition dont l'antique Hellade a posé les fondements immortels, et dont la France a recueilli et adapté à nos temps le superbe héritage, les descendants s'adressent tout naturellement aux héritiers. Que notre flambeau se rallume à la flamme du vôtre, à cette flamme recueillie à notre propre et antique foyer.

Développant une idée qui nous est chère et dont on a pu maintes fois, à travers ces chroniques, discerner le reflet, M. Léon Maccas s'est attaché à démontrer que la véritable tradition de l'hellénisme est démocratique. Ainsi la rigueur des destins a rendu la Grèce à son tempérament véritable, qui n'a rien à voir avec la restauration d'un impérialisme de droit divin. Si l'Hellénisme a pu survivre et s'échapper des griffes mortelles de l'Islam, il le doit à ses communes autonomes, à ses démogéronties, héritières des anciennes cités. M. Léon Maccas va même plus loin. Sans la force des principes égalitaires, posés par Solon, sans la survivance des mœurs démocratiques, le christianisme lui-même n'aurait pas réussi à naître.

Les Grecs les plus cultivés, les plus déracinés même, ont toujours été, en même temps que de parfaits citoyens du monde, les patriotes les plus clairvoyants.

C'est le cas de M. Petros Vlastos, qui naquit à Calcutta en 1879 d'une ancienne famille crétoise émigrée à Chio au XVIII[e] siècle.

Directeur de la grande firme commerciale Ralli brothers, Liverpool-Bombay, M. Vlastos est devenu en 1909 le gendre du célèbre traducteur de l'*Iliade* en démotique, le poète Alexandre Pallis.

Il a beaucoup voyagé, observé, étudié, pensé. Tempérament volontaire, aux vues essentiellement modernes, il est, avec M. Jean Gryparis, le plus authentique des Parnassiens néo-grecs; la technique d'Heredia lui est familière ; cependant, par le sentiment qui l'anime, il est plus proche de Leconte de Lisle, voire d'Ephraïm Mickhaël, que de l'auteur des *Trophées*. C'est déjà un symboliste.

Au reste, nous eûmes plus d'une fois l'occasion, à cette place, de rendre hommage à son vigoureux et sévère talent de poète, aussi bien qu'à la fermeté de ses convictions vulgaristes. Le prosateur chez lui n'est pas inférieur au poète ; souvent même il le domine. C'est que la fine sensibilité de ce pur artiste ne laisse pas un instant d'être gouvernée par l'implacable logique d'un esprit supérieur. Il a ainsi pu composer, dans les cinq contes réunis sous le titre de **A l'ombre du Figuier**, une sorte de *Légende des Siècles* de l'Hellénisme, où chaque récit incarne à la fois une époque et une idée. Ces contes viennent d'être traduits en français avec la grâce, l'élégance et la précision attentive que commandait leur mérite et qui ont permis naguère à M. Eugène Clément de nous révéler Costis Palamas. Rares, au surplus, sont les œuvres de cette envergure et rares également les hommes capables de les transposer scrupuleusement d'une langue à l'autre. La Grèce, depuis le *Louki-Laras* de D. Bikélas, ne nous avait rien donné d'équivalent. Au fond des récits de M. Vlastos, malgré leur charme de beauté souveraine, se décante une tristesse étrange. Dans *Pandore*, le Titan Prométhée pétrit, à l'aide du feu qu'il vient de dérober, une créature d'amour, qui se donne à lui, mais qu'il ne comprend pas, et qui l'abandonne, parce qu'il est généreux et révolté, tandis qu'elle est voluptueuse et portée au rêve. Dans la *Statuette d'Athéna*, le poète détaille avec une farouche netteté la sottise des superstitions et l'ignominie des haines inexpiables entre les patries.

L'histoire se déroule au temps de la rivalité de Sparte et d'Athènes. *Le Lutin* nous montre la sauvagerie des temps moyenâgeux à l'époque de l'occupation franque, et la misérable condi-

tion de la femme. Le somptueux âge byzantin s'évoque dans *Sklirena*, qui est peut-être le chef-d'œuvre du livre, et qui met en scène le regret tragique d'une croyance qui meurt.

Le plus humainement émouvant de ces contes est sans contredit *Argyrô*, où l'on voit l'amoureux tuer celle qu'il aime, pour ne pas la laisser aux mains des Turcs, faute de pouvoir la délivrer.

M. Louis Roussel, professeur à l'Ecole française d'Athènes, directeur de la vaillante revue de critique *Libre*, a écrit, pour ce beau livre, une maîtresse préface, où l'œuvre et la personnalité de M. Petros Vlastos sont analysées et jugées avec toute l'autorité d'un goût sûr et d'une science approfondie. M. Louis Roussel est l'un des meilleurs hellénisants de l'heure actuelle et il vient de publier une traduction néo-grecque, vers pour vers, du *Moïse* d'Alfred de Vigny, qui pourra servir de modèle.

Mémento. — Attention particulière doit être accordée au curieux travail d'exégèse historique de M. Kordatos : *La signification sociale de la Révolution grecque de 1821*. De même, on méditera longuement sur le minutieux exposé philosophique de M. Evangelos Papanoutsos : *Le Pragmatisme et l'Humanisme*, sur lequel nous nous proposons de revenir en détail.

M. Costas Paroritis réédite son puissant roman social, *Le grand Enfant*, qui vaudrait d'être analysé. La langue en est d'une absolue pureté. Grâce et finesse sont les qualités maîtresses de M. Calogéropoulos, qui republie une série de *Contes* déjà anciens. Les uns sont d'imagination, les autres d'observation et d'analyse. *Roza et autres récits* nous révèle, en M. Papadimas, un conteur de grand talent, aussi habile à dessiner ses figures qu'à les faire mouvoir. Dans *Mœurs thraces*, M. Papachristodoulos nous donne une série assez inégale d'histoires prises sur le vif, que nous nous proposons d'analyser, à cause du charme de vérité qu'elles dégagent.

Psappha révèle en M. D. Vernardakis un talent souple et gracieux, qui manie le sonnet avec aisance, et qui a interprété avec bonheur les fragments de Sapho. Insistons sur les *Sonnets* de M. St. Morphis qui sont d'un art sûr. Reçu également les deux drames de M. Ivos Delphos : *Les Deux Mondes* et *Autour d'un Testament*, où la pensée l'emporte sur l'action. Emotion et enjouement distinguent les sept contes composés en français par Mlle Irène Galamon et préfacés par M. Louis Roussel, son professeur : *Toute notre Hellade*, est une preuve vivante de ce que peut réaliser là-bas notre culture.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

Art

Gustave Coquiot : *Des peintres maudits* ; Delpeuch. 7 »

Camille Mauclair : *Léonard de Vinci*; Edit. Nilsson. 10 »

Lucien Simon : *Peintures et aquarelles*, 63 planches en taille douce et 1 planche en couleur. Préface de Louis F. Aubert ; Colin. 35 »

Biographie

X : *Hommes et Œuvres du temps présent.* Textes allemand, anglais et français (ouvrage en souscription, 10 volumes, 2.000 fr.). Tome I : Hommes et œuvres du temps présent, Paris, 22, place de la Madeleine. 300 »

Histoire

V. Blasco-Ibañez : *Alphonse III démasqué. La terreur militariste en Espagne*, traduit de l'espagnol par Jean Louvre ; Flammarion. 3 »

S. Th. Lascaris : *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin, 1875-1881.* Préface de M. Auguste Gauvain; Bossard. 15 »

J. Lucas-Dubreton : *La Princesse captive : La duchesse de Berry, 1832-1833*; Perrin. 7 50

Charles Richet : *Initiation à l'histoire de France et de la civilisation française.* (Collection des initiations) ; Hachette. 6 »

Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, évolution des partis et des formes politiques 1814-1914, Tome I ; Colin. 35 »

Littérature

Lya Berger : *Les femmes poètes en Belgique. La vie littéraire et sociale des femmes belges* ; Perrin. 8 »

Louis Brandin : *Berthe au grand pied* d'après deux romans en vers du XIIe siècle ; Boivin. 8 »

E. Duplessis : *La recherche de la sagesse, étude de discipline morale et d'ordre social* ; libr. du Recueil Sirey. 7 50

Ch. Feissenger : *Les défauts, réactions de défense* ; Maloine. » »

Histoire de la Dragonne contenant les actions militaires et les aventures de Geneviève Prémoy, sous le nom du Chevalier Baltazar, avec une introduction par Georges Girard ; Renaissance du livre. 15 »

Pierre Loti : *Lettres à Madame Adam, 1880 1892* ; Plon. 7 50

Jules Marsan : *La bataille romantique*, 2e série ; Hachette. 8 »

André Maurois : *Dialogue sur le commandement.* (Cahiers verts n° 46) ; Grasset. 9 »

Henri de Régnier : *Scènes mythologiques*, suivies de *Petites fables modernes*, avec un dessin de A.-E. Marty ; Le Livre. 6 75

Pierre de Ronsard : *Poésies choisies*, publiées par Roger Sorg et Bertrand Guégan et suivies de chœurs polyphoniques du XVIe siècle, transcrit par André Schaeffner ; Payot. » »

Edward Sansot : *Souvenirs sur René Vivien* ; Modern Studio ; Nice. » »

Albert Thibaudet : *Intérieurs (Baudelaire, Fromentin, Amel)* ; Plon. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Ernest Renauld : *1914-1919, Histoire populaire de la guerre.* Tome III ; Tolra. 7 50

Philosophie

P. Grimanelli : *La morale positive et le bonheur*, étude de psychologie et de morale positive; libr. d'Arthez. 25 »

Gonzague Truc : *Les sacrements*, nouvel essai de psychologie religieuse; Alcan. 9 »

Poésie

Georges Druilhet : *Les cendres d'or, 1914-1924* ; Lemerre. 6 »

Politique

Maurice Pernot : *Le Saint Siège, l'église catholique et la politique mondiale* ; Colin. 6 »

Ernest Seillière : *Les pangermanistes d'après guerre* ; Alcan. 7 »

Un Africain : *Manuel de politique musulmane* ; Bossard. 7 50

Questions juridiques

J. Declareuil : *Rome et l'organisation du droit* ; Renaissance du livre. 20 »

Questions médicales

Dr Maurice de Fleury : *L'angoisse humaine* ; Editions de France. 7 50

Mme P. Greyfié de Bellecombe : *Pratique de l'alimentation et de l'hygiène du nourrisson* ; Maloine. » »

Roman

E. Albert-Clément : *La vierge au bouclier* ; Figuière. 7 50

Eugène Barbier : *Abandonné* ; Chiberre. 6 75

John Galsworthy : *Fraternité*, traduit de l'anglais par Paulette Michel-Côte ; Calmann-Lévy. 6 75

Marion Gilbert : *Celui qui reste* ; Férenczi. 7 50

Louis Giraud : *Janina* ; La pensée latine. 7 »

Maurice d'Hartoy : *L'homme bleu* ; Malfère, Amiens. 10 »

René-Marie Hermant ; *Fakir* ; Malfère, Amiens. 10 »

Valle Inclan : *Sonates de printemps et d'été*, traduit de l'espagnol par Albert Georget ; édit. de France 7 50

René Jouglet : *Le nouveau corsaire* ; Plon. » »

Jean Larkin : *L'homme à la langue merveilleuse* ; la Pensée française. 7 »

Raymonde Machard : *L'œuvre de chair* ; Férenczi. 7 50

Alice Orient : *La tunique verte* ; Malfère, Amiens. 10 »

Jacques Reboul : *Le cavalier et la mort* ; Edit. du Siècle. 7 50

Roger Régis : *La bête cruelle* ; Fasquelle. 7 50

Charles Renel : *La fille de l'Ile rouge* roman d'amours malgaches ; Flammarion. 7 50

Gabriel Reuillard : *Le réprouvé* ; Baudinière. 7 »

Ernesta Stern : *Sémiramis* ; Revue Mondiale. 7 50

Jacques Trève : *Les amours et les enchantements* ; la Pensée française. 7 »

Paul Vimereu : *Les trognes infâmes*, I : *Saint-Remi écoute* ; Edit. du Siècle. 7 50

José Vincent : *L'étrange épisode de ma mort et de mes obsèques. L'aventure d'un hachischin* ; Bloud et Gay. 7 50

Sciences

Dr G.-H. Niewensgloski : *Les rayons X et le radium* ; Hachette. 7 50

Emile Picard : *Mélanges de mathématiques et de physique* ; Gauthier-Villars. 25 »

Sociologie

René Massé : *La production des richesses*. Préface de M. Raphaël Georges Lévy ; Giard. 50 »

Marianne Rauze : *L'anti guerre*, essai d'une doctrine et d'une philosophie de l'antimilitarisme en 1923, suivi d'une post-face de Romain Rolland. Préface de W. Wellack et Dr Stoecker ; Imp. du Progrès, Niort. 5 »

Paul de Rousiers : *Les grandes industries modernes*, I : *L'industrie houillère. L'industrie pétrolière. L'industrie hydro-électrique* ; Colin. 7 50

Théâtre

Gil Cocambre : *Les sentiers du Parnasse*, comédie en 4 actes ; libr. Moderne, Gand. » »

Robert Redslob : *Le cuirassier de Reichshoffen*, drame en 4 actes ; Berger-Levrault. » »

Varia

Sir William Earnshaw Cooper : *La culpabilité sanguinaire de la chrétienté*, traduit de l'anglais par J. Charpentier ; Carpenter. » »

Voyages

Gabriel Bonvalot : *Les chercheurs de routes : Marco Polo* ; Crès. » »

Bruneau de Laborie : *Du Cameroun au Caire par le désert de Lybie*. Avec de nombr. illust. et 2 cartes ; Flammarion. 14 »

Alain Gerbault : *Seul à travers l'Atlantique* ; Grasset. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Un monument à Louis Pergaud. — Le souvenir de Cézanne à Aix. — A propos de philosophie chimique. — Une lettre inédite d'Emile Zola. — Le cervelet de M. de Voltaire. — M. de Châteaubriand et Méhémet-Ali. — Toutankhamon et Mr Howard Carter. — A propos de l'accent indésirable. — Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — La maligne influence des femmes en période menstruelle. — Du mot « poule »... — Isvor. — Erratum — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix Lasserre, d'une valeur de 10.000 fr., et qui a pour objet de « distinguer et de consacrer la vie entière d'un écrivain », a été attribué au poète Louis Le Cardonnel.

Le poète abbé Louis Le Cardonnel a appartenu, avant 1890, au groupe de jeunes littérateurs qui devait fonder le *Mercure de France*. Il collaborait alors avec plusieurs d'entre eux, à *Lutèce*, au *Chat Noir*, au *Scapin*, etc. Il aurait certainement participé à la fondation du *Mercure de France*, avec ses amis Albert Samain, Alfred Vallette, Louis Dumur, Edouard Dubus, Louis Denise, s'il n'était entré peu auparavant au Séminaire d'Issy. Dans le cinquième numéro du *Mercure de France* (mai 1890), on trouve un poème de lui, *Lamentation*, dédié à Alfred Vallette.

Le prix de l'aide aux femmes de professions libérales a été décerné à Mlle Henriette Hervé pour son volume de vers à paraître sous le titre *Dilection*.

§

Un monument à Louis Pergaud. — Troisième liste de souscriptions :

	Fr.	
Conseil municipal de Paris	2.000	»
Conseil général du Doubs	1.000	»
M. Marcel Bouteron......	10	»
Mlle Lya Berger.........	10	»
M. Claude Farrère.......	50	»
M. Vernier.............	5	»
M. Michel Puy..........	50	»
M. Henri Mathieu.......	5	»
MM. Jérôme et Jean Tharaud................	50	»
M. Corbeau............	10	»
M. Hubert Guérin (New-York)...............	10	»
M. Raoul Chenevey......	25	»

	Fr.	
Mme Marthe Lefebvre....	20	»
Une Jurassienne..........	25	»
M. Charles Prieur	5	»
M. E. Lejeune...........	5	»
La classe de 3e A1 du Lycée Janson de Sailly, après une lecture de Pergaud.............	32	»
M. André Savignon......	10	»
Mme Lalévey.............	5	»
Mme G. Pinot...........	5	»
Docteur Mistarlet	40	»
M. le Médecin-major Pontoiseau	10	»
Ecole de Vitry-sur-Seine..	62	»
Ecole de Courbevoie......	54	»
Ecole de Saint-Denis......	29	»
Ecole de Levallois-Perret.	71	»
Ecole de Montreuil.......	124	»
M. Jules Bichot.........	15	»
Mme Jules Bichot........	10	»
M. Rollin...............	10	»
Mme Hainet........... ..	10	»
M. Grandjean...........	5	»
M. Dejours..............	5	»
Mme Bailly..............	5	»
M. Marcel Cottet.........	5	»
M. Bellan...............	5	»
M. Michel...............	5	»
M. Rousseau............	5	»
M. Elias................	5	»
M. Borne...............	5	»
M. Demelin.............	5	»
M. Hervé..............	5	»
Docteur Louis Vuillermoz.	25	»
Souscriptions recueillies par M. Louis Colin dans la Meuse..............	22	»
M. Petot...............	5	»
M. Jean Dard..........	50	»
M. Crocq..............	5	»
M. Sailly..............	10	»
M. Oussal.............	5	»
M. le lieutenant Martinet.	50	»
M. Henri Mouthet.......	10	»
M. Dorbon aîné.........	20	»

	Fr.	
M. Albert Notter.........	5	»
Mme Albert Notter.......	5	»
M. René Blum..........	10	»
M. Georges Carray......	5	»
M. Charles Dormoy.....	20	»
M. Charles Ferrand......	10	»
M. David Genet.........	5	»
M. Georges Gret.........	10	»
M. Jules Gret...........	10	»
M. Henri Mouhot.......	20	»
M. Gaston Mazimann....	20	»
M. Georges Petithory....	3	»
M. Joseph Rossel fils....	5	»
M. Marcel Schwander...	10	»
M. Roger Schwander....	10	»
M. et Mme Petite........	10	»
M. J. Martin..........	10	»
M. Georges Guy-Grand..	10	»
M. Eugène Vaillé........	10	»
M. Jules Cochet	10	»
M. Lambret	5	»
M. Billet...............	5	»
Trois anonymes à Bar-le-Duc.................	10	»
M. Guillemin...........	2	»
M. Paul Vimereu........	50	»
Mme Alfred Fond........	10	»
M. Maurice Equy........	10	»
M. Jean Equy..........	10	»
M. Lucien Rebouleau....	5	»
Mlle Simone Fond.......	5	»
M. Franc..............	5	»
M. Burg..............	5	»
M. A. Mory...........	5	»
M. Louis Kilian.........	5	»
M. E. Lafontaine........	10	»
M. Toillon............	10	»
M. P. Michaud (Bangui-Afrique occidentale française)...............	22	»
Amicale des Instituteurs de la Haute-Vienne, à Limoges...............	9	70
M. Pierre Adornier......	5	»
M. Marcel Villerot......	10	»
La Bibliothèque populaire		

	Fr.
de Besançon (2e versement)	108 »
M. Louis Parisot, Bartow (Floride)	5 »
M. Emile Vaisseau	25 »
M. B. Salomon	10 »
Mlle Dumont	10 50
M. Coullon	10 »
M. Charles Renard	5 »
M. Lucien Pergaud	100 »
M. R. Seyssel	5 »
M. Auguste Gagey	20 »
M. Charles Pinaire	5 »
Amicale des professeurs du collège de Pontarlier	10 »
M. Paul Georges	10 »
Docteur Tronchon	10 »
M. Louis Postif	20 »
M. Lévy-Bruhl	10 »
M. Oudard	10 »
M. Ribet	5 »
M. Demay	5 »
Les Jeunesses républicaines de l'arrondissement de Montbéliard	20 »
Collecte faite à une réunion des « Jeunesses républicaines », section de Montbéliard	43 50
M. Henri Carray	2 »
M. Jules Monhot	20 »
M. André Gros	10 »
M. Paul Boinier	5 »
M. Gaston Goys	5 »
M. Henri Faivre	5 »
M. Robert Milliat	5 »
M. Perrot	20 »
Docteur Mathez	10 »
MM. les professeurs et élèves de l'Ecole Normale de Besançon	50 »
M. Louis Humbert	5 »
Mme Rouget	10 »
M. Grosjean	10 »
Syndicat d'initiative de Besançon	50 »
M. le Marquis de Moustier	100 »
Total de la 3e liste	5.174 70
Report des deux premières listes	6.935 30
Total	12.110 00

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Charles Dornier, secrétaire du Comité.

Les souscriptions sont reçues par M. Charles Léger, trésorier, 49, rue de Paris à Meudon (Seine-et-Oise). Chèques postaux : Paris 656.60

§

Le souvenir de Cézanne à Aix. — Nous ne reviendrons pas sur les réflexions un peu mélancoliques que nous inspirait ici-même, il y a deux ans, la commémoration annuelle, sur son tombeau d'Aix-en-Provence, de la mort de Paul Cézanne. Nous nous permettons de renvoyer au *Mercure* du 15 janvier 1924 les Cézanniens que ces minces détails locaux intéressent. Au surplus, il nous suffit de constater aujourd'hui que cet hommage, maintenant traditionnel, et tout en conservant le ton de sobriété et de discrétion nécessaire, assure définitivement au grand méconnu l'hommage dont sa cité fut, de son vivant, assez avare, quo qu'on dise.

Nous ne reviendrons donc pas sur la cérémonie qui réunit, le 26 octobre dernier, devant le modeste tombeau des « familles Cézanne

et Conil » les amis nouveaux de Cézanne et quelques fervents. Sous un ciel bas et lumineux de Provence, la touffe rituelle de lauriers des Lauves, ce laurier chanté par Henri de Régnier en son admirable *Prière* :

> Qui pousse sobrement sa feuille presque noire
> Au seuil du probe artiste et du bon ouvrier

vint pieusement fleurir la pierre tombale ; une subtile étude de M. Belval, amateur et érudit aixois, célébra dignement la palette et la gloire cézanniennes, et l'on écouta avec recueillement un touchant sonnet d'Émile Lèbre, le poète et botaniste aixois, à la louange du ciel que chérissait Cézanne. Pour finir, M. Marcel Joannou (qui signe Marcel Provence), animateur zélé de ces choses, nous entretint de la Société Paul Cézanne, et c'est de quoi nous voudrions parler ici.

Car il est bon que l'on sache qu'Aix-en-Provence paraît enfin avoir pris conscience de tout ce qu'elle doit au plus illustre de ses fils. Et c'est justement pour assurer ce souvenir de Cézanne en Aix, que, sur l'initiative d'Edouard Aude, l'humaniste mistralien, conservateur de la célèbre Méjanes, de M. Marcel Provence, actuel propriétaire du pavillon des Lauves où Cézanne eut son dernier atelier, et de quelques Aixois convaincus, fut récemment fondée *la Société Paul-Cézanne*.

Les buts immédiats de la Société sont essentiellement l'obtention d'un monument Cézanne à Aix, la création sur place d'une sorte de centre d'études cézanniennes, et surtout, comme l'on pense, l'entrée au Musée de sa ville, *qui n'en possède pas une*, d'œuvres caractéristiques du maître.

Tâche multiple et belle, comme l'on voit, mais qu'on ne mènera pas à bien sans un patient effort, sans appui et sans argent. La Société, à qui ses fondateurs consacrent un dévouement jaloux, s'est assuré déjà des adhésions précieuses, parmi lesquelles nous avons relevé avec plaisir les noms de J.-L. Vaudoyer, d'Edmond Jaloux, et ceux de X. de Magallon, d'Abel Henry (du *Petit Journal*), de l'inspecteur des Beaux-Arts Leydet, etc.

Elle a obtenu déjà, tardive et mince consolation mais assez significative ; de la ville d'Aix, le nom de Cézanne pour le petit chemin des Lauves, devenu Avenue Paul-Cézanne ; de la municipalité de Marseille, le nom de Cézanne pour la place d'Aubagne. Elle espère la même petite consécration à l'Estaque et à Gardanne, et compte faire apposer sur l'atelier des Lauves (souhaitons qu'on n'*oublie* point les deux autres, celui de la rue Boulegon et surtout celui du Jas de Bouffan) une plaque, en marbre du Tholonet, que taillera le maître Barrier, un des derniers compagnons, avec le grand Ravaisou, de Cézanne, sur le motif, et que scellera au mur une branche de laurier forgée par le ferronnier Cyrille Rougier, voisin de Cézanne, et qui l'ensevelit.

Elle a fait mieux. Grâce à ses soins, et grâce aussi à la générosité, bien naturelle, de M. Vollard, on espère inaugurer sous peu, en pleine place publique, un monument à la gloire du « maître d'Aix », en l'espèce un buste de Cézanne par Louis Voltat.

Enfin, et en attendant qu'un miracle permette au Musée d'Aix, si charmant par ailleurs mais que ce vide déshonore, d'acquérir (par souscription publique, ou grâce à quelque Mécène hypothétique mais espéré) plusieurs toiles caractéristiques du peintre, le petit pavillon de Lauves est peu à peu transformé en humble musée cézannien, modeste encore, mais destiné sans doute à s'enrichir d'année en année.

On y rassemble, non sans peine, une bibliographie et une iconographie cézaniennes, que l'on voudrait universelles, et que l'on ne peut évidemment que souhaiter aussi complètes que possible. Tous les livres, tous les articles de revues ou de journaux consacrés à Cézanne y doivent trouver place. Les quelques souvenirs du maître qu'il est encore possible de recueillir y sont réunis, classés, et promis à la ferveur de tous.

Les voyageurs, les « pèlerins » cézanniens y viennent déjà nombreux. Souhaitons-leur, souhaitons-nous de n'être pas déçus : faisons donc confiance à la « Société Paul-Cézanne ». Et, en dépit du mot définitif, et seul véritable en somme, de Rouveyre (à propos de Moréas), sur *cet abandon et cette solitude magnifiques, où les plus grands parmi les hommes trouvent justement la mesure de leur singulière disproportion auprès de leurs contemporains*, félicitons-nous malgré tout que la ville qui le vit naître participe pour sa part à la gloire universelle de celui dont l'orgueil, écrivit André Salmon, « n'était rien que la plus pure, la plus sainte confiance en la dignité de l'œuvre assurée par un constant sacrifice ». — ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

§

A propos de philosophie chimique.

Gand, le 21 octobre 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 15 septembre (p. 769), sous la signature de M. Marcel Boll, le *Mercure de France* a consacré quelques lignes à mon *Essai de Philosophie chimique* (Payot, 1923). Vous voudrez bien me permettre d'y relever quelques inexactitudes.

Dans ce petit livre (un « essai »), j'ai pensé réunir les conséquences de quarante années d'études et de recherches, de mes études et de mes recherches. Votre critique n'est pas content.

Je n'aime guère les théories et les systèmes : j'ai pour les faits une prédilection permise ; je me contente d'en tirer les déductions que ma logique peut me dicter. Votre critique n'approuve pas.

« La considération des volumes est métaphysique. » Voilà ce qu'il me fait dire. Voici ce que j'ai dit :

Il est évident que le système pondéral doit être enseigné avant tout parce qu'il est la base, qu'il est le premier, le plus fort, le plus complet, et qu'il se suffit à lui seul. Mais cela ne veut pas dire que le système volumétrique manque d'intérêt et ne soit pas fécond en enseignement. Si je ne m'en suis pas occupé, c'est qu'il n'entrait pas dans le cadre restreint de cette philosophie telle que je l'avais comprise. Je connais d'ailleurs des maîtres qui s'en acquitteront avec beaucoup plus d'autorité que moi (1).

Vous dites encore : « Delacre avoue ne pas connaître un mot de physico-chimie ». Où et dans quels termes « Delacre » a t-il fait cet aveu ? Et pourquoi l'aurait-il fait puisqu'il n'a pas à parler de physico-chimie ?

Mais votre critique qui parle de chimie, qui écrit des Traités, le connaît-il ? Il suffirait de signaler comment dans son livre (un gros livre) (2), après avoir donné les teintures les plus diverses sur des choses touchant vaguement à la chimie, et cela sans parler de poids (ces lois ont plus de 70 ans !) il en arrive à la page 60 à cette déclaration énorme : « Par convention, ce symbole H ne représente pas une masse quelconque d'hydrogène. »

Ce n'est pas là une convention, mais un fait expérimental, l'un des plus grands de l'Histoire des Sciences. Votre critique n'a même pas conscience du daltonisme historique dont il est atteint.

Que M. Boll profère sur la chimie qui lui est étrangère les pires hérésies (3), cela vient principalement de son mauvais point de départ philosophique. Et je n'en parlerais pas moi-même si des livres de ce genre ne venaient contaminer en Belgique les idées de positivisme scientifique que j'ai pu chercher à y répandre.

Il lui appartient de professer un culte particulier pour Ostwald, l'inventeur des pastilles incendiaires, celui qui écrivait dans les journaux d'Outre-Rhin en août 1914 que l'Allemagne allait organiser l'Europe. Mais que, profitant du rayonnement de la Science française que nous aimons, il vienne chez nous recommander les écrits de ce monumental fumiste (4), lauréat du prix Nobel, signataire du manifeste des 93 (5), nous la trouvons mauvaise.

(1) *Essai de philosophie chimique*, p. 159.

(2) *Cours de chimie à l'usage des candidats aux grandes écoles*, par Marcel Boll (Paris, Dunod 1920).

(3) *Ibid.*, notamment p. 295 et 508. L'auteur qui parle « constitutions » dont il n'entend rien aurait pu faire son profit de la remarque verbale, de W. Spring, que je signale dans mon petit livre, p. 46. W. Spring était la principale autorité en la matière.

(4) Les deux premiers chapitres d'un livre d'Ostwald (*l'Évolution d'une science*, Paris, Flammarion) recommandé par M. Boll (*ibid.*, p. XIII) sont un

Pour moi la chimie allemande est surtout *a priori*, et j'en désavoue la philosophie. Toute science expérimentale doit partir des faits. Si Henri Poincaré a dit le contraire, il s'est mis en opposition avec Claude Bernard. C'est dommage pour Henri Poincaré.

La fantaisie de votre critique va jusqu'à supposer « que je ne me doute pas » de cet antagonisme. Vous m'avez accordé l'hospitalité bienveillante du *Mercure de France* (1) pour en exposer certains aspects.

Je le sais, dans la position de philosophie chimique que j'ai acquise par mes travaux et mes recherches, je suis en contradiction avec beaucoup de chimistes. Cela ne m'émeut pas, car je suis abrité par les grands noms de la science expérimentale française, Sainte-Claire, Deville, Pasteur et Claude Bernard. Je me sens très bien, nullement chagriné, et, croyez-le, je n'éprouve nul besoin des consolations que votre critique, nouveau Boëce, cherche à m'octroyer.

Veuillez croire, etc... M. DÉLACRE.

§

Une lettre inédite d'Emile Zola à propos de « La Terre ».— Une série d'articles et de lettres a précisé récemment (cf. *Journal littéraire*, 14 et 21 juin, *Intransigeant*, 19 juin 1924, etc.) les origines du fameux manifeste des Cinq, publié le 18 août 1887, dans *le Figaro*, contre *La Terre* d'Emile Zola.

Après feu Paul Margueritte, M. Lucien Descaves, puis MM. J.-H. Rosny aîné et Gustave Guiches exprimèrent leurs regrets d'avoir signé ce texte rédigé sur l'initiative de Paul Bonnetain et à la suite d'un séjour d'Edmond de Goncourt chez Alphonse Daudet à Champrosay.

Or, à la fin de cette même année 1887, *La Terre*, ayant fini de paraître en feuilleton au *Gil Blas*, fut annoncé en librairie.

Le bruit courut, à ce moment, que Zola allait faire disparaître les quelques audaces qui avaient choqué l'auteur de *Charlot s'amuse*.

L'éditeur Henry Kistemaeckers ayant demandé à Zola ce qu'il y avait d'exact dans ce bruit, le romancier lui adressa, poste pour poste, la réponse suivante :

Médan, 1er novembre 1887.

Cher Monsieur,

On vous a trompé. *La Terre* va paraître sans aucune coupure. Vous ne me connaissez guère ; jamais je n'aurais consenti à enlever une virgule.

Bien à vous. ÉMILE ZOLA.

Signalons, à propos de la Correspondance d'Emile Zola, qu'un troi-

exemple instructif de ce que vaut le principe « la théorie avant les faits » défendu après tant d'autres par le jeune critique du *Mercure de France*.

(5) Editeur A. Picard, 82, rue Bonaparte, p. 30, *1915*.

(1) *Mercure de France*, 15 février 1922, « Wurz et Claude Bernard ».

sième volume est annoncé, par M. Maurice Le Blond, dans le dernier bulletin de la « Société des Amis de Zola ». — L. DX.

§

Le cervelet de M. de Voltaire. — Dans l'article de M. Julien Raspail — où l'on peut, aux témoignages cités de Henrion et Montaubricq, ajouter celui de Michaud, oublié, en observant qu'il n'y eut pas « deux frères Puymaurin », ce qui est une erreur manifeste de Lacroix (1) — il est fait allusion, p. 335, au cœur de Voltaire, retrouvé, sous M. Léon Bérard, dans un coin inglorieux de la Nationale, et réintronisé, si je puis dire, par l'ex-ministre. Et ceci permet de poser une autre question, non moins intéressante : celle du cervelet de M. de Voltaire. La voici, en quelques lignes. Si l'on veut se reporter aux *Tables* de la réimpression du *Moniteur* par ordre de Napoléon III, on y trouvera qu'en 1799, le ministre de l'Intérieur — c'était le célèbre François (de Neufchâteau) — reçut du fils de l'apothicaire qui avait embaumé Arouet l'offre de donner à la Nation le cervelet du grand écrivain, que son père avait été autorisé à distraire et avait conservé dans de l'esprit-de-vin. La réponse de Neufchâteau à Mitouard est dans le *Moniteur* et doit être connue :

Citoyen, c'est avec un intérêt bien vif que j'ai lu la lettre par laquelle vous offrez au gouvernement le cervelet de Voltaire ; j'accepte en son nom, avec beaucoup de reconnaissance, les restes précieux du Patriarche de Ferney. Vous aviez pensé que ces restes vénérables doivent être placés au *Muséum d'Histoire Naturelle*. Ne jugerez-vous pas qu'ils seront infiniment mieux à la *Bibliothèque Nationale*, au milieu des productions du génie qui les anima ? Puisque vous voulez avoir la bonté de les apporter chez moi vous-même, je vous prie de ne pas différer cet instant. Je suis empressé de recevoir de vos mains le cervelet du grand homme qui rendit à l'Europe des services si importants et il ne servira des miennes que pour être exposé à la vénération du public dans ce superbe établissement qui lui doit une partie de son lustre.

Nous avons vainement recherché, à la Nationale, la trace de ce legs. Il n'en est d'ailleurs pas question dans la chronique journalière de l'établissement, à la date donnée par le *Moniteur*. Et l'on sait que cette chronique, rédigée par Leprince, a été publiée par le père de Gaston Paris, A.-P. Paris, professeur au Collège de France. Un jour, cepen-

(1) Et, à ce propos, il ne sera pas inutile d'observer que son article de l'*Intermédiaire*, reproduit et commenté dans la *Petite Revue* du samedi 13 août 1864, amena, de la part de cet organe, la réflexion finale, *devant laquelle Paul Lacroix resta muet* : « Depuis, M. le Baron de Puymaurin a protesté.... Il faut donc effacer leur nom du récit par égard pour cette protestation. Mais est-ce à dire qu'il n'y ait pas une ombre de vérité dans tout cela ? Il nous en coûterait de voir un aussi mauvais plaisant dans l'ami de M. Paul Lacroix (p. 196). »

dant, nos recherches nous firent découvrir, au numéro du samedi 11 août 1866 de la *Petite Revue*, une lettre d'un abonné, déclarant que si le cervelet de M. de Voltaire n'était pas à la maison de la rue de Richelieu, c'était parce que « la famille Mitouard l'avait vainement offert à divers dépôts publics », qui l'avaient unanimement « refusé », raison pour laquelle il était « resté aux mains de Mlle Mitouard », arrière-petite-fille du pharmacien embaumeur (p. 192). Qu'est devenu cet organe ? Si la veuve — car elle existait, encore que le *Moniteur* du 22 décembre 1864, où est racontée la réception du cœur de Voltaire par la Bibliothèque Impériale, prétende le contraire, et elle était même remariée alors à M. P... D. H... — du marquis de Villette donna à l'Empereur le cœur de Voltaire, il ne faut pas oublier qu'on faisait, à cette époque, si peu de cas des restes du Patriarche de Ferney, que lorsque, les 15 et 16 novembre 1865, — dans le château du défunt marquis, à Pont-Sainte-Maxence, — furent vendues aux encans diverses reliques d'Arouet — la couronne qu'avait portée son chef lors du triomphe au Théâtre Français, son gilet de satin, sa robe de chambre, son fauteuil, etc., — le Musée du Louvre laissa froidement un particulier acquérir, *pour 6.200 francs*, le portrait de M. de Voltaire par Largillière !

C. P.

§

M. de Chateaubriand et Méhémet-Ali. — M. Louis Thomas a négligé — ou dédaigné — de publier dans sa *Correspondance de Chateaubriand* certaine lettre — inédite — que le Vicomte, du temps qu'il était ministre des Affaires étrangères, adressa à Méhémet Ali. Elle est ainsi conçue :

A très Illustre et Magnifique Seigneur Méhémet-Ali Pacha, gouverneur général d'Égypte,

Très Illustre et Magnifique Seigneur,

L'Empereur (1), mon maître, a appris avec un véritable plaisir que Votre Excellence a constamment montré beaucoup de bienveillance pour les Français, ses sujets, qui, par divers motifs, se trouvent dans le cas de voyager ou de résider en Égypte. C'est en conséquence pour lui donner un éclatant témoignage de la satisfaction que Sa Majesté éprouve à cet égard, qu'Elle m'a donné l'ordre de lui envoyer une voiture et des harnais qui lui seront présentés, en son nom, par M. Drovetti, Consul général de France en Égypte (2). Votre Excellence qui

(1) C'était, depuis Napoléon, le titre officiel que prenaient les souverains de la France vis-à-vis de la Porte; on en trouve la consécration dans le document suivant : « Paris, 8 avril 1806. Le soussigné, ambassadeur de la sublime Porte près S. M. l'Empereur des Français a l'honneur de faire part à S. E. M. de Talleyrand qu'il a été chargé par S. E le Reiss Effendi de notifier officiellement à S. E. que la Sublime Porte a reconnu la dignité impériale de Sa Majesté Bonaparte avec les titres de *Padichah* et d'*Imperator*. »

(2) C'est de ce consul que M. de Chateaubriand écrivait dans l'*Itinéraire* :

connaît depuis longtemps cet agent a pu apprécier ses qualités estimables et je ne doute pas qu'Elle ne l'accueille favorablement. Il est expressément chargé d'exprimer à votre Excellence les sentiments de bienveillance de l'Empereur, mon maître, envers Elle. J'espère qu'Elle voudra bien continuer à prendre en considération tout ce que M. Drovetti sera dans le cas de lui dire au nom de la la France, afin d'obtenir sa puissante protection pour fair erendre aux Français une bonne et prompte justice en tout ce qui pourra concerner la sûreté de leur personne et de leurs propriétés : c'est le moyen le plus propre pour maintenir des relations de commerce également avantageuses à la France et à l'Égypte.

Je suis très flatté d'être chargé de faire connaître à votre Excellence les dispositions favorables de l'Empereur, mon maître, à son égard, et c'est avec un véritable plaisir que je profite de cette occasion pour lui exprimer la sincérité de mes sentiments envers Elle. J'aime à me rappeler qu'ayant eu l'occasion de lui être présenté pendant le voyage que je fis en Orient, en 1806, votre Excellence m'accueillit avec une extrême bienveillance et que j'éprouvai les effets de sa haute protection dans toute l'étendue des pays soumis à une administration aussi juste qu'éclairée. J'en conserverai toujours le souvenir, et il m'est agréable de lui témoigner ici ma reconnaissance, ainsi que la considération distinguée avec laquelle je suis,

Très Illustre et magnifique Seigneur, de votre Excellence le parfait et sincère ami.

Chateaubriand, ministre secrétaire d'État des Affaires étrangères de Sa Majesté l'Empereur des Français.

Paris, le 8 mars 1924.

Le sieur Félix Mengin (1) reçut la mission de remettre la traduction en turc de ce message à M. Drovetti. Le 16 mai 1824, il mandait d'Alexandrie à M. de Chateaubriand :

Après une traversée de quatorze jours la corvette de S. M. la *Diane* sur la-

«... J'ai contracté avec M. Drovetti une liaison qui est devenue une véritable amitié. M. Drovetti, militaire distingué et né dans la belle Italie, me reçut avec cette simplicité qui distingue le soldat, et cette chaleur qui tient à l'influence d'un heureux soleil. Je ne sais si, dans le désert où il habite, cet écrit lui tombera entre les mains ; je le désire, afin qu'il apprenne que le temps n'affaiblit point chez moi les sentiments ; que je n'ai point oublié l'attendrissement qu'il me montra lorsqu'il me dit adieu au rivage : attendrissement bien noble, quand on en essuie comme lui les marques avec une main mutilée au service de son pays ! Je n'ai ni crédit, ni protecteurs, ni fortune ; mais si j'en avais je ne les emploierais pour personne avec plus de plaisir que pour M. Drovetti. »

(1) Dans une lettre datée du Kaire le 1er déc. 1842, ce Mengin, alors âgé de 71 ans, assurait que depuis 1790 il n'avait cessé de servir son pays : volontaire à l'armée de Lafayette, chasseur à cheval sous les ordres de Latour-Maubourg, il avait pris part aux batailles de Jemmapes et de Valmy, puis passé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Appelé en Egypte avec l'armée, il avait été nommé agent français au Kaire. Un arrêté du Consul général Lesseps confirma cet emploi dont les attributions avaient changé à la suite de l'évacuation de l'Armée. Méhémet Ali et M. Drovetti l'auraient chargé d'une mission auprès des Beys, dont le succès priva les Anglais du secours qu'ils attendaient en 1807. Chateaubriand lui-même aurait récompensé ces divers services en faisant attribuer à Mengin le poste d'agent consulaire en Egypte au traitement de 9.000 frs.

quelle j'étais embarqué a mouillé dans le Vieux-Port. Je remis aussitôt les dépêches de V. E. à M. Drovetti qui me présenta au Vice-Roi. Le bon accueil que j'en reçus me donna la certitude qu'il était satisfait de la publication de l'histoire de l'Egypte (1). Son Altesse a lu avec intérêt la lettre de V. E. et s'est fait rendre compte par son interprète des passages qui ont paru fixer son attention. Le commandant de la corvette, accompagné de son état-major, a eu aussi l'honneur d'être introduit auprès de ce prince par M. le Consul général. Pendant la réception cet officier lui a offert au nom de S. E. le ministre de la Marine des Atlas reliés qui avaient retardé de quelques jours notre départ de Toulon. Le lendemain de notre arrivée le landau a été débarqué, déballé et monté sur ses roues (2)... S. A. l'a trouvé très beau ainsi que les harnais ; il a dit hautement que ce présent était digne d'un souverain.

Mais S. A. ne fit pas à M. de Chateaubriand l'honneur de répondre à sa lettre. Pendant que Boghos-Youssouf la lui traduisait, sans doute s'était-elle souvenue de ces réflexions échappées, en 1812, à la plume de celui qui, en 1824, se disait son « sincère et parfait ami » et l'admirateur de son « administration aussi juste qu'éclairée » :

Le fils du Pacha habitait alors ce château [de la Citadelle]. Nous présentâmes nos hommages à son Excellence qui pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Nous la trouvâmes assise sur un tapis, dans un cabinet délabré et entouré d'une douzaine de complaisants qui s'empressaient d'obéir à ses caprices. Je n'ai jamais vu un spectacle plus hideux. Le père de cet enfant était à peine maître du Caire et ne possédait ni la haute ni la basse Egypte. C'était dans cet état de choses que douze misérables sauvages nourrissaient des plus lâches flatteries un jeune Barbare enfermé pour sa sûreté dans un donjon. Et voilà le maître que les Egyptiens attendaient après tant de malheurs. On dégradait donc, dans un coin de ce château, l'âme d'un enfant qui devait conduire des hommes ; dans un autre coin on frappait une monnaie de plus bas aloi. Et afin

(1) *Sous le gouvernement de Mohammed-Ali*, Paris 1823-4.

(2) Ce présent dut faire plaisir à Méhémet. Au vrai, il avait déjà sa voiture « La seule voiture qui existe au Caire, écrit un voyageur, appartient au Pacha qui l'a fait venir par curiosité de Marseille. Il ne peut s'en servir qu'en allant du Caire à Choubrah... où il a fait construire une belle route, sur laquelle il donne quelquefois à ses femmes le divertissement d'une promenade en voiture. Comme cela n'arrive pas souvent, c'est toujours un événement pour le Caire qui attire beaucoup de monde. »

Le landau de M. de Chateaubriand réveilla les soupçons de Mr H. Salt qui écrivit à son gouvernement (d'Alexandrie, le 10 novembre 1824) : « Il est manifeste que ces temps derniers le Roi de France a montré de très particulières attentions à S. H. Il n'y a pas longtemps qu'il lui a envoyé un superbe carrosse et qu'il a permis au Pacha de faire fabriquer aux Gobelins deux tapisseries d'un travail exquis. Dans le même temps les navires de guerre de Sa Majesté Très Chrétienne recevaient l'ordre de venir très fréquemment mouiller en ce port et de rendre à S. H. toutes sortes d'égards. Je crois de mon devoir de rapporter ces circonstances qui ont provoqué une croyance plutôt générale ici qu'on médite quelque plan secret d'opérations en vue de faire triompher les vues que le gouvernement français est censé de toujours caresser en ces parages. »

que les habitants du Caire reçussent sans murmurer l'or altéré et le chef corrompu qu'on leur préparait, les canons étaient pointés sur la ville. — AURIANT.

§

Toutankhamon et Mr Howard Carter. — Mr Howard Carter, de passage à Madrid, y a donné, le lundi 24 novembre dernier, à la *Residencia de Estudiantes*, une fort intéressante conférence dont nous recevons, d'un auditeur, un compte rendu détaillé. Nous en extrayons quelques renseignements particulièrement notables. D'abord comment doit-on écrire le vocable signifiant l'*Image Vivante d'Amen* par lequel était désigné le souverain qui régna de 1350 à 1450 avant J.C. à titre d'époux de la Reine Anj-sen-pa-Aten ? L'aspiration gutturale de *ank* n'ayant pas d'équivalent dans notre langue, la graphie adoptée en français est forcément vicieuse, tandis qu'en espagnol — grâce au son guttural de la *jota* — la forme *anj* en rend parfaitement le son. Au demeurant, la seule importance qu'ait eu Toutankamon consiste à avoir restauré la religion — traditionnelle en Egypte — d'Amon — ou Amen — de Thèbes, qui, en remplaçant celle d'Aten, amena le changement de la finale des désignations royales en Egypte. Mr Howard Carter confesse que sa découverte est en relations étroites de dépendance avec l'égyptologue T. Davis et le professeur Hall, qui avaient déjà soupçonné l'existence de la tombe fameuse. Une fois obtenue l'autorisation de Maspero, il fallut d'abord enlever 200.000 tonnes de terre et ceci entraîna un labeur de 6 années. C'est le 1er novembre 1922 que l'on parvint enfin à atteindre, dans la nécropole royale des montagnes de l'ouest de l'Egypte, — là où meurt le soleil, — les ruines des cabanes des constructions de la tombe de Rhamsès VI. 4 jours plus tard, on découvrait le point de départ du typique escalier de pierre des tombeaux de la XVIIIe dynastie. Le même jour, le clair de lune se reflétait, identique à celui de naguère, sur le mur portant les sceaux de la nécropole royale de Thèbes, qui garantissaient l'intégrité de l'hypogée du Pharaon... On sait le reste et comment furent retrouvées intactes les magnificences de l'Egypte féodale d'il y a 3.300 ans. — C. P.

§

A propos de l'accent indésirable. — L'érudit qui signe P. D... nous dit dans le *Mercure* du 1er décembre que M. Clemenceau mettait d'abord un accent aigu sur le premier *e* de son nom, mais que plus tard il le supprima et « le pourchassa sans répit ». Rien ne nous a révélé le motif de cette suppression, dit l'article.

Essayons de deviner ce motif. *Clémenceau*, c'est un diminutif de *Clément*, comme lionceau est un diminutif de lion. Devons-nous supposer que, pour celui qu'on devait un jour appeler le Tigre, et qui n'eut jamais une politique lénitive, ce mot *Clément* semblait trop fade,

trop privé de vigueur ? Mais il y a autre chose. Clément, c'est le prénom d'un homme qui a laissé dans la vie du grand tribun un souvenir sinistre. Clément, c'est Clément Thomas, qu'on ne nomme jamais Thomas tout court, parce que ce nom propre est trop commun pour avoir une personnalité à lui seul.

On connaît l'aventure. Clément Thomas avait pris part, sous les ordres de Cavaignac, à la répression de juin 1848. Le 18 mars 1871, il est reconnu dans une rue de Montmartre par la foule insurgée, qui tenait déjà prisonnier le général Lecomte. « Clément Thomas ! L'assassin du peuple ! » Saisi, entraîné, il est bientôt assommé, fusillé, haché de blessures. La vue, le goût du crime exalte les massacreurs, et Lecomte est abattu sur le corps de l'autre. La boucherie faite, on voit un homme accourir, ceint d'une écharpe, criant : « Pas de sang, mes amis ! » C'était le maire de Montmartre, Georges *Clémenceau*.

Dès le 24 mars, il fut vivement attaqué dans le journal le *Soir* par le comte Beugnot, qui avait été spectateur et avait failli être victime : Beugnot lui reprochait d'être arrivé trop tardivement au secours des victimes. M. Clemenceau répondit le 30 dans le même journal. Mais au procès des assassins, après la chute de la Commune, le rapporteur de l'affaire, et ensuite le commissaire du gouvernement, reprirent l'accusation contre le maire de Montmartre. Il se défendit avec indignation, réclama des juges qu'on ne lui donna pas. Mais les cerveaux étaient si échauffés qu'un commandant nommé Poussargues provoqua M. Clemenceau, et qu'au cours même des débats un duel s'ensuivit, où le commandant reçut une balle dans la cuisse.

Tout cela avait fait trop de bruit pour être vite oublié. L'oubli ne vint jamais. Que de fois, dans la presse et à la tribune, les adversaires de M. Clemenceau ont évoqué contre lui les cadavres de Lecomte et de Clément Thomas ! Une chose est évidente, c'est que le Tigre était assez brave (toute sa vie en témoigne) pour ne pas avoir eu peur d'affronter l'émeute. Mais justement le sentiment très sensible qu'il avait de son courage dut lui faire sentir avec une vive acuité l'injustice, la mortification d'être poursuivi de cette manière. Aussi, il a pu vouloir écarter le souvenir de ce mort dont le nom : *Clément*, sonnait avec une féroce ironie dans le sien, s'attachait au sien, comme pour rappeler la calomnie, la réveiller.

Et c'est peut-être ce qui fait que, sans dire pourquoi, M. Clemenceau, dix ans après la Commune, proscrivait, « pourchassait » l'*accent indésirable*, afin que son nom ressemblât un peu moins à celui qu'on lui jetait comme une injure. — L. M.

§

Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ». — De

nouveaux commentaires à cette fameuse phrase ont encore été apportés récemment par différentes lettres adressées à l'*Echo de Paris*. Nous les signalons pour mémoire aux lecteurs du *Mercure* qu'avait intéressés la version donnée ici même par M. Pierre Varenne (15 décembre 1921), version fondée sur différents documents, entre autres sur une lettre adressée par le marquis de C...à Louis XV. M. Pierre Varenne en concluait que le lieutenant aux grenadiers de France n'aurait pas dit : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », mais bien, s'adressant à ses troupes : « Tirez les Anglais (comme on dit : tirez un lièvre), messieurs, les premiers ! »

Toutefois, il convient de noter une rectification envoyée à l'*Echo de Paris* au sujet d'une inexactitude presque toujours reproduite jusqu'ici et qui figurait encore dans ce journal le 28 septembre dernier.

Il n'y avait pas à Fontenoy d'autre lieutenant de grenadiers des gardes françaises que le comte d'*Anterroches* et non d'*Auteroche*. Le nom a été mal orthographié dans la plupart des récits qui ont été faits de cette journée du 11 mai 1745.

Cette rectification était signée Vicomte Louis d'Anterroches, un descendant du héros, et rappelait qu'en mémoire de celui-ci une caserne de Riom porte encore le nom de Quartier général d'Anterroches. — L. DX.

§

La maligne influence des femmes en période menstruelle.

Villenaux-la-Grande, 20 nov. 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans l'un des échos du *Mercure de France*, portant la date du 15 novembre, M. Lorent écrit :

Une croyance généralement répandue en Belgique veut que pendant la période menstruelle, la femme ne peut ni saler de beurre, ni faire des conserves de légumes, etc...

Je suis natif d'un village de Champagne. Il y a vingt-cinq ans, on y pratiquait beaucoup l'élevage du porc. On en salait dans de grands pots. Dans nombre de ménages, la femme était chargée du travail de la salaison. Jamais on ne tuait le porc quand la femme était au moment critique. Il est vrai que je n'ai jamais pu vérifier si la femme ainsi disposée aurait fait « tourner la viande », comme on le disait.

E.-G. CHARBAULT.

Laval, 20 novembre 1924.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le numéro du *Mercure* du 15 novembre 1924 une très intéressante lettre de M. H. Lorent concernant l'action possible de la « menotoxine » sur les plantes et leur croissance. M. Lorent rapporte

la croyance suivante répandue en Belgique tant dans la partie flamande que dans la partie wallonne du pays : « Pendant la période menstruelle la femme ne peut ni saler de beurre, ni faire de conserves de légumes ou des confitures », etc.

Me permettez-vous de vous signaler que cette croyance n'est pas particulière à la Belgique.

Dans notre Bas-Maine certaines bonnes ménagères éconduisent délibérément toute femme venant, en période menstruelle, les visiter au cours des délicates opérations qui précèdent et accompagnent la cuisson de ce savoureux dessert, et l'on entend encore des réponses semblables à celle-ci :

« Ma bonne dame, un mot, n'êtes-vous point indisposée ? Car je vais vous dire, je fais mes coings et si vous étiez dans l'embarras, ils ne *prendraient* point. » Voulant dire par là que la présence de cette bonne dame serait funeste à la congélation normale du jus de fruit cuit avec le sucre.

Veuillez agréez, etc. JULES TROHEL.



Du mot « poule »...

Austin, Texas, le 15 novembre 1924.

Monsieur,

A propos de votre note sur le sens du mot « Poule » publiée dans le *Mercure de France* du 1er novembre (page 861), permettez-moi de vous faire observer qu'en anglais « Guinea-hen » ne veut pas dire « poule d'une guinée » mais « pintade ».

Aux Etats-Unis nous employons le mot « chickens » à peu près dans le sens donné à celui de poule dans l'articulet en question, quoique cette expression soit beaucoup plus modérée que son équivalent français.

Veuillez agréer, etc. GEORGE C. ENGERRAND.



Isvor. — C'est le titre d'un livre de la princesse Marthe Bibesco, paru en deux volumes chez Plon, et dont le *Mercure* rendait compte le 1er octobre dernier dans sa rubrique « Voyages ». Une rectification doit être faite à propos de ce compte-rendu. La princesse Marthe Bibesco est roumaine, d'une famille de princes ayant régné en Roumanie (Valachie) ; son livre, *Isvor*, décrit les paysages et mœurs non de la Bessarabie, encore moins de la Russie, comme il était dit dans l'article de M. Charles Merki, mais des pays roumains de l'ancien royaume. Les châteaux et terres de l'auteur se trouvent à Possade (district de Prahova) et aux environs de Bucarest, donc en pleine Valachie.

§

Errata. — Dans l'article de M. Jean Marnold du *Mercure* du 1er décembre, page 509, ligne 16, lire « *deux* octaves » au lieu de « trois octaves », page 512, lire, ligne 24, FA # au lieu de FA ♮ ; ligne 31, FA # (11) au lieu de FA # (1) ; ligne 32, La ♭ (13).

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES, IV. *Le Roman du Lièvre. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des Jardins.* Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 18 fr.

Il a été tiré 49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à 50 fr., et 330 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 379, à 30 francs.

CONTES CHOISIS, de Rudyard Kipling, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin Jackson. Fort vol. in-8 écu, 15 fr. La première édition a été tirée à 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 565, à 30 fr.

Il a été tiré 16 ex. sur vergé d'Arches, savoir : 15 ex. numérotés à la presse de 1 à 15, à 75 fr., 1 ex. hors commerce.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1924

CLXIX — N° 615. — 1er FEVRIER

CLXX — No 616. — 15 FÉVRIER

CLXX — No 617. — 1er MARS

CLXX — No 618. — 15 MARS

CLXXI No 621. — 1er MAI

CLXXII No 622. — 15 MAI

CLXXIII — N° 625. — 1er JUILLET

CLXXIII — N° 626. — 15 JUILLET

CLXXIII — N° 627. — 1er AOUT

CLXXIV — N° 628. — 15 AOUT

CLXXIV — N° 629. — 1er SEPTEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1924

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Après les lettres R Q, abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	613-CLXIX — 1-288	1er mai	621-CLXXI — 577-864	1er sept.	629-CLXXIV — 289-576
15 janv.	614-CLXIX — 289-576	15 mai	622-CLXXII — 1-288	15 sept.	630-CLXXIV — 577-864
1er févr.	615-CLXIX — 577-864	1er juin	623-CLXXII — 289-576	1er oct.	631-CLXXV — 1-288
15 févr.	616-CLXX — 1-288	15 juin	624-CLXXII — 577-864	15 oct.	632-CLXXV — 289-576
1er mars	617-CLXX — 289-576	1er juill.	625-CLXXIII — 1-288	1er nov.	633-CLXXV — 577-864
15 mars	618-CLXX — 577-864	15 juill.	626-CLXXIII — 289-576	15 nov.	634-CLXXVI — 1-288
1er avril	619-CLXXI — 1-288	1er août	627-CLXXIII — 577-864	1er déc.	635-CLXXVI — 289-576
15 avril	620-CLXXI — 289-576	15 août	628-CLXXIV — 1-288	15 déc.	636-CLXXVI — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

1924

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CLXIX
15 février, 1er et 15 mars	—	CLXX
1er et 15 avril, 1er mai	—	CLXXI
15 mai, 1er et 15 juin	—	CLXXII
1er et 15 juillet, 1er août	—	CLXXIII
15 août, 1er et 15 septembre	—	CLXXIV
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLXXV
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLXXVI

AGRICULTURE

1er Octobre : La nouvelle Crise du Crédit agricole.

A L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — **15 Janvier** : La crise financière du Reich.

BELGIQUE. — **1er Janvier** : La confusion politique. — **1er Avril** : Le troisième ministère Theunis.

EGYPTE. — **1er Février** : Le triomphe de Zaghloul et la Question d'Egypte.

GRECE. — **15 Janvier** : Le retour de M. Venizelos.

ITALIE. — **15 Janvier** : A propos du fascisme et des rapports franco-italiens.

RUSSIE. — **1er Janvier** : Les Soviets et les événements allemands. — **15 Janvier** : Il y a des juges à Paris. — **15 Février** : Un navire sans capitaine. — **1er Mars** : La reconnaissance des Soviets.

THIBET. — **1er Février** : Rêves messianiques thibétains.

ANTHROPOLOGIE

15 Mars : Roland B. Dixon : *The racial History of Man*, 8°, New-York et Londres, Charles Scribner. — **15 Juin** : S. M. Shirokogoroff : *Anthropology of Northern China*, Extra-Vol. II de la Royal Asiatic Society, North China Branch, 4°, Shanghaï, 1923. — **15 Septembre** : H.-J. Fleure : *The Races of England and Wales*, Londres, Benn, in-16 avec planches. — **15 Novembre** : Eugène Pittard : *Les Races et l'Histoire ; Introduction ethnologique à l'Histoire*, Paris, Renaissance du Livre (Bibliothèque de Synthèse historique). — Théophile Simar : *Etude critique sur la Formation de la Doctrine des Races au XVIIIe siècle et son expansion au XIXe siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, in-8°.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : C. Leroux-Cesbron : *Le château de Neuilly*, Perrin. — Etienne Deville : *Honfleur*, Laurens. — G. Aubault de la Haulte-Chambre :

Saint-Georges de Venise, Eugène Figuière. — W. Deonna : *L'Archéologie*, Flammarion. — Jean Babelon : *Jacopo de Trezzo*, E. de Boccard. — Nouvelles archéologiques. — **1er Mars** : Ch. Picard : *La sculpture antique, des origines à Phidias*, Laurens, 1923. — J. Capart : *Tout-ankh-Amon*, Vromant, 1923. — Les découvertes françaises en Syrie. — **15 Mai** : Roger Dévigne : *L'Atlantide*, G. Crès. — Edouard Michel : *Les abbayes et les monastères de Belgique*, Van Oest. — F. Deshoulières : *Souvigny et Bourbon-l'Archambault*, Laurens. — Gabriel Pérouse : *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*, Dardel, à Chambéry. — **1er Août** : H. Malorey : *Du vieux Tours aux châteaux de la Loire*; Edit. d'Art, H. Malorey, 79, rue Cambronne. — Alfred Hachette : *Le Couvent de la Reine à Versailles*, Laurens. — Louis Amiet : *Essai sur l'organisation du chapitre cathédral de Chartres*, Félix Lainé, rue Rabuan-du-Coudray, à Chartres. — **1er Septembre** : Louis Delourmel : *Histoire anecdotique de Brest*, Champion. — Georges-G. Toudouze : *La Grèce au Visage d'énigme*, Berger-Levrault. — Mémento. — **15 Octobre** : Elie Richard : *Paris qui meurt*, Eugène Figuière. — Jeanne Leuba : *Les Chams et leur art*, G. van Oest. — Nouvelles archéologiques : *Les Clochers de Notre-Dame*. — **1er Décembre** : Nouvelles acquisitions du musée du Louvre. — Les fouilles en Syrie et en Mésopotamie. — **15 Décembre** : C.-A. Lazzaridès : *De l'Evolution des relations internationales de l'Egypte pharaonique*, Les presses universitaires de France. — Julien Feuvrier : *Le problème d'Admagetobriga*, Marion, Besançon. — Antoine Yrondelle : *Le théâtre romain d'Orange*, Roux et Yrondelle, Vaison.

ARCHITECTURE

15 Juin : L'art monumental au Salon.

ART

15 Janvier : Exposition Alexandre Altmann, galerie Bernheim jeune. — Exposition d'un Groupe libre, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Autral, galerie André. — Steinlen. — Charles Coppier : *Au lac d'Annecy*, in-4° 125, Librairie Dardel, Chambéry. — **1er Février** : Loys Delteil : *Le Peintre graveur illustré*, tome XVII ; *Camille Pissarro, Sisley Renoir*. — Exposition Charles Guérin, galerie Dru. — Le Rapport Rameil sur l'établissement de la *Casa Velasquez*. — **15 Février** : Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. — Exposition Lucien Pissarro, galerie Marcel Bernheim. — Le Salon d'Hiver : Exposition d'art alsacien et d'art lorrain au Grand Palais. — Exposition Barat-Levraux, galerie Druet. — Exposition Claude Monet, galerie Georges Petit. — Léonce Bénédite : *Albert Lebourg*, Georges Petit. — **1er Mars** : Les Indépendants. — **15 Mars** : Exposition Alexandre Urbain, galerie Vildrac. — Exposition Gérardin, galerie de Marsan. — Exposition internationale de peinture et de sculpture, galerie Brunner. — Exposition de la Société Moderne, galerie Devambez. — Exposition Maurice Asselin, galerie Druet. — Exposition Charles Camoin, galerie Druet. — Exposition Antoine Villard (Belle-Isle-en-mer), galerie Bernheim jeune. — **1er Avril** : Exposition Cézanne, galerie Bernheim jeune. — Exposition Marie Cassat, galerie Durant-Ruel. — Le salon des Humoristes (64 *bis*, rue de la Boétie). — **15 Avril** : Architecture et Arts qui s'y rattachent, à l'Ecole spéciale d'architecture, 254, boulevard Raspail. — Exposition de l'American Women Club, 27, boulevard Malesherbes. — Exposition Maurice Denis, galerie Druet. — Exposition Deluermoz, Exposition Dora Kucembianka, galerie Reitlinger. — **15 Mai** : Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société Nationale. — **1er Juin** : Exposition Angèle Delasalle, galerie Guillot. — Exposition Vergé-Sarrat, galerie Weill. — La jeune peinture française, galerie Barbazanges. — Exposition Jules Flandrin, galerie Druet. — Exposition Anna Bass, galerie Druet. — Exposition Henri Matisse, galerie Bernheim jeune. — Rétrospective Géricault, galerie Charpentier. — Exposition de l'Araignée, galerie Devambez. — **15 Juillet** : Le Salon des Tuileries. — **15 Septembre** : A.-Ferdinand Herold : *Roll* (collection « Art et Esthétique »), librairie Félix Alcan. — Exposition

George Lacombe, galerie Balzac. — Exposition Hallowell, galerie Bernheim jeune. — Concours de Rome. — 1er Novembre : Exposition Pierre Alin, galerie de Marsan. — Exposition des Aquarellistes, galerie Georges Petit. — Exposition André Hurtret, galerie Georges Petit. — Exposition Laure Bruni, galerie Georges Petit. — Exposition Clovis Terraire, galerie Georges Petit. — Etudes psychiatriques exposées par le docteur Louis Livet, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Celso Lagar et Max Jimenès, galerie Percier. — Exposition Koyanagui, galerie Chéron. — Exposition Bando, galerie Chéron. — Exposition Tanaka, galerie Carmine. — 15 Novembre : Salon d'Automne. — 15 Décembre : Exposition André Favory : galerie Druet. — Exposition Walter Le Wino, Dora Kucembianka, Ekegardh, etc. : galerie Carmine. — Exposition Albert Sardin : galerie Carmine. — Exposition Stankowitch : galerie Carmine. — Exposition Marcel Roche : galerie Druet. — Exposition Contel : galerie Devambez. — Exposition Quizet : galerie Marseille. — Exposition Mané Katz : galerie Percier. — Exposition Sonia Lewitzka : galerie Weill. — Exposition Barat-Levraux, Henri Ramey, René Durey, etc : galerie Henry. — Quelques mots sur les cartons de tapisserie (à propos des cartons de Beauvais).

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Octobre : Publications d'art italiennes.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

1er Janvier : Collection Marius Paulme : tableaux du XVIIIe. — Collection Maurice Gentien : tableaux modernes, bronzes de Barye, objets divers. — Vente Lebarbier de Tinan : quelques livres à dédicaces, objets divers. — Vente Gadala : tableaux, gravures en couleur, objets divers. — Collection Garnier : Miniatures. — Vente Haviland : objets d'Extrême-Orient. — Ventes Heilbronner : objets de haute époque. — La mort de M. Jacques Seligmann. — 1er Juillet : Collection de Ridder : tableaux flamands et hollandais du XVIIe siècle. — Bibliothèque Arthur Meyer : livres anciens et modernes avec autographes et dessins originaux. — La deuxième foire des antiquaires à Versailles. — 15 Juillet : Vente Alexandre Rosemberg : émaux peints, émaux champlevés, ivoires, orfèvrerie. — Vente Porgès : objets de Haute curiosité et du XVIIIe. — Vente de tableaux, en faveur d'un monument à Guillaume Apollinaire. — Collection Charles Testart : objets de Haute curiosité et d'Extrême-Orient. — Quelques mots sur la vente des bijoux de Mme Thiers.

L'ART DU LIVRE

1er Janvier : Les reliures de Legrain. — Ouvrages de luxe, de demi-luxe et collections populaires.

LES ARTS DÉCORATIFS

15 Juillet : L'Art décoratif et l'Artisan français. — 15 Septembre : L'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes. — 15 Novembre : Une affiche de Jaulmes pour l'Exposition de 1925. — 15 Décembre : L'ordre du jour de la dernière assemblée générale des membres de la *Société des Artistes Décorateurs* et les cartons de Beauvais.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : A. von Waldersee : *Denkwurdigkeiten*, III Bd., Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt. — A.-G.-P. Martin : *Quatre siècles d'Histoire Marocaine*, Alcan. — Raymond Colrat : *Lausanne et les Vieillards*, Librairie littéraire et scientifique. — A propos de *Mussolini, bâtisseur d'avenir*. — 15 Janvier : Grégoire Alexinsky : *Du Tsarisme au Communisme*, Armand Colin. — J.-W. Robertson Scott : *The Foundations of Japan*, Londres, Murray, 8°, illustré de nombreuses planches. — A propos de *Mussolini, bâtisseur d'avenir*. — 1er Février : Louis Barthou : *Caractères de ce temps*. « *Le Politique* », Hachette. — Léon Daudet : *La Chambre*

du 16 novembre, Nouvelle Librairie nationale. — Hans von Tresckow : *Von Fürsten und anderen Sterblichen*, Berlin, F. Fontane. — 15 Février : Laurance Lyon : *Le Prestige du Pouvoir*, Payot. — Vladimir d'Ormesson : *Dans la Nuit européenne*, Champion. — Dr Lucien Graux : *Histoire des Violations du traité de Paix*, tome III, Crès. — 1er Mars : *L'Europe au jour le jour*, tome XIV (Traités de 1919 ; mars 1919, janvier 1920), Bossard. — L.-L. Klotz, ancien ministre : *De la Guerre à la Paix*, Payot. — *L'Extermination des Chrétiens d'Orient*, anonyme, P. Thivoz, Paris. — *L'Arménie et la Question arménienne*, anonyme, H. Turabian, 227, Boul. Raspail, Paris. — K.-J. Basmadjian : *Histoire moderne des Arméniens*; J. Gamber, 7, rue Danton, Paris. — Henri Bergmann : *L'Italie*, F. Rieder. — 15 Mars : Amiral Degouy, Henri de Nousanne, Emile de Saint-Auban : *Histoire contemporaine par Trois Indépendants*. Tome I : *La France du sacrifice* (1914-1916), Albin Michel. — Paul Painlevé : *Comment j'ai nommé Foch et Pétain*, Alcan. — Baron de Margutti : *La tragédie des Habsbourg*, Crès. — 1er Avril : Werner Sombart : *Les Juifs et la Vie économique*; ouvrage traduit de l'allemand par le Dr Jankélévitch, Payot. — Blasco Ibañez : *La Révolution mexicaine*, Vuibert. — Lieutenant-Colonel Gordon Casserly : : *Algeria to-day*, London, T. Werner Laurie, Ltd. 30, New-Bridge Street. E. C. 4. — V. C. Scott O'Connor : *A Vision of Morocco*, Thornton Butterworth Ltd., 15 Bedfore St. W. C. 2. — *L'Egypte, pages de Littérature et d'Histoire*, choisies par R.-G. Canivet et M. Fort, Paris, F. Rieder et Cie. — Magdeleine Marx : *C'est la lutte finale*, Flammarion. — *Russia to-day*, traduction russe d'articles parus dans *The Times*. — 15 Avril : Jacques Ancel : *Manuel historique de la question d'Orient*, Delagrave. — Maurice Pernot : *L'expérience italienne*, Grasset. — The Rt. hon. Winston S. Churchill : *The World Crisis*, 1911-1914, London, Butterworth. — V. Pourichkevitch : *Comment j'ai tué Raspoutine*, traduit du russe par Lydie Krestovski, J. Povolozky. — 1er Mai : Nicolas Sokoloff : *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*, Payot. — Alexandre Zévaès : *Le parti socialiste de 1904 à 1923*, Marcel Rivière. — Zedlitz-Trützchler : *Zwœlf Jahre am deutschen Kaiserhof*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt. — 15 Mai : Alexandre Ribot : *Lettres à un ami* (Souvenirs de ma vie politique), éditions Bossard. — Jacques Bainville : *Histoire de France*, Arthème Fayard. — *The Cambridge History of British Foreign Policy*, édit. by Sir A.-W. Ward et G.-P. Gooch, vol. III, 1866-1919. Cambridge University Press. — Ilia Erenbourg, Nicolas Nikitine, Boris Pilviak, Alexis Remisson : *Scènes de la Révolution russe*, édition de la « Renaissance du Livre ». — Serge Ivanoff : *La famine en Russie bolcheviste*, Nouvelle Librairie Nationale. — Boris Mirsky : *Les Scythes*, J. Povolozky. — 1er Juin : *Die Grosse Politik der europaischen Kabinette, 1871-1914*, 7.-10. Band, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — Norman Angell : *Les Illusions de la Victoire*, Stock. — Grégoire Alexinsky : *Souvenirs d'un condamné à mort*, Armand Colin. — Omer Kiazim : *L'aventure kémaliste*, L'édition universelle. — Anonyme : *Ceux qui nous mènent*, Plon. — Paul Vigné d'Octon : *Pages rouges*, Editions du xxe siècle, Marseille. — 15 Juin : J. Kessel et G. Suarez : *Le Onze mai*, Editions de la « Nouvelle Revue française ». — 15 Juillet : Luigi Salvatorelli : *Nazional fascismo*, Gobetti, Turin. — Domenico Russo : *Mussolini et le fascisme*, Plon-Nourrit. — Maurice Pernot : *La crise italienne*, Grasset. — J. Gaudeaux : *Six mois en Russie bolcheviste*, Edition « Homme Nouveau ». — 1er Août : *Le Président Wilson et le règlement franco-allemand* (d'après les documents personnels et inédits du Président Wilson, réunis et commentés par Ray Stannard Baker). Edition française avec un avertissement et des notes par Louis-Paul Alaux, Payot. — Léon Daudet : *Moloch et Minerve*, Nouvelle Librairie nationale. — Bernhard Huldermann : *La vie d'Albert Ballin d'après ses notes et sa correspondance*, préface de M. Félix Roussel, président des Messageries maritimes, traduit de l'allemand par M. Henri Simondet, Payot. — Michel Paillarès : *Le Kémalisme devant les Alliés*, éditions du « Bosphore », 2, rue du Bouloi. — Maria Botchkareva : *Yashka*, Plon. — Bel-

liard et Boyer : *Correspondance*, publiée par M. Georges Douin. — Théodore Lascaris : *Notes remises au capitaine Joseph Edmonds*, publiées par le même, sous les auspices de la Société Royale de géographie d'Egypte, Le Caire, 1923 et 1924. — Ernest Lagarde : *La reconnaissance du Gouvernement des Soviets*, Payot. — 15 Août : L. Marcellin : *Politique et politiciens d'avant guerre*, Renaissance du Livre. — J. et J. Tharaud : *L'an prochain à Jérusalem !* Plon. — Major C.-H. Stingard : *Equatoria the Lado Enclave*, London, Constable, 2 Co Ltd. — Simon Zagorski : *La renaissance du capitalisme dans la Russie des Soviets*, Marcel Firard. — Marc Semenoff : *Histoire de Russie*, La Renaissance du Livre. — 1er Septembre : Charles Maurras : *Les Nuits d'épreuve et la Mémoire de l'Etat*, Nouvelle Librairie Nationale. — Lévy-Bruhl : *Jean Jaurès*, esquisse biographique, Rieder. — Paul Desanges et Luc Meriga : *Vie de Jaurès*, Crès. — Georges Plekhanoff : *Anarchisme et Socialisme, Force et Violence*, avec une biographie de l'auteur par M. Kamenskaia, Librairie populaire. — Cl.-Joseph Gignoux : *L'Après-guerre et la Politique commerciale*, Armand Colin, 5 fr. — 15 Septembre : *Die Krügerdepesche und das europaische Bündnissystem 1896*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1923. — Charles Maurras : *L'Enquête sur la Monarchie*, Nouvelle Librairie Nationale. — Edouard Helsey : *Au pays de la monnaie de singe*, Albin Michel. — R. Laurent-Vibert : *Ce que j'ai vu en Orient*, G. Crès. — 1er Octobre : Maurice Charny : *L'offensive cléricale 1923-1924*, Le « Rappel ». — Albert Inghels : *Le Panama des régions dévastées*, La brochure républicaine, 1, rue Tardieu. — 15 Octobre : Impératrice Alexandra Féodorovna : *Lettres à Nicolas II*, Payot. — Charles Dianélou : *Le Traité de Trianon*, E. Figuière. — *Edouard Guyot : Le Socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine* (1880-1914), Alcan. — Paul Gentizon : *Le Drame bulgare*, Payot. — Berthe Georges-Gaulis : *La Turquie Nouvelle*, Librairie Armand Colin, 1924. — 1er Novembre : E. Jäckh : *Kiderlen-Wächter*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 2 vol. — 15 Novembre : *Alte und neue Balkanhändel 1896-1899*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — Hussein Husny : *Le Canal de Suez et la Politique égyptienne*, Montpellier, Imprimerie de l' « Economiste ».

BIBLIOTHÈQUES

1er Juin : Les Bibliothèques municipales de Paris. Ce qu'elles sont. Ce qu'elles doivent devenir. — 15 Juin : Les bons milliardaires : ceux qui donnent leurs bibliothèques. — 1er Novembre : Bibliothèques municipales professionnelles ; la Bibliothèque Forney.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : La crise des Concerts et des Théâtres. — Premières représentations à la Monnaie, au Parc et au Marais. — Les petits concerts. — Expositions Vanden, Eekhoudt et Ramah. — Le Salon triennal d'Anvers. — La renaissance de Bruges. — Livres belges : *Archipel*, par Th. Fleishman, Editions gauloises. — *Parenthèses*, par J.-J. van Dooren, Editions gauloises. — *Dénoûment*, par Eric de Hauleville, Le Disque vert. — *Harmonica*, par Jean Teugels, Editions de la Jeunesse Nouvelle. — *Ronds de fumée*, par J. Vingternier. — Mémento. — 1er Mars : La peinture en Belgique. — Exposition de Constant Permeke, galerie Giroux. — Le Salon de la Jeune Peinture belge, galerie Giroux. — Exposition d'Auguste Mambour, Le Centaure. — Exposition de W. Paerels, galerie Manteau. — Exposition de Georges Lattinis, galerie Manteau. — Exposition de François Beauck, Cercle artistique. — Exposition d'Henri Evenepoel, Cercle artistique. — La réouverture du Musée Moderne. — Livres belges : Georges Eckhoud : *Le terroir incarné*, Renaissance d'Occident. — Hubert Sturmet : *La grâce de la folie*, Renaissance du Livre. — Henri Davignon : *Mon ami français*, Plon. — Richard Dupierreux : *La Certitude amoureuse*, Renaissance du Livre. — Henry Maubel : *Théâtre. Quelqu'un d'aujour-*

d'hui, Robert Sand. — François Bouché : *Vie de François Cuzol,* Editions gauloises. — Edmond Glesener : *Les Dytiques,* Renaissance du Livre. — Léopold Courouble : *La Famille Kaekebroeck,* Renaissance du Livre. — Mémento. — **15 Avril :** La mort d'Edmond Picard, d'Ernest Verlant et d'Alfred Verhaeren. — Galerie Giroux : Expositions de Victor Gilsoul et Marcel Jefferys. — Théâtre du Marais : Deux premières d'auteurs belges : *Robinson,* de M. Arthur Cantillon, et *Bas-Noyard,* de M. Henri Soumagne. — Mémento. — **1er Juin :** Quelques poètes belges. Raymond Limbosch : *Vers et Versets,* Dangotte. — Ch.-A. Grouas : *Le Fablial d'Hermée,* L'horizon. — Fernand Séverin : *La source au fond des bois,* La Renaissance du Livre. — Albert Giraud : *Hors du siècle,* La Vie Intellectuelle. — O.-J. Périer : *Le Citadin,* chez l'auteur. — *Elie Marcuse : Les Nostalgiques,* Robert Sand. — Pierre Nothomb : *Porte du Ciel,* Robert Sand. — Raoul Autier : *Les Roses... Le Ciel... La Vie,* Revue sincère. — Théâtre du Parc : *Le visage derrière la vitre* et *La chaise roulante,* par Paul Modave. — Mémento. — **15 Juillet :** Les fêtes Breughel et la renaissance des corporations. — Le vingt-cinquième anniversaire du *Thyrse.* — Léopold Rosy. — L'exposition Emile Wauters au *Cercle artistique.* — La mort d'Emile Claus et de Marcel Jefferys. — **1er Septembre :** Quelques livres belges : Gaston Heux : *L'Initiation douloureuse,* Editions Gauloises. — Franz Ansel : *Les Muses Latines,* éditions Robert Sand. — Noël Ruet : *Le Musicien du Cœur,* Revue sincère. — Robert Vivier : *Le Ménétrier,* La Vie Intellectuelle. — Charles Conrardy : *Le Visage des Iles,* éditions Robert Sand. — Paul-Gustave Van Hecke : *Poèmes,* éditions Sélection. — Paul Avort : *La Dame aux Sept Béatitudes,* La Renaissance d'Occident. — *L'Année poétique belge,* La Renaissance du Livre. — Franz Hellens : *Réalités fantastiques,* Le Disque vert. — *L'enquête du Disque vert* sur la Psychanalyse. — Mémento. — **15 Octobre :** Albert Mockel : *La Flamme Immortelle,* Renaissance du Livre. — *Poètes belges d'Esprit Nouveau,* Editions Gauloises. — Mort d'Iwan Gilkin. — Mémento. — **1er Décembre :** Iwan Gilkin — L'Exposition du peintre Jean Delville au Cercle artistique. — Concerts et Théâtres. — Mémento.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

15 Mars : Fakhry Pacha, premier représentant en France de l'Egypte. — L'influence française en Egypte. — Ecrivains étrangers d'expression française. — Deux poètes français d'Egypte : Klat et Finbert. — Les poètes alexandrins de l'époque ptolémaïque. — Un mot de Barrès. — Mémento.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Mars : J.-H. Fabre poète provençal. — Charloun Rieu et Fortunette. — L'édition provençale. — La *Nouvelle Revue du Midi, Oc* et les *Cahiers d'Aix-en-Provence.* — **1er Juin :** *Grammaire Provençale,* par Bruno Durand, édition du *Feu,* Aix-en-Provence. — Le *Félibrige,* par Emile Ripert, Armand Colin. — *Pignard lou Monnedié,* par Marius Jouveua, Roumanille, Avignon. — Un monument à Maurice Faure. — Malherbe à Aix — La « Bibliothèque de la Comtesse », Jaffard. — **1er Décembre :** *Emé d'arange un cargamen* (Avec un chargement d'oranges), poèmes, par Marius André, Paris, Editions du Cadran.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Décembre : Boni de Castellane : *Comment j'ai découvert l'Amérique,* Crès.

CHRONIQUE DE PARIS

1er Février : Musiques populaires. — **1er Mars :** La rue, miroir de certaines jeunesses. — **1er Avril :** Les hommes âgés dans le décor de la fête. — **1er Mai :** Les intermédiaires et la rue. — **1er Juin :** La Seine. — **1er Juillet :** Les Formes de Minuit. — **1er Août :** Les Assassins de Paris.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Emmanuel Buenzod : *La Fête des Hommes*, Lausanne, La Concorde. — Louis Seylaz : *Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, Lausanne, La Concorde. — **15 Février** : Cent quarante-cinq ans après sa mort, J.-J. Rousseau fomente encore des luttes fratricides ; l'affaire des papiers Dufour. — Léon Savary : *Le Secret de Joachim Ascalles*, Genève, éditions A. Ciana. — Mémento. — **15 Mai** : Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Berne : *La Suisse une et diverse*, Fribourg, Fragnière frères. — Robert Bory : *Une retraite romantique en Suisse : Liszt et la comtesse d'Agoult*, Genève, éditions Sonor. — L.-F. Choisy : *Libération*, roman, Genève, Jeheber. — Benjamin Vallotton : *Sur le roc*, Lausanne, Rouge, Paris, Payot. — Francesco Chiesa : *Contes Tessinois*, traduits de l'italien par H. de Ziegler, Lausanne, La Concorde. — C.-F. Ramuz : *Passage du Poète*, roman, Genève, Georg et Cie ; Paris, Editions du Siècle. — René-Louis Piachaud : *L'Indifférent*, poème, Genève, éditions du « Pilori », Paris, Monde nouveau. — Mémento. — **1er Juillet** : Les écrivains suisses fêtés à Pars. — Auteurs romands, éditeurs français. — Jacques Chenevière : *Innocences*, Paris, Grasset. — Robert de Traz : *Complices*, Paris, Grasset. — Gonzague de Reynold : *L'Age de Fer*, poèmes, Paris, Le Divan. — Mémento. — **1er Octobre** : Existe-t-il un art suisse ? — Danied Baud-Bovy : *L'art rustique en Suisse*, Londres, « The Studio ». — François Ruchon, docteur ès lettres : *Jules Laforgue, 1860-1887, sa vie, son œuvre*, Genève, A. Ciana — Mémento.

CINÉMATOGRAPHIE

1er Avril : La rançon de deux succès commerciaux : *Kœnigsmark*, par Léonce Perret, et *La Bataille*, de E. Violet avec Sessue Hayakawa, films français. — La situation cinématographique à l'Etranger. — Efforts pour défendre l'art cinégraphique contre l'industrie cinématographique actuelle. — **1er Août** : Scénarios américains. — Louis Delluc. — *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, par Lupa Pick. — *Polikuchka*, par Alex. Sanine. — Au Musée Galliera.

DÉMOGRAPHIE

15 Août : Les naturalisations en 1923. — **1er Novembre** : Le recrutement de la main-d'œuvre étrangère.

DROIT INTERNATIONAL

15 Mars : Institut des Hautes Etudes Internationales. — L'article 260 du traité de Versailles. — Le procès des déportés belges contre le Reich.

ÉCHOS

1er Janvier : Le prix de cinq trillions de marks. — Millions, billions et trillions. — Prix littéraires. — Commémoration de Georges Rodenbach. — Mort de Louis Lumet. — Les origines de Ronsard. — Nouveaux renseignements sur Raisouli. — La gastronomie au Salon d'Automne. — Vô parlez français ? — Les remparts d'Aigues-Mortes. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Janvier** : Un monument à Louis Pergaud. — Albert Jounet. — Prix littéraires. Le prix de cinq trillions de marks. — Milliards, billions et millions — Le dernier propriétaire de Saint-Santin et la querelle Goncourt-Chennevières — L'autographe daté de la « Marseillaise ». — A propos de la Conférence de Washington. — Blasco Ibañez au Japon. — Projets oubliés, projets abandonnés. — A propos d'un « projet oublié » de Barrès. — **1er Février** : Mort de Maurice du Plessys. — Le prix de cinq trillions de marks. — Les cinq trillions, leur poids ; leur valeur marchandé. — Prix littéraires. — Jules Michelet, son rouge-gorge et le Panthéon. — Saint François de Sales et la danse. — La date de naissance de Ronsard. — Chesterfield et l'Egypte. — Mort de « Charloun dou Paradou ». — Une collaboration de Charles Baudelaire.

et d'Auguste Vitu. — Le culte de Shakespeare. — Les manuscrits des Evangiles. — L'Eternel retour de Nietzsche. — Esthes et Lettons. — Du prix des farines et d'un accident survenu à Mlle Quinault. — Le poney irlandais. — Une lettre de M. Silvain, de la Comédie-Française. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Février** : Theophilo Braga. — En souvenir d'Emile Zola. — Un autographe de Ronsard. — Alfred de Vigny, critique. — A propos des origines de J.-H. Fabre. — Une histoire naturelle des Médicis. — Une protestation du « Mouton blanc ». — La langue de saint François de Sales. — Le prix de cinq trillions de marks. — Descendants ou homonymes. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **1er Mars** : Un monument à Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — Prix littéraires. — Le peintre J.-L. Raffaeli et son break. — Remarques à l'occasion de quatre enquêtes littéraires. — Diderot et la « Direction des Lettres ». — A propos d'une visite incognito de Rudyard Kipling. — L'extrait de naissance de Latouche. — A propos d'Alfred de Vigny. — Le chapeau de saint François de Sales. — Pécuchet... et Bouvard. — Le latin et la botanique. — A propos de « l'Homme de Cours ». — La calvitie de G. d'Annunzio, ou voilà pourquoi votre fille est muette. — Un mot du chimiste Chevreul. — Le prix des cinq trillions. — Contrepetteries anciennes et modernes. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **15 Mars** : Le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard. — Le comte de Gobineau et Léon Bloy. — Sur la gouvernante de Balzac, Mme Breugniot. — Encore saint François de Sales. — Prix littéraires. — Un prix pour les employés de librairie. — Le gondolier de Richard Wagner. — Casanova et Stendhal. — Les premières traductions françaises d'Edgard Poe. — La recherche des cœurs. — Les anecdotes qui se répètent. — Projets oubliés, projets abandonnés. — **1er Avril** : Un monument à Louis Pergaud. — Les origines de Lord Byron. — La recherche des cœurs. — Le domaine public. — Littérature et droit canon. — Prix d'un des premiers ouvrages de Remy de Gourmont. — Métapsychique. — L'habit que mange de viande. — A propos de contrepetteries. — **15 Avril** : Un souvenir de Ronsard dans la Cour du Louvre. — Cassandre et Ronsard. — Byron jugé par Thackeray. — Une épigramme de Byron. — Cinquantenaire de la mort de Jules Choux. — Commémoration de Remy de Gourmont. — Prix littéraires. — J.-K. Huysmans, M. Gustave Geffroy et « Madame X... ». — Un passage de Lamartine sur Homère « poète documentaire ». — Le domaine public. — La topographie des « Paysans » de Balzac. — La recherche des cœurs. — Le cœur de Richard Cœur-de-Lion. — A propos du Docteur Cuny. — Une protestation musulmane. — Chants populaires du Canada. — Vô parlez français ? — Savoureuses anecdotes. — L'homme « tyran domestique ». — **1er Mai** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Quelques livres préférés de Lord Byron. — Les vers d'Henry Becque. — Le Dictionnaire de l'Académie Française. — Prix littéraires. — A propos de la déportation d'Unamuno. — La valorisation du mark en Alsace-Lorraine. — Une protestation polonaise contre un document soviétique. — Le cœur de Richard Cœur-de-Lion. — Une thèse sur Jules Laforgue. — L'esprit d'Anatole France et « l'Esprit » d'Helvétius. — Le chemin de fer transsaharien. — Sur un chant populaire canadien. — **15 Mai** : Commémoration de Remy de Gourmont. — Mort de B. Kozakiewicz. — Prix littéraires. — La dernière aventure de la Guiccioli. — Opinions de Byron et de Lamartine sur la chasse. — Belleforest rival de Ronsard. — A propos de « La Parisienne » d'Henry Becque. — Maurice Barrès et Jules Soury. — Les écrivains suisses à Paris et le « bon vieillard » de « Candide chez les Bochimanes ». — En marge des livres de bibliothèques. — **1er Juin** : En l'honneur de Remy de Gourmont. — Une lettre de M. André Gide. — J.-H. Fabre et Ferton. — Une lettre de M. Camille Vettard. — Prix littéraires. — Les vers d'Henry Becque. — A propos des lettres de Mallarmé à Mistral. — Une lettre de M. Ernest Delahaye sur Rimbaud. — Sur un poème d'Alfred de Vigny. — Vous parlez français. — La recherche des cœurs. — A propos de contrepetteries. — Le prix des places au Théâtre-

vembre : Mort d'Anatole France. — Anatole France ; une reconnaissance et un désaveu. — Anatole France et les quais. — Les débuts d'Anatole France dans la critique. — Louis Ménard copié par Anatole France. — Mot d'enfant. — Les premières éditions de Verlaine. — La trop belle histoire napolitaine des manuscrits de Tite-Live. — Qui était Colombine ? — Louis Morel-Retz. — Fathalla Sayeghir, « menteur fieffé et faussaire impudent ». — Guillaume II voulait un château. — La tombe de Balzac. — Une lettre de M. Henry Bordeaux. — Toujours la « Circé du Désert ». — Les Petites Alliées. — Du mot « Poule », de ses variations et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. — Les belles citations. — **15 Décembre** : Un monument à Louis Pergaud. — Le Quelques jugements littéraires d'Anatole France. — De vieux vers d'Anatole France. — Une lettre de Mme Léon Bloy. — Les Blancs aux pays chauds. — Une lettre de M. Auriant. — Deux grandes premières romantiques et le « Journal des dames et des modes ». — Le faux journal de Christophe Colomb. — Les taxis de Galliéni et les fiacres de Napoléon. — Joseph Conrad et quelques écrivains français. — Plain-chant et littérature. — La maligne influence des femmes en période menstruelle. — Un quatrain de Raoul Ponchon. — Les belles citations. — **1er Décembre** : Election de M. Paul Neveux à l'Académie Goncourt. — Le Prix Nobel. — Prix littéraires. — Grammaire-Club. — Anatole France jugé par Hugues Rebell. — L'art de naviguer. — S. H. l'Aga Khan III, « propriétaire du Temps » et de ... Nicéas. — A propos d'Otto Grautoff. — Les affaires c'est l'argent des autres. — La « morra » chinoise. — A propos du « God save the King ». — L'accent indésirable. — La lecture des papiers brûlés. — Colombine. — La maligne influence des femmes en période menstruelle. — Du mot « poule » et de ses variations. — Du mot « poule »... et d'un ancien usage qu'en fit Shakespeare. — Les belles citations. — **15 Décembre** : Un monument à Louis Pergaud. — Le souvenir de Cézanne à Aix. — A propos de philosophie chimique. — Une lettre inédite d'Emile Zola. — Le cervelet de M. de Voltaire. — M. de Chateaubriand et Méhémet-Ali. — Toutankhamon et Mr Howard Carter. — A propos de l'accent indésirable. — La maligne influence des femmes en période menstruelle. — Du mot « poule »...

ÉDUCATION PHYSIQUE

1er Mars : Avant les Jeux Olympiques. — **1er Mai** : Sport, fisc et politique. Vers une organisation stable. — **15 Juillet** : Autour des Jeux Olympiques : Le stade de Colombes. — Les tournois de rugby et d'association. — **1er Août** : Les grandes Journées olympiques. — **15 Août** : Les grandes Journées olympiques à Colombes. — La Natation aux Tourelles. — Dans les annexes.

ENSEIGNEMENT

15 Juin : John Dewey : *L'Ecole et l'enfant*, traduction de L.-S. Pidoux, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. — Ad. Ferrière : *L'Ecole active*, deux tomes, Ed. Forum, Neuchâtel. — Emile Durkheim : *Education et sociologie*, Alcan. — **15 Octobre** : Une enquête de la dotation Carnegie : Les livres scolaires d'après-guerre. — **1er Décembre** : Frédérick-William Roman : *La place de la sociologie dans l'éducation aux Etats-Unis*, Giard. — Léopold Goirand : *Lettres sur l'éducation*, 2 vol., Alcan. — A. Pinloche : *Pestalozzi et l'éducation populaire moderne*, Alcan. — Maurice Blondel : *Léon Ollé-Laprune ; l'achèvement et l'avenir de son œuvre*, Bloud et Gay.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

15 Janvier : Sir William Barrett : *Au seuil de l'invisible* (Bibliothèque internationale des Sciences psychiques), Payot. — G. Delanne et G. Bourniquel : *Ecoutons les morts*, Ed. Durville. — *Chez Victor Hugo. Les Tables tournantes de Jersey* (Procès-verbaux des séances, présentés et

commentés par M. G. Simon), Louis Conard, éd. — Joseph Ageorges : *La Métapsychique et la préconnaissance de l'avenir*, Bloud et Gay. — L. Chevreuil : *Le Spiritisme dans l'Eglise*, Jouve, éd.. Phaldor : *La clé d'or du songe*, Edit. du Monde Nouveau. — J.-B. Bourgeat : *Le Tarot*, Librairie Chacornac. — Rutot et Schaerer : *Le Mécanisme de la Sulvie*, La Vulgarisation intellectuelle, Bruxelles, et librairie Alcan, Paris. — Sur les Médiums. — **15 Février** : Charles Lancelin : *La Sorcellerie des campagnes*, Ed. Durville. — Papus : *A. B. C. illustré d'Occultisme*, Dorbon aîné. — Félix Pagan : *Le mystère des âges*, Editions du Monde Nouveau. — Dr G. Bonnet : *Traité pratique d'Hypnotisme Médical, et Précis d'Auto-Suggestion volontaire*, 2 vol., Vve Rousset, éditeur. — Henri Durville : *La Science Secrète*, Ed. Durville. — Marc Sémenoff : *Introduction à la Vie Secrète*, éd. Delpeuch. — Mémento. — **1er Août** : Camille Flammarion : *Les Maisons hantées*, Ernest Flammarion. — Paul Flambart : *Mémoire sur l'astrologie scientifique*, Henri Durville. — Paul Choisnard : *L'influence astrale et les probabilités*, Félix Alcan. — Mémento. — **15 Novembre** : Lucien Roure : *Le spiritisme d'hier et d'aujourd'hui*, Gabriel Beauchesne, éd., 117, rue de Rennes. — Henri Durville : *Les forces supérieures* et *Je veux réussir*, Durville, éditeur. — Ernest Bell (traduit par Mme Renée Favre), *La vie intérieure des animaux*, éditions Aydar, square Rapp. — Mémento.

ETHNOGRAPHIE

15 Février : J.-P. Mills : *The Lhota Nagas*, Londres, Macmillan. — J.-H. Hutton : *The Sema-Nagas*, Londres, Macmillan. — Du même : *The Angami Nagas*, Londres, Macmillan. — Me Scoresby-Routledge : *The Mystery of Easter Island*, Londres, Sifton, Praed et Co. — Bronislaw Malinowski : *Argonauts of the Western Pacific (Melanesian New Guinea)*, Londres, George Routledge. — A.R. Brown : *The Andaman Islanders, a Study in social Anthropology*, Cambridge, University Press. — *Hespéris, Archives Berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes marocaines*, Paris, Larose, et Rabat, Institut. — **1er Mai** : A. Moret et G. Davy : *Des Clans aux Empires ; l'Organisation sociale chez les Primitifs et dans l'Orient ancien* ; Bibliothèque de Synthèse historique : l'Evolution de l'Humanité, Paris, Renaissance du Livre. — G. Glotz : *La Civilisation égéenne*, ibidem. — A. Jardé : *La Formation du Peuple grec*, ibidem. — Albert Grenier : *Les Gaulois*, Collection Payot. — Camille Jullian : *De la Gaule à la France ; Nos origines historiques*, Hachette. — **15 Août** : John Roscoe : *The Bakitara or Banyore, First Part of the Report of the Mackie Ethnological Expédition*, Cambridge, University Press, 1923, in-8, 42 pl. — Du même : *The Banyankole, Second part*, etc., *ibidem*, 31 pl. — Du même : *The Bagesu and Other Tribes of the Uganda Protectorate, Third part*, etc., *ibidem*, 32 pl. — J.-H. Driberg : *The Lango, a Nilotic Tribe of Uganda*, pet. in-4o ill., Londres, Fisher Unwin. — **1er Décembre** : Colonel T. C. Hodson : *The Primitive Culture of India*, Royal Asiatic Society, James G. Forlong Fund, vol. I, Londres, gr. 8o. — J.-G. Frazer : *Les Origines de la Famille et du Clan*, trad. J. de Pange, Paris, Geuthner, 8o (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'Etudes, tome XXXIII). — S. Freud : *Totem et Tabou, interprétation par la Psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 8o. — P. Amaury Talbot : *Life in Southern Nigeria, the Magic, Beliefs and Customs of the Ibibio tribe*, Londres, Macmillan, 8o, planches. — Ivor H. Evans : *Studies in Religion-Folklore and Custom in British North Borneo and the Malay Peninsula*, Cambridge University Press, 8o. — *Actas y Memorias de la Sociedad Espanola de Anthropologia, Ethnographia y Prehistoria*, Tomes I et II, 8o, ill, Madrid.

FÉMINISME

15 Mars : France. — Grande-Bretagne. — Etats-Unis. — Allemagne. — Indes. — **15 Août** : France.

FOLKLORE

1er Janvier : Gédéon Huet : *Les Contes populaires*, in-18, Paris, Flammarion. — Henri Basset : *Essai sur la Littérature des Berbères*, in-8, Alger, Carbonel. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*, 3e fascicule, in-8, Mâcon, Protat. — Joseph Désormaux : *Bibliographie méthodique des parlers de Savoie, Langue et Littérature, et Introduction à l'Histoire du Langage en Savoie*, in-8, Annecy, chez l'auteur. — A. Hoffmann-Krayer : *Volkskundliche Bibliographie*, années 1917, 1918, 1919 (à suivre), Bâle, chez l'auteur. — *Schweizer Volkskunde et Folklore suisse*, années 1911 à 1923, in-8, Société Suisse des Traditions Populaires, Bâle. — *Bulletin 'u Service provincial des Recherches Historiques et Folkloriques* dit *Folklore Brabançon*, in-8, Bruxelles. — 1er Mars : Jessie L. Weston : *From Ritual to Romance*, 8°, Cambridge, University Press. — P. Saintyves : *Les Contes de Perrault et les Récits parallèles, leurs origines (Coutumes primitives et Liturgies populaires)*, 8°, Paris, Emile Nourry. — Du même : *Essais de Folklore biblique, Magie, Mythes et Miracles dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, 8°, Paris, Emile Nourry. — 15 Mai : Raffaele Corso : *Folklore*, Rome, éditions Leonardo da Vinci. — R.-J.-E. Tiddy : *The Mummer's Play*, Oxford, University Press. — Maurits de Meyer : *Les Contes Populaires de la Flandre*, Helsingfors, Académie des Sciences. — Sir James Frazer : *Folklore in the Old Testament*, édition abrégée, Londres, Macmillan. — Du même : *The Golden Bough*, édition abrégée, Londres, Macmillan. — 15 Juillet : Comte de Montessus de Ballore : *Ethnographie sismique et volcanique*, Champion. — Louis Brunot : *La Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et à Salé*, Leroux. — André Mazon : *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, Champion. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*, fasc. 4, Mâcon, Protat. — Noël Amaudru : *Pays de Loups, souvenirs et impressions*, Poligny, P. Birou. — 1er Septembre : Ercole Metalli : *Usi e Costumi della Campagna romana*, pet. 4, 2da ed. riveduta ed. ampiata, con disegni originali di D. Cambelotti, Rome, Maglione et Strini. — Gabriel Jeanton : *Les Cheminées sarrasines, Etude d'ethnographie et d'archéologie bressane*, in-8°, 23 planches, Mâcon, Protat. — 1er Octobre : Adolphe Riff : *L'Art populaire en Alsace*, album in-4°, Strasbourg, Musée Alsacien et Kahn. — Ph. de Las Cases : *L'art rustique en France, l'Alsace*, Ollendorff. — Sander Pierron : *Le Folklore en Belgique*, l'Indépendance Belge des 21, 24, 28 février, 2, 6, 13, 19, 23 mars et 5 avril 1924. — J.-M. Rougé : *Folklore de la Touraine*, Tours, Chinon, Loches, in-16, Tours, Arrault. — A. Le Braz : *La Légende de la Mort chez les Bretons armoricains*, annotée par Georges Dottin, 2 vol. Champion. — 15 Octobre : La naissance d'une chanson populaire. — 1er Novembre : La naissance d'une chanson populaire.

GASTRONOMIE

15 Avril : Maurice des Ombiaux : *Eloge du Tabac*, Le Divan. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : Le Bordelais*, F. Rouff, éditeur. — Le Salon gastronomique à Luna-Park. — L'association des gastronomes régionalistes. — 15 Juillet : Maurice des Ombiaux : *L'esthétique de la table* (édition de la Vie intellectuelle). — Une lettre de Prosper Montagné. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : les environs de Paris*, F. Rouff, éditeur. — 1er Décembre : Souvenirs de l'été : deux grands chefs, une grande eau-de-vie, un grand gourmet. — *France gastronomique : Aunis, Angoumois, Saintonge*, par Curnonsky et Marcel Rouff. (F. Rouff éditeur, Paris). — *Voyages gastronomiques au pays de France*, par J.-A.-P. Cousin chez l'auteur). — *Le code de la bonne chère*, par E. de Pomiane (A. Michel, éditeur). — *A Practical guide to French Wines*, par W. Bird (29, quai d'Anjou, Paris). — 15 Décembre : La Section gastronomique du Salon d'Automne (2e année). — Protestation contre un projet de restaurant — attraction à l'Exposition internationale des Arts décoratifs. — La Foire gastronomique de Dijon.

GÉOGRAPHIE

1er Février : *Encyclopédie tchécoslovaque*, vol. I, *Industrie et commerce*, rédigé par Jaroslav Vesely, 1 vol. in-8°, Paris et Prague, 1923. — A. Berget : *Vagues et Marées*, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque des Merveilles, Paris, Hachette, s. d., 1923. — A. Guillaume : *Etudes sur les limites de végétation dans le nord et l'est de la France*, 1 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1923. — Mémento. — **1er Juin** : *A. Gruvel : En Norwège* (sic), *l'industrie des pêches*, Office scientifique et technique des pêches maritimes, 1922. — R. Blanchard : *La région des Alpes françaises, étude économique*, Grenoble, 1922. — J. Rouch : *Le pôle Nord, histoire des voyages arctiques*, Paris, Flammarion, s. d. [1923]. — Mémento. — **1er Septembre** : L. Cahen : *L'Angleterre au XIXe siècle, son évolution politique*, Paris, Colin, 1924. — A. Siegfried : *L'Angleterre d'aujourd'hui, son évolution économique et politique*, Paris, éditions G. Crès, 1924. — D. Pasquet : *Histoire politique et sociale du peuple américain*, tome I (des origines à 1825), Paris, A. Picard, 1924. — Prew Savoy : *La question japonaise aux Etats-Unis*, Paris, E. de Boccard, 1924. — M. Lecomte-Denis : *Le pétrole en France*, Paris, Dunod, 1924. — Mémento.

GRAPHOLOGIE

1er Mai : J. Crépieux-Jamin : *Les éléments de l'écriture des canailles*, Flammarion. — Mort de Pierre Humbert.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

1er Avril : Victor Giraud : *La vie héroïque de Blaise Pascal*, Crès. — Adolphe Retté : *Les Rubis du Calice*, Messein. — Mémento. — **1er Août** : Claude Champion : *Saint Antoine*, Laurens. — Louis Théolier : *Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Librairie de l'Art catholique. — Emile Baumann : *L'anneau d'or des grands mystiques*, Grasset. — Mémento.

HÉRALDIQUE

15 Août : Pierre J. Nisot : *Le Droit des Armoiries, essai de systématisation et de construction théorique*, Bruxelles, P. Dykmans, éd. 1924.

HISTOIRE

1er Mai : Daniel Halévy : *Vauban*, Les Cahiers verts, Librairie Grasset. — Edouard Renard : *Louis Blanc, sa vie, son œuvre*, Hachette. — Docteur Cabanès : *Education de Princes*, Albin Michel. — Mémento. — **15 Août** : Guglielmo Ferrero : *Discours aux Sourds*, éditions du Sagittaire, Simon Kra. — André Joussain : *Romantisme et Politique*, éditions Bossard. — Gustave Schlumberger : *Un Empereur byzantin au Xe siècle. Nicéphore Phocas*. Nouvelle édition, E. de Boccard. — Gustave Schlumberger : *Renaud de Châtillon, Prince d'Antioche, Seigneur de la Terre d'Outre-Jourdain*, Plon-Nourrit. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Avril : Lynn Thorndike : *A History of Magic and Experimental Science during the First Thirteen Centuries of our Era*, 2 volumes in-8°, de 835 et 1036 pages, Londres, Macmillan. — **1er Août** : Baron Descamps : *Le Génie des Religions ; les Origines, avec un Essai de protologie scientifique sur la Vérité, la Certitude, la Science et la Civilisation*, Paris, Alcan, gr. in-8° de 712 pages. — Raffaele Pettazzoni : *Dio, Formazione e Sviluppo del Monoteismo nella storia delle Religioni ;* Vol. I : *L'essere celeste nelle Credenze di Popoli primitivi*, Roma, Société Athenaeum, in-8° de 396 pages. — R. Pettazoni : *Svolgimento e carattere della Storia delle Religioni*, pet. in-8°, Bari, Laterza. — **1er Novembre** : Ch. Picard : *Ephèse et Claros, Recherches sur les Sanctuaires et les Cultes de l'Ionie du Nord*, in-8°, 786 pages, Paris, Ed. de Boccard. —

E.-M. Loeb : *The Blood Sacrifice Complex,* Memoirs of the American Anthropological Association, n° 30, in-8°, Menesha, Wisconsin.

HYGIÈNE

1er Mai : La leçon d'un apôtre. — 15 Octobre : Rôle hygiénique des aliments fermentés.

INDIANISME

1er Mai : Paul Oltramare : *L'histoire des idées théosophiques dans l'Inde*, t. II : *la théosophie bouddhique*, Paris, Geuthner, 1923 (Annales du Musée Guimet, XXXI). — J. Przyluski : *La légende de l'empereur Açoka (Açokavadana) dans les textes indiens et chinois*, Paris, Geuthner, 1923 (Annales Guimet XXXII). — Arthur et Ellen Avalon : *Hymnes à la déesse*, traduits du sanscrit avec introduction et notes, avec dessins de J. Buhot, Paris, Bossard, 1923. — Tapanmoban Chatterji : *Sous les manguiers*, Légendes du Bengale, trad. et dessins d'Andrée Karpelès, *ibid.*, 1923. — Abanindranath Tagore : *Sadanga ou les Six canons de la peinture hindoue*, trad. et dessins d'Andrée Karpelès, *ibid.*, 1922. — Edouard Lorgeou : *Les entretiens de Nang Tantrai*, trad. du siamois, bois dessinés et gravés par A.-F. Cosyns, *ibid.*, 1924. — Romain Rolland : *Mahatma Gandhi*, Paris, Stock, 1924.

ISLAM

15 Mars : E. Dinet et Sliman ben Ibrahim : *L'Orient vu de l'Occident*, s. d., Piazza et Geuthner. — Edouard Montet : *L'Islam*, 1921, Payot. — Ignazio Guidi : *L'Arabie antéislamique*, 1921, Geuthner. — Carra de Vaux : *Les Penseurs de l'Islam*, t. I et II, s. d., Geuthner. — M. Gaudefroy-Demombynes : *Les Institutions musulmanes*, s. d., Ernest Flammarion.

LES JOURNAUX

15 Mars : Polémique au sujet de *l'Homme de Cour*, de Gracian (*L'Œuvre*, 19 et 22 février). — 15 Avril : Le roman documentaire (*L'Eclair*, 20 février). — De l'influence du langage populaire sur la forme de la langue française (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, numéros du 20 janvier au 10 mars). — La maison du silence (*L'Œuvre*, 1er mars). — 15 Mai : Le jubilé d'Anatole France (*Paris-Soir*, 16 avril). — Une apologie de la poésie fanée (*Les Nouvelles Littéraires*, 19 avril). — Les laquais de Lettres (*Paris-Soir*, 24 avril). — A propos d'un éreintement projeté (*Paris-Journal*, 25 avril). — 1er Juin : Une initiative de M. Georges Crès pour les œuvres littéraires sacrifiées (*Les Nouvelles Littéraires*, 3 mai). — Un numéro spécial consacré à Remy de Gourmont (*Les Nouvelles Littéraires*, 10 mai). — Remy de Gourmont et Anatole France (*Le Journal Littéraire*, 10 mai). — 15 Juin : Une visite au Laboratoire de vivisection du professeur Richet (*L'Intransigeant*, 27 mai). — Une page inédite de Victor Hugo : l'exécution de Damiens (*Le Journal*, 26 mai). — Les mémoires de Lord Byron brûlés par sa sœur (*Le Journal des Débats*, 25 mai). — 1er Juillet : Les souvenirs du symbolisme, de Léo d'Orfer, à propos de la *Vogue* (*Montparnasse*, 1er juin). — Mallarmé et sa conception du livre (*L'Intransigeant*, 4 juin). — Un congrès des écrivains en 1898 (*L'Eclaireur* de Nice, 24 mai). — 15 Juillet : Les mots étrangers (*L'Action Française*, 13 juin). — Humiliation protocolaire (*Journal des Débats*, 21 juin). — Littérature sportive (*Paris-Soir*, 24 juin). — Un super-sonnet en hommage au super-romancier Henri Seguin (*Les Nouvelles Littéraires*, 21 juin). — 1er Août : Une lettre inédite de Sully Prudhomme (*Le Journal des Débats*, 10 juillet). — Un carnet inédit de Baudelaire (*Paris-Soir*, 2 et 3 juillet). — Les timbres qu'il ne faut pas émettre (*L'Intransigeant*, 14 juillet). — A propos de la Propriété du titre (*La Parole libre*, 5 juillet). — 1er Septembre : Un ami d'Huysmans : Georges Landry (*Le Journal*, 21 juillet). — L'Art de mourir (*Le Matin*, 21 juillet). — 15 Septembre : Un portrait inédit de

George Sand (*Le Journal des Débats*, 25 juillet). — Le Romantisme gastronomique (*Le Figaro*, 14 août). — Littérature de cabinet (*Les Nouvelles Littéraires*, 9 août). — **1er Octobre** : Vieux souvenirs d'un étudiant de 1852 sur Baudelaire, Murger, Banville, Philoxène Boyer (*Le Journal*, 1er septembre). — L'audition colorée (*Candide*, 28 août). — **15 Octobre** : Correspondances et concordances entre les arts (*L'Éclair*, du 5 août au 15 septembre). — Quelques anecdotes sur Léon Bloy (*Candide*, 18 septembre). — **1er Novembre** : J.-H. Fabre croyait-il en Dieu ? (*Les Nouvelles Littéraires*, 4 octobre). — Le paganisme éternel (*Le Petit Niçois*, 24 septembre). — Quelques souvenirs sur Albert Aurier (*L'Opinion*, 19 septembre). — **15 Novembre** : Les Funérailles d'Anatole France. — Les opinions politiques d'Anatole France (*Les Nouvelles Littéraires*, 18 octobre). — La philosophie d'Anatole France (*L'Œuvre*, 18 octobre). — **1er Décembre** : Le culte du « soldat inconnu » (*Le Journal des Débats*). — Le culte du « Prix Goncourt » (*Le Journal*, 10 novembre). — Pistes et Plateaux (*La Presse*, 2 novembre). — **15 Décembre** : Le roman de l'Occitanienne et de M. de Chateaubriand (*Le Figaro*, 28 novembre). — Le testament de la comtesse de Castelbajac (*Le Figaro*, id.). — Les Souvenirs de la comtesse de Castelbajac (*Le Journal des Débats*, 28 novembre).

LETTRES ANGLAISES

15 Mai : Edmund Gosse : *A Short History of Modern English Literature*, Heinemann. — J.-W. Cunliffe : *English Literature during the Last Half-Century*, Macmillan. — Maurice Hewlett : *Last Essays*, Heinemann. — Saint-John G. Ervine : *Some Impressions of My Elders*, Allen and Unwin. — T. Earle Welby : *A Popular History of English Poetry*, Philpot. — Sir Algernon Methuen : *An Anthology of Modern Verse* et *Shakespeare to Hardy, An Anthology of English Lyrics*, Methuen. — Thomas Moult : *The Best Poems of 1923*, Jonathan Cape. — Harold Monro : *Some Contemporary Poets*, Leonard Parsons.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Février : Edward J. O'Brien : *The best short Stories of 1922*, Small, Maynard and C°. — E.-J. O'Brien : *The advance of the American Short Story*, Dodd, Mead, and C°. — Fred Lewis Pattee : *The Chapters of the development of the American Short Story*, Harper. — W.-B. Pitkin : *How to write stories*, Harcourt, Brace. — W.-B. Pitkin : *As we are*, Harcourt, Brace. — Alexander Jessup : *Representative American Short Stories*, Allyn and Bacon. — Ambrose Bierce (trad. Liona) : *Aux lisières de la mort*, La Renaissance du livre. — Stuart P. Sherman : *Americans*, Charles Scribners. — W.-L. Phelps : *Some Makers of American Literature*, Marshall Jones. — L.-E. Robinson : *Abraham Lincoln as a man of letters*, Putnam. — H.-L. Mencken : *The American language*, A. Knopf. — Mémento. — **15 Février** : Louis Untermeyer : *American poetry since 1900*, Henry Holt and C°. — A. Kreymborg : *Less Lonely*, Harcourt, Brace. — Robert Frost : *New Hampshire*, Henry Holt. — **1er Mai** : T.-S. Eliot : *The Waste Land*, Boni and Liveright N.-Y. — Marianne Moore : *Marriage*, Monroes Wheeler N.-Y. — E.-E. Cummings : *Tulips and Chimneys*, Thomas Seltzer. — William-Carlos Williams : *G. O.*, Monroe Wheeler. — Wallace Stevens : *Harmonium*, Knopf. — J.-W. Robertson : *Edgar A. Poe, A psychopathic study*, Putnam. — Malcolm Cowley : *Racine*, Imprimerie Union, Paris. — Mémento. — **15 Septembre** : Helen Hoyt : *Apples here in my basket*, Harcourt and C°. — Arthur Davison Ficke : *Out of silence*, Knopf. — Conrad Aiken : *The pilgrimage of Festus*, Knopf. — Jessica Nelson North : *A prayer rug*, Will Ransom, Chicago. — J.-E. Spingarn : *Poems*, Harcourt and C°. — Edwin Arlington Robinson : *The man who died twice*, Macmillan. — Waldo Frank : *Holiday*, Boni and Liveright. — Hary Hansen : *Midwest Portraits*, Harcourt and C°. — William Mac Donald : *Three Centuries of American Democracy*. — M.-R. Werner : *Barnum*, traduit par de Boismillon, Payot. — Mémento. — **1er Décembre** : New-York d'un peu

plus près. — Deux articles de M. Vincent O'Sullivan. — Une pièce nouvelle d'Eugène O'Neill. — Bruce Weirick : *From Whitman to Sandburg in American poetry*, Macmillan, 1924. — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

1er Février : Jean-Charles Harvey : *Marcel Faure*, chez l'auteur, à Québec. — 1er Juillet : Les tendances vers l'autonomie littéraire chez les Anglo-Canadiens. — The Canadian Bookman. — Gordon Hill Grahame : *The Bond Triumphant*, Hodder et Stougton, Toronto. — Arthur Stringer : *Empty Hands*, The Bobbs-Merrill Co, Indianapolis.

LETTRES CATALANES

1er Mars : La proscription officielle du catalan. — La *Sintaxi Catalana segons los escrits en prosa de Bernat Metge*. — A propos des dernières publications de la « Fundaciô Bernat Metge ». — Les trois derniers livres de Lôpez-Picô. — Mémento.

LETTRES CHINOISES

15 Août : Shigoyeshi Obata : *Li Po*, E.-P. Dutton et Cie, New-York. — Tsen Tsongming : *Essai historique sur la poésie chinoise*, Desvigne et Cie, Lyon. — Tsen Tsongming : *Anciens poèmes chinois*, Desvigne et Cie.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Février : Félix de Urabayen : *Toledo, Piedad*, Fernando Fé. — Le cinquantenaire de Mallarmé à Madrid. — Rogelio Buendia : *La Rueda de Color*, Huelva, s. n. d'éd. — Salvador de Madarriaga et la poésie populaire. — Mémento. — 15 Mars : Juan Ramon Jimenez : *Segunda Antolojia Poetica*, Calpe. — Pio Baroja : *El Laberinto de las Sirenas*, Caro Raggio. — Antonio Marichalar : *Palma*, Madrid. — Jose Bergamin : *El Cohete y la Estrella*, Indice. — Don Juan déchu. — G.-A. Becquer : *Paginas desconocidas*, recopiladas par F. Iglesias Figueroa, Renacimiento. — Xavier de Cardailhac et Jean Labarthe : *Don Quichotte, nouvelle traduction, intégrale et annotée*, Edouard Privat, Toulouse. — Mémento. — 1er Avril : Unamuno déporté. — 1er Juin : Baltasar Gracian. — 1er Septembre : Pedro Salinas : *Presagios*, Biblioteca de Indice. — Miguel de Unamuno en France. — 1er Décembre : Eugenio d'Ors, écrivain castillan. — Blasco Ibañez à Paris. — Rapport de M. Jules Laborde sur le mouvement littéraire en Espagne. — Mémento.

LETTRES HAITIENNES

15 Avril : De *Lisette quitté la plaine à Choucoune* (1884). — De *Cric ?-Crac ?* (1901) à 1923.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Mars : La Fécondité Poétique. — Francisco A. de Icaza : *Cancionero de la Vida honda y de la Emocion Fujitiva*, Ateliers Polygraphiques, Madrid. — Fabio Fiallo : *Canciones de la Tarde*, « La Cuna de America », Saint-Domingue. — E. Gonzalez Martinez : *El Romero Alucinado*, éditions Babel, Buenos-Ayres. — Rafael Alberto Arriéta : *Fugacidad*, éditions America, Buenos-Ayres. — J. Nunez y Dominguez : *Musica Suave*, librairie espagnole, Mexico. — Julio Casal : *Humildad*, J. Pueyo, Madrid. — Mémento. — 15 Avril : Jeunes Poètes. — E. Carrasquilla Mallarino : *Las Mejores Poesias de los Mejores Poetas* (XXIVe cahier), « Cervantes », Barcelone. — Juana de Ibarbourou : *Raiz Salvaje*, M. Garcia, Montevideo. — Ataliva Herrera : *Las Virgenes del Sol*, « Agencia General de Libraria y Publicaciones », Buenos-Ayres. — Alfonso Reyes : *Huellas*, « Biblioteca Nueva Espana », Mexico. — Maria Monvel : *Asi Fué*, Nascimento, Santiago (Chili). — J. Torres Bodet : *Canciones*, « Cultura », Mexico. — Mémento. — 15 Juillet : Quelques autres poètes. — Luis-F. Contardo : *Cantos del Camino*, « Universo », Santiago (Chili). — Juan Delgado : *El Cancionero Nomade*, « Matamoros », Managua. — Miguel-L.

Rocuant : *Cenizas de Horizontes*, Rivadeneyra, Madrid. — Ernesto M. Barreda : *El Himno de mi Trabajo* (sans indication d'éditeur), Buenos-Ayres. — Emilio Oribe : *El nunca usado Mar*, M. Garcia, Montevideo. — Alberto Hidalgo : *Tu Libro*, Mercantali, Buenos-Ayres. — A. Martinez Mutiz : *Marmol*. « Universo », Santiago. — Rafael Lozano : *La Alondra Encandilada*, « Bibliothèque Ariel », Madrid. — Daniel Ruzo : *El Atrio de las Lamparas*, Mundo Latino, Madrid. — Francisco Bernardez : *Bazar*, Rivadeneyra, Madrid. — Mémento. — **15 Novembre** : Critiques des Lettres d'hier. — J.-M. Chacon y Calvo : *Literatura Cubana*, Calleja, Madrid.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Les romans. — Les études classiques. — Les études religieuses. — La critique.

LETTRES JAPONAISES

1er Janvier : La désorganisation de la vie intellectuelle. — Contribution de la France à la reconstitution de la Bibliothèque de l'Université. — La raison du peu d'ouvrages français sur le Japon. — Fausse image du Japon. — Noël Péri : *Cinq Nô*, éd. Bossard, Paris. — Qu'est-ce que l'art du Nô ? — Serge Elisséèv : *La Peinture Japonaise Contemporaine*, éd. de Boccard, Paris. — La revue *L'Amour de l'Art*, Hakute Ishii, *La Peinture Japonaise Contemporaine*. — K. Mitsukuri et M. Miyajma : *La Vie Sociale au Japon*, Société Franco-Japonaise de Paris. — **1er Mai** : La reprise des publications et des éditions. — La « littérature du tremblement de terre ». — La fin du théâtre esthétique. — Curiosité des choses de France. — L'œuvre de M. Sisoui Siguetokou. — Kikou Yamata : *Sur les lèvres japonaises*, le Divan. — F. Wakatsuki : *Légendes japonaises*, Lyon. — *Poèmes de Konosouke Hinatsu*, éditions du Fauconnier. — **1er Octobre** : Curiosité des Japonais pour la Russie, l'Allemagne, la Chine intellectuelle. — Vers une entente avec Moscou. — Paul-Louis Couchoud : *Sages et Poètes d'Asie*. — *Japon et Extrême-Orient*, 6 numéros, Paris. — Yoshitomi : *Anthologie de la littérature japonaise contemporaine*. — Mémento.

LETTRES LATINES

1er Janvier : Le latin policier. — « La Société des Etudes Latines ». — La résurrection de *Janus*.

LETTRES MALGACHES

1er Juin : La Littérature malgache actuelle.

LETTRES NÉERLANDAISES

15 Février : Marcellus Emants. — **15 Mai** : Jac van Looy : *Jaapie* ; id. *Jaap*, édités à Amsterdam, chez S.-L. van Looy.

LETTRES NÉO-GRECQUES

1er Janvier : L'âme grecque. — *Libre*, par Louis Roussel, Athènes. — Le préjugé orthographique. — Les conteurs Argyris Ephtaliotis et Constantin Théotokis. — C. Hatzopoulos : *Annio ké alla diyimata*, Eleftherondakis, Athènes. — D. Voutyras : *O thrinos ton Vôdiôn*, Grammata, Alexandrie. — Vel. Phréris : *Prôtovrokhia*, Hespéros, Syra. — G. Xenopoulos : *Isabellap*, Kassigonis, Alexandrie. — Mémento. — **15 Avril** : Elie Vontiédiris : *Histoire de la Littérature néo-grecque* (tome Ier), Zikakis, Athènes. — G. Drossinis : *I. Pendamorphi*, Sidéris, Athènes. — Photos Giophilis : *Anisykhies*, Politismos, Athènes. — Ivos Delphos : *Poïmata*, Sakellarios, Athènes. — G. Alithersis : *I. Oramatismi tou Eosphoroue*, Glavka, Kypros, Chypre. — Costas Paroritis : *O Kokkinos Tragos*, Papadoyannis, Athènes. — D. Voutyras : *Oniro pou den télioni*, Elefthéroudakis, Athènes — Mémento. — **15 Août** : Le centenaire de Lord Byron. — *Manfred*, trad. A. Stratigopoulos ; Zikakis, Athènes. — Sotiris

Skipis : *Prosphyghiki Kuïmi*, Athènes. — S. Skipis : *Proton n'araxomé*, Athènes. — K. Théotokis : *J. Slavi sta desma tous*, Eleftheroudakis, Athènes — D. Voutyras : *O Néos Moïsis*, Halli, Athènes — G. Xénopoulos : *I. Trimorphi Yinaika*, Kollaros, Athènes. — Mémento. — 15 Décembre : G.-E. Avionitis : *Ekloyi Neo hellinikôn Poïmaton*, Vassiliou, Athènes. — Léon Maceas : *La République en Grèce* ; R. Van Sulper, Bruxelles. — Pierre Vlasto : *A l'ombre du Figuier*, contes traduits du néo-grec par Eugène Clément, Chiberre, Paris. — Mémento.

LETTRES PERSANES

1er Juin : Les origines du théâtre moderne en Perse. — 1er Décembre : Un poète persan contemporain : Lahouti.

LETTRES POLONAISES

1er Mars : Les romans de Venceslas Berent : *Fachowiec* (Un professionnel), *Prochno* (La Vermoulure), *Ozimina* (Le Blé d'Hiver), *Zywe Kamienie* (Les Pierres Vivantes).

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Le Génie péninsulaire. — Henrique de Vilhena : *Ensaios de Critica e Estetica*, Livraria Ferin, Lisbonne. — Paulo Osorio : *Camilo, a sua vida, o seu genio, a suo obra*, Cia portuguesa Editora, Porto. — Visconde de Villa-Moura : *Obstinados*, Renascença portuguesa, Porto. — Joào de Castro : *O Clamor*, tragédie, Lisbonne. — Raoul Brandâo : *Teatro*, Renascença portuguesa, Porto. — Norberto Lopes : *Cruzeiro do Sul*, Renascença portuguesa, Porto. — Mémento. — 15 Juin : Agosthinho de Campos : *Paladinos da Linyaguaem*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — J. de Magalhaès Lima : *A lingua portuguesa c os seus misterios*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Carlos Duarte : *A Graça portuguesa*, A.-M. Teixeira, Lisbonne. — Joao de Barros : *Sisifo*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Teixeira de Pascaoes : *Terra prohibida*, 3e édition, Annuario do Brasil, Rio de Janeiro. — Mémento. — 15 Octobre : Raoul Brandâo : *Os Pescadores*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Antero de Figueiredo* (Anthologie portugaise), Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — A. Osorio de Castro : *O Sinal da Sombra*, A.-M. Teixeira, Lisbonne. — Bettencourt-Rodriguez : *Uma Confederaçâo luso-brasileira*, Lisbonne. — *Lusitania*. — Mémento.

LETTRES ROUMAINES

15 Janvier : Philologie et folklore : *Vieata pastoreasca in poesia noastra populara*, 2 vol. ; Casa Scoalelor ; *Flori alese din cintecele poporului*, Ed. Pavel Suru ; *Antologie dialectala*, Casa Scoalelor ; *Graiul din tara Hategului*, Instit. de filol, si folklor ; *Pamintul nostru*, Ed. Vieata noua, par M. Ovide Densusianu. — Histoire et archéologie : *Tara noastra* ; *Inceputurile vietei romane la gurile Dunarii*, Cultura nationala ; *Proleme de archeologie in România*, Tip. Arhidiecezana, Sibiu ; *Parentalia*, Anal. Acad. Rom., par M. Vasile Pârvan. — 15 Juin : Al. Lapedatu, J. Lupas et collaborateurs : *Anuarul institutului de istorie nationala*, t. I, Ed. « Ardealul », Cluj. — Sextil Puscariu et collaborateurs : *Daco Romania*, 2 vol., *ibid*. — Zake Papahagi : *Din folklorul romanic si cel latin* ; *Antologie aromaneasca*, 2 vol. Casa Scoalelor. — Publications régionales. — 1er Août : J. Nistor : *Istoria Basarabiei*, Ed. Glasul Bucovinei, Cernauti. — Stefan Ciobanu : *Cultura românească în Basarabia sub stapânirea rusa*, Ed. Asoc-Uniunea cultur, — biseric., Chisanau ; *Vasile Alecsandri si Basarabia*, Viata romàneasca, XIV, 4. — Lettres inédites de Basile Alecsandri. — Mémento.

LETTRES RUSSES

1er Mars : Les Archives de C.-P. Pobiedonostzev. — 15 Juin : Une exposition du Livre russe : Les dernières publications. — *Le Journal* de A.-S. Souvorine, édition Frankel, Moscou, Petrograd. — A.-V. Bogda-

novitch : *Les trois derniers autocrates*, Ed. Frankel, Moscou, Petrograd. — Mémento. — 15 Août : *Le livre russe à l'étranger*, Prague, 1924. — V.-L. Bourtzev : *Mes Souvenirs*, Ed. Gemahun, Berlin. — Les Revues : *La Terre vierge rouge*, février 1924. — *La Presse et la Révolution*, n° 1, 1924. — *Le Contemporain russe*, n° 1, 1924. — *Le Bagne et la Déportation*, n° 1, 1924, Gosisdal, Moscou-Leninegrad. — *Les Archives de la révolution russe*, tomes XII, XIII, XIV, Berlin. — *Les lettres de Tchekov à sa femme*, Ed. Slovo, Berlin. — 15 Octobre : V. Soukhomlinov : *Mémoires*, édition universelle russe, Berlin. — 1er Novembre : La revue *Niedra* : *Lettre inédite de Dostoïevski*. Les éditions de la maison *Plamia*, Prague.

LETTRES SUEDOISES

1er Avril : Hjalmar Söderberg : *Œuvres* (I-X), Bonnier. — Henning Berger : *Œuvres* (I-X), Bonnier, Stockholm.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

15 Avril : Rodolphe Medek. — Viktor Dyk. — Le mouvement intellectuel à Brno et à Bratislava. — Arne Novak. — Otokar Simek. — George Wolker.

LETTRES YIDISCH

1er Septembre : J. Opatochou : *Race*, Péretz bibliothèque, Varsovie. — I.-B. Zipor : *In Bovel*, dramatiché *Poemé* : *Baï di Toïern*, dramatiché légende, Varsovie, 1921.

LETTRES YOUGOSLAVES

15 Juillet : Le centenaire de Branko Raditchévitch. — Aleksa Chantich. — S. Pandourovitch et Jivoyinovitch : *Antologija najnovije lirike*, Misao, Belgrade. — Sibe Militchitch : *Kenjiga vetchnosti, filigrani*, Getse Kon, Belgrade. — Milan Voukassovitch : *Moj Gavran*, Narodna Misao, Belgrade. — Mémento.

LINGUISTIQUE

1er Janvier : J. Vendryes : *Le Langage, Introduction linguistique à l'histoire* (IIIe vol. de *L'évolution de l'humanité*, dirigée par H. Berr), Renaissance du Livre. — Kojo Tovalou Houénou : *L'involution des métamorphoses et des métempsychoses de l'univers. Tome premier. L'involution phonétique ou méditations sur les métamorphoses et les métempsychoses du langage*, chez l'auteur, 90, Boulevard du Montparnasse, Paris. — **15 Mars** : André Mazon : *Lexique de la Guerre et de la Révolution en Russie* (1914-1918), Champion. — R. Huchon : *Histoire de la langue anglaise, tome I, Des origines à la Conquête normande* (450-1066), Armand Colin. — G. Cayrou : *Le français classique, lexique...*, Didier — **15 Novembre** : L. Refort : *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet*, Champion. — *Notre langue dans le bassin de la Méditerranée*, Alliance Française. — A. Timmermans : *L'argot parisien*, Victorion.

LITTERATURE

1er Janvier : André Rouveyre : *Le Libertin Raisonneur*, Crès. — Pierre Varillon et Henri Rambaud : *Enquête sur les Maîtres de la jeune littérature*, Bloud et Gay. — *Œuvres de Jean-Marc Bernard*, suivies de *Requiæ de Raoul Monnier*, 2 vol., Le Divan. — Georges-Armand Masson : *Soliveau ou le parfait parlementaire*, éditions du Siècle. — Georges de la Fouchardière : *Petit guide du parfait Parieur aux Courses*, éditions du Siècle. — Wilfred Chopart : *La Gloire en cinq sec*, éditions du Siècle. — *Jules Tellier, ses œuvres publiées par Raymond de la Tailhède*, Tome I, Emile-Paul. — Louis-Martin Chauffier : *Correspondances apocryphes*, Plon. — *Vingt-cinq ans de littérature française*. — Dumont-Wilden et Robert de Traz : *La littérature française à l'étranger*. — A. de Bersau-

court : *La bibliophilie.* — Revon et Billotey : *Les salons littéraires.* — André Billy : *Les Cafés littéraires.* — Edmond Pilon : *Les Ecrivains morts à la guerre.* — Henriette Charasson : *La littérature féminine*, librairie de France. — **15 Janvier** : Gustave Lanson : *Histoire illustrée de la Littérature française*, Tome premier, Hachette. — Pierre Champion : *Histoire poétique du quinzième siècle*, 2 vol., Edouard Champion. — **1er Février** : Emile Magne : *Le vrai visage de la Rochefoucauld*, Documents inédits, Ollendorff. — Pierre Loti : *Un jeune officier pauvre, Fragments de journal intime rassemblés par son fils Samuel Viaud*, Calmann-Lévy. — J.-M. Van der Elst : *Les écrivains protestants d'aujourd'hui*, Fischbacher. — Henri Thuile : *Littérature et Orient*, Messein. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, « *Collection des Grands Textes* », Crès. — **15 Février** : *Le Roman d'Amadis de Gaule.* Reconstitution du roman portugais du XIIIe siècle par Affonso Lopez-Vieira, traduite en français par Philéas Lebesgue, avec des bois de René Blot d'après d'anciennes gravures, Claude Aveline. — Edmond Pilon : *La vie de famille au XVIIIe siècle*, avec 41 illustrations d'après les estampes du temps, éditions Crès et Cie. — Anne-Marie et Charles Lalo : *La faillite de la Beauté*, Ollendorff. — *Revue de Littérature comparée*, Edouard Champion. — *Bulletin du Bibliophile*, L. Giraud-Badin. — **1er Mars** : Philéas Lebesgue : *Pages choisies*, assemblées et préfacées par Marcel Coulon, « République de l'Oise », Beauvais. — *Le Roman d'Amadis de Gaule*, reconstitution du roman portugais du XIIIe siècle par Affonso Lopez-Vieira, traduite en français par Philéas Lebesgue, Claude Aveline. — Robert de la Vaissière : *Anthologie poétique du XXe siècle*, 2 vol. Crès. — Robert de Souza : *Défense de la Poésie vivante*, Crès. — André Billy : *Apollinaire vivant*, Crès. — *Poètes nouveaux*, Supplément à l'Anthologie des Poètes français contemporains, par G. Walch, Delagrave. — *Le Roussillon et les Poètes*, par Henry Noëll, Librairie de France. — **15 Mars** : Jules Michelet : *Lettres inédites (1841-1871)*. Avec un fac-similé et neuf illustrations. Extraits, notes et préface par Paul Sirven, Les Presses Universitaires de France. — Lucien Refort : *L'art de Michelet dans son œuvre historique*, Edouard Champion. — Ernest Jovy : *Pascal n'a pas inventé le haquet*, Edouard Champion. — Ernest Jovy : *L'Almanach spirituel de Pascal*, Edouard Champion. — *Revue des Bibliothèques*, Edouard Champion. — **1er Avril** : Isabelle Eberhardt : *Mes Journaliers, précédés de la Vie tragique de la Bonne Nomade*, par René-Louis Doyon, La Connaissance. — Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses Amis. Les Ecrivains du Second Empire*, Perrin. — A. Laborde-Miloa : *Emile Montégut, 1825-1895*, Escoffier. — Henri Morice : *La Poésie de Sully-Prudhomme*, Pierre Téqui. — Sully-Pruhomme : *Journal intime. Lettres. Pensées*, Lemerre. — F. Doucet : *L'esthétique de Zola et son application à la critique*, La Haye. — Miodrag Ibrovac : *José-Maria de Heredia. Sa Vie. Son Œuvre. Les Sources des « Trophées »*, 2 vol., les Presses françaises. — **15 Avril** : Henri Liebrecht : *Histoire du Théâtre français à Bruxelles au XVIIe et au XVIIIe siècles*, Edouard Champion. — *Biographie du cardinal de la Rochefoucauld*, par Jean Desbois, publiée par le comte Gabriel de La Rochefoucauld, Eugène Figuière. — Gabrielle Basset d'Auriac : *Les deux Pénitences de Louise de la Vallière*, Perrin. — P. Saintyves : *Les Contes de Perrault et les récits parallèles, leurs origines*, Emile Nourry. — Mémento. — **1er Mai** : André David : *Rachilde, Homme de Lettres. Son œuvre*, édition de la Nouvelle Revue critique. — Albert de Bersaucourt : *Emile Verhaeren. Son œuvre*, édition de la Nouvelle Revue critique. — Fernand Keller et André Lautier : *Colette (Colette Willy). Son œuvre*, édition de la Nouvelle Revue critique. — Gustave Le Bon : *Les incertitudes de l'heure présente*, Flammarion. — G. Brunet : *Saint Janvier, suivi de quelques Aphorismes*, par Frédéric Nietzsche, Les Contemporains, Stock. — **15 Mai** : *Correspondance générale de J.-J. Rousseau, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, archiviste-paléographe, ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque publique de Genève.* Ouvrage publié avec le concours de l'Institut de France (Fondation Debrousse et Gas). Tome Ier, 6 planches hors-texte, Armand Colin. — Mémento. — **1er Juin** : *Florilège des*

Poèmes Song (960-1277 après J.-C.), traduit du chinois par George Soulié de Morant (Plon). — Hector Talvart : *Nouvelles Conjectures* (Editions du Siècle). — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec..* (Edition de la Nouvelle Revue Française). — Albert Thibaudet : *Les Princes Lorrains* (Les Cahiers verts, Grasset). — Raymond Poincaré : *Ernest Renan* (Les Amis d'Edouard). — 15 Juin : Paul Laumonier : *Ronsard poète lyrique*, Hachette. — Gustave Cohen : *Ronsard, sa vie et son œuvre*, Boivin. — *Poésies choisies de Ronsard*, recueillies sur un plan nouveau et annotées par Pierre de Nolhac, Garnier frères. — *Œuvres complètes de Ronsard*, texte de 1578 publié avec compléments, tables et glossaire par Hugues Vaganay, 6 volumes, Garnier frères. — Mémento. — 1er Juillet : Lucien Corpechot : *L'esprit de France*, aux « éditions du Monde nouveau ». — Alphonse Daudet : *Pages inédites de critique dramatique (1874-1880)*, Flammarion. — Auguste Comte : *Pensées et Préceptes*, recueillis et commentés par G. Deherme, Grasset. — Ed. Spalikowski : *Etudes de littérature normande contemporaine*, Defontaine à Rouen. — Gaston Le Révérend : *Divertissements littéraires*, aux « éditions de Belles-Lettres ». — Gaston Le Révérend : *Pages choisies inédites*, Chiberre. — Raymond Postal : *Feuilles d'observation*, « éditions de la Revue Normande ». — *Œuvres de Robert de La Villehervé, Poésie, 1874-1892*, Ollendorff. — 15 Juillet : Pierre-Louis Duchartre : *La Comédie italienne*, Librairie de France — Adolphe Boschot : *Chez les Musiciens*, 2e série, Plon-Nourrit. — Emile Bourgeois et Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle, Journaux et Pamphlets*, Auguste Picard. — 1er Août : Stendhal : *Le Rouge et le Noir*, avec une introduction historique, par Jules Marsan, 2 vol., Edouard Champion. — Stendhal : *Vie de Rossini, suivie des Notes d'un dilettante*, préface et avant-propos par Henry Prunières, 2 vol., Edouard Champion. — Stendhal : *Journal*, texte établi et annoté par Henry Debraye et Louis Royer, Tome I, Edouard Champion. — *Stendhal, étude de H.-H. Dodwell*, traduction de l'anglais et Préface par Constant de Horion, Liège. — Emile Henriot : *Stendhaliana*, Crès. — Emile Henriot : *Livres et Portraits*, Plon. — Charles Baudelaire : *Curiosités esthétiques*, Notice, notes et éclaircissements, par Jacques Crépet, Conard. — Georges-Armand Masson : *Le Parfait Plagiaire*, « éditions du Siècle ». — Henri Béraud : *La Croisade des Longues Figures*, « éditions du Siècle ». — Albert Thibaudet : *Paul Valéry*, Grasset. — *Sur des Lèvres Japonaises*, par Kikou Yamata, le Divan. — 15 Août : Edmond Estève : *Etudes de littérature préromantique*, Edouard Champion. — Roger Boutet de Monvel : *La vie de lord Byron*, Plon-Nourrit. — Félix Rabbe : *Les Maîtresses authentiques de lord Byron*, Stock. — *La Préface des Etudes françaises et étrangères* d'Emile Deschamps, publiée avec introduction et notes par Henri Girard, Les Presses françaises. — Alphonse Rabbe : *Album d'un pessimiste*, publié par Jules Marsan, Les Presses françaises. — Jean Larat : *Bibliographie critique des Œuvres de Charles Nodier*, Edouard Champion. — Gervais Etienne : *Les sources de Bug-Jargal*, Bruxelles, Palais des Académies. — L. Babonneix : *Julie Bouchaud des Herettes à Gand pendant les Cent jours*, A. Maloine. — Girard de Merval : *Œuvres choisies*, avec une introduction et des notes par Henri Clouard, Garnier frères. — 1er Septembre : Jules de Gaultier : *La Vie mystique de la Nature*, Crès. — Etienne Le Gal : *Ne dites pas... Mais dites...*, Delagrave — Arnold van Gennep : *Le Folklore*, Stock. — Charles Maurras : *Anatole France, Politique et Poète*, Plon. — E. de Clermont-Tonnerre : *Du bon ton*, Flammarion. — Tristan Derème : *L'Enlèvement sans clair de lune*, « Les Amis d'Edouard ». — 15 Septembre : L.-J. Arrigon : *Les débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, d'après des documents nouveaux et inédits, Perrin. — André Bellessort : *Balzac et son œuvre*, Perrin. — Paul Jarry : *Le dernier logis de Balzac*, éditions du Sagittaire. — *Les Cahiers Balzaciens*, publiés par Marcel Bouteron, III. *Lettres de femmes adressées à Honoré de Balzac*, Première série, à la Cité des Livres. — *Lettres de Marceline Desbordes à Prosper Valmore*, publiées avec une Préface et des Notes par Boyer d'Agen, éditions de la Sirène. — Mémento. — 1er Octobre : André Gide : *Corydon*, Nouvelle Revue Française. — Docteur François Nazier : *L'Anti-Corydon, essai sur*

l'inversion sexuelle, éditions du Siècle. — André Gide : *Souvenirs de la Cour d'assises*, Nouvelle Revue Française. — André Gide : *Incidences*, Nouvelle Revue Française. — Raymond Geiger : *Histoires juives*, Nouvelle Revue Française. — P.-J. Toulet : *Lettres à Madame Bulteau*, Le Divan. — **15 Octobre** : A. Broquelet : *Nos châteaux*, Garnier frères. — M.-M. d'Armagnac : *La vie et les entretiens d'une femme du monde au XVIII*e *siècle*, Plon-Nourrit. — Giuseppe de Socio : *Le Président de Brosses et l'Italie*, Auguste Picard. — A. Augustin Thierry : *Trois amuseurs d'autrefois. Paradis de Moncrif, Carmontelle, Charles Collé*, Plon-Nourrit. — Emile Boulan : *Figures du XVIII*e *siècle. Les Amoureuses*, Louis Armette. — Pierre de Nolhac : *Le Trianon de Marie-Antoinette*, Calmann-Lévy. — *Lettres intimes du chevalier de Lisle au Prince de Ligne*, publiées par Félicien Leuridant, Edouard Champion. — Beaumarchais : *Lettres de Jeunesse*, publiées par Louis Thomas, E. de Bossard. — **1er Novembre** : Georges et Madeleine Matisse : *Les Sortilèges de l'Esprit* (Editions du Monde Nouveau). — Jacques Boulenger et André Thérive : *Les Soirées du Grammaire-Club* (Plon-Nourrit). — Abel Hermant : *Xavier ou la Grammaire* (Nouvelle Revue Française). — Abel Hermant : *La Vie littéraire* (Flammarion). — André Thérive : *J.-K. Huysmans. Son œuvre* (Editions de la Nouvelle Revue critique). — **15 Novembre** : *Correspondance générale de J.-J. Rousseau, collationnée sur les originaux*, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome II, Colin. — *Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même*, édition nouvelle d'après le texte de l'édition princeps, Leipzig-Bruxelles-Paris (1826-1838). Variantes des éditions Wilhelm von Schütz et Paulin-Rosez. Commentaires historiques et critiques. Introduction d'Aldo Rava, Tome II, éditions de La Sirène. — Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis*, Payot. — **1er Décembre** : Henri Clouard : *La Poésie Française moderne. Des Romantiques à nos jours* (Gauthier-Villars). — Alfred Poizat : *Le Symbolisme* (Bloud). — Jacques Rivière : *Etudes* (Nouvelle Revue Française). — Pierre Lièvre : *Esquisses critiques* (Le Divan). — Jean Héritier : *Essais de critique contemporaine* (Chiberre). — *Anthologie des Ecrivains morts à la guerre, 1914-1918*. Tome I. (Malfère). — Maurice d'Hartoy : *La Génération du Feu* (Berger-Levrault). — **15 Décembre** : *Le Cabinet satyrique*, d'après l'édition originale de 1618, avec une Notice, une Bibliographie, un Glossaire, des Variantes et des Notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Jean Fort, 2 vol. — Hippolyte Roy : *La Vie, la Mode et le costume au XVII*e *siècle. Epoque Louis XIII.* Etude sur la cour de Lorraine, établie d'après les mémoires des fournisseurs et artisans. Préface de Christian Pfister, Edouard Champion. — *La vie extravagante du comte de Permission, bouffon de Henri IV*, racontée par lui-même et publiée, avec une préface et des notes, par Bertrand Guégan, La Renaissance du Livre.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

15 Août : Emilien Roumégous : *Didon*, tragédie en cinq actes en vers. — *Judith*, tragédie biblique en trois actes, cinq tableaux, en vers. — Anthelme Grivet : *Les Chouans*, drame en quatre actes en vers. — *Le Chevalier noir*, pièce en trois actes en vers. — Jacques Trève : *L'Illustre chevalier de France Lancelot.*

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : La chimie et la vie. — F. d'Hérelle : *Les Défenses de l'Organisme*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — L. Félix Henneguy : *La vie cellulaire*, éléments de cytologie, Collection Payot. — A. Sartory : *La Cellule*, Encyclopédie illustrée des actualités scientifiques, A. Quillet. — Jules Garnier : *Les Vitamines*, même collection. — **15 Janvier** : Le cinquantenaire de la Société française de Physique. — L'exposition de Physique et de T. S. F. (Grand Palais des Champs-Elysées). — Une conférence de H.-A. Lorentz. — **1er Février** : L. Joleaud : *Eléments de Paléontologie*, Collection Armand Colin. — F. Roman : *Paléontologie et Zoologie*, avec 205 figures, Collection Payot.

— *Le déterminisme du gigantisme et du nanisme.* — Gustave Chauveaud : *Dans le monde des plantes vasculaires, le type unicotylé serait en voie d'acquérir la prépondérance*, Revue générale de Botanique, 1923. — Lecomte : *Les Bois coloniaux*, Collection Armand Colin. — **15 Février** : Bernard Bavink : *L'Atomistique*, adaptation française par André Juliard, préface de Marcel Boll, Gauthier-Villars. — F.-W. Aston : *Les Isotopes*, traduit par M[lle] S. Veil, préface de Georges Urbain, Hermann. — A. Damiens : *Les Isotopes*, préface de Jean Perrin, Gauthier-Villars. — Niels Bohr : *Les Spectres et la structure de l'Atome*, traduit par A. Corvisy, Hermann. — *Atomes et Electrons*, rapports et discussions du Conseil de Physique tenu en 1921 à l'Institut Solvay (Bruxelles), Gauthier-Villars. — Mémento. — **1er Mars** : A propos de la sexualité. — Une visite à la station physiologique du Parc aux Princes : expériences de Pézard, Knud Sand, Caridroit. — L'hermaphrodisme chez les Poules. — La disette des mâles. — L'acceptation des mâles par les femelles. — **15 Mars** : Paul Langevin : *Le Principe de Relativité* (I. *La relativité restreinte ; La relativité généralisée*), E. Chiron. — H. Thirring : *L'idée de la Théorie de la Relativité*, traduit par Maurice Solovine, Gauthier-Villars. — Le florilège einsteinien et les mazettes de la Relativité. — Sur les dimensions en géométrie. — E. Richard-Foy : *Einstein et sa conception d'un espace fini* (Revue philosophique). — Henri Marais : *Introduction géométrique à l'étude de la Relativité*, Gauthier-Villars. — **1er Avril** : Charles Richet : *L'Œuvre de Pasteur*, F. Alcan. — Gustave Roussy : *L'Etat actuel du problème du cancer*, Science et Civilisation, Gauthier-Villars. — J. Magrou : *Essai sur l'étiologie du cancer*, Presse médicale, 1923. — La mort de Jacques Loeb. — **15 Avril** : Camille Gutton : *Télégraphie et téléphonie sans fil*, Collection Armand Colin. — Carlo Toché : *La Radiotéléphonie*, Préface du général Ferrié, Gauthier-Villars. — Camille Gutton : *La lampe à trois électrodes*, « le Journal de Physique ». — Eugène Bloch : *Les phénomènes thermioniques*, « le Journal de Physique ». — Mémento. — **1er Mai** : Ouverture du cours de M. Bouvier au Muséum. — E. Hegh : *Les Termites*, Bruxelles. — J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 9e série, Delagrave. — Ch. Ferton : *La Vie des Abeilles et des Guêpes*, Et. Chiron. — La mort d'Edmond Bordage. — **15 Mai** : A. Chaplet : *A B C de la Chimie*, Delagrave. — Paul Baud : *Chimie industrielle*, Masson. — Paul Baud : *Les Industries chimiques régionales de la France*, Doin. — Paul Vérola : *Chimie et fabrication des explosifs*, collection Armand Colin. — Emile Jouguet : *Mécanique des explosifs*, Doin. — Pierre Jolibois : *Les Méthodes actuelles de la Chimie*, collection Armand Colin. — Marcellin Berthelot : *Pages choisies*, Crès. — Mémento. — **1er Juin** : E. Douglas Hume : *Béchamp or Pasteur, a lost chapter in the history of biology*, Chicago, Mc Gee. — Marcel Coulon : *Le Génie de J.-H. Fabre*, éditions du Monde Nouveau. — Les biraciaux de Pézard. — L. Joleaud : *Eléments de paléontologie*, II, Collection Armand Collin. — **15 Juin** : Marcel Billard : *La Physique*, Petite bibliothèque de Culture générale, Albin Michel. — Augustin Boutaric : *Précis de Physique*, Gaston Doin. — Ernest Vouillemin : *Qu'est-ce, au fond, que la Science ?* Albin Michel. — Encore Charles Nordmann. — **1er Juillet** : Jacques Loeb : *Les Protéines*, traduit de l'anglais par M. Mouton, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Eugenio Rignano : *La Mémoire biologique*, essais d'une conception philosophique nouvelle de la vie, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Alexis Carrel : *Les Cultures de tissus et la sénescence*, Société de Biologie, novembre 1923 à mars 1924. — Charles Richet : *La Viande crue et la durée de la vie*, Académie des sciences, mai 1924. — **15 Juillet** : Auguste Blanc : *Rayonnement*, préface de Charles Fabry, collection Armand Colin. — Eugène Darmois : *L'éclairage*, préface d'André Blondel, Gauthier-Villars. — Henri Pariselle : *Les instruments d'optique*, collection Armand Colin. — Maurice Leblanc fils : *L'arc électrique*, « Le Journal de Physique ». — Maurice de Broglie : *Les rayons X*, « Le Journal de Physique ». — Hélois Ollivier : *Cours de Physique générale*, III, Hermann. — Albert Forestier : *L'énergie rayonnante*, préface de Marcel Boll, Blanchard. —

1er Août : J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 10e série, Delagrave. — Rémy Perrier : *La Faune de la France illustrée*, X., Vertébrés, Delagrave. — M. Molliard et Et. Rabaud : *La Feuille des Naturalistes*, Et. Chiron. — Allorge et G. Hamel : *Revue algologique*, Laboratoire de Cryptogamie du Muséum. — Henry Lafosse : *Les Eaux et les Bois*, la Renaissance agricole, Payot. — L. Lindet : *Le Lait et la Science*, la Renaissance agricole, Payot. — **15 Août** : Fréchet et Halbwachs : *Le calcul des probabilités à la portée de tous*, Dunod. — Emile Borel et Robert Deltheil : *Probabilités, erreurs*, collection Armand Colin. — Emile Borel : *Le hasard*, Alcan. — Louis Bachelier : *Le jeu, la chance et le hasard*, Flammarion. — Laplace : *Essai philosophique sur les probabilités*, Etienne Chiron. — Emile Borel : *Eléments de la théorie des probabilités*, Hermann. — Emmanuel Carvallo : *Le calcul des probabilités et ses applications*, Gauthier-Villars. — **1er Septembre** : Dr Emile Devaux : *La Période d'allaitement et la croissance du cerveau ; les Ralentissements de développement et l'interprétation des grands faits paléontologiques ; Un Caractère différentiel fondamental entre l'espèce et la race*, Revue scientifique, 1923, et Revue générale des sciences, 1923 et 1924. — Dr Henri Vignes : *A propos de certains cas de stérilité et de mortinatalité ; Régime alimentaire et stérilité*, la Presse médicale et le Concours médical, 1924. — G. Backman : *La Longueur du corps au cours de la journée*, Société de biologie de Lettonie, 1924. — J. Bryant : *La Longueur de l'intestin humain*, The American journal, 1924. — **15 Septembre** : Henri Vigneron : *Précis de chimie physique*, Masson. — François Bourion : *Thermochimie*, Gaston Doin. — Charles Maugin : *La structure des cristaux*, « le Journal de Physique ». — Mémento. — **1er Octobre** : *L'Année biologique*, fondée par Yves Delage, 28e année, Presses universitaires. — **15 Octobre** : Georges Bruhat : *Cours d'électricité*, Masson. — Charles Fabry : *Eléments d'électricité*, Collection Armand Colin. — Henri Gay-Lancermin : *Cours de magnétisme et d'électricité*, « Les presses universitaires de France ». — Ernest Coustet : *L'électricité*, Hachette. — René Brocard : *L'électricité au foyer*, « La science et la vie ». — **1er Novembre** : E. Guyénot : *l'Hérédité*, Encyclopédie scientifique, Doin. — *Une discussion sur l'hérédité des caractères acquis* à la Linnean Society, d'après l' « Année biologique ». — L. Cuénot, Mercier : *Notes sur l'hérédité de malformations expérimentales*, Académie des Sciences, 1924. — **15 Novembre** : André Lamouche : *La Méthode générale des sciences pures et appliquées*, Gauthier-Villars. — Jules Sageret : *La Révolution philosophique et la science*, Alcan. — Mémento. — **1er Décembre** : Georges Matisse : *Le Mouvement scientifique contemporain en France*, II, *Les sciences physiologiques*, collection Payot. — *Le Métabolisme de base*, 1 volume de 196 pages, édité par la Société de biologie, Masson. — Edouard de Pomiane : *Le code de la bonne chère*, 700 recettes simples, publiées sous les auspices de la Société scientifique d'hygiène alimentaire, Albin Michel. — **15 Décembre** : Marie Curie : *Pierre Curie*, Payot. — Frederick Soddy : *Le radium*, traduit par Adolphe Lepape, Alcan. — Jean Becquerel : *La radioactivité et les transformations des éléments*, Payot. — P. Loisel : *La radioactivité*, Quillet. — Marcel Laporte : *Le radium*, Stock.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Février : Dernières expositions au Musée du Louvre des legs de Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — L'Exposition d'art indigène des colonies françaises au Musée des Arts décoratifs. — Nécrologie : Ernest Babelon. — **1er Mars** : Au Musée du Louvre : le *Portrait de la marquise d'Orvilliers*, par David ; le *Saint Jérôme dans le désert*, de Patinir. — Autres dons ou acquisitions au Louvre, à Versailles et au Musée du Luxembourg. — *Le Déjeuner des canotiers*, de Renoir, vendu en Amérique. — Mémento bibliographique. — **1er Avril** : Au Musée du Louvre : exposition des dons faits par M. Léon Bonnat, et exposition de dessins de Géricault ; le bureau de l'abbé Terray. — Mémento biblio-

graphique. — **15 Juin** : Expositions à la Bibliothèque Nationale, au Musée des Arts décoratifs et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Ouverture du Musée Henner. — Une miniature retrouvée de Jean Fouquet. — Un Frans Hals de cinq millions et demi. — Records de prix de vente d'œuvres d'art. — Mémento bibliographique. — **1er Juillet** : L'Exposition de l'art suisse au Jeu de Paume. — Au Musée du Louvre : la vente des bijoux de Mme Thiers. — **1er Août** : Au Musée du Louvre : l'esquisse du plafond de François Lemoine pour la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Sulpice ; l'esquisse de Delacroix pour la *Bataille de Taillebourg* ; exposition de dessins concernant les sports. — Exposition des Arts de l'Asie au Musée Cernuschi. — L'Exposition de l'Art dans le cinéma français au Musée Galliera. — La sixième « saison d'art » de Beauvais. — Mémento bibliographique. — **1er Novembre** : L'Exposition d'été du Musée des Arts décoratifs. — Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux en 1923. — La réouverture du Musée de Lille. — Mémento bibliographique. — **15 Décembre** : Au Musée du Louvre : antiquités orientales ; la *Vierge* d'Isenheim ; la nouvelle salle Donatello. — Les enrichissements du Musée de Strasbourg. — Un retable gothique français émigré en Amérique. — Un nouveau faux au Musée de Berlin : une prétendue plaquette de Donatello. — Mémento bibliographique.

MUSIQUE

1er Février : Opéra-Comique : *La Brebis égarée*, roman musical en 3 actes et 20 tableaux, poème de M. Francis Jammes, musique de M. Darius Milhaud. — **1er Avril** : Opéra-comique : *La plus Forte*, poème de M. Jean Richepin, musique de Xavier Leroux ; *Le petit elfe Ferme-l'Œil*, ballet de M. Florent Schmitt. — Opéra-National : *Esclarmonde*, de Jules Massenet. — Publications Maurice Sénart et Cie. — **15 Mai** : Opéra-National : *Les Dieux sont morts*, drame lyrique en 2 actes de M. Eugène Berteaux, musique de M. Charles Tournemire ; *Siang-Sin*, ballet de M. Jobbé-Duval, musique de M. Georges Hue. — Opéra-Comique : *L'Appel de la Mer*, drame lyrique d'après J.-M. Synge, paroles et musique de M. Henri Rabaud. — **1er Juillet** : Concerts Koussevitzky : Arthur Honegger : *Pacific* (231) ; A. Tansman : *Légende* ; Roland Manuel : *Tempo di Ballo* ; Francesco Malipiero : *Impressions d'après nature* ; Florent Schmitt : *Mirages* ; Serge Prokofieff : *Deuxième Concerto* ; *Sept ! Ils sont sept !* Igor Stravinsky : *Concerto pour piano et orchestre d'harmonie*. — A. Honegger : *le Roi David*. — **15 Octobre** : Théatre des Champs-Élysées. M. Damrosch : *Cycle Beethoven* ; M. Mengelberg : *la Neuvième Symphonie* et *la Passion selon saint Matthieu* ; Opéra de Vienne : *Cycle Mozart* ; M. Walther Straram : *Festival Mozart*. — Soirées de Paris : *Mouchoir de Nuages*, de M. Tristan Tzara ; *Le beau Danube*, musique de Johann Strauss : *Les Roses*, d'après Olivier Métra, par M. Henri Sauguet ; *Mercure*, ballet de M. Erik Satie ; *Gigue* ; *Salade*, ballet de M. Darius Milhaud. — Ballets Russes : *les Fâcheux*, ballet de M. Georges Auric ; *les Biches*, ballet de M. Francis Poulenc ; *Une éducation manquée*, de Chabrier ; *les Tentations de la Bergère*, musique de Montéclair ; *le Train bleu*, ballet de M. Darius Milhaud. — **1er Décembre** : Gabriel Fauré. — Ch.-M. Widor : *Initiation musicale*. — Opéra-National : *Nerto*, opéra de M. Maurice Léna, d'après Mistral, musique de M. Ch.-M. Widor.

MYCOLOGIE

1er Mai : Champignons comestibles : Les trois premiers champignons de l'an ; les pezizes et la sarcosphœra coronaria ; les Morilles ; le Tricholome dit Mousseron de la Saint-Georges ; Champignons mortels ; Champignons dangereux ; Champignons suspects ; Champignons avariés. — Raoul Ponchon et la méthode positive de prophylaxie mycologique. — 1er Octobre : Précocité du champignon en 1924. — Pleurote corne d'abondance et polypore squameux. — La plasticité du cryptogame. — Champignons retardataires. — Une pézize particulière aux cèdres. — Le « cha-

pitre des chapeaux » en mycologie. — Classification des hydnes. — Une ode de Raoul Ponchon. — Nocivité de l'entolama lividum. — Un roman de M. Lucien Descaves.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Mars : Le Mausolée de Fénelon à Cambrai par Jean-Louis Lemoyne, 1724. — 1er Octobre : Un maître verrier : Richard Burgsthal.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

1er Août : Le rapport des Experts et la question des réparations.

NOTES ET DOCUMENTS ESOTÉRIQUES

1er Décembre : Le Roi du Monde et les Mystères de l'Agarthi.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Septembre : Sous l'œil des Consuls : Lady Stanhope en Syrie. — 1er Octobre : Une enquête « neutre » sur les causes de la guerre mondiale. — 1er Novembre : La première idée d'un dirigeable aérien appartient-elle à la France ?

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

15 Décembre : Le Fisc et la Prostitution.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Les origines familiales de J.-H. Fabre. — 15 Février : A propos de « Poison perdu ». — 1er Mars : Une Lettre inédite de Balzac. — 15 Mars : J.-H. Rosny aîné et la Préhistoire. — 1er Avril : Un hôte de Flaubert en Egypte. — 15 Avril : Le dernier voyage de Lord Byron. — 1er Mai : Frédéric Mistral, « Journaliste républicain ». — 15 Mai : Olivier-Hourcade. — 1er Juin : Peut-on savoir quand Becque écrivit « les Corbeaux » ? 15 Juin : Ronsard. De l'érection de son sépulcre. — 1er Juillet : Quatre lettres inédites d'Emile Zola. — 1er Juillet : De l'usage intempestif de la particule « de » dans le journalisme et en littérature. — 1er Août : Un souper de Monselet. — 1er Septembre : Hippolyte Taine et le Midi. — Création et Critique. — 15 Septembre : Au sujet des Origines paternelles d'André Chénier. — 1er Octobre : Sous le Masque. Anciens pseudonymes. — 15 Octobre : La Muse à Bibi. — 1er Novembre : Un gentil petit plagiat de Jack London. — 15 Novembre : Un disciple de Ronsard. — 1er Décembre : La véritable histoire de « Colombine ». — 15 Décembre : Comment Augustin Thierry composa les récits des Temps mérovingiens.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Novembre : Ferruccio Busoni.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Décembre : La théorie de la Relativité en cinquante lignes.

ORIENTALISME

15 Janvier : Inde. — Paul Masson-Oursel : *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, Geuthner, 1923, in-8 de 305 p. — Kâlidâs Nâg : *Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'Arthaçâstra*, Jouve. — P.-L. Vaidya : *Etudes sur Aryedeva et son Catuhçataka* (ch. VIII-XVI), Geuthner 1923. — Islam. — Louis Massignon : *Al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922*, Geuthner, 2 vol. — *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Ibid. — Gabriel Ferrand : *Voyage du marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine, rédigé en 851*, suivi de remarques par Abû Zayd Hasan (vers 916), traduit de l'arabe avec Introduction, Glossaire et Index. Bois dessinés et gravés par Andrée Karpelès, Bossard.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Lieutenant-colonel de Ripert d'Alauzier : *Un Drame historique. La résurrection de l'Armée serbe*, Payot. — G. Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental : Les offensives de 1915*, Berger-Levrault. — **1er Février** : Cap. de frégate Chack : *La Guerre des Croiseurs*, Tome II, Challamel. — Lieut. de vaisseau J. Amet : *le Jutland*, avec préface du V.-A. Lacaze, Renaissance du Livre. — **1er Avril** : M. Godinot-Puvion : *Sous le brassard rouge*, Valentin Bresle, 188 *bis*, rue de Solférino à Lille. — Etienne Giran : *Parmi les Zouaves*, éditions du Monde Nouveau. — Maxime Bergès : *La Colonne de Marach*, la Renaissance du Livre. — Général Max Hoffmann : *Der Krieg der versaumten Gelegenheiten*, München, Verlag für Kulturpolitik. — **15 Juillet** : Général Buat : *Hindenburg et Ludendorff, stratèges*, Berger-Levrault. — Mermeix : *Fragments d'Histoire 1914-19... au sein des Commissions*, Ollendorff. — Général Thévenet : *La Grande Guerre, 1914-1918*, Colin. — Ambroise Got : *Face à la mort*, Perrin. — **1er Août** : Lieutenant-colonel Repington : *La Première Guerre mondiale* (1914-18), t. II, in-8, Payot. — L. Accambray : *Souvenirs et leçons de la Guerre. Qu'est-ce que la République ?* Editions du Monde Nouveau. — Jean Vic : *La Littérature de guerre, manuel méthodique et critique des publications de la langue française, 2 août 1914-11 novembre 1918*, 5 volumes, Les Presses françaises, 16 *bis*, rue de Châteaudun. — **15 Août** : René Sauliol : *Silhouettes de guerre*, Berger-Levrault. — Bernard Frank : *Le Carnet d'un enseigne de vaisseau*, Flammarion. — **1er Septembre** : *La Politique germanophile du Vatican pendant la guerre*, La Brochure républicaine, 1, rue Tardieu. — Noël Domège : *En marge de Plutarque*, La Renaissance du Livre. — Léon Accambray : *Qu'est-ce que la République ? Souvenirs et leçons de la Guerre*, éditions du Monde Nouveau. — Robert d'Harcourt : *Souvenirs de captivité et d'évasions*, Nouvelle Librairie Nationale. — Dr Léon Baros : *Souvenirs de mobilisation et de dépôt*, A. Humblot à Nancy. — Ib. : *Quelques impressions de guerre*, Mazel, à Largentière (Ardèche). — **15 Septembre** : Hubert Bourgin : *Le Parti contre la Patrie, histoire d'une sécession politique*, 1915-1917, Plon. — **1er Novembre** : Thierry Sandre : *Le Purgatoire*, Edgar Malfère, 7, rue Delambre, à Amiens. — Eugène E. Lemercier : *Lettre d'un soldat*, Berger-Levrault. — A. Poidebard : *Au carrefour des routes de Perse*, G. Crès. — **15 Novembre** : Commandant A. Grasset : *Ethe* (le 22 août 1914 au IVe Corps d'armée), Berger-Levrault. — J.-M. Bourget : *Les Origines de la Victoire*, La Renaissance du Livre.

PHILOSOPHIE

15 Mai : Gabriel Séailles : *La Philosophie du travail*, Presses Un. de F., 1923. — [Anonyme :] *La philosophie et la religion de demain*, Giard, 1923. — Dr H. Mariave : *Le philosophe suprême*, Montpellier, l'auteur, 1923. — Paul Choisnard : *La loi de relation et l'erreur séparatiste en science et en philosophie*, Chacornac, 1923. — Paul Masson-Oursel : *La philosophie comparée*, Alcan, 1923 (Bibl. de phil. cont.). — André Cresson : *La position actuelle des problèmes philosophiques*, Stock, 1924. — François d'Hautefeuille : *Le privilège de l'intelligence*, Bossard, 1924. — Paul Gille : *Esquisse d'une philosophie de la dignité humaine*, Alcan, 1924 (Bibl. phil. cont.). — **1er Octobre** : PUBLICATIONS RÉCENTES SUR LA PSYCHANALYSE. — Dr S. Freud : *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, trad. Y. Le Lay, Payot. — A. Hesnard : *La psychanalyse, théorie sexuelle de Freud*, Stock. — Drs R. Laforgue et R. Allendy : *La psychanalyse et les névroses*, préf. de H. Claude, Payot. — Dr H. Flournoy : *La psychanalyse, les médecins et le public*, Neuchâtel, Genève, Paris, éd. Forum. — J. Ralph : *Connais-toi par la psychanalyse*, Payot. — « Le Disque vert » : *Freud et la psychanalyse*, numéro spécial, Paris-Bruxelles. — **15 Octobre** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Léon Brunschvicg : *Spinoza et ses contemporains*, 3e éd. augmentée, Alcan, 1923 (Bibl. de Phil. cont.). — Raphaël Lévêque : *Le problème de la vérité dans la philosophie de*

Spinoza, Strasbourg et Paris, Istra, 1923 (Publ. Fac. Let. U. St.). — *Emile* Boulan : *François Hemsterhuis, le Socrate hollandais*, suivi de *Alexis ou du Militaire*, Groningue, Noordoff et Paris, Arnette, 1924. — R. de Boyer de Sainte-Suzanne : *Essai sur la pensée religieuse d'Auguste Comte*, avec une préface de L. Lévy-Bruhl, Nourry, 1923. — A. Comte : *Pensées et préceptes*, recueillis et commentés par Georges Deherme, Grasset, 1924. — Henri Lichtenberger : *La philosophie de Nietzsche*, suivie d'*aphorismes et de fragments choisis*, 12e éd., Alcan, 1923 (Bibl. phil. cont.). — F. Nietzsche : *Saint Janvier, suivi de quelques aphorismes*, Stock, 1923 (Les Contemporains). — Bertrand Russell : *Les problèmes de la philosophie*, trad. par Mlle J.-F. Renauld, Alcan, 1923 (Bibl. Phil. cont.). — Floris Delattre : *W. James bergsonien*, Presses Un. de F., s. d. — Albert Thibaudet : *Le Bergsonisme*, 2 vol., Nouv. R. F., 1923. — Marcel Boll : *Attardés et précurseurs*, Chiron, 1922. — L. Dugas : *Le philosophe Théodule Ribot*, Payot, 1924.

LES POÈMES

1er Janvier : Paul Leclère : *Amantes des Fontaines*, Stock. — Maurice Boucher : *Paysages*, Povolozky. — Jean-Marie Guislain : *Variations sur un air bucolique*, Messein. — René Jolivet : *Flammes Errantes*, Messein. — Albert Bausil : *La Neuvième Offrande*, « éditions du Coq Catalan ». — Raoul Gain : *Poèmes de l'Ombrelle*, suivis de *Premier vers*, ornés d'un bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». — J. Pomès : *Cahier d'un poète*, Bagnères-de-Bigorre, s. n. d'éditeur. — Edme Goyard : *Poèmes de la Pendule*, Max Maloine. — André Castagnou : *les Quatre Saisons*, Spolète, s. n. d'éd. — G.-G. Lanza : *Balades libres aux Dames du Temps Présent*, Fast. — Pierre Dumas : *Silène*, poème en trois tableaux, Henri Jonquières. — Charles Foix : *Une Trilogie*, Henri Jonquières. — Marc-Adolphe Guégan : *Oya-Insula ou l'Enfant à la Conque*, Messein. — Jean Bouchary : *Images d'Auvergne*, « édition de la Revue de l'Univers ». — François de Saint-Just : *Baguenaudes, et quelques Nocturnes*, préface de Sébastien-Charles Leconte, Messein. — Henri Hoppenot : *Moharem*, « au Sans-Pareil ». — Solange Rosenmark (née Autard de Bragard) : *La Dame Créole*, avec un portrait par Lucie Delarue-Mardrus, « à la Belle-Edition ». — 1er Février : Charles Van Lerberghe : *Entrevisions, suivi de Poèmes Posthumes*, Crès. — Albert Mockel : *La Flamme stérile*, Mercure de France — Gustave Kahn : *La Pépinière du Luxembourg*, Fasquelle. — Paul Fort : *L'Amour et l'Aventure*, avant-propos de Frédéric Mistral, Flammarion. — Jean Léger : *Poèmes de la Genèse, suivis du Chant de la Vie*, 45 bois originaux dessinés et gravés par Max Bugnicourt, préface de J.-H. Rosny aîné, « éditions du Bon Plaisir », Toulouse. — Adrien-Pierre Bagarry : *La Maison qui pleure*, bois gravés de Ch. Jacquemot, « Société du Livre d'art ancien et moderne ». — 1er Mars : Maurice Magre : *La Porte du Mystère*, Fasquelle. — Franc-Nohain : *Le Jardin des Plantes et des Bêtes*, « le Livre ». — Alphonse Métérié : *Le Cahier Noir*, Malfère. — Areno Iukanthor : *La Cantate Angkoréenne*, bois originaux par J. et G. Seby, Figuière. — Doëtte Angliviel : *La Lune des Chats*, bois gravés de R. Henry Munsch, « la Connaissance ». — Divers : *Le Roussillon et les Poètes*, poèmes recueillis, préfacés et annotés par Henry Noëll, « Librairie de France ». — Charles Derennes : *La Fontaine Jouvence*, Garnier frères. — 1er Avril : Philéas Lebesgue : *La Bûche dans l'âtre*, Chiberre. — Paul Souchon : *Dans le Domaine des Cigales*, suivi *de l'Elégie du Retour*, dessins de Valère Bernard, Chiberre. — Jean de Lassus : *Apparences*, « la Pensée française ». — Charles-Théophile Féret : *Le Bourdeau des Neuf Pucelles*, « les Cahiers littéraires », Caudéran-Bordeaux. — André Bréval : *Poèmes*, bois originaux de D. Galanis, Chiberre. — André Stirling : *Le Pâtre aux yeux clairs*, Chiberre. — Claude-André Puget : *Pente sur la Mer*, préface de Jules Romains, « le Mouton Blanc ». — René Giraud : *Pétales*, Georges Subervie. — Charles de Richter : *Bernerette... et mon Amour*, Chiberre. — Marius Scalési : *Les Poèmes d'un Maudit*, « Belles-Lettres ». — Piat : *Le Médaillier*, Jouve. — Abbé F. Vallée : *De Semaine en Se-*

maine, Messein. — Léo Loups : *Les Déesses*, « les Images de Paris ». — Loys Labèque : *Le Miroir Mystique*, Malfère, Amiens. — **1er Mai** : Anne-Armandy : *Le Livre des Symphonies*, Chiberre. — Jeanne Marvig : *O Lyre d'Apollon...*, « Edition et Librairie ». — Jeanne Marvig : *Marie-Madeleine*, Toulouse, « Editions du Travail ». — Marie Allo : *Les Fontaines*, Chiberre. — Cécile Périn : *Finistère*, « Le Divan ». — Hélène Jung : *La Vierge au Donateur*, Courtot. — Aline Henry : *Le Fardeau sur l'épaule*, « les Tablettes ». — Suzanne Tessier : *Dans l'Ombre du Maître*, bois originaux de Jean-Jules Dufour, Chiberre. — Geneviève Duhamelet : *Pour l'Amour de l'Amour*, « les Gémeaux ». — Claire Cailleaux : *Chinoiseries*, illustrations de Szeto S. Wai, « éditions du Monde Nouveau ». — **1er Juin** : Charles Guérin : *Premiers et Derniers Vers*, « Mercure de France ». — Georges Rodenbach : *Œuvres*, tome I, introduction par Camille Mauclair, « Mercure de France ». — Emile Verhaeren : *A la vie qui s'éloigne*, « Mercure de France ». — Francis Vielé-Griffin : *Choix de poèmes*, avec une introduction par Jean de Cours et un portrait par Théo van Rysselberghe, « Mercure de France ». — Edouard Dujardin : *Le Mystère du dieu mort et ressuscité*, Messein. — André Spire : *Fournisseurs*, éditions du Monde Nouveau. — Francis Jammes : *le Deuxième Livre des Quatrains*, « Mercure de France ». — Albert Saint-Paul : *Le tombeau de Stéphane Mallarmé*, bois gravé de Jean Saint-Paul, Sensarric. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Précipité de Suavités*, Perrin. — **1er Juillet** : Maurice du Plessys : *Le Feu Sacré*, préface d'Ernest Raynaud, Garnier frères. — Ernest Raynaud : *A l'Ombre de mes Dieux*, Garnier. — A.-P. Garnier : *Le Soir marin*, Garnier frères. — Marquis de la Soudière : *L'Ile du Voyage*, préface de Mme la comtesse de Noailles, Lemerre. — Daniel Thaly : *L'Ile et le Voyage, petite odyssée d'un poète lointain*, « le Divan ». — Jean Laigle : *Odelettes*, Darantière, Dijon. — Marine Spadaro Pacha : *Des Tisons et des Cendres*, « les Gémeaux ». — José Severiano De Rezende : *Hymne à l'homme qui viendra*, H. Gaulon. — Hector Diaz Leguizamon : *Dafne*, Cristiana, Det Mallingske Bogtrykkeri. — **15 Juillet** : Roger Dévigne ; *Le Cheval magique*, « l'Encrier ». — André Breton : *Clair de Terre*, s. n. d'édit. — Ivan Goll : *Le Nouvel Orphée*, « éditions de la Sirène ». — Luc Durtain : *Perspectives*, Delamain, Boutelleau. — Lucien Jacques : *La Pâque dans la Grange*, avec des bois de l'auteur. E. Malfère, Amiens. — Ernest Prévost : *Le Livre de l'Immortelle Amie*, Jouve. — Georges Vidal : *Devant la Vie*, « La Librairie Sociale ». — Charles de Bussy : *La Muse-Enfant*, Ducrocq. — Philippe Dufour : *Le Trèfle d'Apollon*, Chiberre. — Paul-Auguste Nicolas : *La Sieste sous l'Olivier*, « Les éditions Pan ». — **1er Août** : Marie Le Franc : *Les Voix de Misère et d'Allégresse*, G. Crès. — Hilda de Steiger : *L'Autel inachevé*, « Rythme et Synthèse ». — Marie-Louise Vignon : *Le Cœur ardent et grave*, Chiberre. — Thyde Monnier : *Cette vieille Romance...* « les Tablettes ». — Albert Clouart : *La Sainte à la Source*, s. n. d'édit. — Théron de Montaugé : *Moisson*, H. Didier. — Henri Tilleul : *Les Voyages fervents*, Angers, Société des Editions de l'Ouest. — Yvan Lenain : *La Chambre claire*, Figuière. — Henri Allorge : *Petits poèmes électriques et scientifiques*, préface de M. Edouard Schuré, Perrin. — **15 Août** : Alain-Fournier : *Miracles*, avec une introduction de Jacques Rivière, « Nouvelle Revue française ». — Robert de la Vaissière : *Anthologie poétique du XXe siècle*, G. Crès. — Paul Fort : *Le Marchand d'images*, Flammarion. — Léon Kochnitzky : *Elégies bruxelloises*, « éditions du Monde Nouveau ». — Maurice Caillard : *La Barque aux Souvenirs*, éditions de « Belles-Lettres ». — Jacques Richepin : *Mon Cœur*, Flammarion. — **1er Septembre** : Gaston Mouren : *Poèmes*, « éditions de Fortunio », Marseille. — Gilbert Lély : *Aréthuse ou Elégies*, Lemerre. — Georges Carian : *Aux Jardins du Passé*, « éditions de Belles-Lettres ». — L.-M. Chartois : *Ames*, illustrations par Léonard Bordes, « éditions du Monde Moderne ». — René Maublanc : *Cent Haïkaï*, « le Mouton-Blanc », Maupré, par Charolles. — Le Breton Grandmaison : *Pulsations ou quelques vers*, frontispice par Ludovic de Magallon, « édi-

tion du Chevalier ». — Pascal Thémanlys : *Le monocle d'émeraude*, préface d'Hélène Vacaresco, A. Delpeuch. — Jean de Lestre : *Poèmes*, Berger-Levrault. — Jean-Marie Mestrallet : *Choix de poèmes*, Chiberre. — 15 Septembre : Gaston Luce : *Le Jardin de Ronsard*, « le Divan ». — Fernand Fleuret : *Le Triomphe du Pin de Bourgueil*, Garnier frères. — Henri Courmont : *Les Quinze sonnets Saint-Martin*, Ch. Courmont. — Noël de la Houssaye : *Le premier livre des Odes Pindariques*, Ch. Courmont. — François-Paul Alibert : *Elégies Romaines*, avec un portrait de l'auteur, gravé par Jean Aubert, « Nouvelle Revue française ». — François-Paul Alibert : *Le Cantique sur la Colline*, « à la Cité des Livres ». — Jean Royère : *Poésies*, Edgar Malfère, Amiens. — Victor-Emile Michelet : *Le Tombeau d'Hélène*, « l'Encrier ». — Charles d'Eternod : *Le Pèlerin Illuminé*, « le Divan ». — Louis Thomas : *D'un autre Continent*, « le Divan ». — 1er Octobre : Pierre Reverdy : *Les Epaves du Ciel*, « Nouvelle Revue française ». — Pierre-Jean Jouve : *Prière*, Delamain, Boutelleau et Cie. — Blaise Cendrars : *Kodak (documentaire)*, Delamain, Boutelleau. — Gabriel Audisio : *Poème de la Joie*, « édition du Solitaire ». — Jean Hytier : *La Belle Sorcière*, « le Mouton Blanc ». — René Laporte : *Le Voyageur*, « les Cahiers Libres ». — Claude-André Puget : *Matin aux Oliviers*, s. n. d'édit. — Achille Millien : *Anthologie*, impr. Fortin. — Achille Millien : *Poèmes choisis*, la Revue « le Feu », Aix-en-Provence. — 15 Octobre : *Le Tombeau de Michel Abadie*, « Les Cahiers du Centre ». — Adrien Chevalier : *Sur l'autre Versant*, Chiberre. — E.-M. Bénech : *Fanes*, G. Crès. — Francis Borrey : *La Viole d'Amour*, François Bernouard. — René Piat : *La Ruée des Glas*, Chiberre. — 1er Novembre : Renée de Brimont : *Psyché*, Plon-Nourrit. — Comtesse de Noailles : *Poème de l'Amour*, Fayard. — Marie Dauguet : *Ce n'est rien, c'est la Vie*, Chiberre. — 15 Novembre : Charles Perrot : *Les Efforts et le Destin*, « la Renaissance du Livre ». — Albert Erlande : *Festival*, bois gravés par André Favory, « Librairie de France ». — Léon Vérane : *Le Promenoir des Amis*, Garnier. — Cora Laparcerie : *J'aime*, Fasquelle. — Eugène Hollande : *Un Rêveur*, Perrin. — Ernest Jaubert : *Roses d'Automne*, Lemerre. — Paul Gilson : *L'Aube Inquiète*, « Edition du Chevalier ». — Alphonse Métérié : *Odelette à la Vaine Louange d'Aix-en-Provence ou le Poison de la Littérature*, « les Cahiers d'Aix-en-Provence ». — 1er Décembre : Maurice-Pierre Boyé : *Le Cortège Rustique*, bois originaux de Jacques Bille, « éditions du Croquis ». — Louis Roché : *Temps Perdu*, « le Divan ». — Georges Rollin : *Casqués d'azur*, préface du Maréchal Foch, Perrin. — Marcel Duminy : *Sur la terre et plus loin...* « Société Générale d'Edition ». — Marcel Caruel : *Voyelles*, « éditions du Pampre ». — Robert Ganzo : *Pirouettes Sentimentales*, « la Pensée Latine ». — Emile Cottinet : *Les Cimes Voilées et Rythmes de la Vieille France*, « les Gémeaux ». — Marcel Achard : *La Muse Pérégrine*, Marqueste, Toulouse. — 15 Décembre : Germain Nouveau : *Poésies d'Humilis et Vers Inédits*, préface d'Ernest Delahaye, Messein. — Jean Lebrau : *Le Ciel sur la Garrigue*, Librairie de France. — Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline) : *Hymnes et Versets*, Plon-Nourrit. — Georges Heitz : *Offrandes*, « éditions des Feuilles Critiques ».

POÉTIQUE

1er Janvier : Jules Romains et G. Chennevière : *Petit Traité de Versification*, « Nouvelle Revue française » (suite et fin). — 15 Mai : André Dumas : *Du métier de poète*, « Belles-Lettres », novembre 1922. — F... : *Pourquoi l'on écrit en vers*, « Nos Poètes », 15 novembre 1923. — *Qu'est-ce que le vers français ?* « Nos Poètes », 15 décembre 1923. — Jean Hyther : *Les techniques modernes du vers français*, Les Presses universitaires de France, 1923.

PRÉHISTOIRE

1er Avril : Dr Capitan : *La Préhistoire*, in-32, Paris, collection Payot. — J.-H. Rosny : *Les Origines (La Préhistoire)*, in-18, Paris, Crès. —

Léon Rey : *Observations sur les Premiers Habitants de la Macédoine*, deux vol. in-8°, de Boccard. — Harlan I. Smith : *An Album of Prehistoric Canadian Art*, Bull. 37 (Anthropological series) du Victoria Memorial Museum, in-8°, Ottawa, Canada. — **1er Juin** : Paul Vouga : *La Tène, monographie de la Station, publiée au nom de la Commission des Fouilles*, in-4°, 50 pl. en phototypie, Leipzig, Hiersemann. — *Genava, Bulletin du Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, tome I, 1923, 8° carré, au Musée. — **15 Octobre** : E. Passemard : *Les Stations paléolithiques du Pays Basque*, in-8° avec 137 fig., 9 pl. et 1 carte, Bayonne, Bodiou. — Harold Peake : *The Bronze Age and the Celtic World*, in-4°, 14 pl., Londres, Benn frères. — **15 Décembre** : E. Herbert Stone : *The Stones of Stonehenge. ; a full description of the structure and of its Outworks*, Londres, Robert Scott, 4°, avec nombreux diagrammes et photos. — O. G. S. Crawford, *Air Survey and Archeology*, Ordnance Survey Professional Papers, New Series, n° 7, Londres, Imperial House, Kingsway, gr. 4°, 5 sh. — Auguste Adollent : *Les tombes gallo-romaines à inhumation des Martres-de-Veyre*, Puy-de-Dôme, Paris, Klincksieck, 4°.

PUBLICATIONS D'ART

15 Octobre : F. Gilles de la Tourette : *L'Orient et les Peintres de Venise*, Champion. — Henry Lapauze : *Histoire de l'Académie de France à Rome*, Plon. — Ambroise Vollard : *Paul Cézanne*, Crès. — Pierre Reverdy : *Pablo Picasso*, « Nouvelle Revue Française ». — François Fosca : *Maurice Denis*, « Nouvelle Revue Française ». — Tristan Klingsor : *Joseph Bernard*, « Nouvelle Revue Française ». — Mémento.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Les colonies et le suffrage universel : La proposition de loi n° 5659. — Mémento. — **15 Février** : Albert Londres : *Au bagne*, Albin Michel. — **1er Avril** : L'épopée coloniale. — Victor Beauregard : *L'Empire colonial de la France*, Paris, Challamel, 1924. — Colonel O. Meynier : *Les conquérants du Tchad*, Paris, Flammarion, 1924. — Haardt et André Dubreuil : *La première traversée du Sahara en automobile*, Paris, Plon-Nourrit, 1924. — Mémento. — **15 Juin** : André Bonamy : *Les deux rives du Sahara*, Paris, Emile Larose, 1924. — Mémento. — **1er Septembre** : Rapport général sur l'Exposition de Marseille. — **15 Octobre** : Jauréguiberry : *Les blancs en pays chauds. Déchéance physique et morale*, Maloine, éditeur, Paris, 1924. — **15 Novembre** : Albert Viviès : *L'âme de la Cochinchine*, Albert Portail, éditeur, Saïgon, 1924. — Mémento.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

15 Janvier : Les économies budgétaires.

QUESTIONS FINANCIÈRES

1er Février : La crise du franc.

QUESTIONS FISCALES

1er Avril : L'égalité devant l'impôt. — **1er Mai** : Les Nouvelles ressources fiscales. Coup d'œil d'ensemble sur la loi du 22 mars 1924. — **15 Mai** : Carnets de coupons et bordereaux de coupons. — **15 Juin** : Au sujet des droits de mutation, a-t-on intérêt à partager ses biens de son vivant ? — **15 Août** : La loi du 22 mars 1924 et l'amnistie en matière d'impôts. — **15 Octobre** : Les donations déguisées sous forme d vente.

QUESTIONS INTERNATIONALES

15 Août : La question de Bessarabie et la paix européenne. — **15 Septembre** : La Controverse soudanaise. — **1er Octobre** : En Arabie : l'Imam Seoud contre le Chérif Hussein. — **1er Novembre** : la victoire d'Ibn

Seoud et la position de l'Angleterre. — **15 Décembre** : L'assassinat de Sir Lee Stack et la « Question » d'Egypte.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Mars : Compétence, Action Personnelle, Domicile du défendeur, lieu du fait incriminé. — Personnalité des Peines, Interdiction de l'absinthe, Débits de boissons, Fermeture et ouverture illégale de débits. — La Répression criminelle du XVIIe siècle et celle d'aujourd'hui. — **15 Mai** : Réfections au Code civil, Contenu des actes de naissance et des actes de décès, Déclaration de naissance, Consentement à mariage, Parent disparu. — Pension alimentaire, Délit d'abandon de famille. — Accidents du travail, Domestiques et gens de maison. — L'Affaire Lafarge. — **1er Juillet** : Légitimation des enfants naturels : enfants naturels simples ; enfants naturels adultérins. — Propriété littéraire et artistique ; ouvrages posthumes ; manuscrit ; objet incorporel ; don manuel. — Affaire Silvain-Jaubert-Doumic. Droit de réponse. — **1er Septembre** : La loi sur la police de la chasse. — **15 Novembre** : Régime de communauté ; Liquidation ; Reprise des propres ; Acquêts ; Faillite ; Inventaire notarié ; Droits de mutation entre vifs. — Romans policiers ; Laboratoires de police ; Recherches de traces. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Février : Après la catastrophe du *Dixmude*. — Capitaine R. Fonck : *L'Aviation et la Sécurité française*, Bossard. — Commandant Marcel Jauneaud : *L'aviation militaire et la guerre aérienne*, Flammarion. — **1er Avril** : Sur deux morts récents. — La Conférence navale de Rome. — Un dernier mot sur le *Dixmude*. — **15 Mai** : La loi sur l'organisation de l'armée. — La loi des cadres et des effectifs. — Le statut des officiers de réserve. — Le Programme naval. — **15 Juillet** : Capitaine de vaisseau Castex : *Questions d'Etat-major*, tome I, in-8, Fournier. — Capitaine de corvette Ven : *Les Armes nécessaires dans une Flotte*, in-8, Challamel. — Lieutenant de vaisseau d'Halewyn ; *La Bataille décisive*, in-8, Challamel. — **15 Septembre** : Le problème de la sécurité française. — Commandant Maurin : *Rôle et Emploi de l'artillerie sur voie ferrée*, Berger-Levrault. — Général Herr : *L'Artillerie. Ce qu'elle a été. Ce qu'elle est. Ce qu'elle doit être*, in-8, Berger-Levrault. — Lieutenant-Colonel Lebaud : *Maniement moral de la troupe*, Lavauzelle. — Lieutenant-Colonel E. Mayer : *La Psychologie du Commandement*, Flammarion. — Capitaine J. Callies : *L'art de faire des prisonniers*, Berger-Levrault. — Mémento. — **15 Décembre** : La réorganisation du Haut-Commandement dans la Marine. — La question de Biribi.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Janvier : A. Thomas : *Histoire de la Mission de Pékin*, Louis Michaud. — **1er Février** : Le plus ancien texte des évangiles, ou les lecteurs du *Mercure de France* mystifiés (suite et fin). — **1er Octobre** : Albert Houtin : Le Père Hyacinthe prêtre solitaire. — **15 Décembre** : Georges Goyau : *Les Origines Religieuses du Canada*, Bernard Grasset. — I. de Recalde : *Histoire jésuite, Histoire vraie*, Librairie moderne.

RÉGIONALISME

15 Janvier : Afrique du Nord. — Tourisme et propagande. — En vue du Centenaire. — Mort de Lys du Pac. — Mémento. — **1er Février** : Alsace. — Quelques mots sur l'évolution de la Littérature alsacienne. — Distinction de la Littérature populaire et de la Littérature savante. — Le Théâtre en dialecte. — Son origine. — Son état jusqu'en 1865. — Son évolution depuis 1870. — **1er Mars** : A propos des chemins de fer algériens de l'Etat. — **15 Mars** : Lyon. — L'Almanach des Amis de Guignol. — Les canuts. — L'Académie de Gourguillon. — L'Académie des Pierres

Plantées. — **1er Mai :** Bretagne-Armorique. — Congrès panceltique. — La vie des groupements. — Théâtre breton. — Mémento. — **15 Juin :** Beauvais et ses « Saisons d'Art ». — **15 Octobre :** La collection Agutte-Sembat au musée de Grenoble.

LES REVUES

1er Janvier : *Revue des Deux Mondes :* Une tragédie sur Cromwell, première œuvre de Balzac. — *Le Feu*, lettre de Mallarmé à Mistral pour lui proposer la fondation d'une ligue internationale des poètes, en 1873. — *Revue hebdomadaire :* Guillaume II et les Bismarck vus par M. A. Dumaine, en 1890. — *Les Tablettes :* portrait de Villiers de l'Isle-Adam, par Victor-Emile Michelet. — Mémento. — **1er Février :** Le salut des Lettres à Maurice Barrès : *Revue des Deux Mondes :* M. Paul Bourget ; *Revue Critique des Idées et des Livres :* M. de Noisay ; *Revue de France :* M. André Maurel, à propos du Stendhal-Club ; *Le Correspondant*, M. Henri Brémond ; *Nouvelle Revue française :* M. Albert Thibaudet ; *Revue française, L'Alsace française*, divers ; *L'Europe nouvelle :* M. René Gillouin ; *L'Opinion :* M. Jacques Boulenger. — *Revue de l'Amérique latine :* M. F.-G. Calderon. — *Le Crapouillot :* un mot de M. Forain. — *La Revue sans titre :* un pamphlet de M. Charles Fraval. — Naissance : *Japon et Extrême-Orient.* — Mémento. — **1er Mars :** *Revue de France :* Benoît XV vu par M. A. Besnard. — *Le Crapouillot :* « Honneur du Sport », par M. Dominique Braga — *La Revue Contemporaine :* M. Marcel Pollet prouve que le vieil Homère était Belge. — *Septimanie :* poème de M. Paul Duplessis de Pouzilhac. — *Revue de l'Amérique latine :* Une chanson populaire du Canada. — Naissances : *Coliseum ; Vouloir.* — Mémento — **1er Avril :** *Marsyas :* deux poèmes du barde breton J.-P. Callo'ch. — *Latitude-Sud 18°*, deux poèmes traduits du malgache moderne. — *Revue franco-américaine :* objections à M. André Brulé à propos de Mallarmé professeur d'anglais influençant Mallarmé poète. — *Revue de l'Amérique latine :* M. Marius André nous renseigne sur Nicanor della Rocca Vergalo, pseudo-inventeur du vers libre. — *Revue bleue :* exportation du blé russe en Allemagne pendant la guerre, sous le règne du tsar. — Mémento. — **1er Mai :** *Feuilles au Vent :* un beau portrait d'Olivier-Hourcade, par M. Henri Duclos, et des vers inédits du poète. — *Philosophies :* remarquable début de M. Robert Honnert. — *Idées françaises :* Paul Verlaine vu et écouté par M. Emile Le Brun. — *La Nouvelle Revue française*, poèmes de M. Julien Vocance. — Mémento. — **15 Mai :** *La Nouvelle Revue :* Byron parle de Stendhal, de la pruderie des Anglaises, de régénérer sa réputation en Angleterre par ses combats en Grèce. — *La Grande Revue :* Ce qu'a fait l'unique ministre des Lettres qu'ait eu la France. — *Le Florilège :* prière au génie de l'amour, chez les Indiens de l'Amazone. — Naissances : *La Girouette ; Lux.* — Mémento. — **1er Juin :** *La Wallonie en Fleurs :* M. Maurice Maeterlinck rend hommage à l'œuvre et au caractère de M. Albert Mockel. — *Les Œuvres Libres :* Les batailles de famille autour de Léon Tolstoï mourant. — *La Renaissance :* Théories du général Chapel et passe-temps des militaires à la retraite. — Naissance : *Algérie.* — Mémento. — **15 Juin :** *La Nouvelle Revue Française :* un admirable poème de M. Jules Romains et un profond essai de M. Alfred Fabre-Luce contre un retour de la guerre. — *La Revue Européenne :* Lénine vu et expliqué par Maxime Gorki. — *La Revue critique des Idées :* transformation. — Naissance : *Accords.* — Mémento. — **1er Juillet :** *La Revue de Paris :* d'une conférence de M. Francis Jammes sur Ronsard. — *Revue des Deux Mondes :* Mme Marcelle Tinayre à Haarlem et à Amsterdam. — *Bulletin de la vie artistique :* des vers de M. Maurice Utrillo. — *Sélection :* deux échantillons curieux des idées de M. P.-G. van Hecke. — Mémento. — **15 Juillet :** *Les Marges :* commémoration de Louis Codet ; un poème inédit ; Codet collaborateur de Bataille pour « Résurrection ». — *La Revue de Paris :* lettres inédites de P.-J. Toulet à Mme Bulteau et leur présentation par M. J.-L. Vaudoyer. — *La Muse française :* un sonnet de

J. Vincent Muselli. — *Clarté :* les idées de M. Grosz, dessinateur communiste allemand. — Mémento. — **1er Août** : *Revue de l'Amérique du Sud :* Souvenirs de M. Gustave Kahn sur Nicanor de Vergalo. — *La Revue mondiale :* M. Gémier parle de MM. Lenormand et Paul Fort. — *La Revue de Paris :* M. H. Bernstein, Dumas fils et la vraie gloire — *Le Correspondant :* Delcassé et la mission Marchand. — *Le Disque vert :* Le professeur L. Lapicque et les travaux de Freud. — Mémento. — **15 Août** : *Europe :* M. Georges Duhamel contre la guerre. — *La Revue Mondiale :* le mariage obligatoire et le relèvement de la natalité : opinions. — *La Revue Universelle :* caractère de l'esprit européen, par M. Paul Valéry. — *Nos Poètes :* un sonnet de M. Gabriel Volland. — Mémento. — **1er Septembre** : *Revue des Deux Mondes :* Lafcadio Hearn et l'esprit de petitesse au Japon. — *L'Europe Nouvelle :* Alexandre Dumas fils, étalon. — *Revue bleue :* L'impératrice Eugénie boxée par une sultane. — *Monde Nouveau :* le gendarme aux îles Marquises. — Mémento. — **15 Septembre** : *Les Humbles :* « Pour M. Henri Guilbeaux »; vers de cet écrivain et opinions de MM. Romain Rolland, Nicolas Beauduin et Mme Hermynia-Zur Muhlen. — *Les Amitiés Foréziennes et Vellaves :* poèmes de Jean Palerne. — *La Grande Revue :* des vers de M. Pierre Guéguen. — Mémento. — **1er Octobre** : *Revue bleue :* le mémoire primé du « Concours Français de la Paix ». — *La Revue de France :* l'interdépendance économique des nations et l'esprit international substitué à l'esprit national. — *La Chine :* fragments d'un poème de Mme Marguerite Quersin-Vulliez. — Naissance : *Commerce.* — Mémento. — **15 Octobre** : *La Revue Française :* un ex-gouverneur russe, fort aux Halles de Paris, explique l'âme russe. — *La Revue de France :* l'Islande et les morutiers vus par M. L.-F. Rouquette. — *La Nouvelle Revue :* fragments d'une « prose prophétique et mystique » de Novalis, traduite en français pour la première fois par M. Louis Augé. — *La Revue européenne :* note d'un ami sur Joseph Conrad. — Mémento. — **1er Novembre** : *La Revue de France :* Verlaine, élève de quatrième, adresse ses premiers vers à Victor Hugo ; Verlaine, en 1873, recourt à Victor Hugo, après le drame de Bruxelles. — *La Vie des Peuples :* prospérité de la firme industrielle et minière Thyssen, malgré la défaite allemande. — *La Revue européenne :* M. Romain Rolland prévoit la lutte des âmes. — Naissance : *Cahiers Léon Bloy* — Mémento — **15 Novembre** : *L'Opinion :* M. André Thérive : jugement sur Anatole France ; un souvenir de M. Paul-Louis Couchoud. — *La Revue des Indépendants :* la voix d'un soldat mort en 1915. — *L'Esprit nouveau :* M. André Salmon écrit sur Guillaume Appolinaire et sa mère, Mme de Kostrowitzky. — *Septimanie :* Priape, sonnet de M. François Bouscabiès. — *La Tramontane :* poème de Mme M.-M. Machet. — Mémento. — **1er Décembre** : Anatole France, d'après les revues : *Nouvelle revue française ; Revue des Deux Mondes ; Revue hebdomadaire ; Revue de Paris ; la Revue française, Revue mondiale ; La Revue universelle : l'Alsace française ; Montparnasse ; Un cadavre.* — Mémento. — **15 Décembre** : *Revue Mondiale :* Le mariage de Shakespeare. — *La Revue Européenne :* « la Grande Vache », extrait d'un poème traduit du hongrois sans profit pour son intelligence. — *La Revue Universelle :* l'art du Poète, par M. Ch. Maurras. — *Europe :* L'adieu à Anatole France, de M. Georges Duhamel. — *La Renaissance d'Occident :* Une « Passion de N. S. Jésus-Christ ». — Naissance : *Inversions :* première revue officielle de MM. et Mmes les pédérastes. — Mémento.

LES ROMANS

15 Janvier : Jeanne Galzy : *Les Allongés*, Rieder — Lucien Fabre : *Rabevel*, Nouvelle Revue française. — Frédéric Rouquette : *La Bête errante*, Férenczi. — A. Kessel : *L'Equipage*, Nouvelle Revue française. — Henriette Charasson : *Grigri*, la Sirène. — Le Sage : *Gil Blas de Santillane*, mis à la portée des enfants, Delagrave. — Selma Lagerlöf : *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson*, Delagrave. — Maurice Champagné : *Jean Pacifique*, Delagrave. — Blanchin : *Le roman de Louisette*,

Delagrave. — Rachel de Ruy : *Bouquet de chansons*, Delagrave. — Lucie Paul Marguerite : *Les contes merveilleux de la Chine*, Nilsson. — Emile Zola : *Le Rêve*, Editions André. — **15 Février** : J.-H. Louwyck : *La dame au beffroi*, Albin Michel. — Edouard de Keyser : *Les Passionnés*, Albin Michel — Francis Carco : *Verotchka l'étrangère*, Albin Michel. — Maximilienne Heller : *La mer rouge*, Bernard Grasset. — Edouard Estaunié : *L'Infirme aux mains de lumière*, Bernard Grasset. — François Mauriac : *Genitrix*, Bernard Grasset. — J. Perdriel-Vaissière : *Le bois de buis*, Bloud et Gay. — Henri Deberly : *L'impudente*, Nouvelle Revue française. — Paul Yram : *La loi du soleil*, Baudinière. — Comte de Comminges : *La Comtesse Panier*, Le Divan. — Théo Varlet : *Le démon dans l'âme*, E. Malfère. — H.-J. Magog : *L'île tombée du ciel*, Ollendorff. — Gabriel Réval : *La Ninon d'aujourd'hui*, E. Flammarion. — Rachilde : *La haine amoureuse*, Flammarion. — **15 Mars** : Francis Jammes : *Cloches pour deux mariages*, Mercure de France. — Robert Chauvelot : *Oiseaux de Phare*, Albin Michel. — Horace Van Hoffel : *Les deux ingénus*, Bernard Grasset. — Victor Margueritte : *Le compagnon*, Ernest Flammarion. — Binet Valmer : *Le désordre*, Ernest Flammarion. — Gyp : *Mademoiselle Loulou*, Ernest Flammarion. — Jean Fayard : *Oxford et Margaret*, A. Fayard. — Pierre la Mazière : *J'aurai un bel enterrement*, Baudinière. — Georges Ponsot : *L'écuyer d'enfer*, Crès. — Max de Morande : *Morguy la Sorcière*, E. Fasquelle. — Jeanne Landre : *Angèle et Ouistiti*, Ferenczi — Gabriel de Lautrec : *La semaine des quatre jeudis*, édition du Roseau. — **15 Avril** : Henri Béraud : *Lazare*, Albin Michel. — Louis Hémon : *Colin-Maillard*, Grasset. — Léon Pierre-Quint : *La femme de paille*, Férenczi. — Francis de Miomandre : *La naufragée*, Férenczi. — Titayna : *Simplement*, Flammarion. — Magdeleine Chaumont : *La divine maîtresse*, Albin Michel. — André Ibels : *La page blanche*, Fasquelle. — Jacques Chabannes : *Les défroqués*, Albin Michel. — Henri Mariol : *Les souliers du mort*, Férenczi. — Edouard de Keyser : *Le Papyrus*, Renaissance du Livre. — Jacques Dyssord : *La paroisse du moulin rouge*, Albin Michel. — Jacques Mortane : *Blaise Putois boxeur*, Baudinière. — Gaston-Charles : *Le bélier de Syracuse*, hors commerce. — **15 Mai** : Rachilde : *La haine amoureuse*, E. Flammarion. — J.-H. Rosny aîné : *L'Amour d'abord*, E. Flammarion. — Henri de Régnier : *Les bonheurs perdus*, Mercure de France — Georges Duhamel : *Deux hommes*, Mercure de France. — Louis Lefebvre : *Lazare ou la danse des Ombres*, Perrin et Cie. — René de Weck : *Jeunesse de Quelques-uns*, Plon. — Mémento. — **1er Juin** : Prix littéraires. — Pierre Dominique : *Notre-Dame de la Sagesse*, Bernard Grasset. — André Thérive : *Le plus grand péché*, Bernard Grasset. — Louis Léon-Martin : *Le trio en sol majeur*, Arthème Fayard. — Henry Fèvre : *Galafleu*, éditions du « Monde Nouveau ». — Maurice Beaubourg : *Madame Chicot*, éditions du « Monde Nouveau ». — **15 Juin** : Quelques aînés. — Lucien Descaves : *L'Hirondelle sous le toit*, Albin Michel. — Pierre Hamp : *Le lin*, Nouvelle Revue française. — Abel Hermant : *L'excentrique*, Alphonse Lemerre. — André Beaunier : *Une âme de femme*, Flammarion. — René Bazin : *Le conte du Triolet*, Calmann-Lévy. — Jean Rameau : *La robe de lin*, Ollendorff. — Maxime Formont : *L'esprit du mal*, Alphonse Lemerre. — Binet-Valmer : *Une femme a tué*, Flammarion. — Gustave Guiches : *En Vacances !* J. Férenczi et fils. — Mémento. — **1er Juillet** : Marius-Ary Leblond : *Ulysse, Cafre*, éditions de France. — Alexandre Arnoux : *Le règne du bonheur*, Arthème Fayard. — Maurice Genevoix : *La joie*, Flammarion. — André Savignon : *Le secret des eaux*, Calmann-Lévy. — André Arnyvelde : *On demande un homme*, Flammarion. — Albert Malaurie : *La femme de Judas*, Bernard Grasset. — Mémento. — **15 Juillet** : Romans féminins. — Christiane Aimery : *Le masque du devoir*, Librairie Perrin. — Madeleine Gautier : *Satan, qui le connaît ?* Librairie Baudinière. — Paule Régnier : *La vivante paix*. Bernard Grasset. — Camille Marbo : *Les cahiers de Francine*, Albin Michel. — Camille Mallarmé : *L'amour sans visage*, Albin Michel. — Marie Gasquet : *Le métier de Pénélope*, Ernest Flammarion. — Yvonne

Schultz : *Précoce avril*, Bernard Grasset. — Henriette Celarié : *L'étrange aventure*, Plon. — Christiane Fournier : *Adam, Eve et le Serpent*, éditions du « Monde Nouveau ». — Mémento. — 1er Août : Marcel Boulenger : *Le Vicomte*, Renaissance du Livre. — Henri Duvernois : *Morte la bête*, Arthème Fayard. — Francis Carco : *Rien qu'une femme*, Albin Michel. — Maurice Larrouy : *Le révolté*, éditions de France. — Pierre Guitet-Vauquelin : *L'île exaltée*, Renaissance du Livre. — Raoul Stéphan : *La dévotion à l'amour*, Albin Michel. — Jacques Darnetal : *L'Energumène*, éditions du « Monde Nouveau ». — Mémento. — 15 Août : HUMORISTES ET BURLESQUES. — Tristan Bernard : *Féerie bourgeoise*, E. Flammarion. — Pierre Veber : *La seconde vie de Napoléon Ier*, Férenczi. — Henri Deberly : *Prosper et Broudilfagne*, Nouvelle Revue française. — Marcel Rouff : *La vie et la passion de Dodin-Bouffant*, Stock. — Jean Ravennes : *Les éléphants*, Ollendorff. — Maurice Huet : *Touchons du bois*, Renaissance du Livre. — Joseph Delteil : *Choléra*, aux éditions du Sagittaire. — Georges Ribémont-Dessaignes : *L'Autruche aux yeux clos*, au Sans-Pareil. — 1er Septembre : ROMANS DE SPORT. — Marcel Berger : *Histoire de quinze hommes*, J. Férenczi. — Henry de Montherlant : *Les onze devant la porte dorée*, Bernard Grasset. — Jean Bernier : *Tête de mêlée*, F. Rieder et Cie. — Dominique Braga : *« 5.000 »*, éditions de la Nouvelle Revue française. — Maurice Genevoix : *Euthymos, vainqueur olympique*, Flammarion. — Maurice Huet : *La 111e Olympiade*, Renaissance du Livre. — Jean-Michel Renaitour : *L'Escadrille amoureuse*, Ollendorff. — Mémento. — 15 Septembre : Edouard Estaunié : *Le labyrinthe*, librairie Perrin. — Princesse Bibesco : *Le perroquet vert*, Bernard Grasset. — Max Jacob : *L'homme de chair et l'homme reflet*, éditions du Sagittaire. — René Maran : *Le Petit roi de Chimérie*, Albin Michel. — Francis de Miomandre : *La jeune fille au jardin*, J. Férenczi. — Saint-Marcet : *Elodea ou la roue de la fortune*, Le Divan. — Mémento. — 1er Octobre : ROMANS HISTORIQUES — J. Schlumberger : *Le lion devenu vieux*, Nouvelle Revue française. — Léon Daudet : *Le drame des Jardies*, A. Fayard. — Maurice Brillant : *L'amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*, Bloud et Gay. — Albéric Cahuet : *Le masque aux yeux d'or*, E. Fasquelle. — Paul Reboux : *Arthur et Sophie, ou Paris en 1867*, E. Flammarion. — Jean Bertheroy : *Les brebis de Madame Deshoulières*, Bernard Grasset — Henri Malo : *Le tendre amour de don Luis*, Bernard Grasset. — Antoine Redier : *La guerre des femmes*, édition de la vraie France. — Mémento. — 15 Octobre : ROMANS DE MŒURS. — Léon Werth : *Pijallet danse*, Albin Michel. — Abel Hermant : *Les fortunes de Ludmilla*, Ernest Flammarion. — Michel Georges-Michel : *Les Montparnos*, Arthème Fayard. — Victor Margueritte : *Le Couple*, Ernest Flammarion. — Robert Ganzo : *Moi, danseur...*, édition de « la Pensée latine ». — Jacques Dyssord : *Charlie, chasseur*, Bernard Grasset — Pierre Soulaine : *Ce vieil honneur*, Ernest Flammarion. — Mémento. — 1er Novembre : ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — Martin-Chauffier : *Patrice ou l'indifférent*, Bernard Grasset. — Luc Durtain : *La source rouge*, éditions de la « Nouvelle Revue française ». — Jean Beslière : *Marguerite Fauquenoy*, Emile-Paul. — Pierre Perdu : *Le Fou-Loup*, éditions du « Monde Nouveau ». — Charles-Henry Hirsch : *Voyage de noces*, Ernest Flammarion. — Raymond Radiguet : *Le Bal du comte d'Orgel*, Bernard Grasset. — Gaston Picard : *Le dernier amour de Louise Payran*, éditions du Siècle. — 15 Novembre : FANTAISISTES ET ROMANESQUES. — Jean Giraudoux : *Juliette au pays des hommes*, Emile-Paul. — Pierre Girard : *June, Philippe et l'Amiral*, Editions du Sagittaire. — Maurice Dekobra : *Mon cœur au ralenti*, librairie Baudinière. — Roger Dévigne : *Ménilmontant*, Ollendorff. — Armand Lunel : *L'imagerie du cordier*, Nouvelle Revue française. — Marcel Rouff : *L'Homme que l'amour empêcha d'aimer*, éditions du Sagittaire. — Henri Hertz : *Vers un monde volage*, F. Rieder et Cie. — Renaud Icard : *Les dix filles à marier*, Albin Michel. — Paul-Louis Aubert : *Le Chérubin dévoyé*, Férenczi et fils. — 1er Décembre : ROMANS RÉGIONALISTES. — Henri Bachelin : *Le péché de la vierge*, édition du « Monde Nouveau ». —

Pierre Grasset : *Le torrent de la ville,* Bernard Grasset. — Jean-Toussaint Samat : « *Camard* » *gardian*, éditions de France. — Jean Balde : *La survivante*, Plon. — Marc Elder : *La maison du Pas-Périlleux*, Férenczi et fils. — Pierre Gourdon : *A l'Américaine*, éditions de la Vraie France. — Jean Nesmy : *Un cœur en tutelle*, Bernard Grasset. — Mémento. — **15 Décembre** : J.-H. Rosny jeune : *La courtisane passionnée*, éditions de France. — Saint-Marcet : *La zone dangereuse*, Bernard Grasset. — Georges Duhamel : *Le Prince Jaffar*, Mercure de France. — Emmanuel Bove : *Mes amis*, J. Ferenczi. — Léon Daudet : *La déchéance*, E. Flammarion. — Raymond Escholier : *Le sel de la terre*, Edgar Malfère. — Henry Champly : *Bobard, Chambard et Cie*, Henry Goulet. — Rachilde : *L'Heure sexuelle*, éditions Baudinière. — Camille Mauclair : *Le Soleil des morts*, Ollendorff.

SCIENCE FINANCIÈRE

15 Avril : Yves Guyot : *Les problèmes de la déflation*, Félix Alcan, 1923. — **15 Octobre** : Ch. Lallemand : *La Crise monétaire et son remède*, Gauthier-Villars. — Charles Dupuis : *Comment sauvegarder l'avenir du franc ?* Plon. — Gabriel Wernlé : *L'avenir du franc*, Dunod.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Karl Marx : *Le Capital*, tome I, *Le procès de la production du capital*, avec introduction de Karl Kautsky, traduction Molitor, Alfred Costes. — G. Zinoviev : *L'Internationale communiste au travail*, Lib. de l'Humanité. — Boukharine et Préobrajensky : *A. B. C. du communisme*, Lib. de l'Humanité. — Pierre Paraf : *Le syndicalisme pendant et après la guerre*, édit. de la Vie universitaire. — Et. Martin Saint-Léon : *Les deux C. G. T. Syndicalisme et Communisme*, Plon. — Mémento. — **15 Février** : Eugène Mathon et les autres : *Vers les Etats généraux*, Nouvelle Librairie Nationale. — Corentin Guyho : *Parlementarisme et République*, A. Colin. — Rosenthal : *Faisons fortune !* Payot. — Henry Bordeaux : *La glorieuse misère des prêtres*, Bloud. — Abbé Ferdinand Renaud : *Les Associations diocésaines*, Dunod. — Mémento. — **15 Mars** : Bernard Lavergne : *Les Coopératives de consommateurs en France*, Armand Colin. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur, La Production intensive*, France-édition, 19, rue Gayan. — Bartuel, Rullière, Réol : *Le Travail à travers les âges. Nationalisation des Mines*, Gustave Doin. — Aurel : *Une politique de la Maternité*, préface de Rosny aîné, éditions médicales, 7, rue de Valois. — Mémento. — **15 Avril** : André Waltz : *Le Problème de la Population française : Natalité, Mortalité, Immigration*, Société d'Etudes et d'informations économiques. — Frédéric Brunet : *Le Socialisme expérimental, étude sociale*, Renaissance du Livre. — Henri Hauser : *L'Amérique vivante*, Collection « les Problèmes d'aujourd'hui », Plon. — Franck L. Schoell : *La question des noirs aux Etats-Unis*, Payot. — Mémento. — **15 Mai** : H. Gleize : *Les assurances sociales*, Alcan. — J. Archer : *Rénovation. Un Idéal. Une Doctrine. Un Programme*, éditions Science et Energie, 9, rue de Milan. — Mémento. — **15 Juin** : Carli : *L'Equilibre des Nations d'après la Démographie appliquée*, Payot. — Dr J.-B. Hurry : *La Pauvreté et ses Cercles vicieux*, Presses universitaires de France. — Yves Guyot : *Politique parlementaire et Politique atavique*, Alcan. — Jules Descossy : *L'Erreur des Régies municipales*, Blary, rue Franklin, 8, Saint-Denis. — Mémento. — **15 Juillet** : Georges Davy : *Eléments de sociologie. Sociologie politique*, Delagrave. — Joseph-Barthélemy : *Le Gouvernement de la France*, Payot. — Bertrand Russel : *Principes de reconstitution sociale*, Payot. — Mémento. — **15 Août** : Gustave Hervé : *La France qui meurt*, Libr. du journal *La Victoire*, 24, boulevard Poissonnière. — Victor Giraud : *Le Suicide de la France*, Revue des Jeunes, 3, rue de Luynes. — G.-L. Duprat : *Le lien familial et les causes sociales de son relâchement*, Alcan. — Jean Izoulet : *La Rentrée de Dieu dans l'Ecole et dans l'Etat*, Fayard. — Mémento. — **15 Septembre** : Henri Hauser :

La Nouvelle Orientation économique, Alcan. — Pierre Boven : *Le Prix normal, essai sur la lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite*, Payot. — Mémento. — 15 Octobre : Marthe Borély : *La décadence de l'amour*, Renaissance du Livre. — R. Lainville : *L'Epargne collective*, Presses universitaires de France. — Docteur Gillard : *Principes de vie*, Maloine. — Mémento. — 15 Novembre : Arthur Wauters : *L'Evolution du Marxisme*, Bruxelles, l'Eglantine. — *Doctrine de Saint-Simon, Exposition*, introduction et notes par C. Bouglé et Elie Halévy, Marcel Rivière. — Robert Pinot : *Les Œuvres sociales des industries métallurgiques*, A. Colin. — J. Fontègue : *Nouveaux entretiens sur l'Orientation professionnelle. Avant d'entrer en apprentissage*, Eyrolles. — Mémento. — 15 Décembre : Robert Lévy : *Le Mécénat et l'organisation du crédit intellectuel*, Presses Universitaires de France. — Edouard E. Plantagenet : *Le Problème douanier et le système de la protection directe*, Marcel Rivière. — Pierre de Lanux : *Eveil d'une éthique internationale*, Stock. — Mémento.

SCIENCES MÉDICALES

15 Février : Dr J.-H. Lacambre : *L'instabilité mentale à travers la vie et l'œuvre littéraire de J.-A. Rimbaud*, Thèse, Lyon. — Dr A. Gaucheau : *Contre un fléau : Comment on se préserve des maladies sexuelles*, Stock. — Dr Albert Chapotin : *Les défaitistes de l'amour*, Les livres pour tous. — Dr Louis Bory : *La Syphilis*, Félix Alcan. — L Brodier : *J.-L. Alibert, médecin à l'hôpital Saint-Louis, 1768-1837*, Maloine. — Louis Billon : *La grossesse et l'accouchement hors l'hôpital*, Maloine — H.-J. Frossard : *Ma Gymnastique respiratoire*, « Phonothérapie ». — *Faut-il manger cru ?* « Les Ecrits pour et contre ». — Dr Pierre Mauriac : *Le Bordelais Pierre Descault, 1675-1737*, « Revue Hebdomadaire ». — 15 Juin : Dr Laignel-Lavastine : *Pathologie du sympathique*, F. Alcan, éd. — Dr Paul Nayrac : *La Démence paranoïde*, Vigot. — Dr Cathelin : *La tuberculose rénale chronique*, Flammarion. — Dr Lance : *La tuberculose vertébrale* (mal de Pott), Flammarion. — Dr H. Feuillade : *Conseils aux nerveux et à leur entourage*, Flammarion. — Dr Scheffer : *L'artério-sclérose*, Quillet. — Dr Matignon et S. Abbatucci : *Le bréviaire thermal des coloniaux*, Maloine. — Dr Maurice de Fleury : *Les états dépressifs et la neurasthénie*, Alcan. — Cyril et Berger : *La « Coco » poison moderne*, Flammarion. — Is. Barthe : *Les Asiles de Buveurs*. — Henri Aboulker : *Clinique et iconographie médico-chirurgicales des maladies de la face et du cou*, Maloine et Heintz. — 1er Septembre : Propos sur l'impuissance. — 15 Novembre : « Le Disque Vert » ; *Freud et la Psychanalyse, enquête*. — Dr R. Laforgue et Dr R. Allendy : *La Psychanalyse et les Névroses*, Payot, éd., 15 fr. — Dr C. Lian et Dr A. Finot : *L'Hypertension artérielle*, E. Flammarion éd., 8 fr. — Jauréguiberry : *Les Blancs en pays chauds, déchéance physique et morale*, A. Maloine, éd. — Louis Faugères-Bishop : *Les troubles cardiaques, leur prophylaxie et leur traitement*, F. Alcan éd., 20 fr. — J. Jacquin et L. Chatellier : *Claude Sigaud et la morphologie humaine*, D. Gojard édit., 12 fr. — Henri Leclerc : *En marge du Codex, notes d'histoire thérapeutique*, Masson et Cie éd.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

15 Avril : L'incident italo-grec (épilogue). — 15 Octobre : Note sur la cinquième Assemblée.

THÉATRE

1er Janvier : L' « affaire du Théâtre-Français » ; procès de Mme Silvain ; colères et pétitions. — Barbey d'Aurevilly et les droits de la critique. — Mémento. — 15 Janvier : Atelier : *Voulez-vous jouer avec moâ ?* pièce en 3 actes de M. Marcel Achard (19 décembre). — Comédie des Champs-Élysées : *Knock* ou le Triomphe de la Médecine, pièce en

3 actes de M. Jules Romains. — Mémento. — 1er Février : M. Quinson et les jeunes. — La crise du Théâtre-Français — En province. — Une polémique. — M. Gabriel Boissy et Moscou. — 15 Février : La lettre et le triolet de M. Silvain. — Au Vieux-Colombier : *La Maison Natale*, pièce en trois actes, de Jacques Copeau. — Au Théatre Cora-Laparcerie : *Le Tigre et Coquelicot*, de Charles-Henry Hirsch. — Au Studio des Champs-Élysées : *Le Club des Canards Mandarins*, d'Henri Duvernois et Pascal Forthuny. — Au Théatre des Arts : *L'épreuve du bonheur*, de Henri Clerc. — 1er Mars : Comédie-Française : *Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe*, tragédie en trois actes de Paul Raynal. — Théatre des Arts : *L'Epreuve du Bonheur*, comédie en trois actes de Henri Clerc. — Comédie des Champs-Élysées : *Au Seuil du Royaume*, comédie en trois actes de Knut Hamsun, traduite du norvégien par F. de Spiengler et P.-J. Jouve. — 15 Mars : Copeau critique. — Sifflets et « généraleux ». — Réponse au *Mouton Blanc*. — 1er Avril : Bouffes-Parisiens : *En Chemise*, opérette de MM. Willemetz et Cami, Musique de M. Raoul Moretti, mise en scène de M. E. Roze. — Olympia : Débuts de Mlle Jeanne Bruyère (14 mars) — Alhambra : le monocycliste Dormand, etc. — Ouvrages sur le théâtre, par MM. Fagus, Paraf, Moussinac, Raphanel, G. Nathan, etc. — 15 Mai : Ambigu : *La féerie amoureuse*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de M. Saint-Georges de Bouhélier (7 avril). — Théatre des Capucines : *Miche et son père*, pièce en 3 actes de MM. Yves Mirande et G. Quinson (11 avril). — Maison de l'Œuvre : *Philippe le Zélé*, pièce en 3 actes de MM. R. Trintzins et A. Valentin. — Odéon : *Jésus de Nazareth*, pièce en 3 actes de Paul Demasy. — Un article de M. G. de Pawlowski. — Une « interview » de M. Maurice Lehmann. — Mémento — 1er Juillet : A l'Atelier (Théâtre Montmartre). — *Petite Lumière et l'Ourse*, féerie d'Alexandre Arnoux. — *Le Veau Gras*, comédie satirique de Bernard Zimmer. — Aux soirées de Paris : *Mouchoir de nuages*, de Tristan Tzara. — *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, adaptation de Jean Cocteau. — 1er Novembre : Théâtre des Nouveautés : *La Guitare et le Jazz-Band*, d'Henri Duvernois et Robert Dieudonné. — Théâtre de la Renaissance : *Le Geste*, de Maurice Donnay et Henri Duvernois. — Théâtre de la Porte Saint-Martin : *L'Amour*, de Henry Kistemaekers. — Théâtre de l'Odéon : *Ysabeau*, de Paul Fort. — Les destinées du Théâtre du Vieux-Colombier. — 15 Novembre : Gymnase : *La Galerie des Glaces*, pièce en 3 actes de M. Henry Bernstein. — Atelier : *Chacun sa vanité*, pièce en 3 actes de M. Luigi Pirandello. — Théatre de la Madeleine : *Manon fille galante*, pièce en 3 actes de MM. Henry Bataille et Albert Flament. — MM. Guitry. — Mémento.

TOURISME

15 Août : Méditations sur les hôtels — 15 Septembre : Sur les accidents d'automobile.

URBANISME

1er Janvier : L'urbanisme aux Colonies. — Tananarive au saccage. — La leçon d'une exposition à Paris. — Le rôle d'une capitale.

VARIÉTÉS

1er Février : A coups de ciseaux. — 15 Septembre : La métapsychique dans l'antiquité. — 15 Octobre : L'Exposition des petits fabriçants. — 1er Novembre : Nietzsche et Mussolini. — 1er Décembre : Nietzsche et Mussolini.

VOYAGES

15 Janvier : Laurent-Vibert : *Routiers, Pèlerins et Corsaires aux Echelles du Levant*, Georges Crès. — Yvonne Lenoir : *Croquis Vénitiens*, E. Leroux. — Moussa du Courthial : *Ma petite Bolchevique*, aux deux Collines, Lyon. — 15 Février : Léon Rouillon : *Mon beau Voyage*,

« Les Gémeaux ». — Maurice Heim : *Sur les pentes du Pamir*, R. Chiberre. — Philippe Thual : *Les quatre saisons à Nice*, id. — Jean Bouchot : *Scènes de la vie des Hutungs*, Journal de Pékin. — **15 Mars** : Henriette Celarié : *Un mois au Maroc*, Hachette. — J.-H. Volbertal : *Ermenonville*, Imprimeries réunies de Senlis. — Erique Guilloteaux : *Les joyeux compagnons des îles du Soleil*, Perrin. — André Tudesq : *Les six beautés sous les arbres*, Bernard Grasset. — **15 Avril** : Général Mangin : *Autour du Continent latin*, J. Dumoulin, 54, rue Jacob. — Jean Marquet : *Du village à la cité*, Delalain. — Camille Vallaux : *Sur les côtes de Norvège*, Hachette. — **15 Mai** : Georges Sadler : *A travers le Maghreb*, Berger-Levrault. — Louis Chadourne : *Le pot au noir*, Albin Michel. — André Bellessort : *Reflets de la Vieille Amérique*, Perrin. — Yvonne Brémaud : *Paris, notre Grand'ville*, Fischbacher. — **15 Juin** : Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie*, 2 vol., Grasset. — Waldo Frank : *Notre Amérique*, Nouvelle Revue Française. — Albert Guénard : *Heures d'Afrique*, Maison française d'art, 37, rue Falguière. — Léon Talboom : *Karu Kéra*, Imp. de Vaugirard, 12 et 13, Impasse Ronsin. — **15 Août** : Abbé E. Wetterlé : *En Syrie avec le général Gouraud*, Flammarion. — Eugène Cruck : *Au Maroc avec un touriste illustre*, Henri Chazaud, à Oran. — Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser : *La France d'aujourd'hui et ses colonies*, Alcan. — **1er Octobre** : Princesse Bibesco : *Isvor*, 2 vol., Plon. — Jean Mélia : *Laghouat*, Plon. — Edmond Pilon : *Les jolies vallées de l'Ile-de-France*, Le Divan. — **15 Novembre** : Hon. Brigadier-général C.-G. Bruce : *L'Assaut du mont Everest en 1922*, Dardel, à Chambéry. — Daniel Baud-Bovy : *La Dent du Midi*, éditions d'art Boissonnas, à Genève. — **1er Décembre** : Georges-Marie Haardt et Louis Audoin-Dubreuil : *La première traversée du Sahara en automobile*, Plon. — Robert de Traz : *Dépaysements*, Bernard Grasset. — Abel Bonnard : *En Chine*, Fayard.

Œuvres
de
Albert Samain
I, II, III

(Bibliothèque choisie)

A l'occasion d'un tirage sur composition nouvelle de ces trois volumes, dont 49 ex. sur vélin d'Arches avaient paru à l'origine, on a tiré : 24 ex. sur Japon épais ancien à la forme, marqués à la presse de A à Y, à 125 fr. le volume ; 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 50 à 138, à 50 fr. le volume ; 1.100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 139 à 1.238, à 30 fr. le volume. Les tomes sur Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

Œuvres
de
Jean-Arthur Rimbaud

(Bibliothèque choisie)

Également à l'occasion d'une composition nouvelle de l'ouvrage, dont 25 ex. sur vélin d'Arches avaient paru à l'origine, il a été tiré : 25 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 26 à 50, à 50 fr., et 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 51 à 270, à 30 fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FR

Registre du C

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (o

OEUV

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs .... 1 vol.
II. *Civilisation .... 1 vol.
III. *La Possession du Monde .... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc. .... 1 vol.
II. *Quartorze Prières. Élégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d hiver. En Dieu. L'Église habillée de feuilles .... 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Amaïde d Etremont. Pomme d'Anis .... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle .... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle .... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes) .... 1 vol.
III. *Moralités Légendaires .... 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK

I. *Le Trésor des Humbles .... 1 vol.
II. *La Sagesse et la Destinée .... 1 vol.

JEAN MORÉAS

I. *Les Syrtes Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Énone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles .... 1 vol.

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

I. Les Médailles d'argile. La Cité des eaux .... 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des heures .... 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins .... 1 vol.
IV. *Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episode. Sonnets .... 1 vol.

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier pu
des exemplaires sur Japon ancien
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Albert

Les volumes de cette collection pe

GENRE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée ....
Le même, avec coins ....
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée ....
Le même, avec coins ....

Ces prix s'entendent de la reliure

, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

Seine 80.493

E CHOISIE

3,5), à 18 Francs le volume

DE :

ARTHUR RIMBAUD

Vers et Proses. Textes revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et annotés par Paterne BERRICHON. **Poèmes retrouvés**. Préface de Paul CLAUDEL .... 1 vol.

GEORGES RODENBACH

I. ***La Jeunesse blanche. Le Règne du silence**........................ 1 vol.

ALBERT SAMAIN

I. ***Au Jardin de l'Infante**, augmenté de plusieurs poèmes........................ 1 vol.
II. ***Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase**... 1 vol.
II. ***Contes. Polyphème. Poèmes inachevés**........................ 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. ***Spicilège**.. 1 vol.
II. ***La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria**................ 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**.. 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**.. 1 vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Penses-tu réussir ?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*. 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**.. 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. ***Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**.. 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambleaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
II. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**................ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**.. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. ***L'Ève future**.. 1 vol.
I. ***Contes cruels**.. 1 vol.
II. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**................ 1 vol.
V. ***Axel**.. 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**.. 1 vol.
I. ***Histoires insolites**.. 1 vol.

:t spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
25 fr. et sur Arches à 50 fr.
Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

rnis reliés, au prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 MAROQUIN
....	19 fr. 50	22 fr. 50	32 fr. »
....	23 fr. »	29 fr. »	40 fr. »
....	20 fr. 50	23 fr. 50	36 fr. »
....	24 fr. »	30 fr. 50	46 fr. 50

ut y ajouter le prix du volume.

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours 7 50
Les Chevaux de Diomède 7 50
Un Cœur virginal 7 50
Couleurs 7 50
La Culture des Idées 7 50
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps 7 50
Divertissements 7 50
Epilogues, 4 vol. Chacun 7 50
Esthétique de la Langue française 7 50
Histoires magiques 7 50
Lettres à l'Amazone 7 50
Lettres d'un Satyre .... 7 »
Lettres à Sixtine .... 7 »
Lilith suivi de *Théodat* 7 50
Le Livre des Masques 7 50
Le IIe Livre des Masques 7 50
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps 7 50
Une Nuit au Luxembourg 7 50
Pages choisies .... 10 »
D'un Pays Lointain 7 50
Le Pèlerin du Silence 7 50
Pendant la Guerre 6 50
Pendant l'Orage 4 50
Physique de l'Amour 7 50
Le Problème du Style 7 50
Promenades littéraires, 5 vol. Chacun 7 50
Promenades philosophiques, 3 vol. Chacun 7 50
Sixtine 7 50
Le Songe d'une Femme 7 50

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire 7 50
L'Homme intérieur 7 50
Premiers et Derniers Vers 7 50
Le Semeur de Cendres 7 50

LAFCADIO HEARN

Chita 7 50
Esquisses martiniquaises 7 50
Fantômes de Chine 7 50
Feuilles éparses de Littératures étranges 7 50
Le Japon 7 50
Kotto 7 50
Kwaidan 7 50
La Lumière vient de l'Orient 7 50
Le Roman de la Voie lactée 7 50
Youma 7 50

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes 7 50
Clairières dans le Ciel 7 50
Cloches pour deux Mariages 7 50
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir 7 50
Le Deuil des Primevères 7 50
Feuilles dans le vent 7 50
Les Géorgiques chrétiennes 7 50
Ma Fille Bernadette .... 7 »
Monsieur le Curé d'Ozeron 7 50
Le Poète Rustique 7 50
Le Premier Livre des Quatrains .... 5 »
Le Deuxième Livre des Quatrains .... 5 »
Le Troisième Livre des Quatrains .... 5 »
Le Roman du Lièvre 7 50
Le Rosaire du Soleil 7 50
Le Tombeau de Jean de La Fontaine 7 50
Le Triomphe de la Vie 7 50
La Vierge et les Sonnets 6 50

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions 7 50
Les Bâtisseurs de Ponts 7 50
« Capitaines Courageux » 7 50
Le Chat Maltais 7 50
L'Histoire des Gadsby 7 50
L'Homme qui voulut être roi 7 50
Kim 7 50
Lettres du Japon 7 50
Le Livre de la Jungle 7 50
Le Second Livre de la Jungle 7 50
La plus belle Histoire du monde 7 50
Le Retour d'Imray 7 50
Sa Majesté le Roi 7 50
Stalky et Cie 7 50
Sur le Mur de la Ville 7 50

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes 7 50
Moralités légendaires 7 50
Poésies complètes, 2 vol à 7.50 .... 15 »

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire 7 50

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra 7 50
De l'une à l'autre Aurore 7 50
Poèmes 7 50

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre .... 15 »
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre .... 15 »

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve 7 50
Les Flaireurs 2 50
Pan 6 75

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles 7 50

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes 7 50
Contes de la Vieille France 7 50
Esquisses et Souvenirs 7 50

Envoi franco du Catalogue complet

Iphigénie .... 7 »
Poèmes et Sylves 7 50
Premières Poésies 7 50
Réflexions sur quelques Poètes 7 50
Les Stances 7 50
Variations sur la Vie et les Livres 7 50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra .... 10 »
Aurore .... 8 »
Le Cas Wagner .... 2 »
Considérations inactuelles 7 50
Considérations inactuelles, 2e série 7 50
Le Crépuscule des Idoles 7 50
Ecce Homo suivi de *Poésies* 7 50
Le Gai Savoir .... 8 »
La Généalogie de la Morale 7 50
Humain, trop Humain (1re partie) 2 vol. à 7.50 .... 15 »
L'Origine de la Tragédie 7 50
Pages choisies 7 50
Par delà le Bien et le Mal .... 8 »
La Volonté de Puissance, 2 vol. à 7.50 .... 15 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, IIe partie) 7 50

LOUIS PERGAUD

De Goupil à Margot 7 50
La Guerre des Boutons 7 50
La Revanche du Corbeau 7 50
Le Roman de Miraut 7 50
Les Rustiques 7 50
La Vie des Bêtes 7 50

EDGAR POE

Histoires étranges et merveilleuses 7 50
Poésies complètes 7 50

GEORGES POLTI

Les Trente-six situations dramatiques 15 »

RACHILDE

L'Animale 7 50
Contes et Nouvelles suivis du *Théâtre* 7 50
Dans le Puits 7 50
Le Dessous 7 50
L'Heure Sexuelle 7 50
Les Hors Nature 7 50
L'Imitation de la Mort 7 50
La Jongleuse 7 50
Le Meneur de Louves 7 50
La Sanglante Ironie 7 50
Son Printemps 7 50
La Tour d'Amour 7 50

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

Les Amants Singuliers 7 50
L'Amphisbène 7 50
Les Bonheurs perdus 7 50
Le Bon Plaisir 7 50
La Canne de Jaspe 7 50
La Cité des Eaux 7 50
Couleur du Temps 7 50
La Double Maîtresse 7 50
Esquisses Vénitiennes .... 6 »
Figures et Caractères 7 50
La Flambée 7 50
Histoires incertaines 7 50
L'Illusion héroïque de Tito Bassi 7 50
Les Jeux Rustiques et Divins 7 50
Le Mariage de Minuit 7 50
Les Médailles d'Argile 7 50
1914-1916 .... 4 50
Le Miroir des Heures 7 50
Le Passé vivant .... 8 »
La Pécheresse 7 50
La Peur de l'amour 7 50
Le Plateau de Laque 7 50
Poèmes, 1887-1892 .... 7 50
Portraits et Souvenirs 7 50
Premiers Poèmes 7 50
Les Rencontres de M. de Bréot 7 50
Romaine Mirmault 7 50
La Sandale ailée 7 50
Les Scrupules de Sganarelle 7 50
Sujets et Paysages 7 50
Les Vacances d'un jeune homme sage 7 50
Vestigia Flammæ 7 50

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne .... 7 »

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations 4 50
Poésies 6 50
Une Saison en Enfer 4 50

JOHN RUSKIN
(Traduit par Marcel Proust)

La Bible d'Amiens 7 50
Sésame et les Lys 7 50

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or 7 50
Contes 7 50
Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème* 7 50
Au Jardin de l'Infante 7 50
Polyphème 2 50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché 7 50

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens Français d'aujourd'hui ... 12 »

Envoi franco du Catalogue complet

LAURENT TAILHADE

Poèmes aristophanesques........ 7 50
Poèmes élégiaques.................. 7 50
Laurent Tailhade intime........... 7 50

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête.............. 7 50
Contes choisis...................... 7 50
Exploits de Tom Sawyer détective.. 7 50
Le Legs de 30 000 dollars......... 7 50
Un Pari de Milliardaires........... 7 50
Les Peterkins....................... 7 50
Plus fort que Sherlock Holmès..... 7 50
Le Prétendant américain........... 7 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre....... 7 50
A la vie qui s'éloigne............. 7 »
Les Blés mouvants.................. 7 »
Choix de Poèmes.................... 7 50
Deux Drames........................ 7 50
Les Flammes Hautes................ 7 »
Les Forces tumultueuses............ 7 50
Hélène de Sparte, Les Aubes....... 7 50
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après Midi*........................... 7 50
La Multiple Splendeur.............. 7 »
Poèmes............................. 7 50
Poèmes, nouvelle série.............. 7 50
Poèmes, troisième série............. 7 50
Les Rythmes souverains............ 7 »
Toute la Flandre I, II, III, 3 vol. à.. 7 »
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées*........... 7 50
Les Visages de la Vie.............. 7 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes.................... 7 50
Le Domaine Royal.................. 8 »
Plus loin........................... 7 50
Voix d'Ionie........................ 7 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes..................... 7 50

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham........... 7 50
Anne Véronique.................... 7 50
Anticipations....................... 7 50
La Burlesque Equipée du Cycliste.. 7 50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat...................... 7 50
Douze Histoires et un Rêve......... 7 50
Effrois et Fantasmagories.......... 7 50
La Guerre dans les airs............ 7 50
La Guerre des Mondes............. 7 50
L'Histoire de M. Polly.............. 7 50
Une Histoire des Temps à venir.... 7 50
L'Ile du Docteur Moreau........... 7 50
La Machine à explorer le Temps... 7 50
La Merveilleuse Visite............. 7 50
Miss Waters........................ 7 50
Le Pays des Aveugles.............. 7 50
Les Pirates de la mer.............. 7 50
Place aux Géants.................. 7 50
Les Premiers Hommes dans la Lune. 7 50
Quand le Dormeur s'éveillera....... 8 »
Au Temps de la Comète............ 7 50
Une Utopie moderne............... 7 50

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe, 2 vol. à 12 fr..... 24 »

OSCAR WILDE

De Profundis, suivi de *la Ballade de la Geôle de Reading*............. 7 50
Les Origines de la Critique historique.......................... 7 50

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage................ 7 50

COLETTE WILLY

La Retraite sentimentale........... 7 50
Sept Dialogues de Bêtes........... 7 50

RELIURE

Tous les ouvrages de notre catalogue peuvent être fournis reliés. Il est toutefois possible que des volumes manquent en magasin : un délai de 20 jours est alors demandé.

Les personnes qu'intéressent les reliures en trouveront le tarif à notre Catalogue complet, que nous envoyons franco sur demande adressée, 26, rue de Condé, Paris, 6e.

REMY DE GOURMONT

Pages choisies................ A 50 »

CHARLES GUÉRIN

Premiers et Derniers Vers...... H 35 »
Le même..................... PF 15 »

A.-FERDINAND HEROLD

Cléopâtre..................... H 20 »
La Route fleurie.............. H 25 »

ROBERT D'HUMIÈRES

Les Ailes closes.............. H 25 »
Le Livre de la Beauté.......... A 40 »
Théâtre, I.................... A 40 »
Le même.................... PF 25 »
Théâtre, II................... A 40 »
Le même.................... PF 25 »

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes.............. R 30 »
Le même.................... PF 15 »
Cloches pour deux mariages.... A 30 »
Le même.................... PF 15 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, IV (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Le Poète Rustique............ H 30 »
Le même.................... PF 12 »
Le Premier Livre des Quatrains.................... A 15 »
Le même.................... PF 10 »
Le Deuxième Livre des Quatrains.................... PF 10 »
Le Troisième Livre des Quatrains.................... A 15 »
Le même.................... PF 10 »
Le Tombeau de Jean de La Fontaine.................... H 25 »
Le même.................... PF 12 »

RUDYARD KIPLING

« Capitaines courageux ».... PF 15 »
Contes choisis................ A 60 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)..... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 30 »

LACLOS

Lettres inédites.............. H 40 »

LAFCADIO HEARN

Esquisses martiniquaises..... PF 15 »
Le Roman de la Voie lactée... PF 15 »
Youma.................... PF 15 »

JULES LAFORGUE

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même.................... PF 30 »

LOUIS LE CARDONNEL

De l'une à l'autre Aurore...... H 40 »
Le même.................... PF 20 »

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre. H 40 »

MAURICE MAETERLINCK

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 30 »

PAUL MARIÉTON

Les Epigrammes.............. J 40 »
Le même.................... H 25 »

F.-T. MARINETTI

Le Roi Bombance............. H 25 »

VICTOR-ÉMILE MICHELET

L'Espoir merveilleux.......... H 25 »

ADRIEN MITHOUARD

Le Tourment de l'Unité........ H 25 »

ALBERT MOCKEL

Contes pour les Enfants d'hier.. J 30 »

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes............ PF 15 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même.................... PF 30 »

CHARLES MORICE

Eugène Carrière.............. A 40 »

ALFRED MORTIER

La Logique du Doute......... H 4 »
Marius vaincu................ J 8 »
Sylla.................... J 15 »

LOUIS PERGAUD

Les Rustiques................ H 30 »
Le même.................... PF 15 »
La Vie des Bêtes............. R 30 »
Le même.................... PF 15 »

HUBERT PERNOT

Anthologie populaire de la Grèce moderne............ H 25 »

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

Verhaeren en Hainaut....... PF 10 »

ALFRED POUSSIN

Versiculets.................. H 15 »

HENRI DE RÉGNIER

Les Bonheurs perdus.......... R 35 »
Esquisses Vénitiennes........ PF 10 »
Œuvres, III (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Œuvres, IV (Bibl. choisie).... A 50 »
Le même.................... PF 30 »
Vestigia Flammæ............. H 30 »
Le même.................... PF 12 »

ARTHUR RIMBAUD

Œuvres (Bibl. choisie)........ A 50 »
Le même..................... PF 30 »

ISABELLE RIMBAUD

Reliques...................... R 25 »
Le même..................... PF 12 »

GEORGES RODENBACH

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même..................... PF 30 »

ANDRÉ ROUVEYRE

Exécution secrète d'un peintre....................... H 4 »
Le Gynécée.................. A 40 »

ALBERT SAMAIN [1]

Œuvres, I, II, et III (Bibl. choisie), 3 vol à 125 fr. l'un.... J 375 »
Le même, 3 vol. à 50 fr. l'un.. A 150 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)..... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie) .... PF 30 »
Œuvres, III (Bibl. choisie).... PF 30 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne.... H 25 »
Le Vallon..................... H 25 »

LÉON SÉCHÉ

Alfred de Vigny, I............ H 40 »
Alfred de Vigny, II............ C 50 »
Le même..................... H 40 »
Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827 .... C 50 »
Le même..................... H 40 »
Muses romantiques : Delphine Gay....................... H 40 »
Muses romantiques : Hortense Allart de Méritens.......... C 50 »
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe .... J 60 »
Le même..................... H 40 »
Muses romantiques : Mme d'Arbouville.................... H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, I. : Victor Hugo et les Poètes.............. H 40 »
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830. II : Victor Hugo et les Artistes.............. H 40 »

FERNAND SÉVERIN

Poèmes....................... H 25 »

MARCEL SCHWOB

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 30 »

LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade intime....... A 40 »
Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 50 »

(1) Les tomes sur Japon et sur Arches des *Œuvres* de Samain ne se vendent pas séparément.

Le même..................... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même..................... PF 30 »

JEAN DE TINAN

Œuvres, I (Bibl. choisie)...... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même..................... PF 30 »

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes....................... H 25 »
Les Trouvères arméniens...... H 25 »

TEI-SAN

Notes sur l'Art japonais, I.... H 25 »
Notes sur l'Art japonais, II... H 25 »

ALBERT TRACHSEL

Les Fêtes réelles.............. J 100 »

ÉMILE VERHAEREN

A la Vie qui s'éloigne.......... A 30 »
Le même..................... PF 15 »
Hélène de Sparte............ PF 12 »
Œuvres, III (Bibl. choisie).... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Toute la Flandre, I.......... H 30 »
Le même..................... PF 12 »
Toute la Flandre, II.......... H 30 »
Le même..................... PF 12 »
Toute la Flandre, III......... H 30 »
Le même..................... PF 12 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes............. PF 15 »
Le Domaine Royal............ A 15 »
Le même..................... PF 8 »
Œuvres, I (Bibl. choisie....... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Πάλαι....................... H 15 »
La Rose au flot.............. A 20 »
Le même..................... PF 10 »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Œuvres, I (Bibl. choisie).... PF 30 »
Œuvres, II (Bibl. choisie).... PF 30 »
Œuvres, III (Bibl. choisie...... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Œuvres, IV (Bibl. choisie).... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Œuvres, V (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même..................... PF 30 »
Œuvres, VI (Bibl. choisie)..... A 50 »
Le même..................... PF 30 »

WALT WHITMAN

Feuilles d'Herbe, I........... PF 30 »
Feuilles d'Herbe, II.......... PF 30 »

BULLETIN FINANCIER

Bien que toujours dépourvues d'activité, nous avons eu cependant quelques séances éressantes, en ce sens qu'elles nous ont montré que la résistance du marché s'affir- it plus fortement de semaine en semaine. Depuis que nous sommes entrés dans une iode de redressement du franc, les rachats des vendeurs ont contribué à enrayer la isse, plus peut-être que la petite spéculation qui se tient encore dans l'expectative. Le ccès remporté par notre emprunt intérieur ne tardera sans doute pas à faire sortir la entèle de son inertie, les disponibilités restant bien au-dessus des capitaux investis en iscriptions aux Bons du Trésor.

Nos rentes ont déjà bénéficié de négociations suivies et d'une reprise importante, si n compare les cours actuels à ceux qui furent pratiqués au milieu de novembre : o/o Perpétuel 50.30; 5 o/o 1915-17,60.80; 4 o/o 1916, 51.75; 4 o/o 1918, 50.95 ; o/o 1920 amort. 75. Les Emprunts gagés par des annuités de l'Etat, et qui sont au mbre de 44, se sont aussi raffermis, mais les différents types d'obligations du Crédit tional n'ont pas jusqu'ici accusé de variations marquées, le 5 o/o 1919 clôturant à o, le 5 o/o 1920 à 336. En fonds étrangers, les Russes continuent à s'effriter, le nsolidé revient à 17.30; le 5 o/o 1906 à 19; le 4 1/2 1919 à 12.60, insensibles aux férences de porteurs de Fonds et valeurs russes qui se tiennent en ce moment à Paris. négocié l'Extérieure d'Espagne à 213, l'Egypte Unifiée à 262,25, le Turc Unifié à .80, le 4 o/o Japonais 1905 à 305.

Nos grandes Banques n'évoluent que dans d'étroites limites et conservent un marché itenu. Le Comptoir d'Escompte s'immobilise à 970, la Société Générale à 770; le édit Lyonnais est onéreux à 1560. Le Comptoir Lyon-Alemand est stable à 1205, le idende maintenu à 50 fr.; mais il s'applique cette fois au capital augmenté. Dans le oupe des Banques Etrangères, la Banque Ottomane clôture à 835, la Banque d'Athènes 40, le Crédit Foncier Egyptien à 2325. Les cours de nos grands chemins de fer res- t dépréciés avec excès et ne regagnent pas le terrain perdu : Lyon 873 ; Nord 1000; léans 790 ; Est 675 ; Midi 711. Aux transports en commun, le Métropolitain et le rd-Sud accentuent leurs dépressions respectives à 480 et 185.

On note une certaine reprise des valeurs métallurgiques qui donnent lieu à des tran- ctions plus nombreuses. Les Etablissements Schneider progressent à 1248 avec un idende de 80 fr. à toucher pour l'exercice 1923-24; les Aciéries de France sont fer- s à 385, bien que la reprise des dividendes paraisse peu probable; les Aciéries de la rine poursuivent leur progrès à 678. Tendances diverses sur les sidérurgiques; les iéries de Longwy remontent à 825; Micheville s'alourdit à 575. Dans le groupe tomobile, Peugeot remonte à 544, les automobiles Brasier sont délaissées à 13. Les va- rs métallurgiques russes restent lourdes. Dans le compartiment Eau et Gaz, les aires restent calmes, on en peut dire autant de celui de l'électricité. Bonne tenue des leurs de produits chimiques, de phosphates et de nitrates. Valeurs de celluloïd hési- ntes : Cie du Celluloïd 875 ; Dyonnithe 335 ; Petitcolin 165. En valeurs diverses, on te l'amélioration de Magondeaux à 1300, la forte avance de la coopérative d'approvi- nnements et Transports à 998, des Etablissements Poliet et Chausson à 1450.

Au marché en Banque, les caoutchoutières marquent le pas, mais la grande fermeté de matière première doit amener une sensible amélioration : Terres Rouges 280. La isse de la livre se répercute sur les Mines Sud-Africaines ; on reste cependant très me sur la De Beers, qui progresse à 1049.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	60 fr.	UN AN	75 fr.
SIX MOIS	32 »	SIX MOIS	40 »
TROIS MOIS	17 »	TROIS MOIS	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31*, *Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.